

Les Aventures de Sir Launcelot Greaves

Tobias Smollett

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Où certains personnages de cette agréable histoire sont présentés à la connaissance du lecteur.

Au commencement du mois d'octobre, sur le grand chemin qui conduit d'York à Londres, quatre voyageurs, assaillis vers huit heures du soir par un violent orage, vinrent chercher un abri dans une petite auberge située sur le bord de la route, et désignée par une enseigne qui était censée représenter un lion noir. La cuisine où ils se réunirent était la seule pièce qui pût servir de salon dans toute la maison ; elle était pavée en briques rouges, d'une propreté remarquable, garnie de trois ou quatre chaises de Windsor, ornée de brillans plats d'étain, de marmites et casseroles de cuivre proprement récurées, qui éblouissaient les yeux de quiconque osait les regarder en face ; et un feu vif de charbon-de-terre petillait dans la cheminée. Trois des voyageurs, qui étaient arrivés à cheval, voyant leurs montures bien soignées et établies dans l'écurie, convinrent, pour occuper leur loisir, jusqu'à ce que le temps se fût éclairci, de se réunir autour d'un bol de punch qui fut immédiatement servi ; mais le quatrième, ayant refusé de leur tenir compagnie, prit sa place de l'autre côté de la cheminée, et se fit apporter une pinte de bière de quatre sous, avec laquelle il se restaura de son côté. À une petite distance, du côté gauche, était un autre groupe composé de l'hôtesse, veuve respectable, de ses deux filles dont l'aînée paraissait âgée de quinze ans, et d'un jeune paysan qui servait à la fois à la chambre et à l'écurie.

Le triumvirat dont nous avons parlé consistait en un praticien de village exerçant la chirurgie et l'art des accouchemens, nommé Fillet, le capitaine Crowe, et son neveu, M. Tom Clarke, procureur. Fillet était un homme qui avait reçu quelque éducation, et joignait, à un grand fonds d'expérience, de la finesse, de l'astuce et des manières agréables. Le capitaine Crowe avait commandé pendant long-temps un vaisseau marchand qui faisait le cabotage dans la Méditerranée, et avait gagné quelque argent dans le commerce, à force de travail et d'économie. C'était un excellent marin, brave, actif, franc, bon ami, loyal jusqu'au scrupule, mais aussi peu familier avec les usages de ce monde que l'enfant qui vient de naître ; bizarre, impatient et si violent, qu'il ne pouvait s'empêcher de couper la conversation, quel qu'en fût le sujet, par de fréquentes interruptions qui semblaient lui échapper involontairement, et comme par une impulsion naturelle. Lorsqu'il était lui-même en train de parler, il ne pouvait jamais terminer sa période, et se livrait à un si grand nombre de digressions et de transitions incohérentes, que son discours paraissait être une suite informe de phrases et de maximes sans fin, et dont le sens était fort difficile à deviner.

Son neveu, Tom Clarke, était un jeune homme doué d'une si grande bonté de cœur, que l'exercice même de sa profession n'avait pu l'altérer. Ce n'était jamais sans rougir qu'il convenait devant les étrangers qu'il était procureur. Il n'avait cependant aucun motif d'en être humilié, car il refusait constamment de se charger de la cause d'un client dont la réputation était équivoque ; et il était reconnu généralement qu'il n'apportait jamais autant de zèle et de soins dans les affaires, que lorsqu'elles intéressaient la veuve, l'orphelin, ou le bien des pauvres. Il était si rempli de bonté et d'humanité, que souvent lorsqu'on faisait en

sa présence le récit d'une aventure touchante, on voyait ses yeux se remplir de larmes. Son tempérament, naturellement ardent, le portait cependant avec assez de facilité à la colère, et même on l'accusait d'être peu modéré dans ses amours ; du reste, il se piquait d'être très-instruit dans la connaissance des lois et de la jurisprudence des tribunaux ; et, en société intime, il se plaisait à discourir sur ce sujet ; d'ailleurs, très-médiocre orateur, il était prolixe et fastidieux dans ses raisonnemens et explications. Sa taille était au-dessous de la moyenne ; mais, en somme, il pouvait passer pour un joli petit homme et un joyeux compagnon.

Notre voyageur solitaire avait quelque chose de repoussant dans son aspect, et l'habitude de sa physionomie était vraiment hideuse ; ses yeux étaient petits et rouges, et si profondément cachés sous ses épais sourcils, que chacun d'eux ressemblait à la mèche d'une chétive chandelle, éclairant à peine à travers la corne d'une lanterne sourde. Ses narines contractées figuraient le dédain, comme si son odorat eût été continuellement offensé par quelque odeur désagréable. Dans sa contenance et ses regards, il semblait être dans la nécessité de se replier sur lui-même, pour éviter les sottises et l'ennui de la société. Il portait une perruque noire, aussi droite que les ailes d'un corbeau ; et il la couvrait d'un mauvais chapeau, fixé sur sa tête par un mouchoir de couleur, noué sous le menton. Il était enveloppé d'une grande redingote brune, sous laquelle il paraissait cacher un petit paquet. Il s'appelait Ferret, et son caractère était remarquable par trois particularités ; on ne l'avait jamais vu rire ; jamais entendu parler en bien de qui que ce soit ; et il était reconnu qu'il n'avait jamais donné une réponse directe aux questions qui lui étaient adressées. Enfin, en toute circonstance, il paraissait guidé par la méchanceté et par un esprit de contradiction.

Le capitaine Crowe, après avoir remarqué que le vent soufflait par rafales, demanda quelle distance il y avait jusqu'à la ville la plus prochaine ? Ayant appris qu'elle n'était que de six milles, il dit qu'il aurait envie d'y aller jeter l'ancre le soir même, s'il était sur qu'on pût trouver un bon mouillage dans ce port. M. Fillet, connaissant à son langage que c'était un navigateur, remarqua que leur hôtesse n'était pas dans l'usage de recevoir une si bonne compagnie ; il témoigna, d'ailleurs, quelque étonnement qu'un homme qui, sans doute, avait enduré à la mer tant de mauvais temps et de tempêtes, pût hésiter à faire cinq ou six milles à cheval, au clair de lune. « Quant à moi, ajouta-t-il, je monte à cheval par tous les temps, et sans m'inquiéter du froid, du chaud, de la pluie, du vent ou de l'obscurité. Ma constitution est si robuste que je pense que je pourrais vivre toute l'année au Spitzberg. Quant à ce chemin-ci, je le connais si bien dans tous ses détails, que je ferais la gageure d'y marcher pendant quarante milles, les yeux bandés, sans y faire un faux pas ; et si vous avez assez de confiance en moi, pour vous mettre en route sous mes auspices, je m'engage à vous conduire, sain et sauf, à une belle et excellente auberge où vous trouverez toutes vos commodités. » « Je vous remercie, mon camarade, répliqua le capitaine, nous sommes tous très-reconnaissans de votre offre obligeante ; mais vous ne devez pas vous imaginer que je craigne le mauvais temps plus qu'un autre. J'ai passé de rudes momens à la mer, tantôt haut, tantôt bas, dans plus d'une tempête... Mais ce n'est pas ici la même chose, voyez-vous !... Nous avons couru des bordées depuis un bon nombre de jours ; nos bêtes ont fait un dur apprentissage ; et, pour mon propre compte, je ne sais si ma flottaison n'est pas un peu entamée, n'étant pas accoutumée à ce genre de frottement. »

Le docteur qui avait été employé dans sa jeunesse à bord d'un vaisseau de guerre, et qui était très-familier avec le dialecte du capitaine, l'assura que si son bois de flottaison était endommagé, il se faisait fort de le calfater avec un excellent enduit qu'il portait toujours avec lui, comme préservatif de semblables accidens en voyage.

Cependant Tom Clarke, qui paraissait avoir jeté des regards pleins d'intérêt sur Dolly, la fille aînée de l'hôtesse, objecta qu'il était impossible d'aller plus loin sans prendre du repos et de la nourriture, car ils avaient parcouru cinquante milles depuis le matin ; il exposa que son oncle devait éprouver des fatigues de corps et d'esprit, autant par le chagrin que par un exercice pénible dont il n'avait pas l'habitude. Fillet alors se désista, et dit qu'il était vraiment fâché d'apprendre que le capitaine eût quelque motif de chagrin, mais qu'il espérait que ce n'était pas un mal sans remède. Ces mots furent accompagnés d'un regard exprimant une curiosité que M. Tom Clarke saisit avec empressement l'occasion de satisfaire ; car nous avons indiqué ailleurs que ce légiste était très-communicatif de sa nature ; et le secret d'une affaire qui l'intéressait de très-près, était un poids dont il voulut décharger son cœur.

« Il faut que vous sachiez, monsieur, lui dit-il, que l'honorable capitaine Crowe que vous voyez ici, et qui était seul frère de ma mère, a été bien maltraité par quelques-uns de ses parens. Il a un caractère aussi noble que celui d'aucun des capitaines de vaisseau qui fréquentent la Bourse ; et il a été exposé sur mer à beaucoup de dangers d'une nature différente… Que pensez-vous que devait être l'agitation de ses nerfs, le tressaillement de ses muscles ? et ses yeux ne devaient-ils pas saillir de leurs orbites,

lorsqu'il retirait son vaisseau d'un écueil et délivrait ainsi tout son équipage de cet horrible danger ?... ». Ici il fut interrompu par le capitaine qui s'écria : « Amarre, Tom, amarre !... Je t'en prie, ne file pas ainsi sur ce bas-fond. Attache ton câble et porte-toi en avant, mon garçon. Quelle diable de drogue as-tu été pomper là avec tes tressaillemens, ton agitation et tes orbites ?... Dieu, ayez pitié de nous !... Voyez un peu ici, mon camarade,... voyez ici... ces pauvres jointures tout estropiées ; ... deux doigts à bâbord... et trois à tribord,... racornis, voyez-vous comme les genoux d'un cul-de-jatte... Je vais vous expliquer ce que c'est, mon camarade ; figurez-vous que vous êtes un bâtiment avec un chargement complet ; ... une riche cargaison... portée par le courant dans la baie ;... vent frais et violent,... portant à la côte ;... tous les hommes dans la chaloupe, remorquant pour doubler le cap... Moi seul, luttant pour notre conservation contre tout l'équipage. Les vergues se brisent, les poulies tombent, le jour manque, les étoiles brillent, je tombe dans un trou noir comme l'enfer, les oreilles me tintent, et ma tête tournant comme une toupie... Tout cela ne signifie rien ; je suis un enfant du Yorkshire, comme on dit. Toute ma vie à la mer, mon camarade, à cause de ma grand'-mère et de ma tante qui sont une couple de vieilles carcasses... Elles me retiennent depuis quarante ans le bien de mon grand-père. Apprenant qu'elles avaient pris congé de ce monde, je débarque, je loue des chevaux et je mets à la voile, gouvernant au nord pour prendre possession de mon... Mais tout cela n'est que des paroles... Ces deux vieilles pirates ! elles ont fait un arrangement avec un homme de loi,... un procureur... Tu m'entends bien, Tom,... un procureur ! et par son aide elles m'ont soufflé mon héritage. Voilà tout, mon camarade ; elles m'ont enlevé cinq cents livres sterling par an... Qu'est-ce que cela veut dire ?... Nous ne

rencontrons pas tous les jours de pareilles aubaines sur la côte… Virons de bord, mon camarade… Oui, pardieu !… Ces deux canailles de maraudeuses, avec l'aide d'un procureur,… un procureur ! Tom,… m'ont privé d'un revenu de cinq cents livres sterling… » « Oui, en vérité, monsieur, ajouta Clarke, ces deux malicieuses femelles, au mépris de la substitution ont laissé l'héritage à un étranger. »

Ici, M. Ferret jugea à propos de se mêler de la conversation avec un « Bah ! qu'est-ce à dire ? tronquer une substitution ! Ne savons-nous pas que par les statuts de Westminster, vol. 2, 13. édition, la volonté et les intentions du donateur doivent être remplies, et que le possesseur à titre de substitution ne peut aliéner ni avant ni après qu'elle a commencé. » « Permettez-moi, monsieur, reprit Tom ; je vois que vous êtes versé dans la pratique des lois ; alors vous devez savoir que, dans le cas du reliquat d'un contingent, la substitution peut être détruite en payant le capital, et souffrant le recouvrement ; ou autrement, en dénaturant la fortune avant que la substitution soit ouverte. Si le donataire qui jouit d'un bien seulement durant la vie de son fils, sur lequel il y a plusieurs substitutions, fait une donation sous sa propre garantie, par cette donation, toutes les substitutions sont annulées. À la vérité, le substitué peut former une plainte en usurpation si quelqu'un prétend entrer en jouissance usurpée après la mort du jouissant, sa vie durant. Et la plainte au criminel sert de titre au substitué après la mort du tenant à titre de jouissance. » « Vous parlez comme un vrai disciple de Cujas, dit Ferret. » « Non, monsieur, répliqua Tom Clarke, ceci se trouve dans le traité des transports, du conseiller Caper. J'ai été clerc chez le sergent Croaker. » « Ah ! alors, répondit l'autre, vous pouvez ac-

tuellement voler de vos propres ailes, car vous êtes dans la dissertation aussi inintelligible que le meilleur des deux. »

« Peut-être, dit Tom, ne me suis-je pas bien fait comprendre. S'il est ainsi, pour mieux m'expliquer, nous allons changer la position de la question. Et je suppose le cas d'une substitution après la possibilité d'une fin par décès. Si le tenant par substitution fait une donation de son bien, il peut y rentrer pour cause de forfaiture. Alors nous devons faire une distinction entre la substitution générale, et la substitution spéciale. C'est le mot corps qui détermine la substitution. Il faut que le mot corps soit inséré dans l'acte de substitution avec la distinction des hoirs mâles et femelles ; autrement ce n'est qu'une simple donation, parce qu'elle n'est pas affectée à un individu. Ainsi, une corporation ne peut pas être saisie en substitution. Par exemple, il y a ici une jeune fille. Quel est votre nom, ma chère enfant ? » « Dolly, pour vous servir, » répondit la jeune fille avec politesse. « Approchez-vous, Dolly. Je saisis Dolly en substitution..... Dolly, je vous saisis en substitution. » « Qu'est-ce que cela veut dire, » dit Dolly en se fâchant. « Je suis donc saisi d'une terre par donation, et j'établis une substitution sur Dolly. »

Dolly, qui ne comprenait rien à la nature de cette comparaison, prit la phrase de Clarke dans son sens littéral, et s'écria avec colère : « Puisqu'il est ainsi, je vous dis, moi, que vous êtes un malhonnête et un vilain. » Cependant Clarke, tout rempli de son sujet, ne fit aucune attention à la méprise de Dolly, et continuait sa démonstration en passant en revue tous les genres de donations, substitutions, saisies, hypothèques, lorsqu'il fut interrompu par un bruit qui alarma toute la compagnie. À la pluie avait succédé un vent impétueux qui soufflait tout autour de la maison

avec une horrible violence. Le temps était couvert à tel point, qu'on ne pouvait distinguer aucune étoile, et hors de la maison régnaient la tempête et l'obscurité ; l'horreur était accrue par divers cris de détresse, qui, malgré le bruit de l'ouragan, avaient frappé les oreilles de nos voyageurs effrayés. Le capitaine Crowe s'écria : « Hola ! oh ! » Tom Clarke restait en silence, l'air tout effaré et la bouche encore ouverte. Le chirurgien lui-même paraissait étonné, et la contenance de Ferret trahissait la peur qui le dominait. Le garçon d'écurie se retira sous le manteau de la cheminée, et la bonne femme, maîtresse de la maison, ainsi que ses deux filles, se serraient contre nos voyageurs.

Après un moment de silence, le capitaine, se levant brusquement, s'écria : « Ceci est un signal de détresse. Quelque pauvre voyageur est en danger de se perdre. Je veux y donner un coup d'œil, pour voir si nous ne pouvons pas lui porter secours. » « Au nom de Dieu ! lui dit l'hôtesse, ne songez pas à sortir de la maison ; c'est sûrement quelque esprit malin qui voudrait vous égarer dans les terrains marécageux qui nous entourent, et il ne pourrait vous en arriver qu'un grand malheur. » Le capitaine parut ébranlé par cette représentation que son neveu appuya, en observant que ce pourrait bien être un stratagème de quelques malfaiteurs pour l'attirer dans les champs, où ils pourraient le voler avec facilité, à la faveur de l'obscurité de la nuit. Il se rendit à ce raisonnement, et reprit sa place. Alors M. Ferret commença à faire des réflexions très-mordantes sur la folie et la peur de ceux qui sont assez crédules pour redouter la visite des esprits, revenans ou sorciers. Il dit qu'il s'engageait à mettre la terreur dans toute une paroisse avec une provision de phosphore de la valeur d'un schelling. Ensuite il se donna carrière sur la pusillanimité de la nation en général ; il tourna en ridicule la milice, cen-

sura le gouvernement, et laissa tomber, sur des changemens politiques, quelques idées que le capitaine ne put concevoir et que le docteur ne voulut pas comprendre.

Tom Clarke, étonné de la liberté de ses discours, en conclut qu'il était un espion des ministres, et fit part de son opinion à son oncle à voix basse, tandis que notre misanthrope continuait à s'exhaler en invectives avec une volubilité qui lui était particulière. Véritablement M. Ferret avait été un écrivain de parti, non par principes, mais par calcul, et avait éprouvé les coups de l'autorité. Pour se soustraire à une nouvelle punition, il avait jugé convenable de se cacher dans la province, car le secrétaire d'état lui avait fait signifier un ordre de comparaître en personne. Malgré la position difficile dans laquelle il se trouvait, il avait tellement pris l'habitude de penser et de s'expliquer d'une certaine manière, que, même devant les étrangers, dont il ne pouvait connaître ni les relations ni les opinions, il ne pouvait ouvrir la bouche sans lancer directement ou indirectement une foule d'épigrammes contre le gouvernement.

Il parlait déjà depuis long-temps pour démontrer que la nation était ruinée et en état de banqueroute, et que ceux qui étaient à la tête des affaires l'entraînaient vers le gouffre d'une destruction inévitable, lorsque son discours fut interrompu par un coup frappé à la porte avec tant de violence, qu'il menaçait véritablement de renverser la maison. Le capitaine Crowe crut qu'on allait venir à l'abordage, dégaîna son sabre et se mit en garde ; M. Fillet s'arma d'une pince qu'il tira toute rouge du feu ; le garçon d'écurie se saisit d'une vieille arquebuse qui était pendue à côté d'un jambon. Tom Clarke, voyant l'hôtesse et ses filles presque anéanties de terreur, les conduisit, par pure compassion,

dans la cave en bas de l'escalier ; quant à M. Ferret, il se retira prudemment dans la pièce voisine, qui servait de garde-manger.

Mais comme un personnage d'une très-grande importance dans cette intéressante histoire, est obligé d'attendre quelque temps à la porte avant de pouvoir entrer, il faut aussi que le lecteur veuille bien prendre patience jusqu'au prochain chapitre, dans lequel il connaîtra, dans le plus grand détail et à sa satisfaction, la cause de tout ce désordre.

02

Dans lequel le héros de ces aventures paraît pour la première fois sur la scène.

La porte extérieure du Lion noir avait déjà reçu deux secousses effrayantes ; à la troisième, elle s'ouvrit de force et offrit un spectacle qui frappa d'étonnement et de frayeur les cœurs de nos voyageurs. C'était la figure d'un homme armé de pied en cap, portant sur ses épaules un fardeau qui répandait de l'eau de toutes parts, qu'on reconnut, bientôt après, être le corps d'un homme qui paraissait avoir été pêché et retiré du fond de la rivière voisine.

Ayant déposé avec soin sa charge sur le plancher, il s'adressa en ces mots à la compagnie : « Ne soyez pas surpris, mes amis, de cette apparition inattendue, dont je vous donnerai l'explication dans un moment plus convenable ; et pardonnez-moi la manière brusque avec laquelle j'ai demandé ou plutôt exigé l'hospitalité ; l'impolitesse de mon introduction est l'effet de la nécessité. En

traversant la rivière, mon écuyer et son cheval ont été entraînés par le courant, et c'est avec la plus grande difficulté que j'ai pu le retirer à terre ; je crains pourtant que mon secours n'ait été trop tardif, car depuis que je le porte il n'a donné aucun signe de vie. »

Àces mots, il fut interrompu par un gémissement qui sortit de la poitrine de l'écuyer, et qui causa autant de joie à son maître que de terreur aux spectateurs. Après un moment de réflexion M. Fillet déshabilla le corps, qui était posé à terre sur une couverture ; il l'enveloppa soigneusement, et le roula d'un côté et de l'autre. Le malheureux écuyer rejeta une prodigieuse quantité d'eau par la bouche, et poussa un cri horrible. Ouvrant enfin les yeux, il jeta autour de lui des regards égarés. Alors le docteur répondit de son rétablissement, et son maître sortit avec le domestique pour aller à la recherche des chevaux, qui étaient restés au bord de la rivière. Il ne fut pas plus tôt parti, que Ferret qui, de sa retraite dans le garde-manger, avait tout observé à travers la serrure, s'aventura à rejoindre la compagnie, et dit avec un sourire ou plutôt avec une grimace exprimant le mépris : « Eh bon Dieu ! quelle aimable bouffonnerie est ceci ? Quoi ! on va nous donner la représentation du revenant d'Hamlet ! » « Triple canon ! cria le capitaine, mon neveu Tom a quitté le gaillard. J'espère qu'il n'a pas été à fond. » « Bah ! il n'y a pas de danger, dit le misanthrope ; le jeune légiste saisit seulement Dolly en substitution. »

Ce qui est certain, c'est qu'on entendit au même instant Dolly poussant des cris dans la cave ; et bientôt après Tom Clarke se montra d'un air embarrassé, en disant qu'elle avait été effrayée par la lumière d'un éclair ; mais cette déclaration ne fut pas

confirmée par la jeune fille, qui le regardait avec des yeux irrités, exprimant de la colère, mais non de l'indifférence.

Pendant ce temps, le chirurgien avait fait une saignée à l'écuyer, qui était étendu sur une chaise longue, et soutenu par l'hôtesse, mais qui ne paraissait pas avoir encore repris l'usage de ses sens. Alors seulement M. Fillet examina avec la plus grande surprise l'étrange figure et l'accoutrement de son malade, qui paraissait âgé de plus de cinquante ans. Sa taille était au-dessous de la médiocre ; il était gros et trapu, avec une petite protubérance sur une épaule ; son ventre, naturellement proéminent, excédait encore ses dimensions ordinaires, en raison de l'eau qu'il avait avalée ; la convexité de son front était très-remarquable, et il était si bas, que ses cheveux noirs et crépus descendaient jusqu'à un pouce de l'extrémité de son nez ; cependant ils ne cachaient pas les rides de son front, qui étaient très-multipliées. Ses petits yeux brillans ressemblaient à ceux d'un porc de Hampshire, lorsque de son groin il fouille et bouleverse la terre ; ses joues étaient sillonnées et ridées dans les angles, comme les plis des coutures d'un uniforme sortant des mains du tailleur ; son nez avait beaucoup d'analogie avec une balle de paume dans sa forme, et dans sa couleur avec une mûre, car toute l'eau de la rivière n'avait pu suffire pour éteindre le feu naturel de cette partie de sa figure ; sa mâchoire inférieure était garnie de deux dents ou défenses, longues, blanches, acérées, comme le lecteur peut les avoir observées à la gueule d'un loup, ou de quelque gros chien de boucher, et que les anatomistes prétendent être un prolongement surnaturel des dents canines ; son menton était assez long, assez pointu, assez courbe, pour former avec son front, dans son profil, la ressemblance exacte de la lune dans son premier quartier. Quant à son costume, il avait sur la tête un bonnet de cuir, dans la forme

de ceux que portent les marins, et orné d'une broderie qui représentait un croissant ; son habit était de drap blanc, avec des paremens noirs et coupés dans la forme la plus antique, et au lieu de veste, il portait une sangle de buffle. Ses pieds étaient enfermés dans des bottes larges qui, tout en montant jusqu'aux genoux, ne pouvaient cacher cette difformité des jambes, qui donne des droits à la qualification de bancroche ; ses épaules étaient ornées d'un large baudrier, d'où pendait une arme de guerre qui tenait le milieu entre le sabre et le couteau de chasse, et il portait à sa ceinture une paire de pistolets.

Telle était la singulière figure que toute la compagnie contemplait avec étonnement. Après quelques instans, il parut reprendre connaissance ; il promena d'abord ses yeux autour de lui, et, observant chaque personnage avec la plus grande attention, il s'écria du ton le plus bizarre : « Ventrebleu ! où est Gilbert ? » Cette interrogation ne parut pas un indice de bon sens, surtout étant accompagnée d'un regard égaré, et elle fut généralement attribuée à la démence. Néanmoins le chirurgien entreprit de l'aider à recouvrer ses sens. « Allons, lui dit-il, prenez courage ; comment vous portez-vous, mon ami ? » « Comment je me porte ? Mais aussi bien que possible. C'est rester couché trop long-temps : j'ai quelque chose de mieux à faire. Je n'ai pas de raisons pour rester ici. » « Vous devez rendre grâces à Dieu et à votre maître, reprit le chirurgien, pour avoir échappé si miraculeusement à la mort. » « Remercier mon maître ! s'écria l'écuyer, remercier le diable ! Allez enseigner vos niaiseries aux sots. Je sais qui je dois et pour qui je dois prier ; et je sais aussi qui je dois maudire le reste de ma vie, dussé-je vivre cent ans. »

Ici le capitaine intervint et lui dit : « Non, mon camarade, vous devez aussi prier pour cet honnête homme, comme étant votre ancre de salut ; car s'il n'avait pas évacué de votre soute aux vivres l'eau qui s'était introduite dans vos œuvres-mortes, et dégagé vos veines,... voyez-vous, en vous tirant un peu de sang, vous seriez tombé sous le vent, et on n'aurait plus entendu parler de vous dans ce monde, voyez-vous. » « Quoi donc ? Voulez-vous me persuader, répondit le malade, que le seul moyen de me sauver la vie était de verser mon sang si précieux ? Voyez-vous, mon camarade, ce sang-là ne sera pas perdu pour moi ; je vous prends tous à témoin que ce chirurgien, ou apothicaire, ou maréchal, ou médecin de chiens, ou quel qu'il puisse être, m'a privé de ce principe de vie, et qu'il n'a pas laissé beaucoup plus de sang dans mon corps qu'il n'en faudrait pour rassasier une puce affamée. Plût à Dieu qu'il y eût ici un homme de loi pour lui signifier une bonne protestation ! »

Alors, fixant ses regards sur Ferret, il continua ainsi : « Ne seriez-vous pas un membre de l'ordre judiciaire, l'ami ? » « Non. » « Je vous demande pardon : vous m'avez plutôt la mine d'être un charlatan ou un magicien. » Ferret, piqué de cette apostrophe, lui répondit : « Plût à Dieu que je connusse assez de magie pour rappeler un peu de sens commun dans votre tête sans cervelle ! » « Si j'avais besoin de cette marchandise, répliqua l'écuyer, je crois que j'irais à un autre magasin que le vôtre. Vous autres escamoteurs, il vous est plus facile de tirer de l'argent de nos poches que de remettre du bon sens dans nos têtes. Pour ma part, j'ai été une fois dupé de quatre bons schellings par un de vos confrères, faiseur de tours de passe-passe. » Probablement il serait entré dans quelques détails à ce sujet, s'il n'eut été inter-

rompu par le retour de ses vomissemens, ce qui le mit dans le cas de demander un verre d'eau-de-vie.

Aussitôt qu'il eut avalé ce remède, les convulsions de son estomac se calmèrent ; il demanda qu'on le mît dans un lit sans délai, et qu'on lui préparât son souper dans deux heures, composé d'une demi-douzaine d'œufs, et d'une livre de jambon.

En conséquence, l'hôtesse et sa fille le conduisirent dans une autre chambre ; et M. Ferret n'avait eu que le temps de remarquer que cet écuyer était un composé bizarre, dans lequel il ne savait pas ce qui dominait, de la friponnerie ou de la folie, lorsque son maître revint de l'écurie. Il avait ôté son casque, et se montra alors sous l'aspect le plus favorable. Il paraissait n'être pas âgé de plus de trente ans ; sa taille était élevée et annonçait la force. Son visage était long et ovale, son nez aquilin ; sa bouche était garnie de deux rangées de belles dents, aussi blanches que la neige ; son teint était clair, et sa tournure noble ; ses cheveux châtains étaient naturellement bouclés ; et ses yeux bleus brillaient d'une telle vivacité, qu'ils indiquaient clairement que sa raison avait subi quelque atteinte. Un extérieur aussi avantageux disposa facilement en sa faveur la plus grande partie de la société. Il salua de la manière la plus polie et avec une grâce parfaite, demanda des nouvelles de son écuyer ; et, ayant appris combien M. Fillet s'était donné de soins pour le rappeler à la vie, il exigea qu'il acceptât de lui une généreuse récompense ; ensuite, en considération du bain froid qu'il avait pris, on le pressa d'accepter là place d'honneur dans un grand fauteuil, devant le feu qui, à cause de lui, fut renforcé avec une grosse souche de bois.

Remarquant que les autres voyageurs gardaient le silence, soit qu'ils fussent dominés par le respect ou par l'étonnement que

leur inspirait la singularité de son équipement, il leur adressa la parole avec un sourire agréable qui embellissait encore sa physionomie.

« L'honorable compagnie est, je n'en doute pas, très-surprise de voir un homme couvert d'une armure dont on a perdu l'usage il y a plus d'un siècle dans ce pays et dans les autres contrées de l'Europe. Son étonnement sera peut-être plus grand encore quand elle saura que cet homme fait, en ce moment, son noviciat dans cette profession qui autrefois a joui de tant de distinction dans la Grande-Bretagne, aussi-bien que dans toute la chrétienté, sous le nom de chevalerie errante. Oui, messieurs, je fais mes premiers pas dans cette carrière si pénible, si hérissée de difficultés, comme candidat aspirant à une haute renommée, déterminé à faire tout ce qui dépendra de moi pour honorer et seconder les efforts de la vertu, combattre le vice sous toutes les formes, redresser les injures, punir les oppresseurs, protéger le faible sans appui, secourir l'indigence, consacrer mes plus nobles entreprises à la cause de l'innocence et de la beauté, et employer mes talens, quels qu'ils soient, au service de mon pays, »

« Quoi ! dit Ferret, vous voulez. donc être un moderne don Quichotte ? Ce projet est par trop extravagant. Ce qui fut, il y a environ deux siècles en Espagne, un roman agréable et une satire de circonstance, ne pourrait être aujourd'hui qu'une froide plaisanterie, et paraîtra aussi absurde qu'ennuyeux, mis en action avec affectation, dans le temps où nous vivons et dans un pays comme l'Angleterre. »

Le chevalier, jetant un regard plein de mépris sur le censeur, lui répondit avec une voix haute et du ton le plus solennel : « Celui qui par affectation imiterait les extravagances qu'on raconte

de don Quichotte, serait un imposteur aussi vil que méprisable. Celui qui feint d'être fou, à moins qu'à l'exemple de Brutus l'ancien, il ne dissimule pour exécuter quelque projet noble et généreux, non-seulement dégrade la noblesse de son être, mais désobéit aux décrets de la Providence, puisqu'il fait ainsi abnégation de la divinité qui est en lui. Je ne suis pas un imitateur affecté de don Quichotte ; je ne suis pas non plus, j'en atteste le ciel, attaqué de cet esprit de vertige, si admirablement développé dans l'ingénieuse fiction créée par l'inimitable Cervantes. Je n'ai pas encore attaqué un moulin à vent, en le prenant pour un géant, ni pensé que cette auberge fût un château magnifique. Je n'ai pas cru que cet honorable assistant fût un constable, ni que ce digne praticien fût maître Elisabat, ce chirurgien cité dans Amadis de Gaule ; je ne vous ai pas confondu avec l'enchanteur Alquif, ni avec tout autre sage historique ou romanesque ; je vois et je distingue les objets tout aussi clairement que les voient et les distinguent les autres hommes. Je raisonne sans préjugés ; je peux souffrir la contradiction ; et même, ainsi que la compagnie peut s'en apercevoir, je sais supporter une censure impertinente sans colère et sans ressentiment. Je n'ai de démêlés qu'avec les antagonistes de l'honneur et de la vertu, auxquels j'ai déclaré une guerre perpétuelle, et je veux, en toute occasion, les combattre comme les ennemis naturels du genre humain. »

« Mais cette guerre, dit le cynique, peut être bientôt terminée ; et vos aventures prendront fin à Bridewell, si vous rencontrez quelque constable ferme et déterminé, qui arrête votre chevalerie, comme un vagabond, conformément aux lois. » « Ciel et terre ! s'écria l'étranger, se levant en fureur, et portant la main sur la garde de son épée. Faut-il que je vive pour m'entendre in-

sulter par une épithète aussi injurieuse, et ne pas fouler sous mes pieds l'insolent calomniateur ! »

Le ton dont ces mots furent prononcés, et l'indignation qui éclatait dans les yeux de l'orateur, frappèrent de crainte chaque personnage de la compagnie, et privèrent momentanément Ferret de l'usage de ses facultés. Ses yeux se renfoncèrent sous ses sourcils ; la couleur de son teint, qui naturellement était celle du cuivre, devint tout à coup celle du plomb. Ses dents claquèrent avec fracas, et tous ses membres furent comme frappés d'une paralysie subite. Le chevalier, remarquant son état, se remit sur son siège, en disant : « J'ai tort ; je dois réserver ma vengeance pour d'autres objets et d'autres circonstances. Monsieur, vous n'avez rien à craindre ; l'accès involontaire de ma colère est apaisé maintenant. Rappelez vos esprits. Je veux raisonner froidement avec vous sur les observations que vous m'avez faites. »

Cette déclaration vint fort à propos pour Ferret, qui ouvrit les yeux et essuya son front, pendant que son adversaire poursuivait en ces termes : « Vous avez dit que je courais le risque d'être arrêté comme vagabond. Je ne suis pas assez ignorant des lois de mon pays, pour ne pas connaître quels sont les motifs et les actions qui peuvent mériter légalement cette odieuse dénomination. Permettez-moi de vous dire que je ne suis ni un conducteur d'ours, ni un spadassin, ni un charlatan, ni un mendiant ; je n'invente pas des subtilités et des fraudes pour tromper les sujets du Roi. Je ne peux pas être regardé comme un fainéant ou un homme sans profession, voyageant de ville en ville, ramassant de l'argent à l'aide de certificats supposés, ou de beaucoup de faux prétextes. Sous quel rapport donc puis-je être réputé vagabond ? Répondez-moi franchement, sans crainte et sans réticence. »

Notre misanthrope répondit à cette question avec un accent satirique : « Si vous n'êtes pas un vagabond, vous vous exposez au moins aux peines prononcées contre ceux qui voyagent armés pour troubler la paix. »

« Loin de voyager armé pour troubler la paix, répondit le chevalier, c'est au contraire pour la conserver ; et les gentilshommes sont autorisés par les lois à porter des armes pour leur défense. Les uns voyagent avec des fusils, d'autres avec des pistolets, d'autres avec des épées, suivant leurs goûts différens. Le mien est de porter l'armure de mon grand-père. J'en use peut-être ainsi pour m'exercer, pour m'accoutumer à la fatigue, ou fortifier ma constitution ; peut-être aussi est-ce par pure fantaisie. »

« Mais si à l'abri de cette armure ou de ce déguisement, s'écria l'autre, vous m'attaquez sur le grand chemin, ou m'inspirez de la frayeur par votre fantaisie indiscrète, la loi ordonne que vous soyez puni. » « Mais mon intention, répondit le chevalier, est d'éviter soigneusement toutes les occasions de nuire aux autres. » « Alors, dit Ferret, pourquoi ne pas marcher sans armes, comme font tous les gens raisonnables ? » « Non, en vérité, répliqua le chevalier ; comme je me propose de voyager par tous les temps et dans toutes les provinces, mon armure me préservera des atteintes de la trahison. Elle me protégerait dans un combat inégal, si j'étais assailli par la multitude, ou si j'avais occasion d'arrêter des malfaiteurs pour les conduire devant le juge. »

« Ainsi donc, s'écria le philosophe, vous comptez entrer dans une honorable confraternité avec les hommes payés pour arrêter les voleurs ! » « Je me propose, répondit le jeune chevalier, en jetant sur lui un regard où se peignait le plus profond mépris,

d'agir de manière à seconder l'action des lois, et même de remédier au mal contre lequel elles sont impuissantes. Je veux mettre au grand jour la fraude et la trahison, réprimer l'insolence, mortifier l'orgueil, décourager la calomnie, avilir l'immodestie, et flétrir l'ingratitude ; mais je repousse le nom et les fonctions de ceux qui sont chargés de courir après les voleurs. Je ne veux pas non plus m'associer avec ceux que je connais pour être des voleurs et des filoux, dans le but, en m'initiant dans leurs secrets, de les livrer plus facilement à la justice. Je n'ambitionne pas non plus la récompense accordée par le gouvernement à ceux qui procurent leur arrestation ; mais je croirai toujours qu'il est de mon devoir de purger mon pays de cette vermine pernicieuse qui dévore les entrailles de l'état, et de ne pas souffrir que ces compagnies de voleurs privilégiés puissent, sous des règlemens particuliers, être au service du gouvernement. »

Ferret, enhardi par la patience étonnante avec laquelle l'étranger avait supporté sa dernière observation, commença à croire qu'il n'avait d'un héros que l'extérieur, et donna carrière à toute l'acrimonie de sa haine politique. Ayant entendu le chevalier parler d'une compagnie de voleurs privilégiés : « Quoi donc s'écria-t-il, n'est-elle pas dans la majorité de la nation ? N'est-elle pas dans votre armée permanente au sein du royaume, qui traite ses concitoyens en esclaves ? Quels sont donc vos mercenaires que vous payez pour combattre dans leurs seuls intérêts ? Qu'est-ce que votre milice, cette sage institution d'un ministre habile, sinon une réunion immense de petits voleurs, qui dérobent nos poules et nos moutons pour occuper leur oisiveté, et qui, lorsqu'ils sont en présence de l'ennemi, voudraient pouvoir se dérober eux-mêmes ? Qu'est-ce donc que votre ministère, sinon une bande de voleurs qui pillent la nation sous la protection des lois, et s'enri-

chissent eux-mêmes par le malheur de leur pays ? Quand vous réfléchirez sur cette énorme dette d'environ huit cent millions sterling, sur le fardeau insupportable des taxes et impositions sous lequel nous gémissons, et sur la méthode employée annuellement pour accroître cette charge, dans le but de soutenir deux électeurs allemands, sans en retirer d'autre compensation que l'apparence de quelques triomphes, et l'ombre de quelques conquêtes ; je dis que, lorsque vous examinerez de sang-froid toutes ces circonstances, et lorsque vous contemplerez en même temps nos villes désolées par les banqueroutes, et nos campagnes peuplées de mendians, vous serez forcé de convenir que les ministres sont fous ou peut-être pis encore ; que nos richesses sont épuisées, notre population dans la misère, notre crédit anéanti, et notre pays sur le penchant de sa ruine. À la vérité, l'impression résultant d'une pareille perspective sera moins effrayante, quand nous réfléchirons que nous sommes nous-mêmes une réunion d'hommes si corrompus, si mauvais citoyens, que nous ne méritons pas d'être sauvés du danger qui nous menace. »

L'étranger, élevant la voix, répliqua du ton le plus énergique : « Telles sont donc les insinuations aussi fausses qu'insidieuses, auxquelles les perfides émissaires d'un parti ont recours pour empoisonner l'esprit public, et tromper les sujets de Sa Majesté, au mépris de l'honneur et du bon sens ! Il faut vouloir nier également l'évidence et la vérité, pour ne pas voir et convenir que la guerre dans laquelle nous sommes engagés, est aussi juste que nécessaire ; qu'elle n'a été entreprise que d'après les véritables intérêts de la Grande-Bretagne ; qu'elle a été soutenue avec vigueur, et couronnée du succès ; que nos taxes sont légères, comparées à nos richesses ; que nos conquêtes sont également glorieuses et importantes ; que notre commerce est florissant ; notre

peuple heureux, et nos ennemis réduits au désespoir. Celui-là peut-il se vanter d'avoir un cœur vraiment anglais, qui s'afflige des succès et de la prospérité de son pays ? Ô honte pour le patriotisme, et reproche éternel pour la Grande-Bretagne ! Peut-il exister des Anglais qui semblent être des émissaires du gouvernement français dans leurs discours comme dans leurs écrits ; qui se plaisent à exagérer des dangers nécessaires, amplifient nos maux, exaltent la puissance de nos ennemis, tournent nos victoires en dérision, atténuent nos succès, condamnent les mesures du gouvernement, et sèment le mécontentement dans le pays ? Ces ennemis domestiques, ces traîtres, méritent doublement notre haine ; d'abord, parce qu'ils dénaturent la vérité, ensuite parce qu'ils propagent la déception et le mensonge, au détriment du pays qu'ils reconnaissent pour leur patrie. Un de ces perfides est bien connu. Il s'appelle Ferret ; c'est un vieux rancunier, incorrigible, un instrument de sédition. Il est heureux pour lui que je ne l'aie jamais rencontré sur mon chemin ; car, malgré les principes de modération que j'ai adoptés, l'indignation que m'inspire le caractère d'un être aussi vil, m'aurait sans doute porté à quelque violence ; et je l'aurais écrasé comme l'ingrate vipère qui pique le sein qui l'a réchauffée. »

Ces dernières paroles furent accompagnées d'un regard rempli d'une énergie qui approchait de la fureur. Le misanthrope se mit de nouveau à l'abri dans le garde-manger, et le reste des assistans fut déconcerté à tel point, qu'ils semblaient frappés de stupeur… M. Fillet, dans le dessein de changer le sujet de la conversation, qui paraissait devoir amener de fâcheuses conséquences, exprima son approbation toute particulière aux observations faites par le chevalier ; il le félicita sur l'honorable profession qu'il avait adoptée ; il déclara qu'il s'estimait heureux d'avoir pu voir un

chevalier aussi accompli ; il remarqua qu'il ne lui manquait rien pour être un parfait chevalier errant, que d'avouer pour maîtresse de son cœur une dame célèbre par sa beauté, dont le souvenir pût échauffer son courage, et élever la force de ses armes jusqu'aux exploits les plus sublimes. Il ajouta que l'amour était l'âme de la chevalerie.

L'étranger tressaillit à ces mots. Ses regards se fixèrent sur le chirurgien ; il changea de contenance ; un torrent de larmes se répandit sur son visage ; sa tête tomba sur son sein. Il poussa un profond soupir, et resta en silence avec toutes les apparences de la douleur la plus profonde. La compagnie prit la part la plus vive à l'abattement qui le dominait ; mais cependant n'osa pas se hasarder à lui en demander la cause.

Sur ces entrefaites, l'hôtesse, qui avait donné ses soins à l'écuyer, après un grand nombre de révérences, si son honneur ne serait pas dans l'intention de quitter ses vêtemens mouillés, l'assurant qu'elle avait un excellent lit de plume, sur lequel avaient couché beaucoup de seigneurs de la plus haute distinction ; que les draps étaient bien secs, et que Dolly les chaufferait avec une bassinoire. Elle répéta deux fois cette offre hospitalière ; alors le chevalier parut sortir d'une extase pénible ; il se leva et se retira après avoir salué la compagnie avec politesse.

Le capitaine Crowe, pendant tout ce temps, avait été frappé d'un tel étonnement, qu'il en avait perdu le pouvoir de s'exprimer. Dans ce moment il se mêla à la conversation par une bordée d'interjections. « Triple écueil ! Ventrebleu ! Par la semelle de mes vieux souliers ! j'ai navigué sur les mers salées, mes amis, avant que je fusse plus grand que la jambe d'un triton. Est, ouest, nord et sud, comme on dit, Nègres, Indiens, Maures, Mulâtres,

Cipayes ! mais frapper sur mon bordage ! Un pareil vaisseau de guerre..... » Ici il fut interrompu par son neveu Clarke, qui avait disparu au moment où le chevalier était entré pour la première fois, et maintenant reparaissait avec une grande altération dans ses traits, et les yeux remplis de larmes... Dieu me bénisse ! s'écria-t-il ; je connais ce gentilhomme et son domestique aussi bien que mon propre père ; mon cher oncle, je suis son filleul. Il avait beaucoup d'amitié pour moi quand j'étais enfant. Oui, en vérité, mon père était régisseur de son bien. Je puis dire que j'ai été élevé dans la famille de sir Everhard Greaves, qui est mort il y a deux ans. Sir Launcelot est son fils unique ; c'est bien le meilleur naturel, l'homme le plus digne, le plus généreux. Je ne veux pas m'en cacher ; je l'aime comme si c'était mon propre frère. »

En disant ces paroles, Tom, dont le cœur était très-sensible, se mit à fondre en larmes par pur attendrissement. Crowe, qui n'était pas très-disposé à la sensibilité, s'écria : « Peste soit du grand niais avec son cœur de poule ! Pourquoi cries-tu si fort, imbécile ? Pourquoi cries-tu ? » Le chirurgien, impatient de connaître l'histoire de sir Launcelot, qu'il n'avait entendue raconter que d'une manière imparfaite, invita M. Tom Clarke à se calmer, et de leur dire, autant que sa mémoire le lui permettrait, toutes les circonstances et particularités de sa vie. Tom essuya ses yeux, et s'engagea à lui donner cette satisfaction, que le lecteur, s'il en est curieux, pourra partager dans le prochain chapitre.

03

Que le lecteur, en le lisant, pourra souhaiter être le dernier de cette histoire.

Le docteur prescrivit de réitérer la potion, et de faire la mixtion des ingrédiens d'après les règles de l'art. Clarke toussa trois fois et cracha pour dégager le gosier : pendant ce temps, le reste de la compagnie, à laquelle se joignirent Dolly et sa mère, après avoir pourvu aux besoins du chevalier, prit place et se disposa à prêter la plus grande attention ; enfin, le jeune légiste entreprit sa narration en ces termes :

« Je commence par vous dire, messieurs, que ce n'est pas ici le cas de vous faire un discours fleuri comme milord Pitt,… n'ayant point été destiné..... Que s'en suit-il, voyez vous ? Peut-être je peux savoir aussi bien que… ; les faits sont des faits, comme on dit… Je vous dirai, raconterai et détaillerai une histoire sincère,… des faits reconnus et avérés, voyez-vous… sans fleurs de rhétorique, sans art oratoire, ornemens ou embellissemens ; sans répétition ni tautologie, ni circonlocution, sans m'écarter du but. Ces faits je peux les certifier, en partie, sur mon propre témoignage, d'après ce que je connais parfaitement, et en partie, par les informations et sous la responsabilité de témoins de bonne réputation, et dignes de confiance, nonobstant quelque circonstance connue qui pourrait contredire mon assertion : car, ainsi que s'exprime la loi, s'il arrive qu'il y ait une exception contre un témoin, cette exception n'est, dans sa nature, qu'une dénégation de ce qui peut être à l'avantage de la partie adverse ; et l'exception, prouve la règle, voyez-vous ! Mais, quoiqu'il en soit, eu égard à cette affaire, nous n'avons pas besoin d'y apporter autant

de scrupule que si nous plaidions devant le juge tenant son tribunal. »

Ferret dont la curiosité, plus vive que celle d'aucun de ceux qui composaient cette réunion, était irritée par ce long préambule, brisa en mille pièces, contre la grille de la cheminée, sa pipe qu'il venait de remplir, et après avoir dit ces mots, puisses-tu être damné ! avec une grimace qui lui était toute particulière, il ajouta :

« Si l'impertinence et la sottise étaient un crime suivant les lois, il n'y aurait pas besoin de chercher des témoins irréprochables, pour faire pendre un pareil bavard. » « Que voulez-vous dire, bavard ? s'écria Tom, se levant brusquement, tout rouge de colère. Apprenez, monsieur, que je peux mordre aussi facilement que je parle… Quand je le voudrai, je puis suivre mon gibier à la piste, sans craindre de tomber en défaut, comme on dit, et je pourrais bien encore saisir par le cou et secouer un vieux renard. » Il est difficile de savoir jusqu'à quel point le jeune légiste aurait fait éprouver au misanthrope l'effet de sa colère, si on ne l'eût retenu ; mais toute la compagnie fut effrayée de ses regards, et de la fureur qui les animait. Les roses des joues de Dolly firent place à une pâleur mortelle, quand elle se précipita entre les deux assaillans, en criant : « Non ! non ! au nom de Dieu ! n'en faites rien, n'en faites rien. » Enfin, le capitaine Crowe interposa l'autorité que lui donnaient sur son neveu ses droits de grand parent, et lui dit : « Amène, Tom, amène !… serre ton discours… Nous ne voulons pas d'abordage, vois-tu !… Retire ta chaise en arrière ; reprends ton mouillage, et poursuis ton histoire par un chemin direct, sans louvoyer comme une galiote hollandaise. »

Tom, ainsi admonesté, se recueillit un moment, reprit sa place, et, après quelques instans de silence, se lança de nouveau dans sa narration. « Je dois vous dire d'abord, messieurs, que le gentilhomme que vous avez vu ainsi armé, est le fils unique de sir Everhard Greaves, qui possédait dans notre comté un revenu libre et annuel de cinq mille livres sterling, et qui était estimé et respecté de ses voisins, autant à cause de son mérite personnel que de sa fortune héréditaire. Pour ce qui regarde son fils unique, sir Launcelot, que vous avez vu, je ne puis rien me rappeler que depuis l'époque de son retour de l'université. Il était alors âgé de dix-sept ans ; et moi-même je n'avais pas encore dix ans. Ce jeune gentilhomme portait dans ce temps-là le deuil de sa mère. Dieu sait pourtant que sir Everhard avait plus de motifs de se réjouir que de s'affliger de cette perte : car, entre nous (ici il baissa la voix, et jeta les yeux tout autour de la cuisine), elle était bizarre, dépensière et d'une humeur inégale..... et je crains qu'elle ne fût un peu... sur le... sens commun... un peu dérangée..... ou ainsi... ; mais silence sur ce point... Milady est morte maintenant, et ma maxime est qu'il ne faut dire que du bien de ceux qui sont morts. Le jeune écuyer était déjà un fort joli homme, et ses habits de deuil le rendaient fort remarquable ; cependant il avait un air gauche, une démarche embarrassée, un mauvais maintien, et était si timide et si silencieux, qu'il ne voulait jamais regarder un étranger en face, ni ouvrir la bouche en compagnie. Toutes les fois qu'il voyait un cheval ou une voiture à la grille, il se sauvait immédiatement dans le jardin, et de là dans le parc, où la plupart du temps on le trouvait assis sous un arbre, avec un livre à la main, lisant du grec, du latin, ou autres langues étrangères.

« Sir Everhard ne se piquait pas d'être très-instruit, et mon père avait oublié tout ce qu'il avait appris au collége ; en consé-

quence le recteur de la paroisse fut prié d'examiner le jeune Launcelot. Il se passa long-temps avant qu'il pût en trouver l'occasion, le jeune gentilhomme cherchant toujours à l'éviter. À la fin, le curé le surprit au lit un matin ; et, fermant la porte, ils se trouvèrent enfin en présence pour livrer un combat d'érudition. Dieu sait ce qui se passa entre eux ; mais quand le docteur sortit, il avait l'air hagard comme s'il eût vu un revenant, sa figure était pâle comme un linge, et ses lèvres étaient agitées comme la feuille du tremble. « Curé, dit le chevalier, qu'y a-t-il de nouveau ? Comment avez-vous trouvé mon fils ? j'espère que ce ne sera pas un sot qui fera honte à sa famille. » Le curé, essuyant là sueur de son front, lui dit « qu'il ne pouvait trop s'expliquer,... qu'il avait de bonnes espérances... que certainement le jeune gentilhomme était un être fort extraordinaire ! » Mais le père le pressant de s'expliquer d'une manière plus positive, il lui déclara franchement que son fils serait ou un modèle de sagesse, ou un exemple de folie ; car son esprit et ses dispositions avaient quelque chose de surnaturel. Le chevalier fut extrêmement chagrin de cette déclaration, et manifesta son mécontentement en disant au docteur, que, comme un véritable prêtre, il rendait des oracles mystérieux, qui pouvaient s'interpréter de deux manières diamétralement opposées. D'après cela, il se détermina à consulter mon père, qui depuis environ trente ans lui était attaché comme régisseur de ses biens, et avait obtenu une grande part dans sa confiance. « Will Clarke, lui dit-il, les larmes aux yeux, que dois-je faire de ce malheureux enfant ? Plût à Dieu qu'il ne fut jamais né ! car je crains qu'il n'abrège mes jours par le chagrin dont il flétrira mes cheveux blancs. Quand je ne serai plus, il dissipera son bien et se précipitera dans la ruine et l'infamie, en se liant avec des fripons et des gens de mauvaise vie. Oh ! mon

cher Will, je pourrais excuser les folies ordinaires à la jeunesse ; mais mon cœur se brise en voyant mon fils unique donner des preuves aussi fréquentes de la faiblesse de son esprit et de ses basses inclinations. »

« À ces mots, le vieux gentilhomme fondit en larmes, et ce n'était pas sans quelque apparence de raison. Cependant Launcelot devenait chaque jour si réservé à l'égard de son père, qu'il le voyait rarement, non plus que ses autres parens, excepté lorsqu'il était en quelque sorte forcé de paraître à table ; et, là sa timidité paraissait s'accroître chaque jour. D'un autre côté, il avait formé de bien singulières liaisons. Tous les matins il allait faire la visite de l'écurie, où non-seulement il se mettait en conversation avec les postillons et les valets d'écurie, mais encore formait une connaissance intime avec les chevaux ; il donnait de sa propre main la nourriture à ses favoris ; il les flattait, les caressait, et les montait chacun à leur tour. Ils devinrent à la fin si familiers, que, même lorsqu'ils étaient dans les herbages, et qu'ils le découvraient dans l'éloignement, ils agitaient leurs crinières, hennissaient comme font les poulains à la vue de leur mère, galopaient vers l'endroit où il se trouvait, et l'entouraient en lui témoignant leur joie par leurs caresses.

« Vous saurez que moi-même, quoique enfant ; je l'accompagnais dans toutes ses courses. Il me prit en amitié parce que j'étais son filleul ; et il me donnait tant d'argent que je ne savais qu'en faire. Il avait toujours de l'argent en abondance, car mon père avait ordre de le traiter très-généreusement à cet égard, le chevalier ayant pensé qu'en se voyant dans une grande aisance, ses idées pourraient prendre quelque élévation, et qu'il se formerait une haute opinion de son importance et de la considération

qui accompagne la richesse. Il ne pouvait pas supporter un mendiant qui n'était ni un vieillard ni un jeune enfant ; mais pour ceux-ci, il distribuait les guinées avec tant de facilité, que cela pouvait passer pour de la folie plutôt que pour de la générosité. Il ne voulait avoir aucune relation avec les riches cultivateurs, mais il les traitait plutôt, ainsi que leurs familles, avec un mépris affecté, parce qu'ils s'étudiaient à prendre le costume et les habitudes de la noblesse.

« Ils avaient leurs valets de pied, leurs chevaux de selle et de voiture. Leurs femmes et leurs filles se montraient dans tous leurs atours, avec leurs joyaux, leurs robes de satin, et leurs parures négligées du matin. Leurs grosses jambes faisaient l'effet de celles d'une vache qui seraient enfermées dans des bas de soie et des pantoufles brodées ; leurs doigts rudes et rouges, gros comme des tuyaux d'orgues, qui n'avaient été jusqu'alors employés qu'à traire les vaches, battre le beurre et faire du fromage, étaient ornés de diamans et instruits à pincer de la guitare, ou à s'exercer sur les touches d'un piano-forté. Même, dans beaucoup de villages, on donnait des routs, des bals nombreux, et dans un de ces bals un boucher faisait les fonctions de maître de cérémonies.

« J'ai entendu M. Greaves tourner en ridicule leur vanité et leurs prétentions ; et je pense que c'est par ce motif qu'il évitait toutes relations avec eux, même lorsqu'ils faisaient tous leurs efforts pour attirer son attention. Il recherchait au contraire principalement la conversation des gens du peuple, tels que les laboureurs, les charretiers et les ouvriers de la campagne. Il était le bienfaiteur de chaque habitant de la paroisse ; et, dans le sens littéral du mot, la véritable providence du pauvre ; car il allait de

maison en maison, s'informant avec détail des besoins de chaque famille ; il réparait leurs chaumières, couvrait leur nudité, leur fournissait des alimens, et subvenait à leurs besoins en exerçant leur industrie à diverses occupations.

« Je veux vous citer un exemple qui vous fera juger de son caractère. Un jour, nous nous promenions lui et moi, en nous dirigeant vers la prairie commune, et nous rencontrâmes deux jeunes garçons qui cueillaient dans les haies des fruits sauvages. L'un paraissait âgé de cinq ans, et l'autre avait un an de plus. Ils étaient tous les deux pieds nus, et mal vêtus, mais en même temps beaux, frais et bien portans. « Quels sont tes parens ? » dit M. Greaves. « Ma mère est Mary Stile, dit l'aîné, cette veuve qui tient à rente une de vos maisons. » « Et comment fais-tu pour vivre, mon garçon ? répliqua sir Launcelot ; tu es frais et potelé. » « Nous avons vécu assez bien jusqu'au jour d'hier, » dit l'enfant. « Eh ! dis-moi, qu'est-il donc arrivé hier ? » dit le gentilhomme. « Ce qui est arrivé ? » ajouta le jeune innocent : « Quoi ? » « Eh bien ! maman avait une paire de vaches galloises pour nourrir toute sa famille ; elle, moi, Dick, que vous voyez, et mes deux sœurs qui sont à la maison. Hier l'intendant a saisi les vaches pour le payement de la rente. Dieu le punira ! Maman est dans son lit, malade, mes deux sœurs sont à la maison, n'ayant rien à manger, et je suis venu ici avec Dick pour cueillir des prunelles et des merises. »

« La figure de mon parrain devint aussi rouge que de l'écarlate. Il prit par la main les deux enfans, et, les conduisant vers sa maison, il trouva sir Everhard causant avec mon père devant la porte. Au lieu de chercher à éviter le vieux gentilhomme, suivant son habitude, il se dirigea précipitamment vers lui dans une agi-

tation que je ne lui avais jamais vue ; et, lui présentant les enfans déguenillés, il lui dit : « Monsieur, vous ne voulez pas sans doute autoriser ce misérable, votre homme d'affaires, à opprimer la veuve et les orphelins, sous le prétexte d'exiger la rente de son habitation ; il a enlevé à la mère de ces pauvres petits orphelins les deux vaches qui fournissaient à la subsistance de toute sa famille. Ne serez-vous pas touché de voir arracher à l'indigence le chétif morceau de pain qui lui reste ? Souffrirez-vous que votre nom, qui de tout temps a reçu les bénédictions des pauvres, des orphelins, des malheureux, soit aujourd'hui l'objet de leur malédiction ? Le père de ces jeunes enfans était votre garde-chasse, et il est mort des suites de fatigues éprouvées à votre service !... Vous les voyez, ils sont presque nus ; je les ai rencontrés cherchant à apaiser leur faim avec des fruits sauvages cueillis dans les haies ; leur malheureuse mère est malade dans une chaumière froide et humide, et tourmentée par les cris de deux autres enfans qui lui demandent du pain ; et son cœur, brisé par la douleur et le désespoir, invoque la vengeance du ciel sur la tête de son propriétaire sans pitié pour une veuve infortunée. »

« Cette apostrophe inattendue. arracha des larmes au bon vieillard. « Will Clarke, dit-il à mon père, comment avez-vous osé abuser à ce point de mon autorité, vous qui savez que, loin d'opprimer les malheureux, j'ai toujours été leur protecteur ? Je vous charge d'aller immédiatement consoler cette pauvre femme par un prompt secours ; en remplacement de ses deux vaches vous lui donnerez les deux plus belles de celles que je possède. Je veux que dans l'été elles puissent paître dans mon parc, et qu'elles soient nourries avec mon foin pendant l'hiver. Elle sera affranchie de toute rente pendant sa vie, et je veux prendre soin de ces pauvres orphelins. »

« Cette scène fut vraiment attendrissante. Sir Launcelot embrassa son père en le serrant dans ses bras ; les larmes coulaient sur ses joues en abondance. Sir Everhard embrassait à son tour son fils avec la plus vive tendresse, et s'écria : « Mon cher enfant, je remercie Dieu de t'avoir donné un cœur aussi sensible. » Mon père, quoique habitué à voir des malheureux, dans l'exercice peu charitable de sa profession, fut lui-même très-ému. Il déclara qu'il n'avait donné aucune autorisation pour faire la saisie, et qu'il fallait que le bailli eût agi de sa propre autorité. « S'il est ainsi, dit le jeune gentilhomme, il faut que ce méchant homme soit congédié de votre service. »

« Enfin, messieurs, tous les enfans furent immédiatement vêtus et nourris, et s'empressèrent d'aller faire part de leur joie à la pauvre veuve. Le vieux chevalier, étant lui-même d'un caractère très-humain, prit plaisir à voir les effets de la générosité de son fils ; il n'avait aucun regret de lui voir dépenser son argent, mais seulement de ce qu'il passait tout son temps dans la société des gens de basse condition. Il faut que vous sachiez que non seulement il faisait des mariages, dotait les filles, et établissait de jeunes couples sans fortune ; mais encore il se mêlait aux réunions villageoises, et remportait les prix dans leurs jeux. Il surpassait tous les paysans de ce canton dans les exercices de force ou d'agilité, au saut, à la course, à la lutte, au jeu du bâton, et on convenait généralement qu'on n'avait jamais vu un meilleur danseur aux bals des veillées et des dimanches. Heureuse la villageoise qui pouvait obtenir le jeune gentilhomme pour son partner ! C'était véritablement un fort joli coup d'œil de voir les jeunes paysannes, bien lestes, fraîches et belles comme la rose, vêtues de leurs plus beaux habits, avec leurs bas blancs, leurs corsets de percale, leurs jupes des dimanches en indienne, leurs

touffes de rubans de couleurs variées, et couronnées de guirlandes, réunies le premier du mois de mai, et dansant en présence du jeune Launcelot, lorsqu'il faisait sa visite du matin dans le village. Alors aussi tous les jeunes gens se montraient avec leurs cocardes dont la couleur était choisie suivant le goût de leurs maîtresses, et portant des branches d'aubépine. Les enfans, dans la vivacité de leurs jeux, ressemblaient à un troupeau de jeunes agneaux, ou à de jeunes poissons ramassés près du rivage de quelque ruisseau limpide et sinueux, frappé des rayons du soleil. Les vieillards, de l'un et de l'autre sexe, dans leurs habits de fêtes, étaient devant leurs portes pour recevoir leur bienfaiteur, et ils le bénirent à son passage ; les enfans l'accueillirent par leurs acclamations, les jeunes filles par leurs chansons ; et les jeunes gens, avec la flûte et le tambourin, le précédèrent dans sa marche vers le mai couronné de fleurs et de rubans : alors les danses champêtres commençèrent. Il ordonna un dîner copieux, avec du vin en abondance, à l'auberge du Cerf-Blanc ; tout le village fut régalé aux frais du jeune seigneur ; et le jour et la nuit se passèrent dans la joie et les plaisirs.

« Il n'y avait pas pour lui de tranquillité tant qu'il pouvait penser qu'il y avait quelqu'un dans la paroisse qui fût dans la peine. Une misérable chaumière se trouvait convertie en peu de temps en une jolie habitation propre et saine, avec un vestibule, des vitres aux fenêtres, et un petit jardin derrière, orné d'un gazon et bien garni de légumes de toute espèce ; en un mot, le sort du pauvre n'était plus un motif d'affliction, et on aurait pu croire que l'âge d'or avait reparu dans le Yorkshire. Cependant, ainsi que je vous l'ai dit précédemment, le vieux chevalier ne pouvait s'accoutumer à l'idée de voir son fils livré exclusivement à des plaisirs si peu relevés, tandis que lui-même, de son côté, saisis-

sait avec empressement les occasions de se faire remarquer dans la sphère élevée où il se trouvait placé par sa naissance et sa fortune. Il imputait sa conduite à une faiblesse d'esprit, et se consulta avec mon père sur les moyens les plus convenables pour l'éloigner des objets ignobles qui paraissaient lui plaire exclusivement. Mon père fut d'avis d'envoyer le jeune gentilhomme à Londres pour y étudier les lois dans les écoles, et de le recommander à un gouverneur ou à toute autre personne qui eût la connaissance du monde et sût insensiblement l'occuper d'amusemens et de relations qui lui fissent oublier tout ce qui avait jusqu'alors obtenu la préférence dans son esprit. Cet avis parut si raisonnable, qu'il fut suivi sans délai. Le jeune gentilhomme accueillit lui-même avec plaisir cette détermination, et partit peu de jours après pour la capitale. Il n'y eut personne dans la paroisse qui vît son départ d'un œil sec, quoiqu'il eût obtenu de son père la promesse que pendant son absence il paierait les pensions qu'il avait accordées à ceux qui ne pouvaient vivre de leur seule industrie. Il n'entre pas dans mon plan de m'occuper de la manière dont il employa son temps à Londres, quoique je n'ignore pas quel est le genre de vie suivi par nos jeunes jurisconsultes. Moi-même j'ai étudié chez un avocat, et j'avais peut-être l'esprit aussi turbulent et satirique qu'aucun de tous les étudians en droit ; et même à ce sujet, quoique je n'aie aucune vanité, je puis dire avec vérité que j'ai eu l'honneur d'être admis dans la société dite de la Cité, où nous, tous clercs de procureurs et nos amis, nous réunissions dans une taverne à bière, rue des Boucheries, où nous réglions les jeux du théâtre.

« Mais revenons à notre sujet : sir Everhard Greaves parut être fort peu satisfait de la conduite tenue à Londres par son fils. Il eut connaissance de quelques irrégularités et écarts auxquels il

s'était laissé entraîner ; et le jeune gentilhomme n'écrivait jamais à son père que pour lui demander de l'argent. Il usa si largement de cette ressource, qu'au bout de dix-huit mois le vieux seigneur perdit tout-à-fait patience.

« À cette époque sir Darnel mourut, laissant une fille unique, mineure, héritière de trois mille livres sterling de rente, sous la tutelle de son oncle Anthony, dont le caractère brutal était généralement connu. Son frère était à peine expiré, qu'il résolut de lui succéder, s'il était possible, au parlement, comme représentant du bourg d'Ashenton. Il faut que vous sachiez, à cette occasion, que ce bourg a été pendant un grand nombre d'années un sujet de contestation entre les deux familles Greaves et Darnel ; enfin, par l'entremise d'amis communs, le différent fut arbitré de manière et sous la condition que sir Everhard et sir Darnel prendraient tour à tour place dans le parlement. Ils donnèrent l'un et l'autre leur consentement à cet arrangement ; mais leur réconciliation ne fut jamais sincère ; leurs principes politiques ne s'accordaient pas, et leurs femmes étaient mutuellement en rivalité continuelle de fortune et de magnificence. Les choses en étaient au point, qu'il n'y avait aucune relation entre eux, quoique leurs habitations fussent très-rapprochées. Au contraire, dans toutes les contestations, chacun d'eux se mettait à la tête du parti opposé. Sir Everhard, apprenant qu'Anthony Darnel avait commencé ses intrigues et mettait les fers au feu, au mépris du pacte de famille dont je vous ai parlé, fut saisi d'une si violente colère, qu'il en résulta un accès de goutte qui le rendit inhabile à s'occuper de ses propres intérêts. Mon père, à la vérité, employa toute son activité et ses ressources ; il n'épargna ni le temps, ni l'argent, ni sa santé ; si bien qu'à la fin il tomba dans un épuisement qui le conduisit au tombeau. Mais, après tout, il y avait une grande dif-

férence dans les démarches de celui qui avait un intérêt direct, et dans celles d'un simple fondé de pouvoirs. M. Darnel veillait en personne à ses intérêts ; il cajolait et flattait les dames, traitait les électeurs, soudoyait la canaille, menait un train magnifique, et prodiguait l'argent avec une telle profusion, que nos amis osaient à peine se montrer en public.

« Dans ce moment critique, notre jeune gentilhomme, que son père avait instruit de cette affaire, arriva inopinément au château de Greavesbury-Hall, et eut une longue conférence avec sir Everhard. La nouvelle de son retour se répandit avec la rapidité de l'éclair dans toutes les parties de la province. On fit des feux de joie, et les cloches furent mises en branle dans toutes les villes. Le lendemain, environ sept cents habitans se réunirent à la grille du château avec de la musique, des drapeaux et des banderoles, pour faire accueil au jeune gentilhomme, et l'accompagnèrent au bourg d'Ashenton. Il s'y rendit à pied avec son cortège ; entra dans le bourg d'un côté, au moment même où les partisans de M. Darnel paraissaient à l'autre porte. Ils arrivèrent en même temps tous deux sur la place du marché. M. Darnel monta le premier sur le balcon de la maison commune, adressa une longue harangue au peuple en faveur de ses prétentions, mais sans omettre quelques réflexions malignes dirigées contre sir Everhard, son compétiteur.

Nous nous inquiétâmes peu des acclamations de son parti, que nous jugeâmes aisément avoir été achetées pour cette circonstance ; mais nous étions un peu en peine pour M. Greaves, qui n'avait pas l'habitude de parler en public. Cependant il parut à son tour sur le balcon ; et, ôtant son chapeau, il salua toute l'assemblée de la manière la plus gracieuse. Il était vêtu d'un frac

vert galonné en or, et ses cheveux châtains, bouclés naturellement, flottaient en liberté. Son visage couvert d'une légère rougeur, devint bientôt, par l'agitation de son sang, d'un rouge de pourpre. Je ne crains pas de dire qu'il fit palpiter le cœur de plus d'une femme. Lorsqu'il parut il fut accueilli par des murmures d'approbation, puis par des applaudissemens, tels que vous pouvez en avoir entendu lorsque le célèbre Garrick arrive sur la scène dans le rôle du roi Léar, ou du roi Richard, ou dans tout autre personnage. Mais combien nous fûmes agréablement surpris, lorsque notre jeune gentilhomme fit un discours que n'auraient pas désavoué Pitt, Egmont, ou Murray ! Pendant tout le temps qu'il parla, chacun resta dans l'admiration et dans le silence. Vous auriez pu entendre le bruit d'une plume tombant par terre. Vous auriez été charmés de la modestie avec laquelle il rappela les services rendus à la commune par son père et son grand-père ; avec quelle éloquence il s'étendit sur la honteuse infraction faite au traité conclu entre les deux familles ; et avec quelle finesse il usa de plusieurs traits satiriques pour repousser les sarcasmes de M. Darnel !

» À peine eut-il fini son discours, qu'il éclata un concert d'applaudissemens assez bruyans pour ébranler la voûte du ciel. Notre musique exécuta des fanfares ; nos gens s'avancèrent avec leurs drapeaux ; et comme chacun de nos hommes était muni d'un gros bâton, probablement il aurait eu quelques têtes cassées, si M. Darnel et sa compagnie n'avaient pris le parti de la retraite avec une précipitation sans exemple. Il n'osa plus s'exposer à une nouvelle séance publique, quand il vit le torrent qui se précipitait contre lui ; au contraire, il se retira après sa défaite et abandonna son opposition, quoique dans le fond du cœur extrêmement mortifié et enflammé de colère. Sir Everhard fut élu à l'unanimité, et

parut être l'homme le plus heureux de la terre ; car, outre le plaisir produit par la victoire remportée sur son compétiteur, il avait encore la satisfaction de voir que son fils, loin de contrarier ses vues, ferait le plus grand honneur à sa famille. Un cœur de marbre aurait été ému en voyant les transports de sa joie paternelle lorsqu'il reçut son cher Launcelot, après avoir entendu le détail de sa conduite et de son triomphe à Ashenton, où, par parenthèse, il avait donné un bal aux dames, et déployé autant de grâces et de politesse, que s'il eût été élevé à la cour de France.

« Ce moment de bonheur fut de courte durée. En peu de temps toute la félicité de la famille fut détruite par un malheureux événement, qui laissa sur l'esprit de notre jeune gentilhomme une impression si profonde, que je crains bien qu'elle ne puisse jamais s'effacer. La nièce et pupille de M. Darnel, cette riche héritière, appelée Aurélia, était la beauté la plus célèbre de la province ; si je disais de toute la Grande-Bretagne et même de toute l'Europe, peut-être ne ferais-je que lui rendre strictement la justice qui lui est due. Je ne suis pas peintre, messieurs, et il ne m'appartient pas de rendre les traits d'une beauté si parfaite ; mais je ne crains pas de répéter avec le poëte :

Oh ! she is all that painting can express,
Or youthful poets fancy when they love.

« Elle est tout ce que peut exprimer l'art du peintre, ou la brillante conception du poëte, lorsqu'ils sont inspirés par l'amour. »

« Elle pouvait avoir alors environ dix-sept ans. Grande, belle, et si heureusement proportionnée !... Vous pouvez parler de votre Vénus de Médicis, de votre Diane, de vos Nymphes, de

votre Galatée ; mais si Praxitèle, Roubillac et Wilton avaient tenu conseil ensemble pour représenter un modèle parfait de beauté, c'est tout au plus s'ils auraient pu atteindre à un pareil ensemble de perfections… Quant à la beauté de son teint, les poëtes vous parleraient du mélange des lis avec les roses, et y joindraient quelques comparaisons avec les primevères, les œillets rouges et les marguerites… Voici Dolly qui certainement a un beau teint…… on conviendra que c'est l'image de l'innocence et de la santé…… Vous êtes, ma chère, une fort jolie fille…… mais ne comparons pas ce qui ne peut admettre de comparaison…… Miss Darnel est à la fois une beauté éblouissante, délicate et remplie de dignité. Quand je vous parlerais de la douceur et de l'expression de ses beaux yeux bleus, de ses lèvres de corail, de son cou qui s'élève comme une tour de l'albâtre le plus poli au-dessus de deux monts de neige…… Eh bien, tout ce que je vous dirais là, messieurs, ne signifierait rien et ne pourrait vous en donner une idée. Si jamais il vous arrivait de rencontrer seule cette jeune lady au milieu d'une bruyère, d'une prairie, ou de tout autre lieu solitaire, vous tomberiez à ses pieds et croiriez que vous vous prosternez devant un être surnaturel. Je vous dirai plus encore. Non-seulement elle ressemble à un ange pour la beauté ; mais c'est une sainte par sa bonté, une ermite par son humilité. Elle est si exempte d'orgueil et d'affectation, si simple, si douce, si affable, si humaine… Ciel ! je pourrais vous citer de tels exemples de sa charité !……

« Bien certainement la nature l'avait formée pour sir Launcelot, comme sir Launcelot pour elle. Et cependant la main cruelle de la fortune s'entremit pour les séparer à jamais. Quiconque les connaissait disait hautement que c'était une cruauté de ne pas les unir, et d'éteindre par cette heureuse alliance la haine mutuelle

des deux familles, qui avait si souvent porté le désordre dans tout le pays. On entendait retentir de toute part les louanges de miss Aurélia Darnel et de sir Launcelot Greaves ; et je ne doute pas que ces éloges répétés ne les eussent d'avance disposés favorablement l'un pour l'autre.

« Enfin M. Greaves vint un dimanche à l'église de la paroisse ; mais, quoiqu'ils fussent attentivement observés par les regards de tous les habitans assemblés, personne ne put remarquer, ni que miss Aurélia eût fait attention à lui, ni que lui-même éprouvât quelque émotion par sa présence. Quelque temps après il eut une occasion de la voir plus à loisir à l'assemblée d'York, à l'époque des courses ; mais cette circonstance n'eut pas plus d'effet, parce que le même jour il avait eu une contestation avec son oncle sur le terrain des courses.

« Une vieille animosité, vous le savez, messieurs, est bientôt ranimée pour produire un nouvel éclat. On croit même que M. Darnel choisit un prétexte pour montrer son ressentiment. Leur dispute était au sujet d'un pari fait sur miss Cleverlegs ; et, dans le cours de la contestation, M. Darnel dit à M. Greaves qu'il était un jeune impertinent. Celui-ci, qui était vif comme la poudre, lui répondit qu'il était assez âgé pour le punir de son insolence, et qu'il l'aurait fait sur-le-champ s'il ne craignait pas de troubler les amusemens publics. Il est probable qu'ils en seraient venus aux mains immédiatement, si quelques-uns des assistans ne s'y fussent opposés. Ainsi tout se borna à un déluge de vaines paroles de la part de M. Anthony, et à un défi réitéré pour un combat singulier.

« M. Greaves fit un profond salut, et s'éloigna. Le soir, à l'assemblée, il dansa avec une jeune lady, parente de l'évêque, parut

parfaitement gai et tranquille, et n'eut aucune nouvelle contestation avec M. Darnel, qui était également présent. Mais, le lendemain, de grand matin, il se rendit chez son orgueilleux voisin. Ils sortirent, et avaient déjà atteint un bouquet d'arbres, au nord de la ville, lorsqu'ils furent surpris par une demi-douzaine de gentilshommes qui avaient observé leurs mouvemens. Ce fut en vain qu'ils entreprirent de leur dissimuler leur projet ; ils ne purent l'exécuter. Ils jetèrent leurs pistolets ; et les pressantes représentations de leurs communs amis les amenèrent à une réconciliation. Mais la haine fermenta toujours dans le fond du cœur de M. Darnel, et ne tarda pas long-temps à éclater.

« Environ trois mois après cet événement, sa nièce Aurélia ayant été avec sa mère, en carrosse, faire une visite à une dame, les chevaux, jeunes et encore imparfaitement dressés, furent effrayés, en entendant un âne braire dans un enclos séparé de la route par une haie ; ils entraînèrent la voiture avec la rapidité de l'éclair. Le cocher fut jeté à bas de son siège, et les dames imploraient du secours. M. Greaves se promenait par hasard, à cheval, près de là, quand il entendit leurs cris ; et, s'approchant de la haie, reconnut la voiture et vit le danger qui les menaçait. Les chevaux couraient en ce moment à toute bride, et étaient sur le point de se précipiter dans une carrière où tout aurait été mis en pièces.

« Vous pouvez concevoir, messieurs, ce que dut éprouver sir Launcelot en voyant une jeune personne aussi belle, dans la fleur de l'âge, sur le point de périr ; en voyant l'aimable Aurélia près d'être précipitée parmi les rochers, où ses membres délicats seraient déchirés par morceaux ; et qu'il s'aperçut qu'avant qu'il eût pu faire le tour de la haie, la tragédie serait arrivée à son dénoû-

ment. La haie était si haute et si épaisse, et bordée d'un si large fossé de l'autre côte, qu'il ne pouvait espérer de la franchir, quoiqu'il fût monté sur Scipion, fils de miss Cowslip, et de sir Muley, et petit-fils du fameux Arabe Mustapha. Scipion avait été élevé par mon père, qui n'aurait pas voulu le donner pour cent guinées à tout autre qu'au jeune gentilhomme. Je vous assure que j'ai entendu dire à mon père… »

En ce moment, l'impatience de Ferret était devenue si violente, qu'il s'écria : « Que le diable emporte ton père, son cheval et son ignorant cocher ! »

Tom ne répondit rien ; mais il quitta son habit avec la plus grande promptitude. Le capitaine Crowe était suffoqué par la colère, au point de ne pouvoir prononcer que quelques mots sans suite. Il se leva de son siège, et, brandissant son fouet d'un manière menaçante, il saisit son neveu par le collet, et s'écria : « Bélître ! imbécile ! sot ! j'ai envie… Que le diable puisse brûler tes basses voiles ! Ne peux-tu gouverner sans courir ces bordées à droite, à gauche, et Dieu, sait où ?… S'il avait été nécessaire, je t'aurais donné un bout de câble pour te remorquer… »

Dolly avait ressenti un intérêt secret pour le jeune légiste ; croyant qu'il était en danger d'être mené un peu rudement, elle vola à son secours ; et, prenant sans cérémonie le capitaine à la gorge, elle lui cria : « Tu n'en feras rien, vieux traître ; je ne m'embarrasse guère de ta fureur… » Cependant le visage de Crowe devint tout noir, et il était en danger d'être étranglé par les griffes de cette amazone. M. Clarke, s'étant débarrassé de son chapeau, de sa perruque, de son habit et de son gilet, s'avança, dans l'attitude élégante d'un boxeur, au-devant du misanthrope, qui s'était emparé d'un gril de fer pris dans le coin de la chemi-

née. La Discorde paraissait battre ses ailes noires en signe de joie, dans l'attente d'un combat. Mais comme le lecteur aura sans doute maudit plus d'une fois la longueur de ce chapitre, nous devons différer jusqu'à un autre moment le récit des événement qui suivirent cette déclaration de guerre.

04

D'où l'on peut induire qu'il n'était pas facile de déranger le chevalier lorsqu'il dormait profondément et de bon cœur.

Suivant toute apparence, la cuisine du Lion noir, ce temple domestique consacré à la réunion des bons vivans, aurait été métamorphosée en un théâtre tragique, et offert une scène de carnage, si Pallas, ou la prudence, n'était intervenue sous les traits de M. Fillet qui, avec l'aide du garçon d'écurie, parvint non-seulement à désarmer les combattans, mais encore à calmer leur ressentiment.

L'impétueuse ardeur de M. Clarke avait été un peu réprimée par la vue du gril de fer que Ferret maniait avec une dextérité peu commune. Cette circonstance, remarquée par les assistans, leur donna lieu, après quelques réflexions, de supposer que ce personnage, avant de se lancer sur la mer orageuse de la politique, avait pu figurer parfois au nombre de ces facétieux personnages qui accompagnent nos médecins ambulans sous le nom vulgaire de Merry-Andrew ou de Jack-Pudding, et, montés sur les planches, amusent la populace avec un solo sur la boîte au sel, ou une sonate exécutée sur des pincettes et un gril de cuisine. Quoi qu'il en soit, le jeune légiste parut être un peu déconcerté par

l'éclat de cette arme offensive que les belles mains de Dolly avaient pris le soin de nettoyer et polir jusqu'à ce qu'elle fût aussi brillante que le bouclier d'Achille, ou comme cet emblème de la vieille bonne chère anglaise, qui est suspendu par un ruban rouge au cou du trois fois honoré sage, en bonnet de velours, qui préside à tour de rôle au joyeux banquet connu sous le titre de club du Beef-stake.

Mais quittons ces comparaisons qui nous éloignent de notre sujet. Le domestique ne se fut pas plus tôt placé entre les deux champions que Tom Clarke reprit paisiblement ses habits, et M. Ferret déposa son gril sans difficulté. Le docteur ne vint pas aussi aisément à bout de dégager la gorge du capitaine Crowe des serres véritablement masculines de Dolly. On ne put délivrer cet honnête marin des efforts de cette virago qu'au moment où il allait rendre le dernier soupir. Après quelques instans de repos, qu'il employa à reprendre haleine et dénouer sa cravate, il s'écria : « Puisses-tu être damnée comme un brûlot ! Jamais je n'ai été accroché d'une telle manière depuis que je sais mesurer la carte par le compas. Ventrebleu ! la coquine avait tellement tendu mes manœuvres, voyez-vous, que je… Saisis mes boulines !… car si je viens en travers de ton petit câble, je mettrai ta quille en l'air… ou peut-être je te ferai aller en dérive sous ta carcasse à nu… Je veux… je veux… Toi, feu d'enfer, drôlesse… je veux… »

Dolly ne répliqua pas un mot ; mais, remarquant que M. Clarke s'était assis de nouveau avec la plus grande tranquillité, elle reprit aussi paisiblement sa place de l'autre côté de la chambre. Alors M. Fillet pria le jeune procureur de reprendre le

fil de sa narration, ce qu'il fit en conséquence, en ces termes, après avoir toussé et craché trois fois.

« Je vous ai dit, messieurs, que M. Greaves était monté sur Scipion lorsqu'il vit miss Darnel et sa mère en danger d'être renversées dans un précipice. Sans perdre son temps à réfléchir, il donne de l'éperon à Scipion ; et, d'un saut, il franchit vingt-cinq pieds, en volant par-dessus la haie, le fossé et tous les obstacles. Alors il s'élance au galop, dans le dessein de tourner les chevaux ; les trouvant indomptables, il s'efforça de se jeter au poitrail du cheval le plus près de lui, ce qu'il ne put faire ; et le pauvre Scipion donna contre le timon de la voiture. Le choc fut si violent, que les chevaux s'arrêtèrent tout à coup, à trente pieds du précipice, et que M. Greaves fut jeté en avant et près du siège de la voiture, sur lequel montant avec une adresse inconcevable, il saisit les rênes avant que les chevaux fussent revenus de leur frayeur. Au même instant le cocher accourut et détacha les traits avec la plus grande diligence. Ce fut alors que milord Greaves eut le temps de s'occuper des dames qui étaient au moment de s'évanouir de frayeur… À peine avait-il ouvert la portière de la voiture qu'Aurélia, les yeux égarés, se précipita dans ses bras ; et, passant les siens autour de son cou, perdit tout-à-fait connaissance. Je vous laisse à imaginer, messieurs, quelles furent ses sensations en ce moment. La mère n'était pas aussi troublée, et put employer ses soins à faire cesser l'évanouissement de sa fille que le jeune gentilhomme tenait toujours dans ses bras. À la fin, celle-ci reprit l'usage de ses sens ; et, s'apercevant de la situation où elle se trouvait, le sang lui monta au visage, qui se couvrit d'une vive rougeur, et elle demanda à être assise sur le gazon.

Mistress Darnel, bien loin de mettre de la réserve ou de la froideur dans ses remerciemens, embrassa M. Launcelot, sans plus de cérémonie ; des larmes de reconnaissance coulaient le long de ses joues. Elle l'appela son cher fils, son généreux libérateur, qui, au risque de sa propre vie, avait sauvé sa fille et elle-même du danger le plus affreux qu'on pût imaginer.

« M. Greaves était si violemment agité en ce moment, qu'il ne put dissimuler davantage une passion qu'il avait cachée jusqu'alors avec tant de soin. « Ai-je fait autre chose, dit-il, que d'accomplir un devoir commandé par l'humanité, et dont je me serais acquitté envers tout autre ? Mais pour conserver les jours de miss Darnel, j'aurais volontiers fait le sacrifice de ma propre vie. »

« La jeune lady ne put entendre cette déclaration sans la plus vive émotion ; sa figure se couvrit de nouveau d'une agréable rougeur, et ses yeux étincelèrent de plaisir. Cet aveu ne fut nullement désagréable à sa bonne mère, qui, du premier coup d'œil, vit tous les avantages qui pouvaient naître d'une pareille union pour les deux familles. M. Greaves proposa d'envoyer le cocher chez son père pour y chercher une paire de chevaux plus dociles, qu'on attellerait à la voiture pour reconduire les dames à leur habitation ; mais elles refusèrent cette offre, et préférèrent s'y rendre à pied, car la distance n'était pas grande. Alors il insista pour être leur guide ; et, donnant le bras à chacune d'elles, il les conduisit jusqu'à la porte de leur maison où une pareille apparition remplit d'étonnement tous les domestiques. Mistress Darnel, le prenant par la main, l'introduisit dans le parloir, où elle lui témoigna de nouveau sa reconnaissance par un embrassement plein d'affection ; elle l'autorisa à prendre sur les lèvres d'Aurélia la faveur d'un baiser plein de douceur, et lui dit : « Sans vous,

nous serions en ce moment privées de la vie. C'est le ciel, sans doute, qui vous a envoyé à notre secours comme un ange protecteur. » Elle s'informa ensuite avec bonté si lui-même n'avait pas été blessé en employant le moyen désespéré auquel elles étaient redevables de la vie ; elle fit servir une petite collation ; et, dans le cours de la conversation, elle déplora l'animosité qui avait depuis si long-temps divisé les deux familles d'une manière si funeste. Il n'hésita pas à donner son approbation à ces remarques, en exprimant le désir le plus vif de voir ces malheureux différens apaisés ; en un mot, ils se séparèrent mutuellement satisfaits.

« Il avait à peine fermé la porte extérieure, et prenait son chemin pour retourner à Greavesbury-Hall, lorsqu'il fut rencontré par M. Darnel qui rentrait à cheval, et s'approcha de lui avec un air de surprise et de colère, en lui disant « Votre serviteur, monsieur ; désirez-vous quelque chose de moi ? » « Rien du tout, » répliqua l'autre d'un air indifférent. M. Darnel lui demanda ce qui lui procurait l'honneur de sa visite. M. Greaves, jugeant à son ton et à ses manières que leur vieille querelle n'était pas encore oubliée, répondit, avec non moins d'aigreur, que sa visite n'était pas pour lui ; mais que s'il voulait en savoir la cause, il pourrait l'apprendre de ses domestiques. « Aussi ferai-je, s'écria l'oncle d'Aurélia ; et peut-être je vous ferai connaître mes intentions à ce sujet… » « Ce sera comme il vous plaira, » répondit le jeune homme, qui, sortant de l'avenue, continua son chemin jusque chez lui, et rendit compte à son père de toutes les particularités de cette aventure.

« Le vieux gentilhomme lui reprocha un peu son imprudence, quoique paraissant très-joyeux du succès de ses efforts. Il éprou-

va encore plus de plaisir lorsqu'il connut les sentimens d'Aurélia et la conduite de ces dames.

« Le lendemain, le jeune homme envoya un domestique pour les complimenter et s'informer de leur santé. Le messager fut reçu par M. Darnel, qui fit répondre que les dames étaient indisposées et ne voulaient pas être importunées par des messages. La mère était effectivement saisie d'une fièvre occasionnée par l'agitation de ses esprits. La maladie fit de jour en jour des progrès si fâcheux, que les médecins désespérèrent de sa vie. Voyant sa fin approcher, elle envoya un domestique de confiance à M. Greaves pour lui dire qu'elle voulait le voir sans délai. Il suivit immédiatement le messager, qui l'introduisit à la faveur de l'obscurité.

« Il trouva la vieille dame dans son lit, touchant presque à son dernier moment. La belle Aurélia était auprès d'elle, accablée par la douleur ; ses beaux cheveux étaient dans le plus grand désordre, et ses yeux inondés de larmes brûlantes. La bonne dame pria M. Launcelot d'approcher, et donna l'ordre à tous les domestiques de s'éloigner, en exceptant seulement une femme de confiance, de qui je tiens ce récit. Elle le prit par la main ; et y fixant les yeux sur lui avec toute la tendresse d'une mère, elle répandit en silence quelques larmes qui baignèrent son visage ; puis elle lui dit : « Mon cher fils, que n'ai-je pu vivre assez longtemps pour vous voir porter ce nom ! Vous me voyez prête à quitter la vie. »

« À ces mots, la sensible Aurélia ne put se contraindre davantage, et laissa éclater sa douleur par un torrent de larmes. Sa mère attendit avec patience qu'elle eût donné cours à ses sanglots, et l'invita avec¨ tranquillité à se résigner sans murmures à la volonté du ciel. Puis se tournant vers sir Launcelot : « J'ai

nourri l'espérance, lui dit-elle, de vous voir allié à ma famille ; il ne me reste pas le temps nécessaire pour consacrer votre union par les vaines formalités de ce monde. Les regards d'Aurélia vous témoignent sa tendresse… » À peine eut-elle prononcé ces mots, que sir Launcelot tomba aux genoux de la jeune lady ; et, portant doucement sa main sur ses lèvres, exprima son amour dans les termes les plus délicats qu'il put trouver. « Je sais, reprit la mère, que votre passion est aussi mutuelle que sincère, et je mourrais contente si j'avais la certitude que votre union n'éprouvera pas des difficultés ; mais cet homme violent, mon beau-frère, qui est le seul tuteur d'Aurélia, contrariera ses désirs par tous les moyens que son brutal ressentiment et son implacable méchanceté pourront imaginer. Monsieur Greaves, depuis long-temps j'admire vos vertus, et je sais que je peux me reposer sur votre honneur… Donnez-moi votre parole qu'après ma mort vous ne ferez aucune démarche dans cette affaire sans les avoir concertées avec votre père, et que vous n'emploierez que des moyens honorables pour triompher des préventions de l'oncle d'Aurélia et obtenir son consentement. Laissons le reste à la disposition de la Providence. »

« Le jeune gentilhomme lui promit de la manière la plus solennelle et la plus expressive d'obéir à ses ordres comme aux dernières volontés d'un père et qu'il ne cesserait de les respecter. Mistress Darnel leur adressa des conseils pleins de sagesse sur leur conduite, avant comme après le mariage, et présenta à M. Greaves une bague comme un souvenir de son affection ; il en tira une autre de son doigt, et l'offrit comme un gage de son amour à Aurélia, et sa mère l'autorisa à l'accepter. Enfin, il prit un dernier congé de cette bonne mère, et retourna chez son père

à qui il rendit compte de toutes les circonstances de cette entrevue.

« Deux jours après, mistress Darnel cessa de vivre, et Aurélia fut reléguée dans l'habitation d'un parent, où le chagrin causa quelque altération à sa santé.

« Lorsque la dépouille mortelle de mistress Darnel eut été confiée à la terre, M. Greaves, mettant à profit ses dernières exhortations, fit des démarches pour arriver à une réconciliation avec le tuteur. Il engagea plusieurs amis communs à s'entremettre pour le seconder dans ce louable projet ; mais ils eurent la mortification de n'essuyer que des refus ; et enfin sir Anthony Darnel leur déclara que sa haine contre la famille Greaves était héréditaire, constante et invincible. Il protesta qu'il verserait la dernière goutte de son sang pour perpétuer cette querelle, et que, plutôt que de consentir au mariage de sa nièce avec le jeune Launcelot, il la tuerait de sa propre main.

« Le jeune gentilhomme, voyant l'impossibilité de vaincre les préventions d'une injuste haine, renonça à faire d'autres démarches ; et, désespérant d'obtenir son consentement, il ne s'occupa plus que de cultiver les bonnes grâces d'Aurélia, et de l'épouser en dépit de son implacable tuteur. Il trouva le moyen d'établir une correspondance avec elle, aussitôt que sa douleur fut un peu calmée ; et même réussit à obtenir une entrevue après son retour à son habitation ; mais il eut bientôt lieu de se repentir de cette faveur. L'oncle avait aposté auprès de la jeune lady des espions qui lui rendirent compte de cette entrevue : en conséquence la jeune personne fut enlevée et confinée au fond de la province, dans une retraite que nous ne pûmes jamais découvrir.

« Ce fut alors que le chagrin de sir Launcelot devint si vif et sa colère si impétueuse, que l'on s'aperçut que sa raison commençait à éprouver quelque altération. Il refusa toute nourriture, se négligea dans sa personne, renonça à ses amusemens, courut à cheval, par la pluie et souvent sans chapeau, erra dans les champs, et devint si grondeur, que ses domestiques n'osaient lui adresser la parole dans la crainte d'être roués de coups. Ces extravagances durèrent environ trois semaines, causèrent à son père un chagrin inexprimable, et firent l'étonnement de tous ceux qui le connaissaient ; puis tout à il reprit sa tranquillité et sa gaîté. Mais, comme disent les marins, c'était un calme trompeur, précurseur de la tempête.

« Il cherchait depuis long-temps à gagner un des domestiques de M. Darnel, qui pût lui faire connaître le lieu de la captivité d'Aurélia ; mais aucun d'eux ne fut capable de le satisfaire sur ce point ; car ceux qui avaient accompagné cette infortunée lady dans son voyage, étaient restés auprès d'elle pour veiller sur toutes ses actions ; et aucun des autres domestiques n'était instruit de cette affaire. Toutes ces tentatives n'ayant obtenu aucun résultat favorable, il ne fut plus maître de sa colère ; et, rencontrant sur son chemin M. Darnel, il lui reprocha sa conduite avec tant d'énergie, qu'il s'ensuivit un défi formel. Ils convinrent de vider leur querelle sans témoins ; et, un matin, avant le lever du soleil, ils se rencontrèrent dans un pré à l'endroit même où sir Launcelot avait sauvé la vie à Aurélia. Chacun d'eux tira son premier coup de pistolet sans aucun résultat ; mais M. Darnel, de son second coup, atteignit légèrement dans le côté le jeune Launcelot, qui, ayant encore un coup en réserve, cria à son adversaire de lui demander la vie ; celui-ci, au lieu de s'avouer vaincu, tira son épée ; alors M. Greaves tira son coup en l'air et suivit son

exemple. Le combat fut très-chaud quoique de peu de durée. M. Darnel ayant été désarmé, au premier assaut, notre jeune gentilhomme lui rendit son épée, dont il eut la bassesse de faire usage une seconde fois contre son vainqueur. Cet exemple réitéré d'ingratitude et d'une férocité brutale, mit un terme à la modération et à la patience de M. Greaves ; il attaqua sir Anthony avec la plus grande fureur ; et, dès la première botte, il le perça de son épée jusqu'à la garde. Au même moment il se saisit avec sa main gauche de l'arme de son ennemi, et la brisa en signe de mépris. M. Darnel étant tombé par terre, sir Launcelot s'empara de son cheval, qu'il avait attaché à un arbre avant le combat, et, le mettant au galop jusqu'à Ashenton, il envoya un chirurgien pour lui porter du secours. Il fit ensuite l'aveu sincère de toutes ces circonstances à son père, qui fut plongé dans la consternation ; car la blessure de sir Darnel fut jugée mortelle ; et comme le duel s'était passé sans témoins, M. Launcelot pouvait être convaincu de meurtre.

« En considération de ce danger, et avant que le mandat d'arrêt fût lancé, le vieux chevalier employa près de son fils des sollicitations si pressantes, en lui mettant sous les yeux l'horreur et le désespoir qui empoisonneraient ses vieux jours, qu'il parvint à le persuader de quitter le royaume jusqu'au moment où l'orage serait apaisé. Si son cœur eût été libre, sans doute il aurait entrepris ce voyage avec grand plaisir ; mais alors son âme était si remplie, si violemment agitée par son amour pour Aurélia, qu'il ne put être déterminé à abandonner ses recherches sur le sort de cette jeune lady, et à s'éloigner du royaume qu'elle habitait, que par la crainte de voir son vieux père en perdre la raison.

« Dès lors, messieurs, il partit pour Harwich où il s'embarqua pour la Hollande, d'où il se rendit à Bruxelles ; là, il se procura un passe-port du roi de France, qui lui servit à continuer son voyage pour Marseille, où il prit une tartane qui le transporta à Gênes. La première lettre que sir Everhard reçut de lui était datée de Florence. Cependant les pronostics du chirurgien ne s'étaient pas entièrement réalisés : M. Darnel ne mourut pas de sa blessure, quoiqu'il languît long-temps en se débattant dans les bras de la mort ; et même il se rétablit en quelque sorte ; cependant il était probable qu'il ne recouvrerait jamais totalement la santé, et il fut obligé tous les étés d'aller prendre les bains chauds de Bristol. Les progrès que faisait la guérison de sa blessure ranimaient en proportion sa haine contre M. Greaves ; et il est maintenant plus que jamais déterminé à rejeter toute espèce de réconciliation.

« M. Launcelot, après avoir essayé d'occuper son imagination en visitant les monumens et les objets curieux qu'il rencontra en faisant le tour de l'Italie, vint fixer résidence dans la ville de Pise. Il y tomba dans une sombre mélancolie et dans un abattement dont rien ne put le tirer que la nouvelle de la mort de son père.

« Le vieux gentilhomme, Dieu veuille avoir son âme ! ne goûta plus aucune joie après le départ de son cher Launcelot. L'état fâcheux de la santé de M. Darnel entretenait ses inquiétudes, qui étaient augmentées encore par le silence obstiné du jeune homme, et par certains détails donnés sur le désordre de son esprit, par quelques-uns de ceux qui prennent plaisir à rapporter les mauvaises nouvelles. Ces sujets de chagrins, compliqués avec un violent accès de goutte et de gravelle, déterminèrent une fièvre qui, en peu de jours, conduisit sir Everhard dans l'autre monde, après qu'il eut mis ordre à ses affaires avec le ciel et avec

la terre, et fait sa paix avec Dieu et avec les hommes. Je puis vous certifier, messieurs, que sa mort fut-chrétienne et édifiante.

Il emporta les regrets de tous ses voisins, excepté ceux de M. Anthony ; et on peut dire avec raison qu'il fut embaumé par les larmes des pauvres, dont il fut toujours le généreux bienfaiteur.

« Lorsque son fils, aujourd'hui sir Launcelot, arriva chez lui, il avait l'air si maigre, si pâle et les yeux si enfoncés, que les domestiques eurent de la peine à reconnaître leur jeune maître. Son premier soin fut de prendre possession de sa fortune, et de régler ses comptes avec l'homme d'affaires qui avait succédé à mon père. Après avoir terminé ses affaires, il n'épargna ni peines ni démarches pour connaître le sort de miss Darnel ; et bientôt il apprit, sur le compte de cette jeune personne, plus sans doute qu'il n'aurait voulu en savoir ; car c'était un bruit assez général dans le pays, qu'il y avait un mariage convenu entre elle et sir Sycamore, jeune gentilhomme, possesseur d'une très-grande fortune. Elle confirma probablement cette nouvelle de sa propre main, dans une lettre qu'elle écrivit à sir Launcelot. Le contenu n'en fut jamais exactement connu que d'eux-mêmes ; mais les effets en furent trop évidens ; car depuis cette lettre chérie il n'adressa la parole à aucun être vivant pendant l'espace de trois jours, et on le vit seulement de temps en temps fondre en larmes, et quelquefois se livrer à des accès de gaîté. À la fin, il rompit le silence, et parut sortir de son égarement. Il devint plus passionné que jamais pour l'exercice du cheval, et sembla se complaire plus que jamais dans ses actes de bienfaisance.

« Un exemple de sa justice et de sa générosité tout à la fois, mériterait d'être gravé sur le marbre ou sur l'airain. Il faut que

vous sachiez, messieurs, que le curé de la paroisse est mort dernièrement, et que sir Everhard avait promis à un autre prêtre de le présenter pour lui succéder. À cette époque, sir Launcelot, se promenant, un dimanche, par hasard, à cheval, à travers un enclos aperçut un cheval sellé et bridé, paissant à côté d'une haie ; et, jetant les yeux plus loin, il vit, de l'autre côté de la haie, un objet étendu sur la terre, qu'il prit pour le corps d'un voyageur assassiné. Il s'arrêta, descendit de cheval en toute hâte ; et, s'avançant vers cet objet, il découvrit un homme enveloppé d'une grande et ample redingote, dans les convulsions de l'agonie. S'approchant de plus près, il reconnut que c'était un prêtre vêtu de sa robe et de sa soutane. Alors il s'informa de sa situation, offrit son secours à cet étranger, qui, se relevant, le remercia de son attention, et lui répondit qu'il se trouvait beaucoup mieux. Le chevalier, croyant voir quelque chose de mystérieux dans cet événement, témoigna le désir de savoir pour quel motif il se roulait ainsi sur le gazon ; le prêtre, l'ayant reconnu, ne fit aucune difficulté de satisfaire sa curiosité,

« Vous saurez, monsieur, lui dit-il, que je dessers la cure de votre paroisse, et que, pour ce soin, le dernier bénéficier me donnait vingt livres sterling par an ; comme cette somme n'était pas suffisante pour l'entretien de ma famille, qui se compose de cinq personnes, je suis convenu d'aller le soir lire les prières dans une autre église, à quatre milles d'ici, et je reçois pour cela dix livres sterling de plus. M'y rendant à cheval, ce voyage était moins une peine pour moi qu'une occasion de faire un exercice agréable ; mais pendant ces dernières années, j'ai été affligé d'une descente pour laquelle j'ai consulté les plus célèbres chirurgiens du royaume ; mais je n'ai éprouvé aucun bon effet de leurs avis, quoique l'un d'eux m'ait assuré que j'étais complètement guéri.

Au contraire, le mal est devenu plus incommode que jamais, et il me cause souvent des douleurs si violentes quand je suis à cheval, que je suis obligé de descendre et de me coucher par terre, jusqu'à ce que la cause de ma souffrance soit apaisée.

« Sir Launcelot non-seulement prit beaucoup de part à son infortune, mais l'engagea à abandonner sa seconde cure, en lui promettant qu'il l'en dédommagerait en lui payant annuellement dix livres sterling de sa propre bourse. « Votre générosité me confond, mon bon monsieur, répondit le prêtre, quoique sans doute je ne doive pas être surpris d'un trait de bienfaisance de sir Launcelot Greaves ; mais je veux imposer silence à ma reconnaissance, et je me bornerai à vous faire observer que vos bonnes intentions pour moi ne pourront avoir leur effet ; le bénéficier qui doit succéder à celui qui est mort dernièrement, m'a fait signifier que je ne desservirais plus la cure, parce qu'il l'avait promise à un de ses amis. » « Quoi ! s'écria le chevalier, il vous enlève ainsi votre pain sans vous donner aucun autre motif ? » « Sans doute, monsieur, reprit le prêtre, je n'en connais pas d'autre. Je me flatte que mes mœurs sont irréprochables, et que j'ai toujours rempli mes devoirs consciencieusement. Je ne crains pas d'invoquer le témoignage des paroissiens parmi lesquels j'ai vécu dix-sept ans. Après tout, il est naturel que chacun cherche à favoriser un de ses amis, de préférence à un étranger. Quant à moi j'irai chercher fortune à Londres, et je ne doute pas que la Providence ne vienne à mon secours et ne protége ma famille. »

Sir Launcelot ne répliqua rien à cette déclaration ; mais, retournant chez lui, il prit les informations les plus exactes sur le compte de cet homme, dont le nom était Jenkins. Il apprit qu'il avait la réputation d'être fort instruit, et était aussi recomman-

dable par sa modestie que par sa vie édifiante ; il visitait les malades, secourait les indigens, conciliait les différens entre ses voisins, et employait tout son temps d'une manière qui ferait honneur à tout prêtre chrétien. D'après ces informations, le chevalier envoya chercher celui auquel le bénéfice avait été promis, et lui parla en ces termes : « M. Tootle, j'ai une grâce à vous demander ; le prêtre qui fait le service de la cure de cette paroisse, est un homme estimable, aimé du peuple, et à la tête d'une nombreuse famille. Je vous serai obligé si vous voulez le continuer dans son emploi. » L'autre répondit qu'il avait beaucoup de regret de le refuser, mais qu'il avait déjà promis la cure à un de ses amis. « N'importe, reprit le chevalier ; puisque je ne peux réussir avec vous, je veux essayer de pourvoir M. Jenkins d'une autre manière. »

« Le même soir il se rendit à la maison du curé, et lui dit qu'il avait parlé en sa faveur au docteur Tootle, mais qu'il avait déjà pris des engagemens pour la cure. Là-dessus le digne homme lui fit mille excuses pour la peine que son honneur avait bien voulu prendre. « Je n'ai pas assez de crédit, lui répondit sir Launcelot, pour vous faire curé, mais je peux vous donner le bénéfice même, et vous l'aurez. » En disant ces mots il se retira, laissant le pauvre M. Jenkins hors d'état de proférer une parole, dans l'étonnement où le jetait ce retour inespéré de fortune. La présentation fut faite immédiatement, et peu de jours après M. Jenkins fut mis en possession du bénéfice, au grand contentement de tous les habitans.

« Jusque-là, tout allait bien, et tous les gens sans préventions louaient la conduite du chevalier ; mais peu de temps après la générosité de ses actions parut dépasser les bornes convenables, et même dans quelques occasions on aurait pu croire qu'il avait l'in-

tention de troubler la paix publique. Par exemple, il obligea, à main armée, un riche fermier à épouser une fille de campagne que le mauvais sujet avait séduite. À la vérité, il paraît qu'il y avait eu dans cette occasion une promesse de mariage, mais elle ne pouvait être prouvée légalement. La fille tomba dans un violent chagrin, et ses parens eurent recours à sir Launcelot. Celui-ci envoya chercher le coupable ; et, lui reprochant, du ton le plus sévère, ses torts envers cette jeune personne, il l'exhorta à lui sauver la vie et l'honneur en remplissant ses engagemens avec elle ; et, en cette considération, il offrit de lui donner une dot de trois cents livres sterling. Soit que le jeune fermier pensât que cette offre extraordinaire provenait d'un intérêt secret, soit qu'il fût enorgueilli par la confiance qu'il avait dans les richesses de son père, il rejeta avec grossièreté cette proposition, et dit que si la fille avait l'audace de faire serment que l'enfant lui appartenait, il le mettrait à la charité de la paroisse ; mais qu'il n'y avait ni écuyer ni chevalier sur la terre qui pût le contraindre à s'unir avec une pareille coquine. Quoi qu'il en soit, il ne sut pas soutenir cette résolution, car, en moins de deux heures, le recteur de la paroisse fut chargé de publier les bans, et la cérémonie suivit immédiatement. Quoiqu'on n'ait pas su d'une manière bien positive quelle fut la nature des argumens employés avec le fermier, on a supposé que les menaces ne furent pas négligées ; car de longtemps le jeune homme n'osa regarder personne en face.

« Le chevalier agissait comme un redresseur général de torts. Si une femme venait se plaindre des mauvais traitemens qu'elle éprouvait de son mari, il commençait par faire une enquête sur la cause de ses plaintes ; et, s'il les trouvait fondées, il réprimandait l'accusé. S'il arrivait que ce premier avertissement restât sans effet, et que le mari retombât dans de nouveaux actes de violence,

alors le juge se chargeait de l'exécution de la loi par ses propres mains, et appliquait des coups de fouet au coupable. Il arrivait pour résultat qu'il s'engageait lui-même dans quelques procès qui lui coûtaient d'assez bonnes sommes d'argent. Il était surtout révolté à la moindre apparence d'oppression, et soutenait divers pauvres fermiers contre les extorsions de leurs propriétaires. Tout le monde sait qu'il lui est arrivé de faire volontairement un voyage de 200 milles pour aller offrir son appui à une femme qu'on lui avait dit avoir été privée d'une fortune considérable par l'injustice et l'oppression. En conséquence il la prit sous sa protection, lui donna des secours et dépensa beaucoup d'argent pour soutenir le procès jusqu'à sa conclusion. Le jugement ayant été défavorable à sa cliente, il résolut d'en appeler à la cour des lords ; et certainement il aurait exécuté son projet, si la femme ne fût morte dans l'intervalle. »

Àcet endroit, Ferret interrompit le narrateur, en faisant observer que ledit Greaves était une peste publique, et devait être poursuivi conformément aux lois prononcées contre ceux qui troublent le bon ordre et se rendent coupables de baratterie.

« Non, monsieur, reprit M. Clarke, il ne peut être convaincu de baratterie, à moins qu'il ne soit toujours en querelle avec une personne ou une autre, celui qui suscite des procès ou des querelles, et qui, sous une apparence légale, trouble la paix publique. C'est pourquoi, qualifié dans l'accusation, il est nommé communis malefactor, calumniator, et seminator litium. »

« Trêve, je t'en prie, à tes définitions, s'écria Ferret ; et mets une fin à ton interminable histoire. Tu n'as aucun titre à nous ennuyer si long-temps jusqu'à ce que tu aies pris la toque dans la cour des plaids communs. »

Tom, souriant d'un air de mépris, ouvrait la bouche pour poursuivre son récit, lorsque la compagnie fut effrayée par le renouvellement d'horribles gémissemens qui paraissaient provenir de la chambre où l'écuyer avait été déposé. L'hôtesse saisit la lumière, et courut précipitamment vers cette chambre, suivie du docteur et du reste de la compagnie. Cet événement suspendit naturellement la narration. Ainsi nous terminerons ce chapitre, et laisserons au lecteur le temps de respirer et de digérer ce qu'il a lu jusqu'ici.

05

Dans lequel cette narration tire à sa fin.

Lorsque l'hôtesse entra dans la chambre d'où provenaient les gémissemens, elle trouva l'écuyer couché sur le dos, sous l'oppression du cauchemar. Il en était tourmenté à tel point, que non-seulement il ronflait et poussait des gémissemens, mais encore la sueur coulait en abondance sur son visage. Le trouble que cette oppression causait dans son cerveau, et la frayeur qu'il avait précédemment éprouvée, lui occasionnèrent un songe effrayant, dans lequel il s'imaginait être arrêté pour vol. La crainte d'être pendu agissait violemment sur lui, lorsqu'il fut éveillé subitement par une rude secousse du docteur ; et dans ce moment, sa vue encore troublée par la crainte et le sommeil, fut frappée tout à coup de l'aspect de toute la compagnie. Son rêve lui semblait réalisé, dans la ferme conviction où il était qu'il se trouvait entouré du constable et de sa bande. Le premier objet qui se présenta à ses yeux égarés fut la figure de Ferret, qui, à la vérité, pouvait offrir

l'image du bourreau, et ce fut contre lui qu'il dirigea les premiers efforts de son désespoir. Il s'élança précipitamment sur le plancher ; et, saisissant un meuble dont il est inutile de dire le nom, il le lança contre le misanthrope avec une telle force, que s'il n'eût prudemment détourné la tête, il est probable que le choc de deux substances dures et solides aurait fait jaillir des étincelles. Tout le dommage qui pouvait résulter fut prévenu par les efforts et la diligence du capitaine Crowe, qui, se jetant sur l'assaillant, s'écria « Dieu me damne, si vous voulez courir ainsi sur le cap, je vous forcerai bien d'amener ! »

« L'écuyer, ainsi contenu, se recueillit un moment en lui-même, puis jetant les yeux avec étonnement sur tous ceux qui l'entouraient, il dit : « Par ma foi, j'ai fait un vilain rêve. Je me figurais qu'on me conduisait à Newgate devant tout le peuple, et que James Ketch arrivait pour me faire passer un mauvais quart d'heure. »

Ferret, qui était la première personne qu'il eût reconnue, jetant sur lui un regard où se peignait la méchanceté la plus prononcée, lui dit qu'il était fort naturel qu'un coquin rêvât de Newgate, et qu'il espérait bien voir le jour où ce rêve se trouverait avoir été une véritable prophétie, et où la société serait purgée d'un tas de canailles et de vagabonds ; mais qu'on ne pouvait guère s'attendre que les pauvres gens seraient honnêtes et délicats, tant qu'on verrait les grands se faire remarquer par leurs vices et la plus horrible corruption. Notre écuyer se disposait à répondre énergiquement à cette apostrophe : mais Ferret jugea à propos de se retirer prudemment du lieu de la querelle. La bonne hôtesse persuada à son adversaire de se lever, l'assurant que les œufs, le jambon, et un pot d'excellente bière seraient un bon

confortatif. Cette affaire étant si heureusement terminée, les voyageurs retournèrent dans la cuisine, où M. Clarke reprit le cours de sa narration en ces termes :

« Je vous prie de croire, messieurs, qu'en outre des divers exemples que je vous ai cités de l'extravagante philanthropie de sir Launcelot, je pourrais vous en rapporter beaucoup d'autres de même nature, et particulièrement la juste vengeance qu'il tira d'un avocat de village… Je suis réellement affligé qu'un aussi méchant homme exerce cette honorable profession. Il était employé comme greffier aux assises, dans une ville située à une petite distance de la grande route. Les juges lui ayant laissé un blanc-seing pour inscrire le pardon de quelques criminels dont les délits étaient accompagnés de circonstances atténuantes, il ne voulut pas y comprendre le nom d'un des coupables qui ne put lui payer une guinée pour ses honoraires ; ainsi ce pauvre diable, qui avait volé seulement une horloge de sable sur la fenêtre d'un cordonnier, fut exécuté après un long délai pendant lequel on lui avait permis de sortir pour gagner sa vie par son travail journalier.

« Sir Launcelot fut informé de cet horrible trait d'avarice ; et ses propriétés étant contiguës à celles de ce légiste, non-seulement il déversait sur lui l'infamie et le mépris en publiant le fait toutes les fois qu'ils se trouvaient au grand jury ; mais en outre ayant le droit de grand décimateur, il lui suscitait tous les désagrémens qu'on peut causer à un voisin, tantôt en endommageant ses prés et ses champs, tantôt en lui suscitant des procès pour de petites contraventions, si bien qu'il fut obligé de quitter son habitation et de se retirer dans une autre partie du royaume.

« Toutes ces occupations ne purent détourner sir Launcelot de l'exécution d'un projet bizarre qui démontra son extravagance à

tel point, que je crains bien que si on faisait une enquête juridique… vous me comprenez, messieurs,… le jury ne décidât… je ne puis m'expliquer davantage pour le moment. Quoi qu'il en soit, les domestiques de Greavesbury-Hall ne furent pas médiocrement étonnés lorsque leur maître fit tirer de l'arsenal de sa famille une armure complète qui avait appartenu à un de ses ancêtres sir Marmaduke Greaves, qui fut un grand guerrier, et perdit la vie au service de son roi. Cette armure fut réparée, repolie, et arrangée à la taille de sir Launcelot : ensuite un chevalier, dont je tairai le nom, parce que je pense qu'il serait difficile de prouver qu'il est sain de jugement, vint au château, sous l'apparence d'une visite, accompagné de deux domestiques ; et la veille de la fête de saint Georges, l'armure ayant été portée dans la chapelle, sir Launcelot, Dieu ayez pitié de nous ! passa toute la nuit dans cet horrible lieu, seul et sans lumière, quoiqu'on donne pour certain dans tout le pays, que ce séjour est fréquenté par l'esprit de son grand-oncle, qui, dans un accès de folie, se coupa la gorge depuis une oreille jusqu'à l'autre, et fut trouvé mort sur la table de la communion. »

Il est à remarquer que pendant que M. Clarke rapportait ces détails, ses yeux étaient tout effarés, et il éprouvait un claquement de dents. Alors Dolly, dont les regards étaient constamment fixés sur l'orateur, devint toute pâle ; et, s'agitant sur son tabouret, dans le coin de la cheminée, s'écria avec l'accent de la plus grande frayeur : « Maman ! maman ! au nom de Dieu, regardez-le. Voyez comme il tremble ; il a les yeux fixes comme s'il voyait quelque chose. » Tom feignit de sourire et continua ainsi :

« Pendant tout le temps que Launcelot resta dans la chapelle, toutes les portes soigneusement fermées, l'autre chevalier fit la

ronde en dehors avec son épée nue, causant une grande terreur aux diverses personnes qui étaient présentes à cette cérémonie. Dès que le jour parut, il ouvrit une des portes ; et, s'avançant vers sir Launcelot, il lut pendant quelques instans dans un livre que je présume contenir les règlemens de la chevalerie errante. Alors nous entendîmes frapper un grand coup qui retentit sous les voûtes de la chapelle, et l'étranger prononcer d'une voix élevée et solennelle : Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je te crée chevalier ; sois fidèle, courageux et heureux.

« Vous ne pouvez, messieurs, vous faire une idée de l'impression que produisit cette singulière cérémonie sur les spectateurs assemblés. Ils se regardaient les uns les autres dans un étonnement silencieux, et lorsque sir Launcelot sortit complètement armé, ils prirent la fuite avec la plus grande précipitation. Je fus moi-même renversé dans la foule ; et ce qu'il y a de particulier, c'est que ce fut avec l'individu qui sert aujourd'hui d'écuyer au chevalier. Il était saisi d'une si grande frayeur, qu'il ne pouvait se relever, et il restait étendu, poussant de tels cris, que le chevalier, s'approchant, lui allongea sur les épaules un grand coup qui le décida à se lever tout en colère. Quant à moi, j'avoue franchement que je ne fus pas médiocrement ému en voyant cette étrange figure sortir de la chapelle à l'aube du jour : car elle rappelait à ma mémoire l'image du spectre dans Hamlet, que j'avais vu représenter à Londres au théâtre de Drury-Lane, lorsque je faisais mes premiers pas dans le monde, et dont l'impression sur mon esprit ne s'est pas effacée.

« Sir Launcelot, suivi de l'autre chevalier, se rendit à l'écurie, et il en fit sortir lui-même un de ses meilleurs chevaux, un alezan bien vigoureux qui avait pris naissance dans ses écuries, et qui

était richement caparaçonné. En un moment les deux chevaliers furent à cheval ainsi que les deux autres étrangers, que nous reconnûmes alors pour des trompettes. L'armure de sir Launcelot était couverte d'un vernis noir ; et sur son écu on voyait représentée la lune dans son premier quartier avec cette devise : Impleat orbem. Après que les trompettes eurent sonné la charge, l'étranger prononça ces mots à haute et intelligible voix : « Dieu protége ce vaillant chevalier dans toutes ses honorables entreprises ! Puisse-t-il presser long-temps les flancs du noble coursier qu'il vient d'adopter ! je lui donne le nom de Bronzomarte, et j'espère qu'il rivalisera en vitesse et en courage Bayard, Bride-d'or, ou tout autre coursier de la chevalerie passée et présente. » Après une autre fanfare des trompettes, ils donnèrent tous quatre de l'éperon à leurs chevaux, sir Launcelot ayant la lance en arrêt, galopant de côté et d'autre comme des fous ; en causant autant de frayeur que d'étonnement à tous les spectateurs.

« Il n'est pas aisé de deviner pour quel motif notre chevalier a choisi cet homme pour en faire son écuyer ; car, de tous les domestiques de la maison, c'était sans doute le moins propre à remplir les vues de son maître, et à s'engager dans une pareille entreprise. Il s'appelle Timothy Crabshaw, et avait été valet d'écurie chez sir Everhard. Par la suite il épousa la fille d'un pauvre paysan, dont il a plusieurs enfans, et il était employé hors de la maison comme laboureur et charretier. Sans contredit le drôle est doué du plus mauvais caractère, et il est universellement haï de tous les domestiques, à cause de sa méchante langue, et de la perversité de ses inclinations, qui lui attirent souvent des querelles. Quoiqu'il soit fort comme un éléphant, il n'a pas naturellement plus de courage qu'un poulet. Je dis naturellement, parce que depuis qu'il est devenu membre de la chevalerie errante, il a

fait des choses qui paraissent tout-à-fait incroyables et surnaturelles.

« Timothy, après qu'il eut été frappé par sir Launcelot, poussa de tels hurlemens, que chacun de ceux qui étaient présens crut qu'il avait quelques os cassés, et sa femme accourut avec ses cinq marmots tout en pleurs vers le chevalier, qui donna ordre d'envoyer directement son mari au château. En conséquence, Timothy s'y rendit, poussant les gémissemens les plus piteux tout le long du chemin, et se traînant, le corps courbé, comme un canot groënlandais. Aussitôt qu'il fut entré dans la cour, la grande porte fut fermée sur lui, et sir Launcelot, descendant les escaliers, son fouet à la main, lui demanda pour quel motif il hurlait de cette manière ; l'autre répondit à cette question que c'était aussi commun que les pommes-de-terre dans le pays, d'entendre les gens se plaindre lorsqu'on leur avait cassé les os. « Et qui vous a cassé les os ? » dit le chevalier. « Je ne peux le deviner, répondit l'autre, à moins que ce ne soit cette jolie houssine que votre honneur, dans ses aimables folies, a si adroitement appliquée sur ma pauvre carcasse. » Sir Launcelot lui dit alors qu'il n'y avait rien de si bon pour les contusions que la transpiration, et qu'il avait en main le remède. Timothy, jetant un regard oblique sur le fouet, observa qu'il y en avait un autre encore plus expéditif, c'est-à-dire une petite pillule de plomb, avec dose convenable de poudre à tirer. « Non, canaille, s'écria le chevalier ; ce remède-là est réservé pour des gens qui valent mieux que vous ; » et en même temps, il manœuvra son instrument avec tant d'effet, que Crabshaw oublia sur-le-champ ses côtes cassées, et se mit à cabrioler avec la plus grande agilité.

« Après avoir été ainsi corrigé avec tant de fruit, le chevalier lui dit qu'il pouvait se retirer, et lui ordonna de revenir le lendemain matin pour recevoir une seconde application du remède, s'il se trouvait encore hors d'état de marcher le corps droit.

« À peine la porte fut-elle ouverte, que Timothy se rendit chez lui courant aussi vite qu'un lévrier, et corrigea sa femme, prétendant que c'était pour avoir suivi son conseil qu'il avait éprouvé des traitemens si désagréables et si cruels.

« Personne n'aurait imaginé qu'il osât se présenter le lendemain à Greavesbury-Hall ; c'est cependant ce qu'il fit de très-bonne heure, et même il resta enfermé pendant une grande heure avec sir Launcelot. En le quittant, il faisait une laide grimace, et de temps en temps il se frappait le front en criant : « Ventrebleu ! il est malade, ou je ne m'y connais pas ; » et quand on lui demanda de quoi il s'agissait, il répondit qu'il croyait que le diable s'était emparé de son maître, et qu'il ne pourrait plus désormais le servir.

« Le même jour, le chevalier le conduisit à Ashenton, où il commanda cet accoutrement qu'il porte maintenant ; et pendant tout le temps qui fut employé à le confectionner, on crut que le pauvre diable était devenu fou. Il ne faisait autre chose que grommeler, jurer, se maudire lui-même, courir continuellement de sa chaumière à Greavesbury-Hall, et maltraiter les chevaux dans l'écurie. Enfin, sa femme et ses enfans furent relégués dans une petite ferme qui venait d'être achetée, et on prit soin qu'ils y fussent entretenus convenablement.

« Après avoir pris toutes ces mesures, le chevalier, un matin, au point du jour, monta Bronzomarte ; et Crabshaw, comme

étant son écuyer, enjamba un gros cheval de charrette, appelé Gilbert. Ce choix fut regardé comme un nouvel exemple de la folie de Crabshaw ; car, de tous les chevaux de l'écurie, Gilbert était le plus rétif et le plus vicieux, et il avait souvent pris plaisir à jouer de mauvais tours à Timothy lorsqu'il était attelé à la charrette ou à la charrue. Quand il était en colère, il donnait des ruades et se regimbait comme s'il avait le diable dans le corps. Une fois, il jeta Crabshaw au milieu d'un buisson épais où il fut cruellement déchiré ; une autre fois, il le renversa les jambes en l'air, dans une fondrière où il aurait péri infailliblement s'il n'avait été secouru par des gens qui passaient par ce chemin ; une troisième fois, il le saisit par la peau du ventre avec ses dents ; et, l'enlevant de terre, il le secoua au péril de sa vie ; et je mettrais ma main au feu que c'est encore Gilbert qui vient de jeter Crabshaw dans la rivière.

« Le chevalier et son écuyer, ainsi montés et accoutrés, sortirent pour leur première expédition. Ils s'éloignèrent du grand chemin, et voyagèrent pendant toute la première journée sans faire aucune rencontre digne d'être rapportée ; mais, dans la matinée du second jour, ils eurent le bonheur de trouver une aventure. Une chasse était établie dans un champ qu'ils traversaient, et une meute de chiens poursuivait un renard, lorsque Crabshaw, entraîné par une malheureuse inspiration, et méprisant les ordres de son maître qui l'appelait à haute voix pour le retenir, lança son cheval au galop et détourna les chiens en traversant la meute. Le chasseur, qui n'était pas éloigné, accourut vers l'écuyer et le régala avec sa pique d'un tel horion sur la tête, qu'il lui fit voir dix mille étoiles ; puis en un clin d'œil il fut entouré de tous les piqueurs, qui firent siffler leurs fouets à ses oreilles avec une prodigieuse agilité. Sir Launcelot s'approcha de la manière la

plus paisible ; et, au lieu de secourir son malencontreux écuyer, il exhorta les chasseurs à le châtier vigoureusement pour son insolence ; il faut convenir qu'ils se rendirent sans aucune difficulté à cette invitation. Crabshaw, voyant le désagrément de sa position, et qu'il ne pouvait attendre aucun secours de son maître sur le courage duquel il avait compté, agit en désespéré ; il donna de son fouet autour de lui avec la plus grande fureur, et fit caracoler Gilbert, qui, en cette occasion, ne se montra pas paresseux ; car, ayant été gratifié de quelques coups qui étaient destinés à son cavalier, il mordit les uns, lança des ruades aux autres, et enfin se fit jour à travers le cercle qui l'entourait ; mais ce ne fut qu'après avoir cassé une jambe à un chasseur, estropié un des meilleurs chevaux, et tué une douzaine de chiens.

« Cependant Crabshaw, se voyant hors de danger, ne s'amusa pas à prendre congé de son maître, mais se dirigea vers Greavesbury-Hall, où il arriva tout-à-fait méconnaissable tant il avait été défiguré dans cette aventure. Il ne manqua pas de blasphémer contre sir Launcelot, qu'il traita de lâche en propres termes, et protesta qu'il ne voulait pas le servir davantage. Cependant, soit que la réflexion eût calmé sa colère, soit qu'il eût été endoctriné par sa femme qui entendait fort bien ses intérêts, il se leva avant le jour et retourna à la recherche de sir Launcelot qu'il trouva au moment de se lancer dans une très-hasardeuse entreprise.

« Il avait été rencontré au milieu d'un défilé un parti de quarante recrues sous les ordres d'un sergent et d'un caporal, avec un tambour qui portait sa caisse sur son dos. Celui-ci, voyant cette étrange figure montée sur un grand et vigoureux cheval, eut la fantaisie d'en amuser sa compagnie. En conséquence, il prit son tambour ; et, l'ajustant, il se mit à battre une marche de

guerre en avançant jusque sous le nez de Bronzomarte. Pendant ce temps, le caporal s'écriait : « Dieu me damne ! qu'est-ce que nous voyons là ? c'est la figure du vieux roi Artus, monté sur son cheval bardé, tel qu'on le voit à la tour de Londres ; ou c'est ce drôle qui figure à cheval sous de vieilles armures à la cérémonie du lord-maire ! » La monture du chevalier parut prendre au moins autant de plaisir au son du tambour que les recrues qu'il mettait au pas, et témoigna sa satisfaction par des courbettes et des cabrioles qui ne firent nullement perdre l'équilibre à son cavalier, qui, s'adressant au sergent, lui dit :

« L'ami, vous devriez apprendre à votre tambour à se mieux conduire, et je l'aurais châtié sur-le-champ de son insolence si ce n'est le respect que je porte au service de Sa Majesté… » « Va-t-en au diable avec ton respect ! s'écria le grossier commandant ; crois-tu nous faire peur avec ton pot de chambre d'étain sur ta caboche, et ton couvercle de casserole verni sur ton bras ? Passe ton chemin, et un peu vite, ou je ferai jouer à ma hallebarde une telle musique sur ta ferraille, que tu pourras t'en souvenir le reste de tes jours. » En ce moment, Crabshaw arriva monté sur Gilbert, et sir Launcelot lui dit : « Te voilà donc de retour, drôle que tu es ! Va, et frappe vigoureusement sur la tête de cet insolent tambour. ».

« L'écuyer, qui ne voyait d'autre arme offensive au tambour que son sabre, espérant qu'il n'aurait pas l'audace de le tirer de son fourreau, et voulant d'ailleurs faire quelque brillante action pour expier sa désertion, s'avança pour exécuter les ordres de son maître. Mais Gilbert, qui ne voulait pas de querelle, refusa de marcher en avant conformément à son usage ordinaire, de sorte que l'écuyer ne vit d'autre moyen à prendre que de lui tourner la

queue du côté du tambour, et de le faire avancer en rétrogradant ; par l'effet de quelques ruades, non-seulement il brisa la caisse en mille pièces, mais il renversa le tambour dans la boue, avec un coup si violent sur l'os de la cuisse, qu'il en resta estropié toute sa vie. Les recrues, voyant la déconfiture de leur guide, s'armèrent de cailloux ; le sergent se mit en défense avec sa hallebarde, et il s'en suivit une action très-chaude. Pendant ce temps, Crabshaw tira son sabre et commença à espadonner tout autour de lui comme un diable incarné. Mais cela ne fut pas long, car il fut salué par une volée de cailloux, qui lui cassa deux grosses dents et l'étendit par terre, où il paraissait qu'on ne lui ferait pas de quartier, car il fut entouré de toutes les recrues en foule qui le menaçaient de leurs gourdins ; et peut-être ne dut-il la vie qu'à leur précipitation, car ils se gênaient l'un et l'autre et étaient trop serrés pour pouvoir faire usage de leurs armes.

« Sir Launcelot voyait avec indignation l'infâme traitement qu'on faisait éprouver à son écuyer ; mais, dédaignant de teindre sa lance du sang de cette canaille, au lieu de la mettre en arrêt, il la prit par le milieu, et portant un coup au sergent, il cassa en deux sa hallebarde, avec laquelle il s'était mis en défense, comme s'il se fût servi d'un bâton à deux bouts. Le second coup tomba sur le crâne qui, étant chez lui la partie la plus dure, soutint le choc sans éprouver de dommage ; mais le troisième l'ayant atteint dans les côtes, il fut renversé tout de son long devant son vainqueur. Le général étant ainsi renversé, sir Launcelot accourut au secours de son écuyer, et manœuvra son arme avec tant d'habileté, que le corps d'armée ennemi fut entièrement défait et mis en pleine déroute avant qu'on eût pu porter un seul coup sur la carcasse de l'écuyer abattu. Quant au caporal, au lieu de rester auprès de son officier supérieur, il sauta par-dessus la haie et

courut en toute hâte réclamer l'intervention du constable d'un village voisin. En conséquence, avant que Crabshaw fût assez bien remis pour remonter à cheval, l'officier de paix arriva avec main-forte, et reçut la plainte du caporal, qui accusa sir Launcelot et son écuyer comme voleurs de grand chemin. Le constable, étonné de l'attitude guerrière du chevalier, et intimidé à la vue de ses exploits, crut prudent de se tenir à une distance convenable ; et, exhibant le signe de sa dignité, il rappela au chevalier qu'il représentait la personne de Sa Majesté.

« Sir Launcelot, voyant le pauvre homme dans une grande agitation, lui dit que son intention était de protéger et non de violer les lois du royaume, et que lui et son écuyer l'accompagneraient chez le juge de paix le plus prochain ; mais, à son tour, il porta sa plainte contre le sergent et le tambour, qui avaient commencé le combat.

« Le juge était le très-humble serviteur du seigneur du bourg, qui occupait une place à la cour. Il s'imagina qu'il ferait une chose agréable à son patron en témoignant son respect pour la profession militaire ; et il traita notre chevalier avec l'insolence la plus grossière. Il lui refusa l'entrée de sa maison jusqu'à ce qu'il eût déposé ses armes offensives dans les mains du constable ; puis, ayant jugé que le chevalier et son écuyer étaient les agresseurs, il insista pour décerner contre eux un mandat d'arrêt, à moins qu'ils ne donnassent caution immédiatement. Ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il consentit à ce qu'ils demeurassent dans la maison du constable, qui, étant officier public, répondit de leurs personnes jusqu'à ce que le chevalier eût écrit à son homme d'affaires. En même temps, il le déclara hors de la paix du roi ; et il annonça au sergent et au tambour qu'ils avaient droit

à des dédommagemens pour attaque et insultes contre leurs personnes.

Ceux-ci cependant ne paraissant pas avoir autant de confiance dans la loi que le juge voulait leur en donner, leurs sentimens étaient devenus plus favorables à sir Launcelot pendant l'information, parce qu'il leur paraissait que c'était effectivement un gentilhomme de naissance et de fortune, et ils résolurent d'arranger l'affaire sans l'intervention de la justice. En conséquence, le sergent se rendit à la maison du constable où logeait le chevalier, et, après avoir protesté humblement de son profond respect pour son honneur, il l'assura, avec un grand nombre de sermens, que s'il avait connu sa qualité, il aurait plutôt fait sauter la cervelle au tambour, que de souffrir qu'il causât le moindre désagrément à son honneur ou à son cheval. Il ajouta au surplus, que le drôle lui paraissait assez puni, puisqu'il devait rester estropié pour toute sa vie.

« Sir Launcelot voulut bien admettre ses excuses ; et, prenant pitié de ce malheureux, si cruellement traité pour son extravagance, il résolut de venir à son aide. Les parties s'étant présentées de nouveau devant le juge, l'accusation fut retirée ; et le chevalier retourna chez lui, suivi du sergent et du tambour, qu'on mit sur un cheval. Les recrues furent laissées aux soins du caporal.

« Le hallebardier éprouva les effets de la générosité de sir Launcelot ; et les ruades de Gilbert ayant rendu son compagnon incapable de servir le roi, il est entretenu à Greavesbury-Hall, où probablement il restera toute sa vie.

« Quant à Crabshaw, son maître lui déclara qu'il l'aurait renvoyé de son service s'il n'avait pas jugé qu'il était suffisamment

puni de sa présomption et de sa désertion par les disgrâces qu'il avait essuyées dans les deux dernières aventures. Timothy lui répondit qu'il pensait que la plus grande grâce qu'il pût lui faire était de le congédier d'un service où il voyait bien qu'il était exposé à être roué de coups tous les jours, et finir par y être tué.

« Tel était l'état des choses à Greavesbury-Hall, il y a environ un mois, lorsque je passai de ce côté pour me rendre à Ferry-Bridge, où j'ai rencontré mon oncle. Probablement ce nouvel événement est le premier de leur seconde excursion ; car d'ici à la terre de sir Launcelot la distance n'est guère que de 80 à 90 milles. »

06

Dans lequel le lecteur pourra juger que la folie est quelquefois contagieuse.

M. Clarke ayant terminé sa narration, reçut les remercîmens du chirurgien pour le plaisir qu'elle lui avait causé. M. Ferret garda le silence, haussant les épaules en signe de désapprobation. Quant au capitaine Crowe, qui avait eu soin de lâcher à chaque pause une bordée de remarques incohérentes et sans aucune liaison, il fut quelque temps sans prononcer une parole ; puis, après avoir rempli sa pipe, il l'alluma à la chandelle, et commença à répandre autour de lui des nuages d'une fumée si épaisse, que dans un instant tout l'appartement en fut parfumé, et qu'il devint invisible pour toute la compagnie. Quoiqu'il se fût ainsi soustrait à leurs regards, il ne resta pas long-temps sans frapper leurs oreilles. Elles entendirent d'abord un gloussement de la plus

étrange dissonance, que le docteur reconnut bientôt pour un gros rire de marin. Il fut suivi d'une bruyante exclamation en ces termes : « Singulier passe-temps, piquer mes vergues et mes mâts de hune ! J'ai bonne envie de… Pourquoi pas ?… J'ai fait plus d'un voyage inutile… Mais battre le pays… »

Pendant ce temps, il avait réduit ses émissions de fumée, si bien qu'on commença à découvrir l'extrémité de son nez et un de ses yeux ; et comme il avait porté sa perruque si fort en avant, qu'elle couvrait entièrement son front, la figure qui se présenta aux regards de la compagnie avait quelque chose de plus féroce et de plus terrible que la Chimère des anciens, vomissant du feu par la bouche. Malgré cet extérieur si effrayant, il n'y avait cependant aucune sinistre pensée dans le fond de son cœur ; mais, au contraire, une aimable curiosité qu'il résolut de satisfaire.

S'adressant donc à M. Fillet…… « Je t'en prie, cher docteur, lui dit-il, apprends-moi si, sans être regardé comme lord, baron, ou je ne sais comment vous appelez cela, vous autres, voyez-vous ! un homme ne peut pas prendre la grande route pour y suivre ses fantaisies, voyez-vous !… Par ma foi, mon camarade, je suis décidé, pour mon compte, à faire une croisière sur le chemin de la chevalerie errante ; si je ne peux pas tout d'un coup être général, je peux peut-être me faire porter sur les contrôles comme petit officier, ou à peu près, voyez-vous. »

« Dieu nous en préserve ! s'écria Clarke, les larmes aux yeux, j'aimerais mieux vous voir mort que lancé dans une profession si épineuse… » « Tu le voudrais peut-être… répondit l'oncle, car alors, mon cher, tu trouverais quelque chose… Ah ! mon garçon, peux-tu vouloir que je passe le pas ! » Tom lui donna l'assurance qu'il était bien éloigné d'avoir des vues d'intérêt aussi mépri-

sables. « Je suis seulement affligé, ajouta-t-il, que vous songiez à prendre une route où vous ne rencontrerez que des malheurs pour vous et votre famille. Je vous le répète, j'aimerais mieux mourir que de vivre pour voir qu'on ne vous comptât plus parmi les hommes de bon sens… » « Meurs donc, et puisses-tu être damné ! s'écria le colérique Crowe, fils mal bâti de… Que veux-tu dire en parlant de compte ?..... Je savais faire mon point et me servir de la boussole, long-temps avant que ta quille fût posée sur le chantier… Samuel Crowe n'est pas venu ici pour te demander conseil, afin de savoir où il doit mettre le cap… » « Mais mon cher oncle, répliqua le neveu, réfléchissez à ce que chacun va dire… Tout le monde croira que vous êtes devenu fou. ». « Tranquillise-toi là-dessus Tom, s'écria le marin ;… je veux courir des bordées dans ce canal. Fou ! qu'est-ce à dire ? Quant à moi, je pense que la moitié de la nation est attaquée de folie, et que le reste n'est pas trop sage. Je ne vois donc pas pourquoi je n'aurais pas le droit de faire des folies tout comme un autre..... Mais, docteur, comme je vous disais..... je vous serais obligé si vous vouliez m'enseigner où je pourrai acheter cet attirail que doit porter un chevalier errant. Quant au long bâton avec une pointe de fer au bout, je ne peux rien désirer de mieux qu'une bonne gaffe, et je peux me faire un bouclier de ce plateau d'étain sur lequel on pose les chandeliers..... Peut-être aussi qu'un forgeron pourra me faire un bonnet de nuit avec le cuivre de ce vieux chaudron, voyez-vous ! et je puis appeler mon cheval muphti, du nom de mon vaisseau. »

Le chirurgien était un de ces plaisans qui savent dire et entendre les choses les plus comiques, sans qu'il leur échappe un sourire ou le moindre signe de gaîté. Il aperçut tout d'un coup quel divertissement il pouvait se procurer de cette étrange dispo-

sition du marin, ainsi que les moyens les plus convenables à mettre en usage pour le détourner de cet extravagant projet. En conséquence, d'un côté de sa figure, il donna à Clarke un coup d'œil, tandis que de l'autre il gardait le plus grand sérieux à l'égard du capitaine, auquel il répondit en ces termes : « Il n'y a pas loin d'ici à Sheffields où, dans moins d'une demi-journée, nous pourrons trouver tout ce qu'il faut pour vous équiper complètement. Ensuite il vous faudra faire la veille des armes dans une église ou une chapelle, et être créé chevalier ; mais quant à cette dernière cérémonie, elle peut être accomplie par la première personne venue. Don Quichotte fut armé chevalier par son hôte ; et il y a beaucoup d'exemples consignés dans les livres de chevalerie, de candidats qui se sont trouvés obligés de contraindre la première personne qu'ils rencontraient, de leur donner les coups de plat d'épée en croix, sur les épaules, pour les armer chevaliers. Je veux moi-même être votre parrain, et j'ai assez de crédit pour me procurer les clefs de l'église de la paroisse qui est ici près. D'ailleurs, c'est la veille de la fête de saint Martin, qui était lui-même un chevalier errant ; et vous ne pouvez trouver un meilleur patron pour protéger votre noviciat. J'espère que nous pourrons emprunter l'armure de sir Launcelot pour cette circonstance. »

Crowe, frappé de cette idée, se leva subitement ; et, posant ses doigts sur sa bouche pour recommander le silence, sortit de la chambre sur la pointe des pieds, marchant bien doucement pour écouter à la porte de l'appartement de notre chevalier, et s'assurer s'il dormait. M. Fillet profita de ce moment pour dire à son neveu qu'il tenterait en vain de s'opposer à cette fantaisie par des argumens raisonnables, et que le moyen le plus efficace pour le détourner de son projet de chevalerie errante, était de lui causer

une grande frayeur dans le moment où il ferait sa veille d'armes dans l'église ; et pour l'exécution de son dessein, il réclama le concours du neveu et du misanthrope. Clarke goûta cette idée, et remarqua que son oncle, quoique doué du courage nécessaire pour ne redouter aucun danger ordinaire, avait dans le fond du cœur une forte dose de superstition, qu'il avait acquise, ou au moins augmentée pendant le cours de sa vie de marin. Ferret, qui très-certainement n'aurait pas fait volontairement dix pas pour sauver le capitaine Crowe des galères, ne fit aucune difficulté de s'engager comme auxiliaire dans cette affaire, dans l'unique espérance de voir une créature humaine dans une position malheureuse ; et même il promit qu'il y jouerait le premier rôle. En effet, il était beaucoup plus propre à cet emploi qu'on n'aurait pu l'imaginer. Dans le paquet qu'il portait sous sa grande redingote, il y avait, parmi beaucoup de drogues, une petite phiole de phosphore en liqueur, suffisante, comme il l'avait déjà annoncé, pour jeter l'épouvante dans toute la paroisse. Pour se concerter dans leurs moyens d'exécution sans être surpris, les confédérés mirent une chandelle dans une lanterne, et se retirèrent dans l'écurie ; ils avaient à peine tourné le dos, que le capitaine Crowe arriva chargé de toutes les pièces de l'armure du chevalier, qu'il apportait de la chambre où il l'avait laissé profondément endormi.

Voyant que le reste de la compagnie était sorti pour un moment, il ne put résister au désir de faire connaître ses desseins à l'hôtesse. Celle-ci avait été trop occupée avec sa fille aux préparatifs du souper de Crabshaw, pour avoir rien compris au sujet de la conversation. La bonne femme, apprenant le projet du capitaine, de passer seul toute la nuit dans l'église, employa toute son éloquence pour l'en détourner. Elle dit que c'était porter un défi à son créateur et courir aveuglément à la tentation. Elle l'assura

que tout le pays savait que l'église était fréquentée par des esprits et des revenans ; qu'on y avait vu de la lumière dans tous les coins, et qu'une grande femme, vêtue de blanc, avait apparu sur le sommet de la tour ; que du côté de l'aile du sud on entendait souvent des cris effrayans, a l'endroit où un homme assassiné avait été enterré. Elle ajouta qu'elle-même avait vu la croix du clocher tout en feu, et qu'un soir, passant à cheval près de la barrière qui est à l'entrée du cimetière, son cheval s'arrêta subitement, tout tremblant et en sueur, et qu'elle ne put continuer son chemin qu'après avoir récité son pater.

Ces observations de l'hôtesse firent une forte impression sur l'imagination de Crowe, qui lui demanda avec quelqu'embarras, si elle n'avait pas la même prière dans un livre. Elle ne fit point de réponse ; mais prenant son livre de prières sur une tablette, et l'ouvrant à l'endroit du signet, elle le lui mit dans les mains. Alors le capitaine, après avoir assujetti ses lunettes, commença à lire, ou plutôt à épeler à haute voix, avec autant de ferveur que de solennité. Il avait assez bien fixé la prière dans sa mémoire, pour se la rappeler tout entière, lorsque le docteur, revenant avec ses compagnons, lui dit qu'il s'était procuré la clef de la sacristie, où il pourrait faire la veille des armes aussi-bien que dans la nef de l'église, et qu'il était prêt à l'y conduire tout de suite. Crowe n'était plus alors aussi empressé qu'il l'avait paru ; auparavant d'achever cette aventure, il commença à élever des objections sur l'emprunt de l'armure ; il demanda ensuite qu'on le munît d'une bouteille de grog et d'un bout de chandelle pour le temps de sa veillée, et lâcha quelques mots des mauvais tours que pourrait lui jouer la malice des esprits follets dans l'obscurité.

Le docteur lui répondit que les statuts rigoureux de la chevalerie exigeaient qu'il restât seul dans l'obscurité, à jeun, et employât toute sa nuit en pieuses méditations ; qu'au surplus, s'il avait quelques craintes dont il fût troublé intérieurement, il ferait mieux d'abandonner son projet, et de renoncer à toute idée de chevalerie errante, qui ne peut se concilier avec la moindre apparence de frayeur.

Le capitaine, piqué de cette remarque, ne répliqua pas un mot ; mais, faisant un paquet des pièces de l'armure, il le prit sur son dos et marcha vers le lieu des épreuves, précédé de Clarke portant une lanterne. Lorsqu'ils furent arrivés à l'église, Fillet, qui avait eu la clef par le sacristain, qui était un de ses malades, ouvrit la porte et conduisit notre candidat au milieu de la sacristie, où l'armure fut déposée. Ensuite, disant à Crowe de prendre son couteau de chasse à la main, il le recommanda à la protection du ciel. Il ajouta qu'il était obligé de se retirer, mais que le lendemain, à la pointe du jour, il viendrait le retrouver mort ou vif, pour achever la seconde partie de la cérémonie. En disant ces mots, Fillet et les autres conspirateurs lui serrèrent la main chacun à son tour, et prirent congé de lui, après toutefois que le chirurgien lui eut présenté la lanterne au visage pour observer sa figure qui était toute pâle et défaite.

Avant que la porte fût fermée sur lui, il appela à haute voix. « Oh ! docteur ! holà ! encore un mot, voyez-vous !... » Ils revinrent tous promptement sur leurs pas, pour savoir ce qu'il voulait, et le trouvèrent déjà tout en sueur. « Écoutez, mon camarade, dit-il en s'essuyant le visage, je pense qu'il n'y a pas d'inconvénient à ce que, pour passer le temps, je siffle quelque air bien gai, ou que je chante quelque complainte. » « Gardez-vous-

en bien, s'écria le docteur ; une pareille occupation n'est convenable ni au lieu, ni à la circonstance, qui est un véritable exercice religieux. Cependant, si vous savez quelques psaumes par cœur, vous pouvez en chanter des versets ou réciter le chapelet… » « Si Tom Laverick était ici, répliqua notre candidat, il sifflerait des antiennes aussi bien qu'une mouette… Il a été clerc de paroisse, et souvent je lui ai fait des petits cadeaux pour qu'il chantât des psaumes pendant les veillées de quart. Plût à Dieu qu'il m'eut enseigné une partie de ce qu'il savait… Mais puisque je ne puis être assisté, mon camarade,… quand nous ne pouvons prendre le large, il faut nous faire remorquer, comme on dit. Si nous ne pouvons chanter, il faut prier… » Les conspirateurs le quittèrent de nouveau, en le laissant à sa pieuse occupation, et retournèrent à l'auberge pour mettre à exécution la partie la plus importante de leur projet.

07

Dans lequel le chevalier reprend son importance.

Le docteur Fillet, ayant emprunté deux chemises à l'hôtesse, habilla le misanthrope et Tom Clarke en costume de revenant, et frotta le front de nos deux aventuriers avec quelques gouttes du phosphore liquide de la phiole de Ferret. Ainsi équipés, ils se rendirent à l'église avec leur conducteur, qui les fit entrer sans bruit, du côté opposé à l'endroit où le novice faisait sa veillée. Ils traversèrent, sans être entendus, toute la nef de l'église ; l'obscurité était si grande, que leurs yeux ne pouvaient distinguer le capitaine ; mais ils entendaient le bruit qu'il faisait sur Le pavé de

l'église, en allant et venant avec la plus grande vivacité, et marmottant de moment en moment des prières dont quelques mots échappaient de ses lèvres.

Après que le triumvirat eut pris sa position, protégé sur son front par un large banc, les deux revenans découvrirent leurs têtes qui, par le moyen du phosphore, présentèrent une flamme pâle véritablement effrayante à voir. Alors Ferret s'écria d'une voix éclatante : « Samuel Crowe ! Samuel Crowe ! » Le capitaine, s'entendant interpeller de cette manière, dans un pareil moment et dans un pareil lieu, répliqua : « Qu'est-ce que c'est ? » Et, portant ses regards vers l'endroit d'où la voix lui semblait être venue, il fut frappé de cette terrible apparition. À l'instant, ses cheveux se dressèrent, ses genoux tremblèrent, ses dents claquèrent tandis qu'il criait : « Au nom de Dieu, où allez-vous ? » À quoi le misanthrope répondit : « Nous sommes les esprits de ta grand'mère Jeanne et de ta tante Brigitte. »

En entendant prononcer ces mots, la frayeur de Crowe commença à faire place à la colère ! et il répondit sur un ton qui exprimait la surprise et l'indignation : « Que me voulez-vous ? que me voulez-vous ? » L'esprit répliqua : « Nous sommes envoyées ici pour t'instruire de ta destinée… » « Et d'où venez-vous ? » dit le capitaine chez qui, pendant ce temps, la colère avait complètement triomphé de la crainte ; « Du ciel, » dit la voix. « Vous mentez, vous mentez, drôlesses ! c'est de l'enfer que vous venez, s'écria notre novice. Vous êtes damnées pour m'avoir privé de mes droits, et vous êtes plongées dans plus de cinq brasses et demie d'un feu de plomb et de soufre embrasé. Ne le vois-je pas bien aux flammes bleues qui sortent de vos écubiers !… Vous pourriez bien être le diable lui-même… Mais j'ai confiance en

Dieu, voyez-vous !... Je n'ai jamais fait de tort à un parent, voyez-vous !... ainsi ne vous approchez pas de mon bord,... et revirez,... voyez-vous !... il est inutile de me menacer de la tempête, et vous pouvez retourner en enfer par le même flot qui vous a apportées. »

En parlant de la sorte, il eut recours à son Pater noster ; mais, voyant les spectres s'approcher, il s'écria d'une voix de tonnerre : « Halte-là ! halte-là ! Au large, enfans de l'enfer, ou je vais me chauffer à vos flammes. » Et effectivement il s'avança l'arme au poing, et aurait probablement remis les esprits dans leur route pour l'autre monde, si dans l'obscurité il n'eût rencontré le grand banc, qui le fit tomber, en engageant ses jambes dans les banquettes, de telle sorte qu'il fut long-temps à se lever.

Le triumvirat profita de cette circonstance pour se retirer. Ferret fit sa retraite avec une telle précipitation, qu'il rencontra un poteau contre lequel son œil droit reçut un notable dommage. Il prit texte de ce malheureux événement pour invectiver contre sa propre folie, et contre la sottise de ses compagnons qui l'avaient entraîné dans cette méchante aventure. On ne put jamais lui persuader, non plus qu'à Clarke, de faire une seconde visite au novice. Le docteur lui-même, jugeant sa folie sans remède, monta à cheval, et retourna chez lui.

Ferret, trouvant tous les lits de l'auberge occupés, se résigna à s'arranger d'un grand fauteuil dans le coin de la cheminée ; et M. Clarke, dont nous connaissons les dispositions amoureuses, renouvela ses tentatives pour toucher le cœur de Dolly. Il avait fait une reconnaissance vers les appartemens où reposaient le chevalier et son écuyer, et il avait découvert, au sommet de l'escalier, un petit cabinet tout juste assez grand pour contenir un lit ;

il avait conjecturé que c'était la chambre à coucher où sa bien-aimée Dolly s'était retirée pour prendre quelque repos. Rempli de cette idée, et stimulé par le démon qui l'agitait, il franchit doucement les degrés de l'escalier ; et, levant le loquet qui fermait la porte du cabinet, son cœur commença à palpiter, plein d'une vive espérance ; mais, avant qu'il pût se livrer aux tendres effusions de son amour, la prétendue demoiselle sauta à bas du lit ; et, le saisissant au collet avec un poignet d'Hercule, éclata en ces termes avec la voix de Crabshaw : « Ce n'est donc pas sans raison que j'ai rêvé de Newgate, ma foi ? Mais je te connaîtrai : un écuyer errant tel que moi n'est pas fait pour être volé par un misérable voleur comme toi. Mais je te tiens bien, et tu ne m'échapperas pas, quand tu serais le diable. Au secours ! À l'assassin ! Au feu ! Au secours ! »

M. Clarke ne put en aucune manière se dégager, et il lui fut également impossible de dire un seul mot pour sa justification ; de sorte qu'il fut obligé d'attendre, tremblant et à moitié étranglé, que toute la maison fût éveillée et que la maîtresse et le garçon d'écurie fussent montés avec de la lumière. Quand elle eut rendu visibles tous les objets, l'étonnement fut général. La confusion de Crabshaw fut extrême voyant M. Clarke, qu'il connaissait fort bien ; et en le relâchant il s'écria « Ventrebleu ! Je crois que cette maison est enchantée. Qui aurait cru rencontrer ici, à minuit, maître Clarke si loin de la maison ? » « L'hôtesse ne pouvait rien comprendre à cette rencontre, et M. Clarke ne pouvait non plus deviner comment Crabshaw qu'il avait vu reposer tranquillement dans la chambre d'en bas, avait été transporté dans cet endroit. Cependant l'explication de ce mystère était la chose du monde la plus facile. La chambre d'en bas était celle que l'hôtesse et sa fille s'étaient réservée, et cette circonstance ayant été notifiée à

l'écuyer pendant qu'il était à souper, il avait cédé le lit sans aucune difficulté, et avait été transporté dans l'autre chambre en l'absence de la compagnie. Tom, se remettant autant qu'il lui fut possible, déclara qu'il partageait l'opinion que la maison était enchantée et qu'il ne pouvait se rendre compte du moyen par lequel il se trouvait là dans l'obscurité. Enfin, laissant à la compagnie réunie le soin de discuter ce point de difficulté, il se retira en bas, dans l'espérance d'y rencontrer sa divinité, qu'il trouva effectivement dans la cuisine, au moment où elle venait de se lever, et dans le déshabillé le plus négligé.

Le bruit occasionné par les cris de Crabshaw avait éveillé son maître en sursaut. Il se jeta subitement hors de son lit dans l'obscurité, se saisit de son épée qui pendait à son chevet, et accourut au lieu du tumulte, où toutes les bouches s'ouvrirent à la fois pour lui expliquer la cause du désordre et lui présenter des excuses d'avoir troublé son repos. Il ne répondit rien ; mais, prenant une chandelle, il ordonna à Crabshaw de le suivre dans son appartement, étant déterminé à s'armer et à monter à cheval sans délai. Crabshaw devina son intention ; et pendant qu'il cherchait quelque ruse, tout en bâillant de la manière la plus horrible, il envoyait à tous les diables le légiste qui était venu lui faire visite si mal à propos ; il se maudissait lui-même pour le bruit qu'il avait fait, parce qu'il prévoyait qu'il lui fallait renoncer au sommeil pour le reste de la nuit, et voyager pendant les ténèbres, exposé aux injures du temps. « Que la gale te ronge, Tom Clarke, misérable avocat ! se disait-il à lui-même ; si tu avais été pendu à la fête de Saint-Barthélemy, j'aurais pu dormir en paix, cette nuit… que je vais… Je voudrais avoir une plaie sur ma maudite langue, pour avoir jeté les hauts cris. Cinq gallons d'eau froide, au moins, sont entrés dans mon pauvre ventre depuis la chute du

jour, si bien que mes reins et mon sang sont tout glacés, et tous mes boyaux remuent comme une fiole de vif-argent. J'ai été tiré du fond de la rivière à moitié noyé, comme le corps d'un mouton pourri ; et qui sait si bientôt on ne me retirera pas tout-à-fait mort d'une mine de houille ! Si cela continue ainsi, certainement j'irai en enfer, car je serai regardé comme un bourreau de moi-même, puisque je veux bien m'exposer à tous les dangers. Qu'ai-je à faire avec les idées saugrenues de cet extravagant qui est mon maître ? que le diable le saisisse ! dis-je ! »

Il était au dernier mot de ce monologue lorsqu'il entra dans l'appartement de son maître, qui lui demanda ce qu'était devenue son armure ? Timothy, sachant qu'elle avait été laissée dans la chambre où le chevalier s'était déshabillé, se mit à secouer la tête dans la plus grande agitation, et enfin déclara qu'il pensait qu'elle avait été emportée par quelque magicien. Alors il raconta son aventure avec Tom Clarke, qui avait, disait-il, été transporté auprès de son lit sans savoir comment ; et il termina son discours en disant que ceux qui ne croyaient pas aux sorciers ne valaient pas mieux que les papistes. Sire Launcelot ne put s'empêcher de sourire de sa simplicité ; mais, prenant bientôt son air d'autorité, il lui ordonna d'aller chercher son armure sans perdre de temps, afin qu'il pût ensuite seller les chevaux pour continuer leur voyage.

Timothy revint dans la cuisine avec la plus grande anxiété ; il y trouva le misanthrope, qui avait été aussi dérangé par le bruit ; et, toujours imbu de l'idée qu'il était magicien, il lui offrit un schelling s'il voulait lui tirer les cartes et lui apprendre ce qu'était devenue l'armure de son maître.

Ferret, espérant qu'il pourrait en résulter un nouveau désordre, lui apprit, sans la moindre difficulté, que l'armure avait été portée par quelqu'un de la compagnie dans la sacristie de l'église, où il la trouverait déposée ; et en même temps il lui remit la clef que Fillet en se retirant avait laissée à sa garde.

L'écuyer n'était pas du nombre de ceux qui ont le moindre doute sur la puissance des magiciens. Tout effrayé de l'idée d'entrer seul à pareille heure dans l'église, il détermina le garçon d'écurie à l'accompagner avec une lanterne ; il se rendit, ainsi escorté, à l'endroit où l'armure était posée en un monceau, et la chargea sans difficulté sur le dos de son compagnon, la lance placée au-dessus de toute la charge. Ils se retiraient ainsi en bon ordre, lorsque le garçon d'écurie, entendant du bruit à quelque distance, se retourna si brusquement, qu'une des extrémités de la lance rencontra la tête de Crabshaw et força le pauvre écuyer à prendre sa mesure sur le pavé. Dans sa chute, il brisa sa lanterne et ils se trouvèrent sans lumière. L'autre, tout effrayé des effets produits par son mouvement trop brusque, jeta par terre son fardeau, et aurait pris la fuite si Crabshaw ne l'eût retenu par une jambe pour l'empêcher de l'abandonner. Le bruit que firent les pièces de l'armure en résonnant sur le pavé, tirèrent le capitaine Crowe d'une espèce d'anéantissement où il était resté plongé après que l'apparition se fut évanouie. Il s'écria, ou plutôt il hurla, de la manière la plus horrible. Timothy et son camarade furent si effrayés de ce bruit épouvantable, qu'ils ne songèrent plus à l'armure, mais prirent la fuite vers la maison, se tenant par le bras, et arrivèrent dans la cuisine, témoignant par leur aspect l'horreur et la consternation dont il étaient remplis.

Sir Launcelot arriva, enveloppé dans son manteau, et demanda de nouveau où étaient ses armes ? et Crabshaw lui répondit, sans hésiter, que le diable les tenait en son pouvoir. Cette assertion fut confirmée par le valet d'écurie, qui ajouta qu'il avait reconnu le diable à ses hurlemens. Ferret, assis dans le coin de la cheminée, gardait un silence désespérant pour le chevalier, et jouissait de l'impatience où il était de ne pouvoir obtenir aucune explication sur ce mystère. À la fin, ses yeux s'enflammèrent ; et, prenant d'une main Crabshaw, et de l'autre le garçon d'écurie, il jura par le ciel qu'il leur arracherait l'âme et raserait la maison jusque dans ses fondemens, s'ils ne lui découvraient dans le plus grand détail toutes les particularités de cette affaire. La bonne femme tomba à ses pieds, protestant, au nom de Dieu, qu'elle était aussi innocente que l'enfant qui vient de naître ; qu'elle avait seulement prêté un livre de prières au capitaine pour apprendre le Pater noster, une lanterne avec une chandelle pour l'éclairer dans l'église, et une paire de chemises blanches pour l'usage des autres messieurs. Cette déclaration augmentait encore la perplexité du chevalier, lorsque M. Clarke, entrant dans la cuisine, se présenta devant son ancien patron pour lui offrir l'assurance de son respect.

Au même instant la colère de sir Launcelot fit place à la surprise ; il relâcha le garçon d'écurie et son écuyer ; et, serrant la main du légiste : « Mon bon ami Clarke, lui dit-il, comment vous trouvez-vous ici ? Pouvez-vous dénouer le nœud gordien qui nous cause tant d'embarras et de confusion ? »

Alors Tom commença un récit circonstancié de tout ce qui était arrivé à son oncle. Comment il avait été dépouillé de sa fortune ; comment, ayant par hasard rencontré son honneur, il

s'était enthousiasmé pour son caractère, et avait eu l'ambition de suivre son exemple. Ensuite il détailla toutes les particularités du plan qui avait échoué, et dont le but était de le faire renoncer à ses desseins. Il termina en affirmant au chevalier que le capitaine était un très-honnête homme, quoiqu'il parût y avoir quelque désordre dans ses idées. « Je crois cela sans peine, répondit sir Launcelot : la folie et l'honnêteté ne sont pas incompatibles, je le sais par expérience. »

Tom demanda enfin pardon pour son oncle de la liberté qu'il avait prise d'emprunter l'armure du chevalier, et le supplia, pour l'amour de Dieu, d'employer toute son autorité à détourner Crowe de ses idées de chevalerie errante. Il ajouta qu'il n'était nullement propre cette profession, puisque, n'ayant aucune connaissance des lois du pays, il serait exposé à commettre continuellement des délits, et à se jeter dans les plus grands embarras. Il dit ensuite que, s'il le trouvait rebelle à ses représentations, il pourrait, par une convention amicale, prendre contre lui un mandat d'arrêt, pour avoir traîtreusement enlevé les équipemens du chevalier. « Enlever les effets mobiliers d'autrui et les propriétés personnelles contre la volonté du propriétaire, est furtum et acte de félonie, conformément aux lois ; cela diffère, il est vrai, du vol, qui s'entend d'une attaque sur le grand chemin royal. In altâ viâ regiâ violenter et feloniâ captum et asportatum in magnum terrorem, etc. ; » car si le vol est désigné dans la plainte comme fait in quâdam viâ pedestri, dans un sentier de piéton, le coupable ne peut être privé du bénéfice de clergie. Il faut que ce soit sur un grand chemin royal ; et je prie votre honneur de remarquer que les vols commis sur la Tamise sont considérés comme vols de grand chemin ; car le grand courant du fleuve est aussi royal que le grand chemin. »

Sir Launcelot ne put s'empêcher de sourire de la savante dissertation de Tom Clarke. Il le félicita sur les progrès qu'il avait faits dans l'étude des lois. Il exprima ses regrets de l'étrange idée qui avait pris naissance dans le cerveau du capitaine, et promit d'employer toute son influence pour lui faire abandonner son projet extravagant.

Le légiste partit avec cette assurance pour se rendre à l'église, accompagné de l'écuyer, et eut une conférence avec son oncle. Celui-ci, apprenant que le chevalier lui-même désirait avoir un entretien avec lui, posa les armes paisiblement, et retourna à l'auberge.

Sir Launcelot reçut l'honnête marin avec sa politesse ordinaire ; et, remarquant une grande altération dans ses regards, il lui dit qu'il était vraiment fâché d'apprendre qu'il eût passé une si mauvaise nuit pour un si misérable motif. Crowe, ayant ranimé ses esprits avec un verre d'eau-de-vie, le remercia de sa bonté, et ajouta que dans son temps il avait eu des nuits bien cruelles, mais qu'il ne voudrait pas, pour le commandement de toute la marine britannique, être exposé à en trouver une pareille à la dernière. « Dans mes voyages, dit-il, j'ai vu Davy Jones, voyez-vous ! sous la forme d'une flamme bleue, sautillant çà et là sur ma vergue de civadière. J'ai vu des feux follets et un grand nombre d'esprits tant par mer que par terre ; mais cette nuit j'ai été attaqué par tous les diables et toutes les âmes damnées de l'enfer, hurlant, poussant des cris horribles, jetant des feux, enfonçant les portes, brisant les bancs : des revenans, en chemise blanche, dansaient dans un coin de l'église, à la lueur de grandes flammes ; des diables noirs, dans un autre coin... Dieu nous fasse miséricorde ! et j'ai été hélé, Tom,... je l'ai été... par ma grand'-

mère Jeanne et ma tante Brigitte, voyez-vous !... une paire d'âmes damnées ; mais elles rôtissent ; et c'est ce qui me console, mon garçon. »

Quand il eut ainsi débité tout ce qu'il avait sur le cœur, sir Launcelot l'endoctrina sur la nouvelle profession qu'il voulait entreprendre. « J'ai appris, lui dit-il, que vous vouliez entrer dans la carrière de la chevalerie errante, qui, je vous l'assure, est bien épineuse et bien fatigante. Il est vrai que votre projet étant d'exercer votre humanité et votre bienveillance envers les hommes, votre ambition est digne d'éloges ; mais pour pratiquer convenablement la chevalerie, il faut quelque chose de plus que du courage et de la générosité. Un chevalier errant doit connaître les sciences, et être versé dans l'étude de la morale. Il doit être instruit en théologie, profond casuiste, et avoir étudié minutieusement toutes les lois de son pays. Il doit non-seulement savoir supporter le froid, la faim, la fatigue, avoir de la droiture, être juste et vaillant ; mais il faut encore qu'il soit chaste, religieux, modéré, poli et sociable. Il faut qu'il sache mettre un frein à toutes ses passions, excepté l'amour, dont il doit reconnaître le souverain empire. Il ajouta que c'était la véritable essence de la chevalerie, et qu'aucun homme n'avait jamais entrepris cette honorable profession sans avoir, avant tout, fixé son choix sur quelque beauté maîtresse de toutes ses affections, et pour l'honneur de laquelle, et à son premier ordre, il fût prêt à s'exposer aux plus affreux dangers. »

Il ajouta que « rien n'était plus irrégulier que la manière dont Crowe avait débuté, sans s'être préparé par l'abstinence et la prière ; il avait fait sa veille d'armes sans avoir encore achevé son noviciat. Il ne s'était pas pourvu d'un parrain qui eût les qualités

requises pour le recevoir chevalier. Il n'avait pas d'armure en propre pour faire sa veille d'armes ; et même, à la honte · de la chevalerie, qui est l'emblème de toute perfection et de toute justice, il s'était emparé injustement des armes d'un autre chevalier ; que c'était une véritable dérision de cette religieuse institution, et qu'elle ne pouvait qu'offenser le ciel. Témoins les démons et les esprits qui s'étaient permis de le troubler et de le tourmenter pendant son épreuve. »

Crowe écouta toutes ces observations avec la plus sérieuse attention ; et, après quelques momens d'embarras, il répondit : « Mon frère, je suis véritablement bien reconnaissant de votre bon et charitable conseil..... Je soupçonne que j'ai été égaré par une mauvaise carte, voyez-vous !..... Pour ce qui est des sciences, je connais la navigation de long cours et le commerce. Je suis un assez bon marin, et je vous dis cela comme autre chose. Pour tout le reste je n'en connais pas plus qu'une poulaine ou une barre de cabestan. Je n'ai jamais beaucoup pratiqué la religion ; et, nous autres marins, nous rions de votre conversation élégante. Nous pouvons bien cependant fredonner quelques ballades pour tenir éveillés nos gens de quart pendant la nuit. Quant à la chasteté, j'espère, mon frère, que vous n'en attendez pas d'un marin, lorsqu'il débarque après un long voyage. Sûrement, ces pauvres diables ne peuvent être condamnés pour gouverner dans le sentier de la nature. Pour ce qui est d'une maîtresse, Bet Mizen de Sainte-Catherine me convient parfaitement bien..... Elle et moi nous nous connaissons d'ancienne date,... et... pourquoi tant parler, mon frère ? elle connaît déjà l'état de mon navire, voyez-vous ! » Il termina sa harangue en disant : « qu'il n'était pas trop vieux pour apprendre, et que, si sir Launcelot voulait bien le prendre à la remorque comme son allége, il marcherait de

conserve avec lui par tous les temps, et ne lui coûterait pas un sou de dépense. »

Le chevalier répondit qu'il ne se croyait pas assez de mérite pour avoir un pareil pupille ; mais qu'il serait toujours disposé à lui donner les avis qu'il croirait les meilleurs ; et, pour preuve de son intention, il l'engageait à bien peser toutes les circonstances, et à délibérer tranquillement et à loisir avant de s'engager dans une profession si difficile, lui promettant que, si après un délai de trois mois, il restait ferme dans sa résolution, il s'engageait à l'instruire dans la chevalerie. Ensuite il paya à l'hôtesse sa dépense, revêtit son armure, prit congé de la compagnie ; et, montant sur Bronzomarte, il se mit en route, suivi de son écuyer Crabshaw, qui murmurait sur le dos de Gilbert.

08

Il ne s'en faut pas de l'épaisseur d'un cheveu, qu'il ne soit du plus grand intérêt.

Quittons pour le moment le capitaine Crowe, son neveu, et même le misanthrope, qui paraîtront de nouveau quand il en sera temps. Nous sommes forcés présentement de suivre la marche du chevalier qui avait pris sa direction vers le sud, insensible à la violence de la tempête comme à l'obscurité de la nuit, qui était affreuse. Pendant quelque temps, Crabshaw avait débité tout bas ses imprécations ; mais enfin sa colère fit place à la crainte, qui agit sur lui si fortement, qu'il ne vit d'autre moyen de la diminuer que d'entrer en conversation avec son maître. Par voie d'introduction, il donna de l'éperon à Gilbert, le dirigeant

pour lui faire prendre place à côté de Bronzomarte, qu'il heurta si violemment, qu'il faillit faire perdre l'équilibre au chevalier. Sir Launcelot lui ayant demandé avec un peu de vivacité le motif de cette attaque imprévue, l'écuyer répondit en ces termes : « Le diable (Dieu nous bénisse !) veut jouer encore quelque tour à Gilbert ; cela est aussi vrai que je suis une créature humaine. Je parierais un schelling que ce maudit esprit malin a quitté le corps du marin pour venir dans celui de Gilbert, où il est maintenant. Quand il a passé dans le corps d'un âne et d'un cheval, je suis curieux de savoir dans quelle autre bête il se fixera..... » « Probablement dans celui d'un mulet, répondit le chevalier, et dans ce cas tu pourrais courir quelque danger..... Mais alors je pourrai, avec mon fouet, te tirer de l'obsession..... » « Ah ! monsieur, reprit Timothy, je sais que votre honneur a une excellente main pour chasser les mouches avec une queue de renard, comme on dit ; aussi je suis surpris que vous n'ayez pas voulu exercer votre bras sur cet extravagant qui vous avait volé votre armure, et voulait être chevalier errant. Que la fièvre le serre !... Dieu ait pitié de ce fou ! Cela lui va comme un bât à un cochon. » « Une infirmité n'est pas un crime, reprit le chevalier, et je ne veux châtier que les vices. » « En ce cas je désirerais que votre honneur voulût bien châtier Gilbert, s'écria l'écuyer, car c'est bien l'animal le plus vicieux que j'aie jamais enfourché..... Mais quant à ce maudit marin, quelle peut être sa maladie ? » « La folie, » répondit sir Launcelot. « Ventrebleu ! s'écria l'écuyer, je crois qu'il y a bien d'autres gens boiteux de la même jambe. Mais convient-il à des gens de son espèce d'être fous ? ne devrait-il pas abandonner ce privilége à des personnes d'un plus haut étage ?..... » « Tu parais vouloir faire allusion à ma personne, Crabshaw : est-ce que tu crois réellement que je suis fou ? » « Je puis dire que j'ai souvent

regardé à la bouche de votre honneur, et que je serais un grand sot si je ne vous connaissais tout aussi bien que je connais les chevaux qui sont dans l'écurie de Greavesbury-Hal !..... » « Puisque vous êtes si persuadé de ma folie, reprit le chevalier, quelle opinion pouvez-vous avoir de vous-même, qui servez et accompagnez un fou ?..... » « Je compte bien ne pas servir votre honneur pour rien, et que je pourrai hériter de quelqu'une de vos visions. Quand il plaît à votre honneur d'être fou, je serais très-fâché de conserver mon bon sens. Timothy Crabshaw ne mangera jamais le pain de l'ingratitude, et on ne dira jamais de lui qu'il a été plus sage que son maître. Pour ce qui est d'accompagner un fou, tout le monde sait que votre personne a de l'attrait, car tous ceux qui vous connaissent vous aiment. » Le chevalier riposta à ce compliment, en disant : « Si ma personne a quelque charme, votre langue n'en a guère ; votre musique n'a nul agrément et vous ne savez garder aucune mesure..... » « Ni vous non plus, mon maître, autrement serions-nous ainsi errans au milieu des ténèbres comme des voleurs de moutons, ou comme de méchans esprits troublés par leur conscience ? »

Ici la conversation fut interrompue par un accident subit, qui fut cause que l'écuyer poussa des gémissemens, dont le chevalier lui-même éprouva quelque étonnement, quoiqu'il fût peu susceptible du sentiment de la crainte. Sa surprise se changea en inquiétude, lorsqu'il vit Gilbert sans cavalier, et s'enfuyant avec la plus grande rapidité. Il détourna son cheval très-promptement ; et revenant sur ses pas, il trouva à peu de distance Crabshaw étendu par terre. Quand il lui demanda ce qui était arrivé à son cheval ? « Mon cheval ! répondit l'autre d'un ton furieux. Puissé-je le voir une bonne fois dévoré par les chiens, car, pour ma part, je crois que ce n'est pas un cheval, mais plutôt un diable incarné ;

j'en ai cependant monté un plus mauvais encore, c'est quand j'ai manqué de périr sur mon vaisseau battu par la tempête. »

Cet accident eut lieu dans un chemin creux, bordé d'arbres, dont l'un avait été renversé par le vent en travers du chemin ; et une de ses branches, qui avait une projection horizontale, fut rencontrée par l'écuyer, qui s'en allait trottant dans l'obscurité. Le hasard fit que la branche s'accrocha sous son menton, trop prolongé pour qu'il pût se dégager, et il resta suspendu comme un jambon. Pendant ce temps Gilbert, poussant en avant, le laissa brandillant, et par ses lourdes gambades, semblait prendre plaisir à cette vue. Ce capricieux animal ne put être rattrapé que par les soins du chevalier, car Crabshaw, refusant absolument de quitter d'un pas sir Launcelot, celui-ci fut obligé de mettre pied à terre, et d'attacher son cheval à un arbre. Alors ils allèrent ensemble à la recherche de Gilbert qu'ils trouvèrent, non sans peine, le cou allongé sur la barrière d'un enclos, respirant à pleines narines l'air du matin. L'écuyer cependant ne remonta pas sur son cheval, sans essuyer une sévère réprimande de la part de son maître, qui lui reprocha sa poltronnerie, le menaça de le châtier sur-le-champ ; et lui déclara qu'il séparerait sa vilaine âme de son corps, si jamais il le surprenait à donner un nouvel exemple de sa lâcheté naturelle.

Quoiqu'il put y avoir quelque risque pour Timothy à entrer en dispute dans cette circonstance, il ne put résister à l'inclination naturelle qui le portait à réfuter son maître. En conséquence, il dit, en grommelant, que si son honneur voulait lui en donner la permission, il s'engageait à lui prouver qu'il avait formé avec sa langue un nœud qu'il ne pourrait pas délier avec toute la force de ses dents. « Comment, coquin ! dit sir Launcelot, prétends-tu ar-

gumenter avec moi ? » « Il y a à peine un moment, répondit l'écuyer, que vous avez déclaré qu'un homme ne doit pas être puni pour cause de folie, parce que c'est une infirmité : à présent, je maintiens que la poltronnerie est une maladie tout comme la folie ; car personne ne voudrait être atteint de la peur, s'il pouvait s'en dispenser. » « Crabshaw ! répondit le chevalier, il y a plus de logique dans cette observation que je n'en attendais de ta tête fêlée. Mais je veux t'expliquer la différence qu'il y a entre la poltronnerie et la folie. La poltronnerie, quoique elle puisse être quelquefois l'effet d'une faiblesse naturelle, est plus généralement un préjugé d'éducation, ou une mauvaise habitude contractée par de mauvais avis, ou un malentendu, et peut trouver son remède dans l'expérience et l'usage de la raison ; mais ce remède ne peut être appliqué à la folie, qui est elle-même la privation ou le désordre de la raison. » « Aussi vrai que j'existe, dit l'écuyer, il en est de même de la poltronnerie. Pouvez-vous dire qu'un homme saisi de frayeur, n'a pas perdu l'usage de ses sens ? Quant à moi, mon maître, je ne puis ni voir ni entendre, ni encore moins argumenter quand je me trouve dans cette crise. En conséquence, je crois, sur mon âme, que la lâcheté et la folie sont deux maladies qui ne diffèrent pas plus entre elles que des accès de chaud et de froid dans la fièvre. Quand l'une tient votre honneur, vous êtes tout feu, tout flamme, tout fureur. Dieu nous fasse miséricorde ! Quand l'autre s'est emparée du pauvre Timothy, il est glacé, à moitié mort, et agité comme la feuille du tremble. » « En ce cas, répliqua le chevalier, je ne dois pas vous punir pour une maladie qui ne dépend pas de vous, mais seulement pour vous être engagé dans un service exposé à tant de dangers, quand vous connaissiez votre infirmité ; de même qu'un soldat mérite d'être puni lorsqu'il s'est enrôlé, sachant qu'il est atteint de quelque

maladie secrète..... » « Ainsi, dit l'écuyer, je vois que mon pain n'aura pas plus de beurre d'un côté que de l'autre. Mais j'espère, qu'avec la grâce de Dieu, comme je suis devenu fou à votre service, je pourrai avec le temps devenir vaillant en suivant vos principes et vos bons exemples. »

Pendant ce temps, une matinée claire et brillante avait succédé à une nuit désastreuse, et on pouvait distinguer une ville importante, à deux ou trois milles de distance. Alors Crabshaw, n'ayant plus l'esprit frappé de la crainte des revenans, et se trouvant tout joyeux par la perspective d'une ville où il espérait rencontrer une station commode et agréable, commença à parler avec un ton déterminé sur le ridicule d'avoir peur, et appelait les plus grands périls, lorsque tout à coup il se présenta une occasion de mettre en pratique les principes nouveaux qu'il venait d'adopter.

Àl'entrée d'un défilé étroit, bordé de haies, ils aperçurent une voiture particulière arrêtée par deux voleurs à cheval. Un d'eux s'avançait en reconnaissance, pour s'assurer qu'ils ne seraient pas troublés dans leur opération, pendant que l'autre levait des contributions sur les voyageurs enfermés dans la voiture : aussitôt que celui qui était en sentinelle vit paraître notre aventurier, il accourut au-devant de lui, le pistolet à la main, et lui ordonna, sous peine de la vie, de s'arrêter.

Le chevalier ne fit pas d'autre réponse à un ordre si positif, que de charger le voleur avec une telle impétuosité, qu'il le renversa de cheval en un clin d'œil ; il resta étendu par terre, paraissant tout brisé de sa chute. Sir Launcelot donna ordre à Timothy de mettre pied à terre, et de s'assurer du prisonnier ; puis mettant sa lance en arrêt, il s'élança à toute bride contre l'autre vo-

leur, qui, à cette vue, fut sensiblement troublé ; cependant il déchargea son pistolet sans aucun effet ; et, enfonçant les éperons dans le ventre de son cheval, il s'enfuit au grand galop, à travers la plaine. Le chevalier le poursuivit avec toute la vitesse que Bronzomarte put déployer ; mais le voleur, qui était monté sur un bon cheval de course, gagnait toujours sur lui beaucoup d'avance ; et enfin, après une chasse de plusieurs milles, il s'échappa à la faveur d'un bois si fourré, que le chevalier crut prudent de l'abandonner. Alors et pour la première fois, il songea à la situation dans laquelle il avait laissé l'autre voleur ; et, se rappelant qu'en passant devant la voiture il avait entendu les cris d'une femme, il résolut de retourner sur ses pas en toute hâte, pour offrir ses services à la dame infortunée, conformément aux lois et usages de la chevalerie. Mais il s'était égaré, et après avoir trotté pendant plusieurs heures, en traversant des champs, sautant des haies et des fossés, il se trouva précisément dans la ville dont nous avons parlé plus haut. Le premier objet qui s'y présenta à sa vue, fut Crabshaw à pied, entouré d'une foule de gens du peuple, s'arrachant les cheveux, trépignant des pieds, et poussant des cris comme un homme en démence. « Conduisez-moi chez le maire, pour l'amour de Dieu, conduisez-moi chez le maire ! Ô Gilbert ! Gilbert ! que le diable t'emporte, Gilbert ! tu es né sans doute pour causer ma mort ! »

Tout le peuple, d'après ces exclamations et le costume antique de Crabshaw, présuma, non sans raison, qu'il avait perdu l'esprit ; et la garde allait s'assurer de sa personne, lorsque le chevalier intervint, et attira l'attention de la populace. Timothy, en voyant son maître, tomba à genoux devant lui, et s'écria : « Le voleur s'est enfui avec Gilbert ! Vous pouvez me piler dans un mortier, comme on dit, mais à présent je serais aussi fou que votre

honneur, si je n'avais pas peur du Diable et de ses œuvres. » Sir Launcelot pria le sergent de police de se retirer, et celui-ci le satisfit sans difficulté, étant peu disposé à compromettre l'autorité de sa place, en luttant contre un homme si bizarre, armé jusqu'aux dents, monté sur un vigoureux coursier, et tout prêt à combattre. Il ordonna à Crabshaw de le suivre à l'auberge voisine, où il descendit de cheval. Alors le prenant dans un appartement particulier, il lui demanda l'explication des mots sans suite ni liaison qui lui étaient échappés.

L'écuyer était dans une telle agitation, que ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté, et après l'avoir pressé de mille questions, que son maître put savoir toute son aventure. Crabshaw, conformément à l'ordre de sir Launcelot, était descendu de cheval, et avait mis le sabre à la main pour intimider le voleur, et le forcer à se rendre, quoique dans le fond il ne prît pas grand goût à ce genre de service ; mais le voleur n'était ni aussi meurtri, ni aussi résigné que Timothy l'avait cru ; il se remit brusquement sur ses pieds, tenant toujours son pistolet à la main ; et, le présentant à Crabshaw, il jura, avec les plus horribles imprécations, qu'il allait lui faire sauter la cervelle. Celui-ci, peu curieux de hasarder une pareille expérience, tourna le dos et s'enfuit avec la plus grande précipitation. Pendant ce temps le voleur, dont le cheval avait pris la fuite, monta sur Gilbert, et décampa au galop à travers champs. Ce fut en ce moment que deux domestiques appartenant aux voyageurs, qui étaient restés en arrière pour boire leur verre d'eau-de-vie du matin, rejoignirent la voiture, et vinrent au secours des dames, armés de mousquetons. Alors l'équipage continua sa route, et laissa Timothy seul et livré à son désespoir. Il ne savait plus quel chemin il devait suivre, et n'osait rester sur le champ de bataille, dans la crainte que les voleurs ne revinssent

pour prendre vengeance du désastre qu'ils avaient éprouvé. Dans sa détresse, sa première pensée fut de se diriger vers la ville, et de réclamer l'assistance du magistrat civil, pour recouvrer ce qui lui avait été enlevé ; et il allait mettre ce dessein à exécution, lorsque la foule qui l'entourait porta contre lui l'imputation de démence.

Timothy se trouvait en face de la fenêtre de la chambre où il répondait aux diverses questions de son maître, quand tout à coup il s'écria : « Ventrebleu ! c'est Gilbert. » Aussitôt il accourt vers la rue avec la plus grande agilité ; et, trouvant son compagnon égaré, traîné par la bride, par un des domestiques de la suite de la voiture, il applique le baiser le plus tendre sur son front, et, se pendant à son cou, les yeux remplis de larmes, il célèbre son retour dans les termes suivans. « Es-tu donc revenu, mon ami ? ah Gilbert ! Gilbert ! n'as-ta pas toujours eu ma tendresse ? Comment as-tu pu te résoudre à briser le cœur de ton vieil ami, qui te connaît depuis ta naissance ? Pendant sept années, je t'ai élevé et nourri dans nos prés. Je t'ai pourvu abondamment du meilleur foin, de l'avoine la plus délicate, d'une litière toujours nouvelle, afin que tu fusses couché chaudement, sèchement, et mollement. N'ai-je pas chaque jour étrillé et brossé ton poil jusqu'à ce qu'il fût aussi lisse qu'une prune ? Ne t'ai-je pas aimé comme la prunelle de mes yeux ? et, pour tant de soins, tu m'as joué plus de cent tours de chien, mordant, donnant des ruades, sautant comme si tu avais eu le diable au corps. Tout récemment tu t'es enfui avec un voleur, et m'as abandonné pour me faire tuer par mon maître. Que peux-lu dire pour ta justification ? Cruel ! cœur dénaturé ! animal sans foi ! » Gilbert ne répondit pas un mot à ces tendres reproches, qui amusèrent beaucoup les jeunes garçons qui les entendirent ; il parut même tout-à-fait insensible aux caresses de Timothy, qui le conduisit à l'écu-

rie. En somme, on reconnut toujours en lui un animal insociable, car on ne s'aperçut jamais qu'il eût contracté la moindre intimité avec Bronzomarte, pendant tout le temps qu'ils furent compagnons de voyage et de fatigues. Au contraire, il fit connaître plus d'une fois, par des ruades ou autres signes de mépris, son aversion pour cet élégant coursier qui lui était aussi supérieur en qualités et en mérite, que son cavalier Timothy était inférieur à son maître, si accompli en tous points.

Pendant que Crabshaw s'occupait de prendre soin de Gilbert dans l'écurie, le chevalier envoya chercher le domestique qui avait ramené cet animal ; et, après l'avoir récompensé généreusement de sa peine, il voulut savoir comment le cheval avait été retrouvé.

L'étranger le satisfit sur ce point, en lui apprenant que le voleur, se voyant poursuivi, attaqua si vivement Gilbert du fouet et de l'éperon, que l'animal revint à ses anciennes habitudes ; peut-être même éprouva-t-il quelques remords d'avoir abandonné son vieil ami Crabshaw. Quoi qu'il en soit, il s'arrêta tout court, et resta en place malgré tous les coups dont le voleur l'accablait ; ou s'il fit quelques mouvemens, ce fut en direction rétrograde. Le voleur, certain que tous ses efforts seraient inutiles, et se voyant lui-même en danger d'être atteint, abandonna sagement sa nouvelle acquisition, et s'enfonça dans l'épaisseur du bois voisin.

Le chevalier s'informa ensuite de la situation de la dame de la voiture, et offrit de lui servir de guide et d'escorte ; mais on lui répondit que la dame était déjà en sûreté, et logée dans la maison d'un gentilhomme, à une petite distance de la grande route. Il apprit aussi que c'était une jeune personne dont la raison était altérée, et qui était sous la garde d'une dame, veuve, sa parente, et

que dans un jour ou deux elles poursuivraient leur voyage vers le nord, où était leur résidence.

Il y avait déjà quelque temps que le domestique avait été congédié par le chevalier, lorsque celui-ci se rappela qu'il avait oublié de lui demander le nom de sa maîtresse. Il s'inquiéta beaucoup de cette négligence, qui effectivement avait plus d'intérêt pour lui qu'il ne pouvait l'imaginer. Car, suivant toute apparence, quelques mots d'explication lui auraient appris que la dame de la voiture n'était autre que miss Aurélia Darnel, qui, le rencontrant si inopinément dans cet équipage, au moment où il passait près de la voiture, car son casque était tombé, avait jeté un cri de surprise et de terreur, et s'était évanouie. Cependant lorsqu'elle recouvra ses sens, elle cacha soigneusement la cause réelle de son trouble ; et aucun de ceux qui l'accompagnaient ne reconnut la personne de sir Launcelot.

Nous parlerons plus tard du désordre mental dont on a dit qu'elle était soupçonnée. Cependant notre aventurier, quoique jeté dans des réflexions bien étranges, ne s'arrêta nullement à l'idée d'une pareille rencontre. Se trouvant extraordinairement fatigué, il voulut s'indemniser un peu de la dernière nuit, pendant laquelle il n'avait pris aucun repos ; et il se trouva que cette résolution était du petit nombre de celles dans lesquelles Crabshaw se piquait de suivre l'exemple de son maître.

09

Qui peut servir à démontrer que le véritable patriotisme n'est point l'esprit de parti.

Le chevalier jouissait d'un peu de sommeil depuis deux heures au plus, lorsqu'il fut éveillé par tant de sortes de bruits, que le cerveau le plus solide aurait pu en être démonté. Le roulement des voitures, le choc des pieds des chevaux sur le pavé, se combinaient avec les cris du peuple, le son du violon du cor de chasse et de la cornemuse. On entendait à quelque distance le bourdon mis en branle dans la tour de l'église ; et l'auberge retentissait de cris, de juremens et d'injures.

Sir Launcelot, tout surpris, saute à bas de son lit, et court à la fenêtre de sa chambre, d'où il voit une cavalcade d'un grand nombre de personnes bien montées, et portant pour signe distinctif des cocardes bleues. En général, ils étaient costumés comme des jockeis, avec des casquettes galonnées d'or, et des culottes de peau de daim. Un d'eux portait un étendard de soie bleue, sur lequel on avait inscrit ces mots en lettres blanches : Liberté et intérêt territorial. Celui qui était à cheval en tête du cortége, était d'une belle figure, d'une brillante carnation et avait un ventre assez rond, paraissant âgé de plus de cinquante ans, et d'un naturel colérique. En approchant de la place du marché, ils élevèrent leurs casquettes en l'air, et crièrent à haute voix : « Point d'amitié avec les étrangers ! la vieille Angleterre pour toujours ! » Cette acclamation pourtant ne fut pas tellement prononcée et universelle, que le chevalier ne pût entendre un cri d'opposition de la populace : « Point d'esclavage ! point de prétendant papiste ! » Les gens à cheval accueillirent mal cette opposition, et commencèrent à distribuer des coups de fouet sur les épaules de la multitude, qui, à son tour, les salua d'une volée de cailloux, de boue et de chats morts, dont le résultat fut la démolition de quelques dents, et de larges taches sur les élégans costumes.

L'attention de notre aventurier fut bientôt détournée de cette scène, pour se porter sur une autre procession du peuple à pied. Les acteurs étaient parés de touffes de rubans orange, et accompagnés d'une nombreuse et régulière bande de musiciens, jouant le God save great George our king ! Ils avaient à leur tête un personnage fluet et basané, d'un aspect sinistre, ayant de gros yeux saillans, couronnés par deux demi-cercles épais de poils ou de soies de porc, d'un noir de jais. Son train était magnifique, quoique sans goût. Il était accompagné par le maire, ses assesseurs et les chefs de corporations, dans leur costume de cérémonie. Ses enseignes portaient pour inscription : Liberté de conscience ; et succession dans la ligne protestante ! À son passage, le peuple le saluait par des huzzas répétés, qui semblaient lui promettre le succès. Il paraissait être particulièrement dans les bonnes grâces des vieilles femmes qui bordaient la haie, et faisaient entendre beaucoup de vœux en sa faveur.

Sir Launcelot devina bientôt le motif de cette solennité. Il vit que c'était le prélude de l'élection d'un membre du parlement, pour représenter le comté ; et il eut un vif désir de connaître les noms et qualités des deux concurrens.

Dans le dessein de s'en instruire, il tira plusieurs fois le cordon de la sonnette attachée au plafond de son appartement ; mais cela ne produisit autre chose que la répétition de ces mots : On y va, Monsieur, qui faisaient un triple ou quadruple écho dans tous les coins de la maison. Les domestiques étaient si étourdis par le nombre et la variété des appels qu'on leur faisait, qu'ils restaient en place et dans la même situation que l'âne de Buridan, entre deux bottes de foin, ne sachant à qui offrir d'abord la préférence de leurs services.

La patience de notre chevalier était à son terme, lorsque Crabshaw entra dans le plus bizarre équipage. La moitié de son visage venait d'être rasée, et l'autre était couverte de l'écume du savon. Le sang découlait de son nez en deux petits ruisseaux, jusque sur un linge à barbe qu'on lui avait attaché sous le menton. Son regard annonçait la colère ; et sous son bras gauche il portait son sabre nu. Nous ne saurions dire comment il avait fait tant de progrès dans la science de la chevalerie errante ; mais, ce qui est certain, c'est qu'il se mit à genoux devant sir Launcelot, en s'écriant dans un accès de furie et d'égarement : « Au nom de saint Georges, patron de l'Angleterre, je réclame une grâce, sir chevalier, et je demande votre serment par le paon et les dames. »

Sir Launcelot, surpris de cette allocution, lui répondit avec douceur : « Vaillant écuyer, la grâce vous est accordée, pourvu quelle ne contrevienne pas aux lois du pays, et aux règlemens de la chevalerie. » « En ce cas, reprit Crabshaw, je demande la permission de défier, et d'appeler en combat à outrance ce scélérat de barbier qui m'a laissé dans ce triste état ; et je jure par le paon de ne pas raser ma barbe jusqu'à ce que j'aie rasé sa tête de dessus ses épaules ; puis-je trouver une occupation plus digne d'un chevalier errant ? »

Avant que le chevalier pût entrer dans plus de détails à ce sujet, il fut joint par un homme d'une mise fort décente, qui paraissait être un voyageur, et qui avait vu le commencement et les progrès de la disgrâce de Timothy. Il apprit au chevalier que Timothy avait envoyé chercher un barbier, qui avait déjà fait à moitié son opération, lorsqu'il reçut le message qu'il attendait depuis longtemps de la part des deux candidats pour l'élection. Dès qu'il eut reçu ce double avertissement, il jeta l'eau de son bassin, et se

retira en toute hâte, laissant l'écuyer avec la figure barbouillée de mousse. Timothy, furieux de se voir ainsi abandonné, suivit le barbier avec célérité jusque dans la rue, où il l'atteignit ; et, le prenant au collet, il exigea qu'il achevât de le raser, sous peine de recevoir des coups de bâton. L'autre, se voyant arrêté au moment de remplir ses importantes fonctions, et n'ayant pas de temps à perdre en altercations, asséna un coup de poing si bien appliqué sur le mufle de Crabshaw, que ce malheureux agresseur fut obligé de mordre la poussière. Le vainqueur se retira précipitamment, dans l'espoir de toucher le double prix de la corruption électorale.

D'après cette information, le chevalier dit en souriant à Timothy qu'il lui accordait toute liberté de défier le barbier ; en même temps il lui ordonna de seller Bronzomarte et de se disposer pour un service immédiat. Pendant que l'écuyer exécutait cet ordre, son maître engagea une conversation avec l'étranger, qui se rendait à Londres pour affaires de commerce, et qui connaissait parfaitement les prétendans à l'élection, sur le compte desquels notre aventurier désirait acquérir des connaissances positives. Il apprit donc du communicatif marchand que les compétiteurs étaient sir Valentin Quickset, et M. Isaac Vanderpelft. Le premier était un vrai chasseur de renards, qui comptait, pour le succès de son élection, sur l'appui des gens de haute volée. L'autre était un agioteur sur les effets publics, d'origine étrangère, et non sans quelque mélange de sang hébraïque, homme immensément riche et protégé par sa grâce le duc de ***. On présumait que pour s'assurer la majorité des votes, il avait répandu de grandes sommes d'argent parmi les petits propriétaires en jouissance de fiefs, et les tenanciers, dont un grand nombre résidait dans ce bourg. Le marchand ajouta qu'il avait pour lui les presbytériens, et les fa-

bricans, et que le maire, qui était lui-même un grand manufacturier, avait reçu une commande très-considérable de marchandises d'exportation, et qu'on croyait, en conséquence, qu'il soutiendrait M. Vanderpelft de son influence et de son crédit.

Sir Launcelot, muni de ces renseignemens, appela Crabshaw pour qu'il l'aidât à se revêtir de son armure, ce qui fut fait dans un instant ; ensuite il monta sur Bronzomarte, suivi de Crabshaw sur Gilbert, et il se rendit immédiatement sur la place où était réunie la multitude autour des hustings, au moment même où sir Valentin Quickset commençait à haranguer le peuple. Il était placé sur un théâtre de circonstance, formé d'une planche supportée par des tréteaux, et qui servait à l'exposition des petits voleurs.

Quoique la tournure bizarre de sir Launcelot attirât d'abord les regards des spectateurs, cependant ils prêtèrent toute leur attention à la harangue de son confrère Valentin, qui s'exprima en ces termes : « Messieurs, et francs tenanciers de ce comté, je ne vous fabriquerai pas un beau discours fleuri. Je parle tout bonnement, comme vous le savez tous, et je compte dire toujours ma façon de penser sans crainte ni complaisance, comme on dit. Tel est le chemin suivi par les Quickset. Nous ne sommes ni des gueux parvenus, ni des étrangers ; nous n'avons pas de sang juif dans nos veines. Nous avons toujours vécu dans ce pays depuis un temps immémorial, comme vous le savez tous ; et nous possédons un revenu de cinq mille livres sterling, que nous dépensons avec qui que ce soit d'entre vous, en pratiquant la vieille hospitalité anglaise. Tous mes ancêtres ont été membres du parlement, et je puis prouver qu'aucun d'eux n'a donné un seul vote pour la cour depuis la révolution. Quant à moi, je ne fais pas plus de cas d'un ministre que des trois sauts d'une puce, comme on dit. Je

n'ai jamais connu qu'un seul ministre qui fût un honnête homme ; pour tout le reste, il ne m'importe guère qu'ils soient pendus aussi haut qu'Aman. Grâce à Dieu, je suis né libre, un véritable Anglais, et un loyal, quoique indigne fils de l'Église. Je déteste cordialement les étrangers et les mesures étrangères, par lesquelles notre pauvre nation est précipitée vers sa ruine, avec le fardeau d'une dette énorme, et des taxes portées si haut, que le pauvre ne peut gagner de quoi vivre. Croyez-moi, francs-tenanciers de ce comté, je ne fais pas plus de cas d'un ministre que de la queue d'une perruque, voyez-vous ! Si vous voiliez m'accorder vos suffrages et votre préférence, j'engagerai la moitié de mon bien que je ne vous trahirai jamais, et que je m'opposerai au ministre en toute chose, comme c'est mon devoir et celui d'un véritable franc-tenancier, dans votre intérêt. Mais si vous vendez vos suffrages et votre pays pour un peu d'argent, vous serez méprisés dans ce monde et damnés dans l'autre pour l'éternité. Sur ce, je vous quitte et vous abandonne chacun à votre conscience. »

Cet éloquent discours fut accueilli par ses amis avec des applaudissemens et des acclamations nombreuses. Cependant son concurrent n'en fut pas découragé ; et, plein de confiance dans ses propres forces, il monta à son tout sur la tribune aux harangues, ou, en termes plus exacts, sur un vieux tonneau placé debout pour en tenir lieu.

Après avoir salué à la ronde tout l'auditoire avec un sourire plein de bienveillance, il dit que toute son ambition était d'avoir l'honneur de représenter le comté dans le parlement, et combien il s'estimait heureux d'avoir été encouragé dans ses prétentions par les amis qui lui avaient promis de le protéger. Il dit qu'en outre des titres qu'il avait auprès d'eux, il avait dans son porte-

feuille quatre-vingt mille livres sterlings qu'il avait acquis dans le commerce, soutien de l'état sous l'heureux gouvernement actuel, et qu'il était prêt à dépenser jusqu'au dernier sou. Il déclara qu'il était le fidèle sujet de sa majesté le roi Georges, sincèrement, attaché à la succession dans la ligne protestante, ayant en horreur le papisme, et repoussant le prétendant ; qu'il était prêt à sacrifier sa fortune et sa vie pour soutenir les principes de la révolution si glorieuse. « Elle est, s'écria-t-il, la base solide, le fondement sur lequel je me repose. »

Àpeine avait-il prononcé ces derniers mots, que le fond de la barrique sur laquelle il était juché, étant vieux et pourri, se brisa de telle sorte, que l'orateur s'enfonça avec fracas, et fut dérobé, en un clin d'œil, à la vue des spectateurs étonnés. Les chasseurs de renards, en voyant ce coup de théâtre, poussèrent des acclamations avec le ton et les termes propres à la chasse. « Il a disparu ! il est parti ! » et joignaient aux plus horribles cris les termes usités dans les forêts, lorsque les chasseurs voient les chiens en défaut.

La disgrâce de M. Vanderpelft fut bientôt réparée par les soins de ses amis, qui le retirèrent de la barrique en un instant ; ils le placèrent sur les épaules de quatre robustes portefaix ; et, choqués de la joie grossière de leurs antagonistes, ils se formèrent en ordre de bataille.

Indubitablement, il s'en serait suivi une action très-chaude, si leur indignation réciproque n'eût été moins forte que leur curiosité, excitée par un mouvement du chevalier qui s'avança entre les deux fronts de bataille, et fit un signe de la main comme pour demander qu'on lui prêtât attention. Effectivement, il leur parla

en ces termes, après les avoir salués de la manière la plus gracieuse :

« Habitans de ce pays, mes amis, mes concitoyens ! vous êtes réunis ici aujourd'hui pour prendre une détermination de la plus haute importance pour vous et votre postérité, détermination qui ne peut être dictée ni par la violence ni par de factieuses clameurs. Vous, hommes libres de l'Angleterre, vous êtes le fondement de cette excellente constitution qui fleurit depuis longtemps, et est un objet d'envie et d'admiration pour les autres pays. Vous allez exercer l'inestimable privilège de choisir un délégué digne de vous représenter dans la haute cour du parlement. C'est un droit de votre naissance. Vous en avez hérité de vos ancêtres qui l'ont obtenu par leur courage et scellé de leur sang. C'est non-seulement un droit né avec vous, que vous maintiendrez, au mépris de tous les dangers ; mais encore c'est un dépôt sacré dont vous ne devez faire usage qu'avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse fidélité. Celui à qui vous accorderez votre confiance, doit non-seulement jouir de la réputation de la plus inflexible intégrité, mais, de plus, doit posséder un fonds de connaissances qui le rende capable de prendre une part active aux discussions parlementaires. Il doit être profondément versé dans l'histoire, la constitution et les lois de son pays ; il doit connaître les formes législatives, l'étendue de la prérogative royale, les privilèges du parlement, les détails du gouvernement, l'administration des finances, les diverses branches de commerce, la marche politique des affaires, et les rapports qui existent entre les différentes puissances de l'Europe ; car tous ces sujets de délibération se reproduisent journellement dans la chambre des communes. Aurez-vous atteint votre but, si vos suffrages tombent sur une espèce de sauvage illettré, à peine capable

de remplir les fonctions de juge de paix dans un village ? sur un homme dont les voyages sont limités à l'étendue de terrain qu'il a parcouru en chassant le renard ? dont la conversation ne roule que sur son écurie, son chenil et sa grange ? qui affecte du mépris pour le décorum, qu'il regarde comme une preuve de dégénération ? qui prend la grossièreté pour de l'indépendance ? qui prouve son courage en sautant des haies ou des fossés, et fonde sa gloire sur les prouesses de l'ivrognerie ? qui possède sa fortune comme un privilége de facteur, fait profession d'être l'esclave aveugle d'un parti, sans connaître les principes qui lui ont donné naissance ou les motifs qui le dirigent ? qui croit que tout le patriotisme consiste à critiquer les ministres en toute occasion, et à s'opposer obstinément à toutes les mesures de l'administration ? Un pareil homme, même sans avoir de mauvaises intentions, peut être employé comme un sot dangereux, par une faction hostile et sans mesure, en répandant des semences de désaffection au gouvernement, en embarrassant les rouages de l'administration, et en précipitant tout le royaume dans l'anarchie. »

Àcet endroit de son discours, le chevalier fut interrompu par un concert unanime d'acclamations des partisans de Vanderpelft, qui s'écriaient : Écoutez ! écoutez ! Vive l'orateur habillé de fer ! Quand cette rumeur fut calmée, il continua sa harangue, dans les termes suivans :

« Un homme tel que celui que je viens de vous dépeindre, peut être dangereux par ignorance ; mais il n'est pas aussi méchant, aussi méprisable que l'homme indigne qui, avec connaissance de cause, ment à sa propre conscience, et fait profession d'être un vil mercenaire aux gages d'un ministre faible et sans mérite : un misérable sans honneur ni principes, qui n'appartient à aucune fa-

mille dont les exemples pourraient être pour lui un reproche d'avoir dégénéré de ses ancêtres ; qui n'a pas de patrie qui commande son respect, point d'amis qui aient part dans ses affections, point de religion qui règle sa morale, point de conscience pour mettre un frein à ses iniquités ; et qui n'adore d'autre Dieu que l'or ; un abominable mécréant qui s'insinue par les plus viles actions dans la plus vile administration ; qui pratique l'usure naturelle à sa nation ; qui reçoit en masse le prix de sa vénalité, et distribue en détail les gages de la corruption. »

En cet endroit la voix de l'orateur fut couverte par les acclamations du parti du chasseur de renards, qui triomphait à son tour et s'écriait : « Bien dit, l'ami ! Cours sur lui, cours sur lui encore une fois ! Tayaut, tayaut ! » Après une courte interruption, le chevalier termina ainsi son discours :

« Quand un pareil misérable se présente à vous, comme le Diable, avec la pomme de tentation dans la main, évitez-le comme si c'était effectivement le Diable. Ses offres ne peuvent être l'effet d'un attachement désintéressé ; car qui pourrait le porter à s'attacher à vous, lui qui ne connaît aucune affection, lui qui est un étranger pour tout le monde ? Hélas ! ses propositions ne sont pas un effet de sa bienveillance, mais plutôt un piége. Il faut qu'il vous achète dans un marché, afin de pouvoir vous vendre dans un autre. Sans nul doute, son intention est de tirer avantage de la place pour laquelle il recherche vos suffrages ; et il ne peut remplir son but, qu'en sacrifiant, en quelque sorte, vos intérêts et votre indépendance ; car il ne pourrait attendre aucune récompense en remplissant loyalement son devoir. Mais quand même il ne trouverait pas l'occasion de vous vendre avec avantagé, le crime, la honte, l'infamie, seraient toujours les

mêmes pour vous, qui, plus bassement que les femmes les plus viles, vous vendez vous-mêmes, vous et votre postérité, pour un peu d'argent, qui sera bientôt repris avec intérêt par quelque ministre qui aura besoin de s'indemniser à vos dépens. Car enfin, après tout, vous serez achetés et vendus avec votre propre argent. La misérable rétribution que vous recevrez maintenant, n'est autre chose que la cruche d'eau versée pour humecter la soupape de la pompe qui remonte bientôt avec l'eau qu'on en tire. Permettez-moi, mes amis, de vous conseiller, de vous exhorter à éviter le double danger d'un rustre ignorant, ou de ce prévoyant courtier, en choisissant un homme honnête, éclairé et modéré, qui voudra..... »

La doctrine de la modération était tout-à-fait impopulaire dans une pareille assemblée, aussi la rejetèrent-ils tous unanimement. Ils eurent même la pensée que l'étranger avait des vues pour lui-même ; et cette opinion ne pouvait manquer de mettre en fureur les deux partis engagés avec tant de chaleur dans leurs causes respectives. Les whigs et les torys se réunirent contre l'intrus, qui, gardant la neutralité, fut regardé comme un monstre, un être chimérique en politique. On le siffla, on le hua, on l'injuria, on l'insulta en lui jetant des pierres et de la boue ; on le menaça en lui adressant de grossières injures, jusqu'à ce qu'enfin sa patience fût poussée à bout.

« Ingrats et misérables mécréans ! s'écria-t-il, je vous ai parlé comme je devais le faire à des hommes, à des chrétiens, à des Anglais nés libres, à des concitoyens ; mais je vois que vous n'êtes qu'un tas de canaille, prêts à vous vendre à celui qui veut vous acheter ; et je veux vous traiter comme vous le méritez. » En disant ces mots il mit sa lance en arrêt, et, s'élançant dans le plus

épais de la foule, il manœuvra avec tant d'adresse et de vigueur, que toute la multitude fut dispersée en un instant, et qu'il se retira sans éprouver le moindre dommage.

L'écuyer Crabshaw ne fut pas aussi heureux dans sa retraite ; la singularité si plaisante de ses traits, et la moitié de barbe qui couvrait un côté de sa figure, engagèrent quelques mauvais plaisans à s'amuser à ses dépens. Un d'eux plaça un paquet de genêt épineux sous la queue de Gilbert, qui se sentant ainsi stimulé dans cette partie délicate, lança des ruades, sauta et cabriola de telle sorte, que Timothy eut toutes les peines du monde à rester en selle. Dans cette commotion, il perdit son bonnet et sa perruque, pendant que la canaille l'ajustait de telle manière qu'avant qu'il eût pu joindre son maître, il était entièrement couvert de boue.

10

Qui démontre que celui qui se met au jeu n'est pas toujours sûr de gagner.

Sir Launcelot, frémissant de colère et d'indignation contre la vénalité et l'esprit factieux des électeurs qu'il avait harangués avec si peu de succès, se retira, avec l'air du plus profond mépris, vers une des portes de la ville, hors de laquelle sa curiosité fut attirée par la vue d'un grand concours de peuple. Au milieu de la foule se trouvait M. Ferret, monté sur un tabouret, avec une espèce de sac pendu à son cou, et tenant une fiole de la main droite ; il haranguait son auditoire avec l'éloquence la plus persuasive.

Crabshaw, lorsqu'il fut parvenu au faubourg, se crut trop heureux de sa délivrance, et continua sa route sans s'arrêter ; mais son maître s'introduisit au milieu de la foule et entendit l'orateur s'exprimer en ces termes :

« Véritablement, vous pouvez avoir du mépris pour moi et mon remède, parce que je ne me montre pas sur un théâtre de planches pourries, avec un habit de velours et une perruque bien peignée, ayant pour compagnie un farceur vêtu d'un habit bigarré, qui vous ferait rire avec ses grimaces. Mais je méprise ces misérables artifices pour attirer votre attention. Ces pauvres moyens d'amuser le public ne peuvent avoir d'effet que sur les sots, et si vous êtes des sots je ne veux pas de vous pour mes pratiques. Remarquez que je ne m'adresse pas à vous dans le style d'un charlatan ou d'un docteur allemand. Et cependant ce royaume est entièrement rempli de charlatans. Nous avons des charlatans en religion, charlatans en médecine, charlatans en législation, charlatans en politique, charlatans en patriotisme, charlatans en gouvernement ; grands charlatans allemands qui ont médicamenté, purgé, saigné, fait suer la nation jusqu'à l'anéantissement. Mais ce n'est pas tout : non-seulement ils l'ont affaiblie jusqu'à la réduire en consomption, mais ils ont enivré sa cervelle jusqu'à la mettre en délire ; elle n'est plus en état de défendre ses propres intérêts, pas même de les connaître. Comme le peuple de Ninive, elle peut à peine distinguer sa main droite, de sa main gauche ; mais, semblable à une buse, elle est éblouie et amusée par un feu follet, une exhalaison formée des matières les plus viles de la nature, qui la guide pour l'égarer dans les fondrières et les déserts de la Westphalie, et fera tant qu'elle se cassera le cou sur quelque rocher stérile, ou sera abandonnée dans quelque trou dont elle ne pourra plus sortir. Quant

à moi, si vous avez envie de trahir votre pays, je ne m'y oppose pas. En vous vendant vous et vos concitoyens, vous ne faites autre chose que disposer d'une bande de coquins faite pour être vendue. Si vous vous vendez l'un l'autre, pourquoi ne vous vendrais-je pas cet élixir de longue vie qui pourra, si vous en usez convenablement, prolonger vos jours jusqu'au moment où vous aurez vu votre pays entièrement ruiné. Je n'irai pas mettre le trouble dans vos intelligences, qui ne sont pas des plus robustes, avec un ramassis de termes inintelligibles comme les quatre principes de génération d'Aristote, la matière informe, la privation, les causes efficientes et finales. Aristote était un sot pédant, et plus fourbe encore qu'il n'était fou. Je ne serai pas plus indulgent pour ce niais appelé Dioscoride, avec ses facultés des simples, ses vertus séminales, spécifiques et principales. Que dirai-je de cet ennuyeux commentateur Galien, avec ses quatre élémens, ses qualités élémentaires, ses huit constitutions, ses harmonies et ses discordances ? Je ne m'étendrai pas sur la puissance alcaline de ce bélître de Paracelse, avec laquelle il prétendait réduire en sel les cailloux des rivières ; ni sur le spiritus rector de ce visionnaire Van Helmont, son eau simple, élémentaire, son gaz, ses fermens et ses transmutations. Je ne veux pas me livrer à une dissertation scientifique sur le sel, le sulphure, l'huile, l'acide vague, le mercure, les métaux, et le vitriol volatilisé des autres chimistes modernes. Un tas d'ignorans, d'avantageux, de scélérats, qui étourdissent vos pauvres têtes avec un pareil jargon, sont comme un ministère allemand qui vous jette de la poudre aux yeux, et vous fait prendre le change avec ces mots dont il vous berce, de balance des pouvoirs, religion protestante, et vos alliés sur le continent ; il agit comme ces escamoteurs qui vident vos poches pendant qu'ils amusent vos yeux et occupent votre attention par

le travail de leurs doigts et leurs tours de gibecière : car, en fait, la balance des pouvoirs est une pure chimère ; la religion protestante n'est troublée par personne ; et quant à vos alliés sur le continent, vous n'en avez aucun, car personne ne voudrait lever cent hommes pour vous sauver de votre perte, à moins que vous n'achetiez son assistance à un prix extravagant. Mais pour en revenir à cet élixir de longue vie, je pourrais bien l'orner des plus magnifiques épithètes, mais je dédaigne de suivre l'exemple de ces vagabonds ignorans qui remplissent les papiers publics de leurs avertissemens mensongers. Je ne suis ni un contrebandier revenu d'exil, ni un tourneur de jambes de bois de l'hôpital, ni un tailleur de femmes en discrédit, ni un imprimeur qui a fait banqueroute, ni un débiteur insolvable relâché par acte du parlement. Je n'ai pas la prétention d'administrer des remèdes sans avoir aucune teinture des lettres ; et je ne cherche pas à suborner quelques pauvres diables pour se parjurer en attestant, sous la foi du serment, des cures qui n'ont jamais été opérées. Je n'emploie pas une troupe d'aventuriers à faire mon éloge dans toutes les places publiques. J'ai fait mes études régulières pour la profession de chimiste, et je connais tous les procédés de l'alchimie. Je ne crains pas de dire que cet élixir est en effet le chruseon pepuromenon ek puros, c'est-à-dire le visible, glorieux, spirituel composé, dans lequel tous les autres êtres puisent leur existence, comme provenant de leur père, le soleil, et de leur mère, la lune. Du soleil, comme d'un or spirituel et vivant, qui n'est autre chose que le feu, et conséquemment le grand, universel, et général mouvement créateur, d'où toutes les choses mouvantes reçoivent leur action distincte et particulière : de la lune, comme de l'épouse du soleil et la mère commune de toutes les choses sublunaires et tout autant que l'homme est et doit être la fin compré-

hensible de toute créature, et le microcosme universel, il apprend, par les révélations, qu'il faut acquérir l'or épuré, par le feu, ou plutôt le feu purifié pour devenir riche et puissant comme le soleil ; et au contraire, qu'il devient pauvre quand il abuse du poison nommé arsenic, parce que l'argent qui y est contenu, soumis à l'action du feu, se réduit en caput mortuum. Je ne m'étendrai pas davantage dans cette explication que sans doute vous ne comprenez pas, et je me borne à vous dire maintenant que cet élixir, que je ne vends pas plus de douze sous la fiole, contient un extrait d'alcali, d'archœus, de catholicon, du soleil et de la lune. Et pour tout dire en un mot, c'est le véritable spécifique, naturel, inaltéré invariable, immaculé, le chruseon pepuromenon ek puros. » L'auditoire fut diversement affecté par cette savante harangue. Quelques-uns de ceux qui favorisaient les prétentions du candidat whig prétendaient qu'il méritait d'être puni de la hardiesse avec laquelle il avait parlé si irrévérencieusement du ministère et de ses mesures. Notre aventurier était de cet avis, quoiqu'il ne pût refuser son admiration au courage de l'orateur, en s'avouant à lui-même qu'il avait mêlé quelques tristes vérités à ses railleries mordantes.

M. Ferret ne serait pas resté si long-temps tranquille sur sa tribune, s'il n'avait adroitement choisi sa place immédiatement hors de la juridiction des magistrats de la ville, qui ne pouvaient dès lors prendre connaissance de sa conduite ; mais on en avait instruit le constable d'une autre paroisse, pendant que notre charlatan était dans le feu de son improvisation, dont la péroraison produisit un tel effet sur ses auditeurs, que toute sa pacotille fut enlevée en un instant. Il venait de descendre de son tabouret, lorsque le constable se présenta avec sa baguette, et lui donna ordre de le suivre. M. Ferret, dans cette circonstance, essaya d'in-

téresser le peuple en sa faveur, en l'engageant à protéger la liberté d'un citoyen contre un tel acte d'oppression ; mais, le trouvant sourd à sa réthorique et à ses figures oratoires, il s'adressa à notre chevalier ; et, lui rappelant qu'il était de son devoir de secourir le faible et l'opprimé, il réclama son intervention de la manière la plus pressante.

Sir Launcelot, sans faire la moindre réplique à cette interpellation, résolut de voir la fin de cette aventure ; et, ayant été rejoint par son écuyer, il suivit de loin le prisonnier, reprenant le chemin qu'il avait parcouru la veille, jusqu'au moment où il arriva à un autre petit bourg où Ferret fut incarcéré dans la prison publique.

Pendant que le chevalier, assis sur son cheval, réfléchissait sur le parti qu'il prendrait, il entendit la voix de Tom Clarke, qui l'appelait, du ton le plus lamentable, à travers une fenêtre garnie de grilles de fer. « Pour l'amour de Dieu ! sir Launcelot ! mon cher monsieur ! soyez assez bon pour prendre la peine de descendre de cheval, et de monter ici. J'ai à vous communiquer quelque chose de très-important pour la nation en général, et pour vous en particulier. Je vous en supplie, cher chevalier ! je vous demande une grâce, au nom de saint Michel et de saint George, en faveur de l'Angleterre. »

Notre aventurier, étrangement surpris de cette supplication, descendit de cheval sans hésiter ; et, ayant été admis dans la prison, il y trouva non-seulement son ancien ami Tom, mais encore son oncle, assis sur un banc, coiffé d'un bonnet de coton, ayant une paire de lunettes sur le nez, et lisant avec la plus grande attention dans un livre qu'il a su depuis être intitulé : La Vie et les aventures de Valentin et d'Orson. Le capitaine, en voyant entrer son illustre patron, le salua en ces termes : « Comment vous por-

tez-vous, mon frère ? » et sans attendre la réponse du chevalier, il ajouta : « Vous voyez comment va ce monde. Tom et moi nous avons pris terre ici depuis vingt-quatre heures. Nous sommes entrés dans ce golfe en essayant de remorquer votre navire, pour l'éloigner d'un port ennemi. Mille canons ! si nous avions ici cette canaille, avec toute notre voilure en ordre, frère, nous aurions aussitôt hissé la voile de perroquet, filé notre câble et jeté bas tout leur bastingage. Mais, quoi qu'il en soit, les paroles ne signifient rien… La patience est une bonne ancre de sûreté, et tiendra, comme on dit… Mais, pour ce qui est d'enverguer ma civadière… Écoutez écoutez, frère ! Dieu me damne ! nous étions engagés avec trois à la fois, un à l'avant, un sur mon stribord, et un autre à l'arrière, frottant, battant en panne sur la hansière. En filant en poupe, nonnant et jetant le grapin ; … crac, la vergue de beaupré casse et tombe. Les lumières s'éteignent, je vois des étoiles en plein midi, et je reste faisant ma bordée. »

M. Clarke jugea bien que son oncle avait besoin d'un interprète ; en conséquence il se mit en devoir d'expliquer tout ce verbiage, en rendant un compte détaillé de la mésaventure éprouvée par lui et le capitaine.

Il raconta au chevalier, que, malgré ses persuasives remontrances, le capitaine Crowe avait persisté dans le dessein de figurer sur la scène du monde, sous le titre de chevalier errant ; dans cette intention, il était parti de l'auberge, le matin du jour qui avait suivi sa veille d'armes dans l'église. Après la rencontre des voleurs, une des deux ladys renfermées dans la voiture, parut éprouver une grande agitation ; car, lorsqu'ils passèrent, elle se débattait avec l'autre, mit la tête hors de la portière, et dit quelque chose qu'il ne put entendre distinctement ; que le capi-

taine Crowe fut frappé d'admiration par sa beauté incomparable ; et que lorsque lui Tom lui eut fait connaître qui elle était, il résolut de lui rendre la liberté, supposant qu'elle était dans la détresse, et contrainte par la violence : qu'en conséquence il avait dégaîné son sabre, et, galopant vers la voiture, avait donné ordre au cocher de s'arrêter, sous peine de mort ; qu'un des domestiques, le prenant pour un voleur, l'avait ajusté avec un mousqueton, et l'aurait probablement étendu sur le carreau, si lui Tom, accourant à la hâte, ne l'eût assuré que le capitaine n'était pas dans son bon sens ; que, malgré cette déclaration, les trois domestiques l'attaquèrent en même temps avec le manche de leurs fouets, pendant que la voiture continuait sa route ; que le capitaine, quoiqu'il se défendît avec le plus grand courage, reçut un coup sur la tempe, et fut renversé par terre ; enfin, que M. Clarke lui-même, intervenu pour prendre la défense de son parent, avait été cruellement battu : que deux des domestiques ayant fait leur rapport au juge de paix résidant près du champ de bataille, il avait lancé un mandat d'arrêt contre le capitaine et son neveu, et, sans aucun examen préparatoire, les avait envoyés en prison comme des vagabonds, après s'être emparé de leurs chevaux et de leur argent, sous le prétexte qu'il les soupçonnait d'être des voleurs. Mais, ajouta Tom, comme il n'y a aucun juste motif de suspicion, je pense que le juge s'est rendu coupable d'un délit ; qu'il peut être poursuivi pour falsum imprisonamentum, et condamné à des dommages considérables ; car je vous prie de remarquer, monsieur, qu'un juge n'a pas le droit de faire arrêter quelqu'un avant un examen préalable ; qu'en outre nous ne sommes pas arrêtés pour cause de querelle et voies de fait, auditâ querelâ, ni comme des fous troublant l'ordre, qui, sans contredit, d'après la loi, peuvent être arrêtés par un mandat du juge, sur-

veillés, enchaînés même, s'il est nécessaire, ou reconduits à leur dernier domicile légal ; mais nous sommes arrêtés comme des vagabonds soupçonnés d'être des voleurs de grand chemin. Or, la désignation légale de vagabonds ne peut nous être appliquée, et aucune circonstance ne peut nous mériter le soupçon d'être deux voleurs ; car, pour constituer le vol, il faut qu'il y ait eu quelque chose de pris. Or, ici, il n'y a eu rien de pris que des coups, et ils ont été donnés généreusement. De plus, une tentative de vol, lorsque le vol n'a pas été consommé, n'est pas le cas de félonie, mais de simple délit. Très-certainement il y a le vol effectif et le vol légal. Car il faut que le voleur soit en possession de la chose volée ; et nous n'avons fait d'autre tentative que de dérober nos propres personnes… À la vérité, mon oncle aurait voulu délivrer la jeune lady, vi et armis, et ses efforts ont égalé son désir. J'aurais consenti bien volontiers à le seconder dans cette entreprise, autant par l'espoir de rendre service à cette jeune et intéressante beauté, que par égard pour votre honneur ; car je crois lui avoir entendu prononcer votre nom. »

« Quoi ? comment ? qu'est-ce ? quel nom ? Dites, parlez. Ciel et terre ! » s'écria le chevalier, en témoignant la plus vive agitation. Clarke, épouvanté par ses regards, répondit : « Je vous demande mille fois pardon ; je ne puis pas dire d'une manière bien positive qu'elle prononça ce mot ; mais je crains qu'elle ne l'ait prononcé. Les mots, qui peuvent être interprétés suivant la loi en un sens général et particulier, ne doivent pas être restreints dans leur application et leur construction inusitée : les mots ambigus… » « Parle, ou puisses-tu être damné éternellement ! » s'écria sir Launcelot du ton le plus effrayant, et portant la main sur son épée. « Quelle jeune lady ? quel nom prononça-t-elle ? » Clarke, tombant à genoux, répondit, non sans bégayer : « C'était

miss Aurélia Darnel ; et, si ma mémoire me sert bien, elle appela sir Launcelot Greaves. » « Puissance éternelle ! s'écria notre aventurier. Quelle route la voiture, a-t-elle suivie ? »

Quand Tom lui eut dit que la voiture avait quitté la grande route, et s'était dirigée vers la droite en marchant fort vite, sir Launcelot demeura profondément pensif ; sa tête s'abaissa sur sa poitrine, et il garda le silence pendant quelques minutes, avec l'expression de la plus sombre mélancolie ; ensuite, revenant à lui, il prit un air plus calme, plus gai, et fit diverses questions sur les armoiries de la voiture, et la livrée que portaient les domestiques. Ce fut à la suite de ces diverses questions, qu'il découvrit que le domestique qui avait ramené le cheval de Crabshaw était un de ceux de la voiture. Cette circonstance augmenta son anxiété et son chagrin d'avoir négligé de s'informer du nom de ses maîtres, et du lieu où la voiture se rendait, quoique cependant il est probable qu'il en aurait obtenu peu de satisfaction, parce qu'on pouvait croire que le secret avait été recommandé aux domestiques.

Le chevalier, afin de méditer sur cet événement inopiné, s'assit auprès de son ancien ami, et tomba dans une rêverie, qui dura plus d'un quart d'heure, et qui probablement se serait prolongée davantage, s'il n'en eût été tiré par la voix de Crabshaw, qui s'écriait aussi fort qu'il le pouvait : « Regardez ici, mes maîtres ! c'est vous qui avez fait la faute, et c'est vous qui devriez la boire. Ce jour doit être fatal à l'un de vous ;... quant à moi, je n'en sais rien... L'âne qui brait mange peu d'herbe... Un barbier ne rase pas de si près, qu'un autre ne trouve encore quelques poils... Vous aviez envie d'un chapon, et vous n'avez pris qu'un chat...

Celui qui prend son logement dans une écurie, doit se contenter de coucher sur la litière… »

Le chevalier, curieux de connaître le motif qui portait Timothy à débiter ces proverbes, regarda à travers la grille, et aperçut l'écuyer exposé au pilori, et entouré d'une foule de peuple. Il l'appela, et lui demanda pour quelle raison il était dans cette désagréable situation ? Crabshaw répondit : « Ce n'est pas un gâteau, mais c'est quelque chose de la même farine… Celui qui n'a jamais grimpé, n'est jamais tombé… Après la pluie vient le beau temps. C'est à cause de votre honneur que j'ai obtenu cette élévation. C'est l'intérêt de mon maître, et non le mien qui me l'a méritée. Seigneur chevalier, si vous voulez tuer le juge, pendre le constable, délivrer votre écuyer, et brûler la ville, votre nom sera fameux dans l'histoire. Mais si vous êtes content, je le suis aussi. Deux heures sont bientôt passées en si bonne compagnie. »

Sir Launcelot, furieux de l'affront fait à son domestique, s'avança vers la porte de la prison, qu'il trouva soigneusement fermée, et lorsqu'il appela le guichetier, on lui apprit qu'il était lui-même prisonnier. Poussé à bout par cette étrange nouvelle, il demanda par quel ordre, et on lui répondit à travers le guichet : « À la requête et poursuite du roi, au nom duquel je vous tiendrai bien ferme, s'il plaît à Dieu. »

Les yeux du chevalier s'enflammèrent ; il promena ses regards autour de lui, et arrachant un banc de chêne, que trois hommes ordinaires auraient eu peine à lever de terre, il aurait brisé la porte en mille pièces, s'il n'eût été retenu par les prières de Clarke, qui le supplia de prendre un peu de patience, l'assurant qu'il lui soumettrait un plan qui l'aiderait à se venger amplement du juge sans s'exposer à troubler la paix du roi. « Je dis le juge,

ajouta Tom, parce que ceci est sûrement de son fait. C'est une espèce d'original, un peu violent, ignorant totalement les lois, et déjà coupable d'une foule d'irrégularités dans l'exercice de ses fonctions ; et si cette affaire est bien conduite, peut-être, pour cet acte arbitraire, il lui en coûtera une bonne somme d'argent, et même il pourra perdre sa place avec ignominie. »

Cette idée était effectivement très-raisonnable ; en conséquence, le banc fut remis paisiblement en place, et le capitaine Crowe abandonna le poker dont il s'était armé pour seconder les efforts de sir Launcelot. En ce moment ils s'aperçurent, pour la première fois, que Ferret avait disparu ; et, après information, ils découvrirent que c'était lui en effet qui était la cause de la détention du chevalier, et de la mésaventure de son écuyer.

11

Description d'un magistrat de nos jours.

Le chevalier, avant de s'arrêter à aucun parti pour sortir de l'embarras où il se trouvait jeté momentanément, voulut être mieux instruit du caractère et des particularités du juge qui l'avait fait mettre en prison, et connaître en même temps le prétexte de son arrestation. En conséquence, il crut devoir renouer sa conversation avec le guichetier, qui lui apprit, à travers la grille, que Ferret l'ayant vu entrer dans la prison sans ses armes offensives, qu'il avait laissées dehors, avait demandé aussitôt à être conduit devant le juge, auquel il porta une accusation contre le chevalier, comme ayant violé la paix publique, en parcourant le pays avec des armes défendues, nuisant à la sûreté des chemins,

entravant la liberté des élections, inspirant aux sujets de sa majesté des craintes pour leurs vies ; et, suivant toute probabilité, cachant des projets plus dangereux encore, sous l'apparence d'une démence affectée. Ferret, d'après cette dénonciation, avait été relâché, et traité comme un témoin pour le roi ; et Crabshaw avait été mis au pilori comme un fainéant vagabond.

Sir Launcelot, après s'être procuré ces renseignemens, s'adressa aux prisonniers, ses compagnons, et les invita à lui communiquer tous les détails qu'ils pouvaient savoir sur le compte de ce digne magistrat, qui montrait un zèle si ardent dans l'exercice de ses fonctions. À peine leur eut-il manifesté cette intention, qu'il se vit entouré d'une foule de malheureux presque nus, qui, comme une nuée de corneilles, ouvraient leurs gosiers tous à la fois pour accuser le juge Gobble. Cette scène causa beaucoup d'émotion au chevalier, qui ne put s'empêcher de la comparer en lui-même, à ce qui arrivera dans une occasion beaucoup plus solennelle, lorsque les cris de la veuve, de l'orphelin, de l'opprimé seront portés au tribunal du juge infaillible, contre les méprisables et insolens auteurs de leurs maux.

Lorsqu'il eut, avec beaucoup de peine, apaisé ces clameurs, et restreint son interrogatoire à une seule personne d'un extérieur assez décent, il apprit que le juge Gobble, dont le père était tailleur, avait été employé pendant quelque temps à Londres, comme garçon de boutique chez un fabricant de bas, où il avait appris quelques termes des lois, en conversant avec des écrivains publics du quartier, et avec des clercs de procureur du plus bas étage ; qu'après la mort de son maître il s'était insinué dans les bonnes grâces de sa veuve, qui s'était déterminée à l'épouser ; qu'il acquit ainsi un peu de considération et gagna rapidement

beaucoup d'argent ; que son orgueil, accru avec sa fortune, s'augmenta encore par la vanité de sa femme, qui lui persuada de quitter les affaires pour se retirer en province, où ils pourraient vivre honorablement ; que, son père étant mort et lui ayant laissé deux maisons dans cette ville, M. Gobble s'y rendit avec sa femme pour en prendre possession, et que le séjour lui en parut si agréable, qu'il fit des acquisitions considérables dans les environs ; qu'un certain pair, qui était devenu son débiteur dans le cours de ses grandes affaires, soit qu'il ne voulût pas, soit qu'il ne pût pas s'acquitter envers lui, avait compensé sa dette en insérant son nom dans une commission de juge de paix ; que, depuis cette époque, son insolence et l'ostentation de sa femme avaient excédé toutes les bornes ; que dans l'usage, ou plutôt l'abus de son autorité, il avait commis mille actes de cruauté et d'injustice contre les gens les plus malheureux de la classe du peuple, qui étaient sans moyens pour lui en demander raison ; que sa femme, par une usurpation moins dangereuse que ridicule, avait établi sa domination sur toutes les femmes de la ville, et qu'en un mot elle était le sujet d'épigrammes continuelles et l'objet de la haine universelle.

Notre aventurier, quoique très-disposé à croire tout ce qu'on lui avait dit au détriment de Gobble, ne voulut pas cependant ajouter foi entière à ce récit, sans s'instruire d'abord de quelques particularités de sa duite ; en conséquence il demanda au narrateur quel était le motif particulier de ses plaintes. « Quant à moi, monsieur, dit-il, je jouissais de quelque crédit, et je tenais en cette ville une boutique très bien garnie d'une grande quantité d'articles différens ; tout le monde en achetait chez moi de préférence ; mais ce qui pour moi, comme pour d'autres, avait la plus grande importance, était la vente extraordinaire à l'époque de

deux foires, ayant lieu chaque année, où tout le peuple des environs se rendait en foule pour y laisser son argent. J'avais employé toutes mes ressources, et même fait usage de mon crédit, pour me procurer un assortiment considérable de marchandises pour la foire de la Saint-Pierre ; mais, dans l'élection d'un sacristain, ayant donné mon vote contre les intentions de M. Gobble, il résolut d'opérer ma ruine. Il supprima les foires annuelles par le moyen desquelles la plus grande partie du peuple, et particulièrement les marchands, gagnaient leur vie. Alors les gens de la campagne fréquentèrent une autre ville. Je me trouvai encombré d'une multitude de marchandises de peu de garde, je fus même privé de mes meilleures pratiques de la ville, par la méchanceté et la vengeance du juge, qui fit usage de toute son influence sur le bas peuple, employant les menaces et les promesses pour faire déserter ma boutique, et donner mes pratiques à un autre marchand, qu'il établit dans le même commerce vis-à-vis de moi. Dès lors, ne pouvant plus faire mes paiemens avec exactitude, mes marchandises dépérissant, et mon cœur dévoré de chagrins, je devins négligent et dissipé ; je m'adonnai au vin, et mes affaires ne firent qu'empirer. Un jour, étant ivre et me trouvant provoqué par les railleries et les bravades du marchand dont la fortune s'était élevée sur ma ruine, je le battis devant sa porte même ; en conséquence je fus conduit devant le juge, qui me traita avec une telle insolence, que, dans mon désespoir, non-seulement je l'insultai dans l'exercice de ses fonctions mais encore je tentai de porter la main sur sa personne. Vous savez, monsieur, qu'on ne peut pas supposer qu'un homme, dans un état d'ivresse et de désespoir, puisse commander à ses passions. Je fus conduit dans cette prison. Mes créanciers s'emparèrent immédiatement de tout ce que je possédais, qui ne s'est pas trouvé suffisant pour

éteindre mes dettes ; de sorte que je fus constitué en état de banqueroute ; et je me vois condamné à rester ici jusqu'à ce qu'ils jugent à propos de signer ma libération, ou qu'il plaise au parlement de passer un acte pour la liberté des débiteurs insolvables. »

Le nouvel individu qui se présenta, sortant de la foule des accusateurs, était d'une maigreur extrême, et portait un tablier vert. Il dit au chevalier qu'il avait tenu dans la ville, pendant une douzaine d'années, une auberge très-bien achalandée ; qu'il devait principalement le succès de son commerce à un jardin, où la meilleure compagnie de la ville venait se divertir de temps à autre ; que le juge Gobble, se trouvant offensé parce qu'il avait refusé de lui céder un jeune poulain qu'il avait élevé pour son propre usage, commença par faire fermer le jardin ; mais, voyant qu'il n'en tenait pas moins sa maison ouverte, il fit en sorte de le priver de sa licence, sous le prétexte qu'il y avait un trop grand nombre de tavernes à bière, et que le marchand avait fait son apprentissage pour une autre profession. Le pauvre aubergiste, se trouvant privé de son état, fut obligé de reprendre le métier de tailleur de femme, dont il avait fait un apprentissage ; mais ne se trouvant pas de dispositions pour cette profession, il y fit mal ses affaires et contracta des dettes qui le conduisirent en prison, où il ne recevait d'autres secours que ceux que pouvait lui procurer le travail de sa femme, qui s'était remise à servir.

Celui qui se présenta ensuite pour porter ses plaintes contre le juge prévaricateur, était un braconnier dont la protection du juge Gobble avait, pendant plusieurs années, favorisé les fraudes, et l'avait même affranchi du châtiment qu'il avait mérité, en considération de ce que son gibier ne lui coûtait jamais rien ; mais en-

fin le magistrat se trouva désappointé, Madame Gobble avait invité plusieurs personnes à dîner, et demandé un lièvre, que le braconnier s'était engagé à lui fournir. En conséquence il tendit ses lacets toute la nuit ; mais ils furent découverts et enlevés par le garde-chasse de celui à qui la terre appartenait. Toutes les excuses du braconnier furent sans effet pour apaiser le ressentiment que le juge et sa femme éprouvèrent d'avoir été trompés dans leur attente ; des mesures furent concertées pour surprendre le délinquant au milieu de ses occupations illicites ; il fut mis en lieu de sûreté ; et sa femme, avec cinq petits enfans, fut renvoyée au domicile de son mari, dans une autre partie de la province.

Un petit homme robuste, chargé de fers, allait prendre la parole comme accusateur, lorsque l'attention de sir Launcelot fut attirée par la présence d'une femme dont le maintien et le costume annonçaient le malheur le plus digne de compassion. Elle paraissait avoir passé l'âge mitoyen de la vie, avait un air distingué, était grande, mince, flétrie par le chagrin, et vêtue de haillons. Des larmes brûlantes coulaient de ses yeux, et il y avait dans ses regards quelque chose de farouche et de singulier qui annonçait de la démence. Elle s'avança vers sir Launcelot, tomba à ses genoux, et, élevant les mains, elle prononça la harangue suivante avec l'accent de la plus violente affliction :

« Trois fois puissant et auguste empereur, permets que mes genoux s'attachent devant toi à la terre, jusqu'à ce que tu m'aies fait obtenir justice de cet inhumain scélérat, nommé Gobble ; fais-lui regorger ma fortune qu'il a dévorée ; force-le à remettre dans mes bras mon enfant, mon fils, les délices de mes yeux, le soutien de ma vie, mon bâton de vieillesse, qu'il a arraché à mes

embrassemens, enlevé, trahi, envoyé en captivité, et assassiné ; contemple ces blessures saignantes sur son sein généreux ; vois comme elles ont déchiré son corps privé de vie. Ô comble d'horreur ! rendez-moi mon enfant, barbares ! que sa tête puisse reposer sur le sein de sa Suky... Elle veut l'embaumer avec ses larmes..... Ah !... il l'a précipité dans les abîmes de la mer ! Mon fils n'aura donc que les flots pour tombeau ! Justice ! très-puissant empereur ; justice de ce cruel qui nous a tous perdus ! Puisse-t-il être atteint par l'effrayante vengeance du ciel ! puisse le vent aigu de l'adversité le dépouiller de ses feuilles et de ses fruits ! puisse la paix s'éloigner de son cœur, et le repos être banni de son oreille ! que tous ses jours soient remplis d'amertume et de chagrins, et ses nuits troublées par l'horreur et le remords ! puisse-t-il éprouver le tourment d'une jalousie sans motif, et la rage d'une vengeance impuissante ! puissent ses enfans être dévorés et périr avant le terme, comme les épis de blé corrompus par la nielle, à l'exception d'un seul qu'il élève pour être le désespoir de sa famille, et conduire ses cheveux blancs au tombeau, au milieu de chagrins pareils à ceux qu'il a causés à moi et aux miens ! »

Les autres prisonniers, s'apercevant de la pénible impression produite sur le chevalier par le malheur de cette femme et ses horribles imprécations, l'éloignèrent par force de sa présence, et la conduisirent dans une autre chambre ; pendant ce temps sir Greaves resta sous le poids d'une violente agitation, et fut pendant quelques minutes sans pouvoir retrouver assez de calme pour s'informer plus particulièrement de la nature des malheurs qui avaient accablé cette créature infortunée.

Le marchand, auquel il s'adressa pour obtenir cette information, lui apprit que c'était une femme de bonne famille, qui avait reçu une éducation soignée. On la maria à un curé, qui ne survécut pas long-temps à ses noces, et ensuite elle devint l'épouse d'un certain Oakley, jouissant d'une assez grande fortune ; elle vécut vingt ans avec ce nouvel époux, qui essuya des pertes si considérables par la maladie qui attaqua ses bestiaux, qu'il ne put s'en relever ; et l'on présume que ce revers de fortune fut la cause de sa mort prématurée. Cette veuve, qui était une femme de caractère, résolut de garder et de régir sa ferme avec l'aide de son fils unique, jeune homme de grande espérance, et qui avait déjà contracté l'engagement de se marier avec la fille d'un riche fermier. Ainsi la mère avait la perspective de rétablir les affaires de sa famille, lorsqu'elle vit toutes ses espérances renversées de fond en comble par les suites d'une jalousie ridicule que mistress Gobble conçut contre Suki Sedgemoor, maîtresse du jeune fermier. Cette jeune personne, se trouvant à une fête de village, où le fossoyeur de la paroisse remplissait les fonctions de maître des cérémonies, fut appelée pour son tour de danse avant miss Gobble, qui était avec sa mère à cette même assemblée. Cet événement fut considéré par la femme du juge comme un affront impardonnable, et elle apostropha le directeur dans les termes les plus injurieux, lui reprochant son insolence et la grossièreté de ses manières ; puis, se retirant, dans l'accès de sa colère, elle jura de tirer vengeance de la petite effrontée qui avait osé entrer en rivalité de mérite avec miss Gobble. Le juge épousa son ressentiment. Le fossoyeur perdit sa place, et le jeune Oakley, l'amant de Suki, fut pressé comme matelot. Avant que sa mère pût faire aucune démarche pour obtenir sa liberté, il fut embarqué pour les Indes orientales, par les soins et à la diligence du

juge. La pauvre Suki ne cessa de le pleurer et de languir, jusqu'à ce qu'elle tombât dans un état de consomption. La veuve infortunée, privée de l'assistance de son fils, fut tellement accablée par le chagrin qu'elle devint incapable de veiller à ses intérêts. Toutes ses affaires furent négligées ; elle s'arriéra avec son propriétaire ; et la perspective d'une banqueroute vint ajouter à ses maux et accroître son incapacité pour la direction de sa ferme. Au milieu de ces cruelles circonstances, on répandit la nouvelle que son fils Greaves avait perdu la vie dans un combat naval ; et ce récit causa tout à coup l'aliénation de sa raison ; alors son propriétaire la fit saisir pour ce qui lui était dû, et elle fut arrêtée à la poursuite du juge Gobble, qui avait acheté une créance sur elle afin de consommer sa perte, et qui prétend aujourd'hui que sa folie était une folie jouée.

Dans le moment où le nom de Greaves fut prononcé, notre aventurier tressaillit et changea de couleur ; ensuite lorsque le récit fut terminé, il demanda, avec les signes de la plus vive émotion, si le nom du premier mari de cette femme n'était pas Wilford ? Le prisonnier lui ayant répondu affirmativement, il se leva brusquement, et se frappant la poitrine : « Juste ciel ! s'écria-t-il, la digne femme qui veilla sur mon enfance et qui m'a nourri de son lait !..... Elle était la douce amie de ma mère... Hélas ! pauvre Dorothée ! quel chagrin n'éprouverait pas votre ancienne maîtresse de voir sa favorite dans cette malheureuse situation ! » En prononçant ces paroles, qui causèrent un grand étonnement aux auditeurs, une larme coulait doucement sur chacune de ses joues. Ensuite il s'informa si cette malheureuse aliénée avait quelques intervalles lucides. On lui répondit qu'elle était presque toujours tranquille, et que généralement on pourrait croire qu'elle avait l'usage de sa raison, excepté lorsqu'elle était troublée par quelque

bruit extraordinaire, ou lorsque quelqu'un parlait de ses malheurs, ou prononçait le nom de son oppresseur ; alors elle tombait dans le délire et avait des accès de fureur. On attribuait en grande partie le désordre de ses sens au manque de repos, de bonne nourriture, et des nécessités de la vie qui ne lui étaient fournies qu'avec beaucoup de parcimonie par la main glacée d'une charité accidentelle. Sir Greaves fut bien cruellement affecté du malheur de cette femme, qu'il résolut de soulager. Et plus sa sensibilité était excitée, plus il sentait croître son ressentiment contre le misérable qui semblait n'avoir usurpé les honorables fonctions de juge de paix, que pour persécuter et opprimer ses semblables.

Dans cette disposition d'esprit, il entra en consultation avec M. Clarke, pour savoir quelles étaient les démarches à faire, d'abord pour leur délivrance, et ensuite pour poursuivre et punir le juge. D'après le résultat de leur conférence, le chevalier appela le geôlier, et demanda à voir la copie de son mandat d'arrêt, afin qu'il pût connaître la cause de sa détention, et offrir caution ; ou, dans le cas où on le refuserait, signifier un acte d'habeas corpus. Le geôlier lui répondit que la copie du mandat lui serait représentée ; mais, après avoir attendu quelque temps et répété sa demande devant témoins, cette pièce n'était pas encore produite. Alors M. Clarke dit au geôlier, du ton le plus solennel, que l'officier public qui refuse de délivrer une copie fidèle d'un mandat d'arrêt se rend coupable de forfaiture, et encourt l'amende de cent livres sterling, pour la première fois ; et en cas de récidive, la somme est doublée, et il est déclaré inhabile à remplir ses fonctions.

Véritablement il n'était pas facile de souscrire à la demande de sir Launcelot, car nul mandat d'arrêt n'avait été délivré, et il n'était plus au pouvoir du juge de remédier à cette irrégularité ; car M. Ferret avait cru prudent de s'esquiver en secret, et n'avait donné aucune désignation du nom et des qualités du prisonnier. Cette circonstance fut des plus mortifiantes pour le geôlier, lorsqu'il s'aperçut du respect extraordinaire que M. Clarke et le capitaine rendaient au chevalier, et il fut pleinement convaincu qu'il serait traité conformément à la loi.

L'esprit troublé par cette réflexion, il se rendit chez le juge, qui avait ordonné des recherches inutiles pour retrouver Ferret, et qui était alors tout-à-fait disposé à mettre en liberté le chevalier et ses amis, quoiqu'il ne se doutât nullement de la qualité et de l'importance de notre héros. Il ne put cependant résister à l'envie de faire parade de son autorité, et il ordonna en conséquence que les prisonniers fussent amenés devant son tribunal, afin qu'il pût, conformément aux attributions de sa magistrature, leur adresser des reproches sévères et leur donner des avertissemens utiles sur leur conduite future.

On les conduisit donc en cortège par les rues, escortés par le constable et sa bande, et suivis de Crabshaw, qui avait alors été libéré du pilori. Ils étaient accompagnés d'une foule de peuple attiré par la curiosité. Lorsqu'ils furent arrivés à la maison du juge de paix, on les fit attendre quelque temps dans la cour : enfin une voix se fit entendre, qui donna l'ordre de faire avancer les prisonniers, et ils furent introduits dans la salle d'audience, où ils trouvèrent M. Gobble assis dans son fauteuil magistral, et la tête couverte d'un bonnet de velours cramoisi ; à sa droite, on voyait son épouse toute bouffie d'insolence, et enorgueillie de la charge de

son époux. Très-grasse, l'air renfrogné, malpropre dans ses ajustemens, et très-flétrie par les années, sans avoir le moindre vestige de quelques traits agréables, elle avait le nez rouge, des yeux de furet, et l'aspect impérieux. Le juge lui-même avait un maintien composé, l'air effronté d'un sot, essayait de relever sa contenance, en prenant un air important où l'orgueil, l'impudence et la bêtise étaient mêlés d'une étrange manière. Il n'aspirait à rien moins qu'à la réputation d'un habile orateur, et il ne laissait pas échapper les occasions de produire son talent, soit dans ses sessions trimestrielles, soit dans les fonctions ordinaires de sa magistrature. Il ne voulut donc pas négliger celle qui se présentait d'exciter l'admiration de ses auditeurs, et il s'adressa en ces termes à nos aventuriers et du ton le plus emphatique :

« Les lois de ce pays ont pourvu..... je dis comment les lois de ce pays ont pourvu à ce qui regarde les délinquans et les malfaiteurs, parce que la paix du roi est maintenue par nous autres magistrats, qui représentons la personne de sa majesté bien mieux que chez aucune autre des nations qui sont sous le soleil ; mais, quoi qu'il en soit, la paix du roi et l'autorité des magistrats ne seraient ni convenablement ni identiquement maintenues, s'il arrivait que les criminels pussent échapper à la punition. Maintenant, mon ami, vous êtes bien convaincu dans votre conscience, que vous êtes notoirement criminel, et que vous avez forfait aux lois dans diverses occasions et circonstances. Si je voulais exercer toutes les rigueurs de la loi, ainsi que j'en ai le pouvoir par l'autorité dont je suis revêtu, vous et vos compagnons d'iniquité, devriez être punis sévèrement, conformément à la loi ; mais nous autres magistrats, nous avons le pouvoir d'adoucir la sévérité de la justice ; et c'est pourquoi je veux bien user d'indulgence ; et je me contente de vous congédier. »

Le chevalier répondit à cet éloquent discours avec fermeté et avec gravité : « D'après ce que je puis comprendre de votre harangue, je suis accusé d'être notoirement criminel ; et cependant vous voulez bien consentir à me laisser échapper avec impunité. Si je suis notoirement coupable, il est de votre devoir, comme magistrat, de me livrer au châtiment que je mérite ; et si vous consentez à laisser échapper un criminel sans punition, non-seulement vous vous rendez indigne de la place que vous occupez, mais encore vous vous rendez complice du crime ; c'est-à-dire, suivant tous les principes et les interprétations législatives, socius criminis. Quant à ce qui regarde le pardon que vous m'accordez, je refuse cette faveur, et je ne mérite aucune indulgence de votre part, car moi-même je n'en userai nullement à votre égard dans les démarches que je compte faire pour vous traduire en justice. Je sais que depuis long-temps vous êtes engagé dans le chemin de l'oppression ; et j'ai vu quelques monumens vivans de votre inhumanité ;.... nous nous occuperons de cela plus tard. Moi-même j'ai été retenu en prison sans aucun motif justifiable. J'ai été traité indignement et insulté par le geôlier et les constables. J'ai été traîné par les rues comme un criminel ; livré en spectacle à la multitude ; obligé d'attendre votre commodité dans votre cour ; et qualifié ensuite d'homme notoirement criminel... Maintenant je demande à voir l'information d'après laquelle j'ai été retenu en prison ; je demande copie du mandat d'arrêt et à être confronté avec mon accusateur ; j'insiste pour avoir satisfaction sur toutes ces demandes, comme un des priviléges de tout sujet anglais ; et si elles me sont refusées, je demanderai réparation devant un tribunal plus élevé. »

Le juge parut fortement troublé par cette déclaration péremptoire, mais elle ne produisit d'autre effet sur madame Gobble que

de la jeter dans un violent accès de colère. « Comment ! misérable ! s'écria-t-elle avec l'accent de la rage, vous osez insulter un magistrat respectable, sur son tribunal ! Pouvez-vous nier que vous ne soyez un vagabond et un extravagant ? L'homme qui portait un petit paquet n'a-t-il pas témoigné avec serment contre vous ? Si j'étais à la place de mon mari, je vous ferais attacher par les pieds et par les mains, pour récompense de votre résumé, et je vous mettrais au cachot jusqu'à ce que vous pussiez rendre un meilleur compte de votre personne ;... je voudrais... »

Gobble, encouragé par ce coup d'éperon, reprit son arrogance et continua ainsi : « Écoutez, mon ami. Je pourrais, comme madame Gobble l'a observé avec justice, vous punir de votre audacieuse conduite ; mais je dédaigne de profiter de mes avantages : cependant je veux que vous me rendiez bon compte de vous et de vos compagnons ; car je crois que vous êtes tous de la même bande et que vous pourrez bien quelque jour mériter la corde... Qui êtes-vous, l'ami ? quelle est votre profession et votre condition ? » « Je suis gentilhomme », répondit le chevalier. « Ah ! c'est-à-dire, en anglais, un mauvais sujet, dit le juge. Tout mauvais drôle qui n'a ni feu ni lieu, ni commerce, ni profession, se qualifie de gentilhomme. Mais je veux savoir de quoi vous vivez. » « Je vis de mes propres moyens. » « Quels sont vos moyens ? » « Ma fortune. » « Et d'où vous vient-elle ? » « D'héritage. » « Votre fortune est de mince aloi ainsi que les dons que vous avez reçus de la nature. Mais avez-vous hérité de terres et de fermes ? » « Oui. » « Cependant je crois que vous n'en avez ni ici ni ailleurs. Allez, allez, l'ami, je viendrai bien à bout de vous. » Ici l'interrogatoire fut interrompu par l'arrivée de M. Fillet, le chirurgien, qui, passant par hasard, et voyant beaucoup de foule à la porte, entra pour satisfaire sa curiosité.

12

Qui fait voir qu'il y a d'autres moyens pour tuer un mauvais chien que de le pendre.

Lorsque M. Fillet fut entré dans la salle d'audience du juge Gobble, le capitaine Crowe, le prenant par la main ? s'écria... « Ma foi, docteur, tu es venu bien à propos afin de nous donner un coup de main pour sortir d'embarras. Nous sommes un peu sous le vent en ce moment ; mais nous avons un bon pilote qui connaît la côte et qui sait faire son point, comme on dit. Quant au vaisseau ennemi, il a déjà reçu une ou deux bordées dans sa voilure ; la troisième sera pour son bordage, et ensuite vous le verrez pris en poupe. » Le docteur comprit très-bien ce langage, et lui promit de faire tout ce qui dépendrait de lui ; et, s'approchant du chevalier, il lui parla en ces termes : « Sir Launcelot Greaves, je suis votre très-humble serviteur..... Lorsque j'ai vu tant de monde à la porte, je ne m'attendais pas à vous trouver ici traité avec tant d'indignité..... Cependant je suis flatté de trouver une occasion de vous donner des preuves de mon estime et de mon respect. Vous m'obligerez beaucoup en disposant de mes services. »

Sir Greaves le remercia de ce témoignage de son amitié, dont il voulait, lui dit-il, profiter sans façon ; et il le pria de faire en sorte de lui procurer tout de suite une caution pour lui et ses amis, attendu qu'ils avaient été emprisonnés, en contravention à la loi, sans aucune cause déterminée.

Pendant cette courte conversation, le juge, qui avait entendu parler de la famille et de la fortune de sir Launcelot, quoiqu'il lui fût tout-à-fait étranger, fut saisi d'une terreur telle qu'on peut se

la figurer de la part d'un homme aussi lâche dans une pareille circonstance ; et elle parut produire un effet aussi fâcheux que celui qui a été dessiné avec tant d'esprit par l'inimitable Hogarth, dans le tableau de Félix sur son tribunal, fait dans le style hollandais. Cependant, voyant Fillet se retirer pour exécuter les ordres du chevalier, il se remit assez pour dire aux prisonniers qu'il était inutile de se donner aucune peine ou dérangement, car il voulait leur rendre la liberté sans caution ni aucune formalité. Ensuite faisant succéder à l'insolence empreinte sur sa figure les apparences de la plus humble adulation, il demanda au chevalier mille pardons de la liberté qu'il avait prise, et l'attribua à l'ignorance où il était de la qualité de sir Launcelot. « Oui, monsieur, je vous l'assure, reprit la femme, mon mari aurait plutôt mordu sa langue que de vous contredire en rien, s'il avait connu votre honorable personne. Grâce à Dieu, nous avons eu affaire à des gens de qualité, et nous avons même perdu de bon argent avec eux ; mais qu'est-ce que cela fait ? Certainement nous savons comme nous devons nous conduire avec ceux que le rang met au-dessus de nous. Grâce à Dieu, M. Gobble peut délier qui que ce soit de lui prouver qu'il ait jamais dit un mot incivil, ou fait quelque action malhonnête à un gentilhomme lorsqu'il connaissait son rang et sa fortune. À la vérité, quand il s'agit de la petite noblesse, des gens de rien, du bas peuple, il s'est toujours conduit envers eux comme un magistrat, et les a traités avec la sévérité qui convient à l'autorité. » « C'est-à-dire, répondit le chevalier, en d'autres termes, qu'il a opprimé le pauvre, et respecté les vices du riche. Femme ! votre mari vous aura peu d'obligations de cet aveu. » « Femme ! » s'écria madame Gobble, toute rouge de colère, et mettant ses poings les côtés comme pour le défier. « Vraiment, oui ! femme ! pas plus femme que votre seigneurie, savez-vous ! »

Puis fondant en larmes… « Mon mari, continua-t-elle, quand vous n'auriez pas plus de cœur qu'une mouche, vous ne devriez pas souffrir que je fusse injuriée à ce point. Vous ne devriez pas rester tranquillement sur ce fauteuil après avoir entendu adresser à votre épouse une épithète aussi méprisante. Je ne me soucie guère de ses titres et de sa chevalerie. Vous et moi, mon mari, nous avons connu un tailleur qui a été fait chevalier ; et, grâce à Dieu, j'ai dans ma société des gens de qualité avec tous leurs priviléges et prérogatives. »

En ce moment M. Fillet rentra avec son ami, qui s'engagea à cautionner notre héros et les deux autres prisonniers pour quelque somme qu'on pût exiger. Le juge, voyant l'affaire prendre à chaque instant un caractère plus sérieux, déclara qu'il annulait le mandat et renvoyait absous les prisonniers.

Ici M. Clarke, prenant la parole, observa qu'il n'avait point été décerné de mandat, ni fait aucune information sous serment contre le chevalier, et qu'en conséquence, le juge n'ayant pas rempli les formalités voulues par la loi, l'emprisonnement était coram non judici, nul. » « Bien, monsieur, répondit l'autre légiste ; si un juge fait emprisonner un accusé sans s'assurer de l'accusateur pour le représenter aux assises, il sera condamné à une amende… » « et de plus, s'écria Clarke, si un juge lance un mandat d'arrêt où l'accusation n'est pas établie, il donne lieu à une action contre lui,… » « Et de plus, ajouta l'étranger, si un juge de paix se rend coupable d'un délit dans l'exercice de ses fonctions, l'information se fait contre lui à la cour du banc du roi, où il sera condamné à l'amende et à la prison… » « et en outre, reprit le savant Tom, la même cour accordera l'information contre le juge de paix, lorsqu'il y aura plainte qu'il a envoyé,

même un valet, dans la prison commune ou la maison de correction sans cause suffisante. » « Rien n'est plus vrai, s'écria l'autre membre du corps judiciaire, et il y a eu plusieurs arrêts rendus à la cour du banc du roi contre des juges de paix. Un d'eux a été condamné à une amende de mille livres sterling pour fait de corruption. »

En disant ces mots, il s'approcha de M. Clarke, lui serra la main, l'appelant son confrère, et ajouta : « Je crois que le juge s'est mis dans une mauvaise affaire. » M. Gobble lui-même parut être du même avis. Il avait changé plusieurs fois de couleur pendant le dialogue où ces légistes avaient fait de si pénibles remarques ; alors, en déclarant que les prisonniers étaient libres, il pria toute la compagnie, dans les termes les plus soumis, de vouloir bien venir manger chez lui un morceau de mouton, et qu'après le dîner l'affaire se traiterait à l'amiable. Notre aventurier répondit à cette proposition, par ces paroles, prononcées d'un ton ferme et qui annonçait une détermination irrévocable. « Si vos prévarications dans vos fonctions de juge de paix ne portaient préjudice qu'à moi seul, je pourrais peut-être ne pas pousser plus loin cette affaire, et ne punir votre insolence que par le silence et le mépris ; si je pouvais croire que les erreurs de votre administration ont eu lieu sans mauvaise intention et n'ont pour cause que votre défaut d'instruction, je pourrais avoir pitié de votre ignorance, et je vous inviterais par bonté à vous démettre d'un emploi que vous n'êtes pas capable de remplir, car la mauvaise conduite d'un fonctionnaire compromet gravement les intérêts des habitans, et spécialement ceux des infortunés, qui ont le plus de droits à notre protection et à nos secours. Je suis complétement convaincu que vos injustices sont moins l'effet de votre manque de jugement, que les résultats empoisonnés d'un mau-

vais cœur, dépourvu d'humanité, gonflé d'orgueil, et ne respirant que pour la vengeance. La prison commune de cette petite ville est remplie par les malheureuses victimes de votre cruauté et de votre tyrannie. Au lieu de donner votre protection aux infortunés, en vous opposant aux violences, en maintenant la tranquillité publique, en agissant comme le père des pauvres, suivant le but et l'intention de cette honorable institution dont vous êtes un membre si indigne, vous avez écrasé, la veuve et l'orphelin ; vous avez donné un libre cours à votre insolence, jeté la mésintelligence parmi vos voisins en suscitant des procès et fomentant des querelles ; vous avez joué le rôle d'un tyran à l'égard des pauvres et des gens sans appui. Vous avez abusé de l'autorité dont vous êtes investi ; vous avez mérité la haine universelle ; et, au lieu d'être respecté et béni, vous êtes détesté et maudit de tous vos semblables. À la vérité, c'est généralement le lot des gens de basse extraction qui usurpent les fonctions de la magistrature, privés qu'ils sont de sentimens d'honneur, et d'éducation et d'instruction. Parmi les nombreuses victimes de votre iniquité, il y a maintenant en prison une femme infortunée, qui vous est bien supérieure dans les avantages de la naissance, de l'esprit et de l'éducation, dont vous avez, sans aucun motif, provoqué la ruine et l'égarement de sa raison, en lui enlevant son fils unique avec autant d'inhumanité que de mépris pour la loi ; et vous l'avez envoyé périr d'une mort violente sur une terre étrangère. Ah ! malheureux ! quand même vous renonceriez aux douceurs de la vie, et distribueriez votre bien aux pauvres, en vous imposant la pénitence la plus sévère que l'église pourrait vous prescrire pour le reste de vos jours, vous ne pourriez jamais expier les maux que vous avez causés à cette malheureuse famille, cette famille au sein de laquelle vous avez, avec perfidie et cruauté, en-

foncé le poignard dans le cœur d'une jeune et innocente créature, pour satisfaire la vanité et la méchanceté diabolique de cette mégère, de cette femme grossière assise à côté de vous comme associée à votre pouvoir et à votre présomption. Oh ! un reptile aussi méprisable peut nuire aux hommes avec impunité ; si un infâme persécuteur peut avoir le droit d'opprimer ses semblables avec autant d'inhumanité ; à quoi servent les lois ? où est notre constitution, sujet de tant d'admiration ? où sont la liberté, la sécurité du peuple, l'humanité si vantée de la nation britannique ? Juste ciel ! s'il n'y avait pas d'institution pour prendre connaissance de crimes aussi atroces, et les punir, je n'écouterais plus que les décrets de l'éternelle justice ; et, m'armant du droit de la nature, j'exterminerais de pareils scélérats de dessus la surface de la terre. »

Ces dernières paroles furent prononcées avec une telle énergie et des regards si étincelans de colère, que Gobble et sa femme furent saisis de la plus violente agitation. Le constable sentait ses dents claquer par un mouvement involontaire, le geôlier tremblait, et tout l'auditoire était plongé dans la consternation.

Après un moment de repos, sir Launcelot continua sur un ton moins véhément. « Grâce au ciel, les lois de ce pays m'ont dispensé de remplir cette pénible tâche ; nous allons y recourir immédiatement, en trois actions séparées contre vous, pour emprisonnement illégal. Toute personne à qui vos procédés aussi méchans qu'arbitraires auront causé quelque préjudice, est assurée de trouver en moi un protecteur énergique, jusqu'à ce que vous soyez expulsé ignominieusement de votre place, et que vous ayez réparé, autant que votre fortune peut vous le permettre, tout le mal que vous avez fait dans ce pays. »

Pour compléter la mortification et la frayeur du juge, le légiste, qui s'appelait Fenton, déclara qu'il était à sa connaissance que les actions dirigées contre lui seraient suivies d'autres poursuites pour des actes de corruption, qui étaient restés assoupis, jusqu'à ce que quelque personne courageuse et puissante pût commencer l'attaque contre le juge Gobble, qui avait toujours été fort à craindre, parce qu'il agissait sous la protection de lord Sharpington. Pendant ce temps la frayeur avait privé le juge et sa digne compagne de l'usage de la parole. Ils étaient tellement confondus et pétrifiés, qu'ils ne tentèrent même pas de dire un mot. Lorsque le chevalier se retirait avec sa compagnie, M. Fillet, qui formait l'arrière-garde, prit congé d'eux en ces termes. « Actuellement, monsieur le juge, je vous engage à dîner avec tout l'appétit que vous pouvez avoir. »

Sir Greaves, quoique invité de la manière la plus pressante à prendre son logement chez M. Fenton, se retira à l'auberge, où il jugea qu'il aurait plus de liberté. Il était fermement déterminé à faire punir Gobble et à le faire destituer de sa magistrature ; à procurer la liberté à tous les débiteurs qu'il avait trouvés dans la prison ; et enfin à retirer la malheureuse madame Oakley de l'affreuse situation où elle était plongée.

C'est pourquoi il insista pour décider tous ses amis à dîner avec lui. Pendant le repas, une foule de saillies et de bons mots en usage chez les marins, furent débités par le capitaine Crowe, et par le docteur Fillet, qui arrivait d'un village voisin, où il avait été appelé pour secourir un homme qui s'était cassé le bras. Leur gaîté fut interrompue tout à coup par de grands cris qui partaient de la cuisine ; sir Launcelot y accourut, poussé par un mouvement de curiosité et d'intérêt tout à la fois. Il vit l'hôtesse, femme déjà

âgée, embrassant un jeune homme en habit de matelot ; elle s'écriait : « C'est bien toi, en chair et en os, aussi vrai que j'existe. Ah ! pauvre Greaves ! pauvre Greaves ! Combien a-t-on éprouvé de chagrin à cause de toi ! » Le jeune homme, ému de cet accueil, répondit : « J'en suis vraiment fâché, ma bonne dame. Comment se porte ma pauvre mère ? comment va Suky Sedgemoor ? »

La bonne femme ne put retenir ses larmes en entendant ces questions. Sir Launcelot s'approcha et dit avec quelque émotion : « Je vois que vous êtes le fils de mistress Oakley. Votre mère est dans un fâcheux état de santé ; mais vous trouverez en moi un véritable parent. » Et remarquant que le jeune homme le regardait avec étonnement, il lui apprit que son nom était Launcelot Greaves.

Àpeine Oakley eut-il entendu prononcer ces mots, qu'il tomba à genoux, et saisissant la main du chevalier, il la baisa avec passion, en s'écriant : « Que Dieu protége pour toujours votre honneur ! Je porte votre nom, il est vrai ; mais qu'est-ce que cela fait ? je vais gagner ma vie sans être à charge à personne. »

Lorsque le chevalier l'eut relevé, il se retourna vers l'hôtesse et lui dit… « J'ai besoin de voir ma mère. Je crains que les années qui se sont écoulées n'aient été bien pénibles pour elle ; et j'ai épargné quelque argent que je lui destine. » Ce trait de piété filiale émut sir Greaves jusqu'aux larmes ; il rassura le jeune homme sur le sort de sa mère ; lui promit qu'elle serait soignée avec intérêt et qu'elle ne manquerait de rien ; mais il ajouta qu'il ne serait pas convenable qu'il la vît pour le moment. Il prétendit que la surprise lui causerait une émotion trop violente, attendu qu'elle le croyait mort depuis long-temps. « Hélas, oui ! s'écria l'hôtesse, nous étions tous dans la même erreur ; car il vint un

rapport qui annonçait que le pauvre Oakley avait été tué dans une bataille. » « Bon Dieu ! ma chère dame, répliqua Oakley, je vous assure qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. Croyez-vous que je voulusse dire un mensonge à ce sujet. J'ai été blessé, à la vérité, mais c'était peu de chose. Nous leur en rendîmes autant qu'ils nous en avaient envoyé, et ils s'éloignèrent ; enfin puisque je ne puis voir ma mère, je veux avoir un entretien avec Suky. Ah ! pourquoi me regardez-vous d'une manière si triste ? serait-elle mariée ? » « Non, non, répondit la bonne femme ; elle n'est pas mariée, mais elle a eu bien du chagrin depuis ton départ. Elle n'a fait autre chose que pleurer et sangloter ; elle est tombée en consomption ; et je crains que tu ne sois arrivé trop tard pour lui sauver la vie. »

Le cœur d'Oakley ne put résister à cette épreuve ; il fondit en larmes, et s'écria : « Ô ma chère, ma douce, ma bonne Suky ! N'ai-je donc vécu que pour être la cause de la mort de celle que j'aime plus que toute chose au monde ! » Il voulait se rendre sans plus de délai à la maison de son père ; mais il fut retenu par le chevalier et sa compagnie qui était venue le joindre dans la cuisine.

Le jeune homme se mit à table avec eux, et leur apprit que le vaisseau auquel il appartenait, étant arrivé en Angleterre, on lui avait accordé un congé d'un mois, pour venir voir ses parens ; et qu'il avait reçu cinquante livres sterling, pour ses gages et sa part des prises. Après le dîner, au moment même où l'on délibérait sur les mesures à prendre contre Gobble, cet honorable juge arriva et sollicita la faveur d'être admis. M. Fillet, frappé d'une idée qui lui vint subitement, se retira dans une autre chambre avec le jeune fermier. Le juge fut introduit, et déclara qu'il était venu

dans l'intention de faire des propositions d'arrangement à l'amiable. En conséquence, il offrit de demander solennellement excuse à sir Launcelot dans tous les papiers publics, et de payer cinquante livres sterling aux pauvres de la paroisse, en expiation de tous ses torts, pourvu que le chevalier et ses amis consentissent à lui accorder une amnistie entière. Notre héros lui dit qu'il consentirait volontiers à lui faire des concessions pour ce qui lui était personnel ; mais que, comme l'affaire intéressait la population de la ville et du pays, il insistait sur ce qu'il se démît de ses fonctions, et donnât toute satisfaction aux personnes qu'il avait vexées et opprimées. Cette déclaration donna lieu à une discussion dans le cours de laquelle l'arrogance du juge commençait à renaître. Dans ce moment, M. Fillet revint dans la chambre, et dit qu'il avait une mesure conciliatrice à proposer, si M. Gobble voulait se retirer pour quelques minutes. Il se leva tout de suite et fut conduit dans la chambre que M. Fillet avait disposée pour le recevoir. Tandis qu'il réfléchissait sur sa cruelle aventure, qui lui causait tant de peines et de désappointement, tout à coup le jeune Oakley, conformément aux instructions qu'il avait reçues, apparut devant lui, indiquant du doigt une large blessure que le docteur avait peinte sur son front. Aussitôt que cette subite apparition eut frappé les yeux de M. Gobble, il ne douta point que ce ne fût l'esprit du jeune fermier dont il avait causé la mort, qui revenait ; il s'écria d'une voix lamentable : « Dieu ! ayez pitié de nous ! » et il tomba sans mouvement sur le plancher ; il fut trouvé dans cette situation par la compagnie, à qui M. Fillet avait communiqué son stratagème ; on le porta sur un lit, où il resta quelque temps avant de recouvrer l'usage de ses sens. Quand il fut revenu à lui, il demanda à voir le chevalier, et lui donna l'assurance qu'il était prêt à consentir à toutes ses propositions,

d'autant plus qu'il croyait n'avoir pas long-temps à vivre. On profita, sans perdre de temps, de cette salutaire disposition ; il s'engagea, sous peine de payer cinq mille livres sterling, à ne plus exercer les fonctions de juge de paix dans aucune partie de la Grande-Bretagne ; il brûla les billets de mistress Oakley ; il paya les dettes du marchand, arrangea les affaires de l'aubergiste, et le remit en état de reprendre son commerce ; enfin, il mit en liberté tous les prisonniers, et paya leurs dettes de son propre argent. Après avoir rempli toutes ces conditions avec le plus grand empressement, on le reconduisit chez lui, où il protesta à sa femme qu'il avait eu une vision qui lui présageait une mort prochaine ; et il ne tarda pas à recourir au curé de la paroisse, pour obtenir les consolations spirituelles.

Ce qui restait de plus important à faire était d'instruire mistress Oakley du changement de sa fortune, de manière à porter le moindre désordre possible dans sa raison, déjà beaucoup trop altérée. À cet effet, on fit choix de l'hôtesse, qui, le soir même, alla voir cette infortunée, après avoir reçu les instructions convenables pour diriger sa conduite dans cette entreprise délicate. La trouvant tout-à-fait calme, et sa raison parfaitement revenue, elle commença par l'exhorter à se confier à la Providence, qui n'abandonne jamais la cause de la veuve et de l'orphelin opprimés. Elle lui promit de l'aider et de la secourir en toute occasion, autant qu'il pourrait dépendre d'elle. Insensiblement elle amena la conversation sur la famille des Greaves, et lui apprit par degrés que sir Launcelot Greaves, ayant été instruit de sa situation, était résolu à la tirer d'embarras et à la délivrer de toute inquiétude. Voyant l'étonnement et la sensation profonde que lui causait cette confidence, elle évita avec adresse de prolonger ce discours, et lui recommanda la résignation à la volonté de Dieu ; elle lui fit

remarquer que cette circonstance semblait faire présager pour elle des jours de bonheur. « Ah ! je ne suis plus capable d'en goûter désormais, s'écria cette veuve désolée, en versant un ruisseau de larmes ; cependant je ne peux être surprise des consolations qui m'arrivent de ce côté. La famille des Greaves a toujours été vertueuse, humaine et bienveillante ; la mère du jeune chevalier était ma chère maîtresse, ma bienfaitrice ; je l'ai nourri de mon lait : c'était bien le plus bel enfant, le plus doux, le plus aimable... Je n'ai jamais aimé plus tendrement mon Greaves, mon propre fils... Mais, hélas ! il n'est plus ! » « Ayez un peu de patience, ma chère voisine, reprit avec tendresse l'hôtesse du Cheval-Blanc, vous assurez une chose sans en avoir la preuve ; tout ce que vous savez sur ce sujet vient d'un bruit vague ; et communément ces sortes de bruits ne sont pas exacts. En outre, je puis vous dire que j'ai vu un rapport détaillé contenant les noms des hommes qui ont été tués sur le vaisseau de l'amiral Parker, dans le combat contre les Français, dans les Indes orientales, et que celui de votre fils ne s'y trouvait pas. » Elle répliqua à cette observation, après avoir réfléchi assez long-temps : « Non, ma chère voisine, non ; ne me repaissez pas de fausses espérances : il est trop certain que mon pauvre Greaves est mort sur une terre étrangère... Hélas ! ce n'est peut-être pas un malheur. S'il eût vécu pour me voir dans cette misérable condition, il n'y a pas de doute que le chagrin et le désespoir auraient abrégé ses jours. » « Je puis vous assurer, répliqua l'hôtesse, qu'il n'est pas mort : j'ai vu une lettre qui annonce qu'il se portait bien après la bataille. Mais vous pouvez venir avec moi ; vous n'êtes plus prisonnière ; et vous vivrez agréablement dans ma maison en attendant que vos affaires soient arrangées au gré de vos désirs. »

La pauvre veuve la suivit, dans l'étonnement et le silence, et fut pourvue sans délai de tout ce qui lui était nécessaire.

Le lendemain matin l'hôtesse se conduisit envers elle avec la même prudence, jusqu'à ce qu'enfin elle l'instruisît en définitive du retour de son fils. Ayant été suffisamment disposée, elle put jouir enfin de la vue de son cher Greaves ; elle s'évanouit dans ses bras.

Nous ne devons pas trop nous arrêter sur cette scène touchante, parce qu'elle n'est que d'un intérêt secondaire dans l'histoire de notre chevalier errant : nous nous contenterons de dire qu'ils ressentirent une joie inexprimable. Mistress Oakley reçut ensuite la visite de sir Launcelot. Aussitôt qu'elle l'aperçut, elle se précipita vers lui avec toute l'ardeur de l'amour maternel ; elle le pressa contre son sein en s'écriant : « Mon enfant ! mon Launcelot ! mon cher fils ! l'orgueil de ma vie ! mon généreux bienfaiteur ! ce n'est pas la première fois que je vous ai serré dans mes bras ; vous êtes le portrait vivant de sir Éverhard dans sa jeunesse ; mais vous avez aussi les yeux, la fraîcheur et la beauté de ma chère et toujours honorée maîtresse. »

Cette expression n'était pas un éloge intéressé, mais un tribut bien naturel de son estime et de son admiration. Notre héros ne put qu'y être vivement sensible ; il s'entremit pour que Oakley obtînt son congé ; et il l'établit dans une bonne ferme, sur son propre bien.

Cependant Oakley, le cœur plein d'amertume, se rendit à l'habitation du fermier Sedgemoor. Il y trouva Suky qu'on avait préparée à le revoir. Elle le reçut avec les transports d'une joie bien sincère, quoique bien affaiblie et changée par sa maladie ; mais le

retour de son amant produisit un effet si heureux, qu'au bout de quelques semaines sa santé fut entièrement rétablie.

Cette aventure de notre chevalier fut accompagnée de toutes les circonstances favorables qui peuvent faire le bonheur d'une âme généreuse. Les prisonniers furent mis en liberté, et rétablis dans leurs premières occupations. Le juge exécuta par peur toutes ses conventions, et demeura livré à ses remords. Oakley épousa Suky, de laquelle il reçut une bonne dot. Le nouveau couple s'établit dans une ferme parfaitement pourvue de tout le nécessaire, sur les terres du chevalier ; et la mère fut nommée concierge du château de Greavesbury, où elle put jouir d'une retraite heureuse et tranquille.

13

Dans lequel notre chevalier entrevoit une lueur passagère de bonheur, et ne peut le réaliser.

Les succès de sir Greaves, dont nous avons parlé avec détail dans le dernier chapitre, ne pouvaient manquer de donner une haute idée de sa personne, non-seulement à ceux qui le connaissaient particulièrement, mais encore au peuple de la ville, auquel il n'était pas tout-à-fait étranger. La multitude se rendit devant la maison où il habitait, et manifesta son approbation par de longues acclamations. Le capitaine sentait croître à chaque instant son admiration pour son respectable patron, et était plus que jamais déterminé à suivre ses traces dans le chemin de la chevalerie. Fillet et son ami le légiste ne pouvaient se défendre de concevoir une certaine affection, et même une profonde estime

pour la haute vertu, la personne et les nobles qualités du chevalier, malgré le mélange de folie ou de bizarrerie qui les obscurcissait. Sir Launcelot lui-même ; par un sentiment d'amour-propre, était enorgueilli de l'heureux résultat de son aventure, et plus que jamais convaincu que la profession de chevalier errant pouvait s'exercer, même en Angleterre, à l'avantage de la nation. M. Clarke était la seule personne de la compagnie qui parût différer de sentiment au milieu de la satisfaction générale. Ce n'était pas sans de bonnes raisons qu'il avait adopté cette maxime, que chevalerie errante et folie étaient des choses tout-à-fait analogues, et que la folie, quoique présentée sous le jour le plus favorable, ne pouvait changer sa nature, et n'en était pas moins une perversion du sens commun pour le reste de la vie. Il reconnut sans peine combien la cervelle de son oncle avait été plus fortement frappée des heureux résultats que la magnanimité bienveillante de sir Launcelot avait obtenus dans sa dernière aventure, et il commença à craindre sérieusement qu'il ne fût bientôt tout-à-fait nécessaire d'avoir recours à une commission d'enquête pour constater sa folie, ce qui pouvait non-seulement produire un effet fâcheux pour la famille des Crowe, mais encore avoir pour conséquence d'invalider les dispositions que le capitaine avait déjà faites en faveur de notre jeune procureur.

La perplexité où le jetaient ces réflexions le détermina à recourir à l'appui de notre héros. Il exposa les fâcheuses conséquences qui pouvaient résulter de l'obstination de son oncle à poursuivre l'exécution d'un plan si étranger à ses habitudes et à ses facultés personnelles. Il le supplia, au nom du ciel, de le détourner d'un pareil projet, soit par le raisonnement, soit par l'autorité ; car, de tous les hommes, le chevalier était le seul qui eût acquis assez d'ascendant sur son esprit pour qu'il consentît à écouter ses re-

montrances avec respect et soumission. Notre aventurier n'était pas si fou, qu'il ne reconnût et n'approuvât la justesse de ces remarques ; et il s'empressa d'employer toute son influence sur Crowe, pour le dissuader d'une entreprise aussi extravagante. Il profita de la première occasion où il se trouva seul avec le capitaine, pour lui faire connaître son sentiment à cet égard. « Capitaine Crowe, lui dit-il, vous êtes donc décidé à vous lancer dans la carrière de la chevalerie errante ?... » « Je le suis effectivement, répondit le marin, avec l'aide de Dieu, voyez-vous, et du vent, et moyennant que tout soit favorable. » « Que veux-tu dire par ces mots, reprit le chevalier, avec un ton solennel et une colère affectée ? Sans le secours du ciel nous ne sommes que vanité, faiblesse, sottise et ignorance ; mais si tu es résolu à embrasser la vie de chevalier errant, il faut que tu me dises quels sont tes doutes, ton désir, ton espoir ou ton sentiment relativement aux obstacles que le vent ou la tempête, le feu ou l'eau, le fer ou la faim, le danger ou les contre-temps, peuvent te présenter dans ta carrière. Lorsque le devoir de ta profession l'exigera, tu dois être prêt à t'élancer seul sur une réunion innombrable d'hommes armés. Il te faudra monter à l'assaut sur la brèche, et y monter devant des batteries portant la destruction et la mort. Chaque pas que tu feras t'exposera à l'horrible explosion des mines souterraines qui, en éclatant, te feront sauter en l'air et te déchireront en mille pièces, pour être la pâture des oiseaux de proie. Il faudra te précipiter dans des cavernes remplies de crapauds venimeux et de serpens qui t'effraieront de leurs affreux sifflemens. Tu devras te plonger dans des lacs de soufre embrasé. Tu devras t'abandonner à l'Océan dans de frêles barques quand les flots écumans, élevés comme les plus hautes montagnes, rouleront impétueusement, quand les éclairs brilleront, quand le tonnerre grondera,

quand les vents déchaînés souffleront comme s'ils voulaient confondre les élémens, bouleverser l'air et l'eau, la terre et le feu, et ramener la nature à l'anarchie du chaos primitif. Quand tu seras ainsi engagé, il te faudra diriger ta proue directement contre la fureur de la tempête et braver le courroux des flots, pour arriver au port de ta destination, malgré la distance de plusieurs milliers de lieues. Il te faudra..... »

« Cessez, cessez, frère ! s'écria l'impatient Crowe ; vos idées sont trop exaltées ; et si vous alliez toujours de ce train, je ne pourrais pas vous suivre long-temps, et je serais forcé de virer de bord. Quant à votre armée, vos brèches, et vos sauts en l'air, voyez-vous, vos caves, vos cavernes, vos crapauds et vos serpens qui sifflent, votre soufre embrasé, vos mines souterraines et vos flots écumans, nous voulons en courir le hasard. Je n'en fais pas plus de cas que d'un vieux mât pourri... Mais pour ce qui est de faire route avec vent debout, frère, je vous en demande pardon..., mais, sans vous offenser, j'espère, je prétends être un vieil enfant de la mer, voyez-vous..., et je veux être damné, si vous ou tout autre chevalier errant qui a mangé du biscuit, a jamais navigué avec un vaisseau à trois mâts dans cinq points du vent, sans louvoyer..... Non, non, frère aucune de vos plaisanteries sur les voyages..... Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais diriger un vaisseau..... » « Plaisanteries ! s'écria le chevalier, se levant tout à coup et portant la main sur la garde de son épée ; quoi ! vous suspectez ma sincérité ? »

Crowe, le croyant véritablement en colère, l'interrompit avec empressement en disant : « Non, non, en vérité,... sur mon âme, je ne veux pas dire que vous ayez menti, frère, battez-moi plutôt... J'ai dit seulement que c'était une chose impossible que de

vouloir naviguer avec vent debout. » « Et moi je te répète, reprit le chevalier, qu'il n'y a rien d'impossible au véritable chevalier errant animé et inspiré par l'Amour. » « Et moi je te dis, s'écria le capitaine, que s'il est vrai que l'Amour prétende tourner ses voiles contre le vent, il n'est pas marin, voyez-vous ! mais un morveux, un enfant, un imbécile, qui ne sait pas distinguer un chat d'un cabestan. Non, il ne le sait pas… »

« Celui qui n'est pas convaincu que l'Amour est un pilote infaillible, ne doit pas s'embarquer pour le voyage de la chevalerie ; car, après la protection du ciel, c'est à l'Amour que le chevalier doit toutes ses prouesses et sa gloire. Au nom seul de sa maîtresse, son bras trouve une nouvelle vigueur. Le souvenir de sa beauté fait passer dans son cœur les sentimens les plus héroïques, le courage le plus élevé ; tandis que l'idée de sa pureté l'enveloppe comme un charme divin, et le rend invulnérable à l'épée de son ennemi. Un chevalier sans une maîtresse est un corps sans âme, ou tout au moins un monstre dans l'ordre naturel, un pilote sans boussole, un vaisseau sans gouvernail, et qui doit être ballotté çà et là, sur les vagues des malheurs et des disgrâces. »

« Est-ce tout ? reprit le marin. Je vous ai déjà dit que j'avais une maîtresse, une fille aussi sincère qu'aucune autre qui ait couché dans un hamac. Et quoiqu'elle ait pu y être un peu secouée, cela ne fait rien ; voyez-vous… elle n'en a pas moins de mérite ; et je la garantis parfaite. »

« Dans votre opinion, dit le chevalier, elle doit être un modèle de beauté et de vertu ; mais comme vous venez vous-même de la priver de cette dernière qualité, vous devez au moins maintenir que ses charmes sont incomparables, et que sa personne est sans

modèle. » « Aussi fais-je, dit le marin. Je soutiens qu'elle marche aussi bien qu'une frégate de cinquante canons portant toutes ses voiles par un vent largue. »

« À ce compte, reprit le chevalier, elle doit rivaliser d'attraits avec celle que j'adore ; mais je déclare que cela est impossible. Les perfections de mon Aurélia sont tout-à-fait surnaturelles ; et, comme deux soleils ne peuvent briller du même éclat dans la même sphère, j'affirme, je soutiens, et je prouverai, au péril de ma vie, que votre maîtresse n'est auprès de la mienne que ce qu'est un ver luisant, en comparaison du soleil en plein midi, une veilleuse auprès de la pleine lune, l'œil terne d'un maquereau auprès d'une perle orientale. »

« Écoutez, mon frère, répliqua le capitaine ; il ne faut pas me dire des choses désagréables ; si nous commençons à nous quereller, je peux vous en dire de plus désagréables encore ; et, puisque vous barbouillez ma bien-aimée Bessalia, je peux bien en faire autant à votre maîtresse Aurélia, que je n'estime pas plus que du mauvais bœuf et du mauvais lard salés, ou du stockfisch puant. »

« C'en est trop ; finissez ! un pareil blasphème ne peut rester impuni. En considération de ce que nous avons mangé à la même table, et entretenu des relations amicales, quoique pendant fort peu de temps, je ne demanderai pas le combat avant que vous ne soyez bien et dûment préparé. Rendez-vous à la grande ville la plus prochaine, où vous pourrez vous procurer un cheval avec tout son équipement, ainsi que des armes offensives et défensives ; vous prendrez un écuyer fidèle, et choisirez un emblème et une devise. Déclarez vous-même que vous êtes un membre de la chevalerie, et proclamez la beauté de celle qui est

la maîtresse de votre cœur. Je ferai une tournée ; et, dans quelque endroit que le sort nous fasse rencontrer, nous engagerons, à armes égales, un combat à mort, qui décidera et terminera cette querelle. »

Après ce discours, notre aventurier se retira de la manière la plus imposante dans une autre chambre ; et Crowe, fortement courroucé, faisait claquer ses doigts en signe de menace. L'honnête Crowe se croyait lui-même indignement traité par un homme auquel il avait témoigné tant de soumission et de respect ; et, après avoir proféré mille juremens à l'usage des marins, il alla à la recherche de son neveu pour lui donner connaissance de cette malheureuse affaire.

Pendant ce temps, sir Launcelot, après avoir ordonné son souper, se retira dans sa chambre, où il put donner un libre cours aux tendres émotions de son cœur. Il se rappela toutes les expressions passionnées qui avaient animé sa correspondance avec la charmante Aurélia. Il ne put se souvenir sans horreur de la lettre cruelle qu'il avait reçue de cette jeune lady, renfermant une renonciation si positive à son attachement, déclaration si peu concordante avec son caractère et sa conduite antérieure. Il se livra avec autant d'inquiétude que d'étonnement à des réflexions sur la dernière aventure de la voiture, d'après le rapport de M. Clarke ; et il se sentit dévoré du désir d'éclaircir un mystère si intéressant pour l'ardente passion qui maîtrisait son cœur. Toutes ces différentes considérations produisirent dans son esprit une agitation qui, en se calmant, dégénéra en une rêverie mêlée de crainte et d'espérance. Il en fut tiré par l'arrivée de son écuyer, qui entra dans sa chambre, la figure toute ensanglantée, et s'assit devant lui sans dire un seul mot. Lorsque Le chevalier

lui eut demandé quelle était la livrée qu'il portait..., il répondit : « C'est la livrée de votre honneur que je porte... ; c'est pour vous que ceci m'a été donné, et j'espère que vous voudrez bien m'en tenir compte. Ensuite il instruisit son maître que deux officiers de l'armée, étant, entrés dans la cuisine, avaient exigé qu'on leur donnât pour leur souper le repas que sir Launcelot avait commandé ; que lui Crabshaw, ayant rejeté cette demande, un d'eux avait pris la pelle, et l'avait battu jusqu'au sang ; que, lorsqu'il leur eut dit qu'il appartenait à un chevalier errant, et les eut menacés de la vengeance de son maître, ils l'injurièrent et le maltraitèrent, l'appelant Sancho, et lui donnant d'autres vilains noms ; qu'enfin ils le chargèrent de dire à son maître don Quichotte que, s'il s'avisait de faire du bruit, ils l'enfermeraient dans sa cage de fer, et feraient l'amour avec sa maîtresse Dulcinée. Ils s'imaginent trouver en vous un sot comme votre écuyer... Oui, sans doute, tel maître tel valet ; mais j'espère que vous opposerez un Roland à leur Olivier. »

« Misérable ! s'écria le chevalier, non, non, il n'y a nul doute, tu as provoqué ces braves militaires par tes impertinences ; et ils t'ont châtié comme tu l'as mérité. Je te le dis, Crabshaw, ils m'ont sauvé l'embarras de te punir par mes propres mains ; et il est fort heureux pour toi, qui retombes si souvent en faute, qu'ils se soient chargés de ce soin ; car si par égard pour moi, ils avaient fait grâce à ton insolence et à ta grossièreté, j'en jure par le ciel, j'aurais fait sur toi, à la face de toute la terre, un exemple utile à tous les écuyers impudens. Va-t'en donc, drôle que tu es ; laisse en paix les officiers de Sa Majesté qui peut-être sont fatigués par le service pénible qu'ils font pour leur pays ; laisse-les profiter du souper qui avait été préparé pour moi, et que je puisse me livrer en paix à mes méditations ! »

Crabshaw ne se fit pas répéter deux fois cet ordre positif, et s'empressa d'y obéir, grommelant entre ses dents, qu'à l'avenir il ne se mêlerait plus de défendre les intérêts des autres ; mais il ne put s'empêcher de former en lui-même quelques doutes injurieux à la valeur de son maître, et de penser qu'il était un de ces Hectors qui brillent dans certains jours de combat, mais ne sont pas également disposés tous les jours à se battre.

Le chevalier, après avoir fait un repas fort léger, s'était retiré pour prendre un peu de repos. Il jouissait à peine depuis quelques instans d'un agréable sommeil, lorsqu'il fut éveillé par des coups frappés à la porte de sa chambre : « Je demande pardon à votre honneur, dit l'hôtesse, mais il y a en bas, dans la cuisine, deux personnages très-malhonnêtes qui mettent le désordre dans toute ma maison. Non contens de s'être emparés insolemment du souper qui vous était destiné, ils montrent la plus grande grossièreté envers deux jeunes ladys qui viennent d'arriver, et qui ont demandé une chaise de poste pour continuer leur voyage. Elles n'osent pas ouvrir leur porte pour s'en aller ; et le jeune avocat a failli être tué pour avoir pris leur défense. »

Quoique sir Launcelot eût refusé de s'occuper de l'insulte qui avait été dirigée contre lui-même, aussitôt qu'il apprit que des dames étaient dans l'embarras, il se leva sur-le-champ, se vêtit à la hâte, ceignit son épée, et s'avança d'un pas assuré vers la cuisine, où il trouva Tom Clarke engagé dans une dispute très-vive avec deux jeunes gens revêtus d'uniformes, qui le traitaient avec le dernier mépris. Tom s'efforçait de leur persuader que, d'après la constitution anglaise, l'autorité militaire est toujours subordonnée au pouvoir civil, et que leur conduite envers deux jeunes femmes sans appui, non-seulement était indigne d'honnêtes

gens, mais encore positivement contraire à la loi, tellement qu'ils pourraient être poursuivis pour insulte, par une action en dommages. Les deux furieux ne répondirent à ces observations que par une explosion d'horribles juremens accompagnés de menaces, qui mettaient notre légiste en souci pour ses oreilles.

Pendant qu'un de ces messieurs ne négligeait rien pour intimider l'honnête M. Clarke, l'autre frappait à tour de bras à la porte de la chambre où les deux ladys s'étaient retirées, et demandait à entrer ; mais il ne recevait pour réponse que des cris de frayeur. Sir Launcelot, s'avançant vers cet incivil personnage, l'apostropha en ces termes, du ton le plus grave « Assurément, si je n'en avais la conviction par mes propres yeux, je n'aurais jamais cru que des personnes qui ont l'extérieur de gens bien élevés, et qui tiennent de Sa Majesté un emploi honorable dans son armée, pussent oublier à ce point les règles de conduite pratiquées dans la société, le respect que l'on doit aux lois, l'humanité qui est un devoir envers nos semblables, et les égards délicats pour le beau sexe, qui sont au fond du cœur de tout honnête homme, et distinguent particulièrement les militaires. À quelle protection aura donc recours cette partie la plus aimable et la plus faible de l'espèce humaine, si elle se voit insultée et outragée par ceux dont le devoir est de veiller à sa sûreté, et de la protéger contre l'injure et la violence ? Quel droit avez-vous, vous ou qui que ce soit sur la terre, d'exciter des querelles dans une maison publique, qui doit être considérée comme un temple consacré à l'hospitalité ? de troubler le repos de ceux qui l'habitent, dont quelques-uns, peut-être, sont épuisés de fatigue ? de troubler des sujets du Roi, dans le cours de leur voyage entrepris pour des motifs légitimes ? Enfin, quelle autre impulsion que le sentiment le plus vil peut vous porter à violer l'asile et jeter la terreur dans l'âme de deux jeunes

femmes faibles et sans appui, qui, sans nul doute, cèdent à l'empire de quelque cruelle conjoncture qui les expose, n'étant pas accompagnées, au danger de rencontrer pendant la nuit des voleurs de grand chemin. »

« Écoutez, don Bethléem, dit le capitaine, en s'approchant et jetant son chapeau à la figure de notre chevalier ; quand vous seriez encore plus fou que le monarque couronné de paille qui est à l'hôpital de Moorfields, je ne m'en soucie guère ; mais, Dieu me damne ! ne faites pas l'impertinent, autrement je vous armerai chevalier avec un bon bâton appliqué en croix sur vos épaules. » « Comment ! mauvais garnement ! s'écria le chevalier. Puisque vous connaissez si peu la politesse, je veux vous donner une leçon qu'il ne vous sera pas facile d'oublier. » En disant ces mots, il tira son épée, et dit au militaire de se mettre en garde.

Le lecteur a vu peut-être la physionomie d'un homme ayant des fonds à la banque, lorsque les rebelles étaient à Derby, ou les traits d'un poëte arrêté par le bailli, ou ceux d'un aldermann dont le banquier vient de suspendre ses paiemens ; s'il a vu un de ces phénomènes, il pourra alors se faire une idée de l'expression qui se fit remarquer sur la figure de ce fougueux capitaine, lorsque l'épée nue de sir Launcelot brilla devant ses yeux ; loin de faire aucune tentative pour montrer la sienne, qui, par parenthèse, était d'une longueur démesurée, il resta sans mouvement comme une statue, ses regards fixes peignant la terreur et l'étonnement. Son compagnon, saisi d'une égale frayeur, voyant que l'affaire pouvait devenir très-sérieuse, s'avança avec la contenance la plus humble, assurant sir Launcelot qu'ils n'avaient aucune intention de chercher querelle, et que ce qu'ils avaient fait était seulement par pure plaisanterie.

« Avec de pareilles plaisanteries, s'écria le chevalier, vous jetez le trouble dans la société ; vous attirez sur vous le mépris universel, et vous déshonorez le corps auquel vous appartenez ; je reconnais actuellement la vérité de cette observation, que la cruauté est toujours la compagne de la lâcheté. Mon mépris se change en pitié ; mais, comme vous tenez probablement à de bonnes familles, j'exige que ce jeune homme mette l'épée à la main, et se conduise de manière à ce qu'il s'affranchisse du reproche le plus infâme que puisse encourir un officier… » « Dieu soit loué ! Monsieur, reprit l'autre, nous ne sommes pas des officiers, mais les apprentis de deux merciers de Londres, et nous voyageons pour eux. Nous ne sommes capitaines que pour le voyage ; et nous avons pris un uniforme afin de nous procurer en route plus de considération. »

Le chevalier dit qu'il était satisfait, pour l'honneur de l'habit militaire, de trouver en eux des imposteurs ; mais qu'ils méritaient d'être punis pour avoir eu l'audace de s'arroger un rang qu'ils n'avaient pas le courage de soutenir.

Àpeine avait-il prononcé ces mots, que M. Clarke, s'approchant de celui de ces deux bravaches qui l'avait menacé de lui couper les oreilles, lui cracha sur la figure, ce qui ne laissa pas que de lui causer une certaine humiliation. Quant à Timothy, qui conservait de la rancune de sa tête cassée et de son souper enlevé, il salua l'autre d'une politesse à la manière d'Yorksire, qui le renversa sur le corps de son camarade : en un mot, nos deux prétendus officiers furent rudement secoués pour leur présomption d'usurper un titre qui leur convenait si peu.

Pendant le temps que Clarke et Crabshaw étaient occupés à cette exécution exemplaire, les jeunes dames traversèrent la cui-

sine si rapidement, que le chevalier eut à peine le temps de les apercevoir par derrière, et elles disparurent avant qu'il pût leur offrir ses services. La vérité est qu'elles ne craignaient rien tant au monde que d'être reconnues, et qu'elles avaient saisi la première occasion favorable pour se glisser dans la chaise de poste qui les attendait depuis quelque temps dans la cour.

M. Clarke fut beaucoup plus déconcerté que notre aventurier par leur évasion si subite. Il courut avec le plus grand empressement vers la porte ; et, voyant qu'elles étaient parties, il revint auprès de sir Launcelot, en disant : « Dieu nous soit en aide, monsieur ! avez-vous vu qui c'était ? » « Qui ? que dites-vous ? s'écria le chevalier tout ému et rougissant de son inquiétude. Les connaissez-vous ? » « Une d'elles, répondit Tom, est Dolly, la fille de notre ancienne hôtesse du Lion-Noir… Je l'ai reconnue lorsqu'elle est arrivée, quoiqu'elle fût très-bien habillée avec une robe de taffetas vert, ce qui, je vous assure, monsieur, la rendait fort jolie… Je n'ai jamais vu une plus agréable créature. Quant à l'autre, elle paraît être une dame de qualité ; mais je serais fort embarrassé de vous dire si elle est vieille ou jeune, belle ou laide, car elle était voilée… Je n'ai eu tout juste que le temps de saluer Dolly, et de lui faire quelques questions… Mais tout ce qu'elle a pu me dire, c'est que le nom de la dame voilée était miss Meadows, et qu'elle l'avait prise à son service en qualité de femme de chambre. »

Àce nom de miss Meadows, sir Launcelot, dont les esprits avaient été dans une violente agitation, se calma et reprit sa sérénité. Il commençait à faire part à M. Clarke du dialogue qui avait eu lieu entre lui et le capitaine Crowe, lorsque l'hôtesse l'interrompit, et s'adressant à notre chevalier errant, lui dit : « J'ai eu

l'honneur de recevoir souvent des ladys du premier rang au Cerf-Blanc, des vieilles, des jeunes, les unes fières, les autres res, des jolies ; d'autres avec des figures ordinaires ; mais je n'ai jamais rien vu de comparable à miss Meadows. Juste ciel ! je crois que c'est plus qu'une créature humaine… Si votre honneur avait pu la voir, vous auriez dit que c'est une vision du ciel, un chérubin de beauté !… Quant à moi, j'ai peine à m'imaginer que ce n'est pas un songe. Elle est si douce, si affable, d'un si bon naturel, si généreuse ! Je dis que la jeune fille qui accompagne cette créature céleste est bien heureuse… Mais cette pauvre jeune lady si aimable paraît avoir du chagrin, car des larmes coulaient le long de ses joues, et paraissaient aux yeux de tout le monde être des perles orientales. »

Sir Launcelot écoutait avec intérêt tous ces détails qui lui rappelaient sa chère Aurélia ; et, poussant un profond soupir, il se retira dans son appartement.

14

Qui fait voir que celui qui tient la coupe sur ses lèvres n'est pas toujours sûr de boire.

Celui qui a ressenti le doute, la jalousie, la colère, l'humiliation, l'espérance, le désespoir, l'impatience, et, en un mot, toutes les différentes agitations produites par l'amour, pourra se faire une idée du chaos d'inquiétudes dans lequel sir Launcelot fut plongé pendant toute la nuit, sans trouver un moment de repos, ni de relâche à ses peines. Quelquefois il formait la résolution d'employer tout ce qu'il possédait de force et d'adresse à décou-

vrir l'asile où Aurélia était confinée, afin de la délivrer de l'esclavage dans lequel il la supposait retenue. Mais, lorsque son cœur battait de plaisir par l'idée anticipée d'un pareil succès, l'abattement s'emparait de lui tout à coup, et toute son ardeur s'évanouissait, au souvenir de la fatale lettre, écrite et signée de cette main si chère, qui avait détruit toutes ses espérances, et porté le premier trouble dans sa raison. Les émotions excitées par ce souvenir furent si vives, qu'il se jeta hors de son lit ; et, le feu de la cheminée n'étant pas encore éteint, il y alluma une chandelle, afin de pouvoir repaître encore une fois sa douleur par la lecture de la lettre originale, qu'il conservait bien soigneusement dans une petite boîte, avec l'anneau qu'il avait reçu de la mère de miss Dolly, et qui était renfermée dans son portemanteau ; après l'avoir ouvert avec empressement, il en tira le fatal papier, et lut ce qui suit :

« Pénétrée de reconnaissance pour les sentimens que vous m'avez témoignés, et pour la sollicitude avec laquelle vous cherchez toutes les occasions de me donner des preuves convaincantes de votre attachement, j'éprouve quelque répugnance à vous donner connaissance d'une résolution que très-probablement vous n'apprendrez pas sans en ressentir un peu de contrariété. Mais cette affaire est devenue d'un si grand intérêt, que je me vois forcé de vous déclarer que, quelque agréables que vos propositions aient pu être à ceux à qui j'ai cru qu'il était de mon devoir de complaire par une soumission que la raison commandait ; et quoique vous ayez pu vous flatter de quelque succès par les apparences bienveillantes avec lesquelles j'ai accueilli vos prévenances, je pense qu'il est nécessaire aujourd'hui de m'expliquer ouvertement, et de vous assurer que je ne puis, sans faire le sacrifice de mon repos, continuer à recevoir vos lettres ; et que la plus

grande preuve que vous puissiez me donner de votre intérêt, est d'abandonner une poursuite, qui, en aucune manière, ne peut se concilier avec le bonheur de

« Aurélia Darnel. »

Après avoir prononcé à haute voix les mots qui exprimaient si positivement cette résolution, il remit en place ce cruel écrit. Il en connaissait trop bien les caractères, pour conserver aucun doute sur la main qui les avait tracés ; il se rejeta sur son lit, dans l'accès d'un désespoir mêlé de colère. Celle-ci prenant le dessus, il résolut de se lancer de nouveau dans la carrière des aventures, et de chercher à oublier, dans les exercices de la chevalerie errante, la cruauté de sa maîtresse.

Telle était la résolution qui dirigeait ses pensées, quand, en se levant le matin, il donna ordre à Crabshaw de seller Bronzomarte, et demanda le compte de sa dépense. Avant qu'on pût le satisfaire, la bonne hôtesse entra dans sa chambre, et lui dit, avec l'air du plus grand intérêt, que la pauvre jeune lady, miss Meadows, avait laissé tomber son portefeuille dans la chambre voisine, et qu'elle l'avait trouvé ; effectivement elle le lui présenta sans être ouvert.

Notre chevalier voulut avoir pour témoins mistress Oakley et son fils. Il ouvrit le portefeuille sans lire un seul mot de son contenu, et trouva qu'il renfermait cinq billets de banque de la valeur de deux cent trente livres sterling. Jugeant bien vite que la perte d'une pareille somme pouvait mettre sa propriétaire dans le plus grand embarras, et réfléchissant que c'était précisément une circonstance qui réclamait l'intervention et le secours de la chevalerie, il déclara qu'il se chargeait de remettre lui-même le por-

tefeuille dans les mains de miss Meadows. Il demanda qu'on lui indiquât le chemin qu'elle avait suivi, parce qu'il voulait aller à sa recherche sans perdre un seul moment. Ce ne fut pas sans quelques difficultés qu'il put obtenir des renseignemens du postillon, auquel on avait recommandé le secret, et qui avait été généreusement récompensé de la discrétion qu'il avait promise. La même méthode fut employée avec succès pour en tirer la vérité. Il se chargea de conduire sir Launcelot, qui, pour aller plus vite, loua une chaise de poste, et partit immédiatement, laissant l'ordre à son écuyer de suivre ses traces avec les chevaux.

Cependant, quelque diligence qu'il fasse, il est nécessaire pour la satisfaction du lecteur, que nous devancions sa voiture, et que nous fassions une visite aux dames avant son arrivée. D'abord, sans aucune circonlocution ni préambule, nous le préviendrons que miss Meadows n'était autre que ce modèle de beauté, de perfection, de bonté, l'incomparable miss Aurélia Darnel. Elle s'était soumise pendant plusieurs années, avec une résignation dont elle seule était capable, à tous les genres d'oppression que la tyrannie de son oncle put imaginer, et que son pouvoir illimité de tuteur lui donnait le droit de mettre en pratique ; jusqu'à ce qu'à la fin il en vînt à un tel degré de despotisme, qu'elle ne put le supporter davantage. Il avait formé le projet de marier sa nièce avec certain Philip Sycamore, jeune homme de qualité, qui possédait des biens assez considérables dans le nord de la province. Il aimait la personne d'Aurélia mais il était encore plus épris de sa fortune. Il avait recherché cette alliance et l'appui de l'oncle Anthony, par certaines concessions qui ne pouvaient être que très-agréables à un homme immoral, qui aurait rencontré beaucoup de difficultés à rendre ses comptes de tutelle.

En conséquence de cette perspective de la félicité conjugale, Sycamore avait reçu un accueil comme le rencontrerait un gendre futur dans toute autre famille du royaume. Il était de bonne naissance, grand, bien fait, et fortement constitué ; sa figure était belle, mais sans expression, et annonçait plutôt de la simplicité qu'un mauvais naturel. Son éducation n'avait pas été négligée ; et il avait hérité d'un revenu de cinq mille livres sterling. Miss Darnel cependant avait eu assez de sagacité pour le pénétrer et le mépriser, comme un composé bizarre d'avarice et de profusion, d'absurdité et de bon sens, de timidité et d'impudence, de présomption et de défiance de soi-même, de grossièreté et d'ostentation, d'insolence et de bon naturel, d'audace et de lâcheté.

Il était continuellement entouré et volé par une certaine vermine à laquelle on donne le nom d'enfans de la joie ; ils le menaient à la lisière comme le géant qui, dans l'enfance, tette sa nourrice ; se moquaient de lui, même en sa présence, le calomniaient sans cesse et le plaçaient dans mille positions ridicules, pour l'amusement du public : et cependant il connaissait leur dépravation, voyait leurs intrigues, détestait leur morale et méprisait leur indélicatesse. Il était tellement subjugué par son indolence et ses habitudes avec de pareils fous, qu'il se serait plutôt promené en leur compagnie dans un fossé bourbeux et plein de ronces, que de passer seul sur un pont commode. Il se jetait lui-même dans mille embarras, qui étaient la conséquence naturelle d'une fausse première démarche. Il le voyait clairement, et n'avait pas assez de résolution pour l'éviter.

Tel était le caractère de sir Sycamore, qui se déclarait le rival de sir Launcelot Greaves dans les bonnes grâces de miss Aurélia

Darnel. Il avait persévéré dans sa recherche avec plus de constance qu'il n'en avait montré dans nulle autre conjoncture. Ses extravagances le mettant souvent à la gêne, il était stimulé par ses besoins, et animé par sa vanité, qui était adroitement mise en jeu par ses compagnons, parce qu'ils espéraient partager le produit de son succès. Ces motifs prenaient une nouvelle force par les pressans et continuels encouragemens d'Anthony Darnel, qui, voyant approcher l'époque de la majorité de sa nièce, pensait qu'il n'avait pas de temps à perdre pour assurer ses propres intérêts, et enlever pour jamais Aurélia aux espérances de sir Launcelot, contre lequel sa haine avait redoublé de violence. Aurélia, se montrant rebelle à toutes ses remontrances, à l'épreuve de tous ses mauvais traitemens, et fermement prononcée contre son union avec Sycamore, il entreprit de détacher ses pensées de sir Launcelot, en inventant des anecdotes pour calomnier sa constance et son honorable caractère, et finalement en rassemblant les preuves et les divers exemples de sa démence, qu'il circonstanciait avec une malicieuse exagération.

En dépit de tous ses artifices, il ne pouvait parvenir à vaincre ses objections contre l'alliance proposée, et en conséquence il crut devoir changer ses batteries. Au lieu de la jeter dans les bras de son ami Sycamore, il résolut de la retenir en son pouvoir, en vertu d'un droit légal, qui l'investirait du maniement de sa fortune, sans rendre aucun compte. Il s'agissait de l'accuser de folie. Il espérait faire nommer une commission d'enquête, toute subordonnée à sa volonté, et, par le résultat, être commis seul à la garde de sa personne, et à l'administration de ses biens, dont il serait alors le seul légal héritier.

Sa première mesure pour parvenir à l'exécution de son projet, fut de placer Aurélia sous la direction et l'autorité d'une vieille duègne qui avait été autrefois l'entremetteuse de ses plaisirs. Il n'eut plus à son service que de nouveaux domestiques, auxquels on fit entendre, à leur entrée, que la raison de la jeune lady avait éprouvé quelque altération.

Une impression de cette nature. s'établit facilement parmi des domestiques, lorsque le maître de la maison croit qu'il est de son intérêt de soutenir son imposture. La mélancolie que la captivité avait naturellement causée à Aurélia, et la vivacité de son ressentiment pour les mauvais traitemens qu'elle avait essuyés, furent considérés comme des effets de sa maladie, par la perfide adresse d'Anthony et par la prévention de ses domestiques ; et la même interprétation s'attacha à ses paroles et à ses actions les plus indifférentes.

Le bruit de l'aliénation l'esprit de miss Darnel fut répandu avec soin par des demi confidences, et parvint bientôt aux oreilles de M. Sycamore, qui ne fut nullement satisfait de cette nouvelle. Comme il connaissait les dispositions perverses d'Anthony, il douta de la vérité de ce rapport ; et, ne voulant pas se voir enlever un trésor si précieux, il se concerta avec ses confidens habituels ; résolut, avec leur secours, de mettre la prisonnière en liberté, et de faire ainsi tourner l'aventure à son profit ; car il raisonnait de cette manière : Si elle jouit en effet de son bon sens sa reconnaissance doit agir en ma faveur ; et la prudence même lui conseillera de se jeter dans l'asile que je lui offre contre les mauvais desseins de son oncle ; si, au contraire, elle est réellement privée de sa raison, il ne me sera pas très-difficile de la décider au mariage ; et je deviens alors le maître de sa fortune.

Ce plan était assez bien combiné ; mais Sycamore n'avait pas assez de discrétion pour le garder en lui même ; par faiblesse ou par vanité, il divulgua son projet. Il fut communiqué immédiatement à Anthony, qui prit ses précautions en conséquence. Comme il était infirme, et par conséquent hors d'état d'opposer la force à des gens hardis, tels qu'il savait être les satellites de Sycamore, il prépara pour sa pupille une retraite ignorée, dans la maison d'un vieux gentilhomme, son ami depuis l'enfance, dont il trompa la crédulité par la fiction de sa prétendue aliénation d'esprit, et qu'il amusa par le prétexte de desseins dangereux sur sa personne. Le gentilhomme, ainsi endoctriné et prévenu, était venu avec sa voiture et ses domestiques pour recevoir Aurélia et sa gouvernante dans une maison tierce, où elle avait été transférée, en secret, de l'habitation de son oncle ; et c'est dans ce voyage qu'elle avait été si inopinément protégée contre la violence des voleurs, par l'intervention et la valeur de notre aventurier.

Comme il ne portait pas son casque dans cette occasion, elle reconnut ses traits au moment où il passait près de la voiture ; et, frappée de cette apparition, elle avait poussé de grands cris. Son gardien l'avait assurée que son projet était de la conduire chez elle ; mais, s'apercevant par la suite, que la voiture s'en écartait et prenait une route toute différente, se voyant de plus livrée à des étrangers, elle commença à craindre d'éprouver un sort déplorable, et son imagination conçut des soupçons et des idées qui remplirent son tendre cœur d'horreur et d'affliction. Lorsqu'elle interrogeait la duègne, celle-ci la traitait comme une insensée, l'avertissait de se tenir tranquille et de se rappeler qu'elle était sous la direction de ceux qui auraient bien soin d'elle, autant pour son avantage que pour l'honneur de sa famille. Si elle

s'adressait au vieux gentilhomme, qui n'était pas très-susceptible de tendres émotions, et qui d'ailleurs était fermement convaincu qu'elle était privée de l'usage de sa raison, il ne répondait rien, et se contentait de mettre le doigt sur la bouche, comme pour lui imposer silence.

Cette conduite mystérieuse augmentait les craintes de cette malheureuse jeune lady sans appui ; et sa terreur s'était accrue à un tel degré, que, lorsqu'elle vit Tom Clarke qu'elle reconnut de loin, elle l'appela à son secours, et même prononça le nom de son patron, sir Launcelot Greaves, s'imaginant qu'il en serait plus disposé à tenter quelque chose pour sa délivrance.

Le lecteur sait déjà de quelle manière l'entreprise de Tom et de son oncle échoua si malheureusement. Le nouveau geôlier de miss Darnel s'était arrêté dans son voyage, pour se reposer, à l'auberge du Lion noir, dont il était propriétaire, et croyait la bonne femme et sa famille entièrement dévoués à ses volontés et à ses caprices. Aurélia trouva un moment favorable pour parler en particulier à Dolly, qui avait dans son extérieur quelque chose qui prévenait en sa faveur. Elle mit une bourse dans la main de la jeune fille, et lui dit, en versant des larmes, qu'elle était une jeune lady possédant une grande fortune, en danger, comme elle le craignait effectivement, d'être assassinée. Cette confidence qu'elle fit à voix basse, pendant que sa gouvernante était à l'autre bout de la chambre, était bien suffisante pour intéresser en sa faveur la compatissante Dolly. Aussitôt que la voiture fut partie, elle s'empressa de communiquer cet avis à sa mère ; et, comme elles en conclurent naturellement que la jeune lady implorait leur secours, elles résolurent de se montrer dignes de sa confiance.

Dolly intéressa dans leur projet un bon et loyal paysan, qui s'était déclaré un de ses adorateurs ; ils se rendirent tous deux auprès de la maison du gentilhomme, où la belle prisonnière était reléguée ; ils l'attendirent en secret à l'extrémité d'un parc magnifique, où ils pensèrent naturellement qu'on lui accorderait la permission de prendre l'air. L'événement justifia leur prévoyance ; car, dès le premier jour, ils la virent s'approcher, accompagnée de la duègne. Dolly et son compagnon attachèrent leurs chevaux à un pieu, et se retirèrent dans un taillis où Aurélia ne manqua pas d'entrer. Dolly se montra aussitôt ; et, la prenant par la main, la conduisit vers les chevaux ; elle en monta un avec la plus grande promptitude, pendant que le paysan liait la duègne avec une corde dont il s'était muni dans ce dessein, lui bâillonnait la bouche, l'attachait à un arbre, et la laissait, dans cet état, livrée à ses méditations. Ensuite, il prit Dolly en croupe, et les conduisit, par des sentiers peu fréquentés, jusqu'à une auberge située sur la route de poste, où une chaise était toute prête pour les recevoir.

Il refusa d'aller plus loin, dans la crainte que son absence ne donnât lieu à quelques soupçons. Aurélia le récompensa généreusement, mais ne voulut pas se séparer de la fidèle Dolly, qui n'avait non plus aucun désir de la quitter, tant elle avait déjà conçu d'attachement pour l'aimable fugitive, quoiqu'elle ne connût ni son histoire ni son véritable nom. Aurélia jugea convenable de cacher l'une et l'autre, et prit le nom simulé de miss Meadows, jusqu'à ce qu'elle connût davantage les sentimens et la discrétion de sa nouvelle femme de chambre.

Le premier parti auquel elle s'arrêta, dans la confusion de ses idées, fut de prendre le chemin le plus sûr pour arriver à

Londres, où elle espérait trouver un asile dans la maison d'une dame de ses parentes, mariée à un célèbre médecin, connu sous le nom de Kawdle. Pour l'exécution de cette prompte détermination, elle voyageait avec la plus grande rapidité, de poste en poste, dans une voiture attelée de quatre chevaux, sans s'arrêter pour prendre de la nourriture ou du repos, jusqu'à ce qu'elle jugeât qu'il n'y avait plus pour elle aucun danger d'être atteinte. Comme elle paraissait accablée d'inquiétude et de chagrin, la bonne Dolly cherchait à porter un peu de soulagement à sa peine par quelques narrations amusantes ; et, parmi d'autres histoires beaucoup moins intéressantes, elle l'entretint des aventures de sir Launcelot et du capitaine Crowe, sur ce qu'elle en avait vu ou entendu raconter pendant le temps qu'ils séjournèrent au Lion-Noir. Elle ne manqua pas de faire mention de M. Clarke dans sa narration, en représentant sa personne et son caractère sous un aspect si favorable, qu'il parut clairement que son cœur avait reçu une vive atteinte par la force irrésistible de ses éminentes qualités.

L'histoire de sir Launcelot Greaves était un sujet qui fixait effectivement l'attention de miss Aurélia, et, autant qu'il était possible, détournait un moment ses idées du danger de sa situation présente. Elle écouta avec autant d'intérêt que d'étonnement les particularités de sa conduite depuis que sa correspondance avec lui avait cessé ; car alors même qu'elle aurait été convaincue que son union avec lui était une chose impossible, elle n'était pas d'une nature assez stoïque pour apprendre sans émotion la cruelle maladie d'un jeune homme accompli en tous points, dont les vertus extraordinaires avaient droit à sa vénération.

Lorsqu'elles eurent quitté la grande route, pris leurs précautions pour que celle qu'elles suivaient ne fût pas connue, et avancé leur voyage au point qu'elles n'étaient plus qu'à une journée de Londres, la soigneuse et prévenante Dolly, voyant Aurélia épuisée de fatigue, employa tous les efforts de son éloquence, qui était vraiment fort persuasive, en y joignant des larmes qui partaient du cœur, pour l'engager à prendre enfin quelque repos. Sa proposition ne resta pas sans succès, et le voyage fut suspendu pour une nuit. Cette trêve à une fatigue excessive fut un retard qui donna à notre aventurier le temps de les rejoindre avant qu'elles pussent arriver dans la capitale, ce vaste labyrinthe où toutes ses recherches pour retrouver Aurélia auraient été en pure perte.

Ce fut dans l'après-dîner du jour qui suivit son départ de l'auberge du Cerf-Blanc, que sir Launcelot arriva à l'auberge où Aurélia avait demandé une tasse de thé, et une chaise de poste pour se rendre au prochain relais. Par ses questions il était parvenu à suivre ses traces pendant un trajet assez long, sans songer une seule fois quelle était réellement la personne qu'il poursuivait ; et, en arrivant, il demanda à parler à sa femme de chambre. Dolly ne fut pas médiocrement surprise de voir sir Launcelot Greaves, dont le récit de M. Tom Clarke lui avait fait concevoir une très-haute idée ; mais elle le fut davantage lorsqu'il lui apprit qu'il était porteur du portefeuille contenant des billets de banque, que miss Meadows avait laissé tomber dans la maison où elle avait été menacée d'une insulte. Miss Darnel ne s'était pas encore aperçue de sa perte, lorsque sa femme de chambre, accourant auprès d'elle, lui remit son portefeuille, qu'elle avait reçu des mains de notre aventurier, et lui porta ses complimens accompagnés de

la prière d'être admis en sa présence pour lui faire en personne l'offre de ses services les plus dévoués.

On ne peut supposer que l'aimable Aurélia reçut sans émotion un pareil message de la part d'un homme que sa femme de chambre avait reconnu être le même sir Launcelot Greaves dont elle lui avait tout récemment raconté l'histoire ; mais, comme la scène qui suit réclame une nouvelle attention du lecteur, nous en différerons le récit jusqu'à un moment plus opportun, et lorsqu'il aura reposé et rafraîchi ses idées de la fatigue que leur a causée ce chapitre.

15

Présentant une entrevue qui doit être attendue par le lecteur avec intérêt et curiosité.

Le cœur de la sensible Aurélia fut étrangement agité en recevant de Dolly son portefeuille et cette prière. La nature de sa situation mit d'abord quelque confusion dans ses idées ; mais elle ne sentit pas moins en même temps qu'elle ne pouvait, sans manquer aux devoirs de la reconnaissance, se dispenser d'accorder la demande de sir Launcelot ; mais, dans le premier moment de son trouble, elle chargea Dolly de lui demander la permission de paraître avec un voile, à l'entrevue qu'il désirait, et de lui dire que des raisons particulières qui intéressaient sa tranquillité, la forçaient à prendre cette précaution. Notre aventurier se soumit de bonne grâce à cette condition préliminaire, n'ayant autre chose en vue que son respect pour ses volontés, et le devoir d'un galant homme. En conséquence, il fut admis sans plus de cérémonie.

Lorsqu'il entra dans la chambre, il ne put s'empêcher d'être frappé de la présence d'Aurélia. Elle était grandie depuis qu'il ne l'avait vue ; sa taille s'était admirablement développée ; et elle le reçut avec un air de dignité qui lui donna une haute idée de sa personne et de son caractère. Elle ne fut pas moins agitée à la vue de notre aventurier, qui était revêtu de son armure, mais avait la tête découverte. L'exercice qu'il avait fait dans ses voyages, avait répandu sur ses traits, qui étaient naturellement nobles. et expressifs, un air de vivacité et un tel éclat, que je ne crains pas d'assurer qu'il n'y avait pas dans toute l'Angleterre un couple qui pût surpasser ces deux amans en beauté personnelle et en qualités accomplies. Aurélia réalisait toutes les fables de l'antiquité sur les charmes des nymphes, des Grâces et des déesses ; et, quant à sir Launcelot, on pouvait avec justice lui appliquer ce que le divin poëte Arioste dit du prince Zerbino :

Natura il fece, e poi ruppe la stampa.
« La Nature le fit, et ensuite en brisa le moule. »

Notre aventurier, après avoir salué respectueusement la prétendue miss Meadows, lui dit que, bien qu'il se regardât comme parfaitement honoré d'être admis en sa présence, et de pouvoir l'assurer de son respect, de même qu'on adore la Divinité, quoique invisible, cependant son bonheur serait bien plus grand si elle avait la bonté de retirer ce voile importun, pour qu'il pût jouir de la vue de la divinité qu'il cachait. Aurélia ôta immédiatement son voile, en disant avec l'accent le plus séduisant : « Je ne saurais être assez ingrate, pour refuser une faveur si peu importante à un gentilhomme auquel j'ai tant d'obligation. »

L'apparition imprévue de miss Aurélia Darnel, l'éclat éblouissant. de cette beauté si parfaite, l'aimable rougeur qui colorait ses

joues, l'embarras qu'elle paraissait éprouver, toutes ces causes produisirent un effet inexprimable sur sir Launcelot Greaves ; il fut saisi d'un transport mêlé d'étonnement, d'admiration, de douleur et de respect. Il pâlit, et resta en extase devant elle, gardant le silence, et exprimant par ses regards les divers sentimens qui l'agitaient.

Aurélia partagea cet aimable désordre ; elle tremblait, et les roses paraissaient et disparaissaient tour à tour sur son teint. « Je ne puis oublier, dit-elle, que je dois la vie au courage et à la générosité de sir Launcelot Greaves, et qu'il a en même temps sauvé de la mort la plus affreuse ma chère et respectable mère… » « Plût à Dieu qu'elle vécût encore ! s'écria notre héros, avec la plus vive émotion ; elle était l'amie de ma jeunesse, elle protégeait mon amour. Mon ange gardien m'a abandonné le jour où elle est expirée ! Ses dernières volontés sont gravées profondément dans mon cœur. »

Pendant qu'il prononçait ces mots, Aurélia porta son mouchoir sur ses beaux yeux ; et, après un moment de silence, elle dit, d'une voix tremblante : « J'espère, monsieur… J'espère que vous avez… Je serais très-fâchée… Excusez-moi, monsieur, je ne puis réfléchir sur un sujet si intéressant sans être émue… » Ici, elle poussa un profond soupir qui fut suivi d'un torrent de larmes ; tandis que le chevalier avait les yeux fixés, sur elle avec l'attention la plus vive et la plus soutenue.

Lorsqu'elle eut repris un peu de calme, elle chercha à détourner la conversation. « Vous avez été bien loin depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir… J'espère que vous avez passé votre temps agréablement dans vos voyages. » « Non, madame, dit notre héros en baissant les yeux, j'ai été bien malheureux. » Alors

avec une douceur et une bonté enchanteresse, elle lui témoigna tout l'intérêt qu'elle prenait à son malheur, et lui dit qu'elle se flattait que son infortune n'était pas sans remède. Il leva les yeux et les fixa sur elle avec un regard où se peignait le plus tendre abattement. « J'ai été privé, dit-il, de la possession de ce que mon cœur avait de plus cher au monde ; j'ai désiré la mort, et j'ai été atteint par la folie… Ma raison m'a abandonné… Ma jeunesse est flétrie pour toujours. »

Le tendre cœur d'Aurélia n'en put supporter davantage ; ses genoux fléchirent, ses yeux s'obscurcirent, et elle tomba évanouie dans les bras de sa femme de chambre. Cet événement tira sir Launcelot de son abattement ; il aida Dolly à placer sa maîtresse sur un sopha, où, reprenant bientôt ses esprits, elle vit le chevalier à genoux devant elle. « Je suis encore heureux, dit-il, puisque j'ai pu vous inspirer de la compassion, tout indigne que je suis de votre estime. » « Rendez-moi justice, répondit-elle ; ma plus sincère estime a toujours été accordée au noble caractère de sir Launcelot. » « Est-il possible ! s'écria notre héros ; dès lors c'est à tort que je me suis plaint. Si j'ai pu émouvoir votre pitié et posséder votre estime, il s'en manque de bien peu que je ne touche au suprême bonheur… Mais ce peu est tout pour moi… Ô miss Darnel ! quand je me rappelle ce cher, ce triste moment… En parlant ainsi, il prit doucement sa main, pour la presser de ses lèvres, et il reconnut à son doigt ce même anneau qu'il lui avait donné en présence de sa mère, comme un gage réciproque de la foi promise. Il tressaillit, à la vue de ce bijou si bien connu, qui jeta une étrange confusion dans ses idées. « Cet anneau, dit-il, fut autrefois le gage d'un sentiment plus tendre que l'estime… » Aurélia, rougissant de cette remarque, et les yeux animés d'un feu extraordinaire, répondit sur un ton plus réservé : « Monsieur, vous sa-

vez trop bien pourquoi il n'est plus un gage de tendresse. » « Non, madame, en vérité ! s'écria sir Greaves. Dans le fond de mon cœur, j'en ai toujours conservé une idée sacrée ; je l'ai chéri avec cette ardeur, vénéré avec cette affection, qu'un dévot anachorète, avec bien moins de raison, sans doute, porte aux saintes reliques, objets de son adoration. » « Et comme ces reliques, reprit Aurélia, j'ai été insensible aux vœux qu'on m'adressait. Il aurait fallu que je fusse douée de la prescience divine pour avoir pu connaître les sentimens de votre cœur » « Ai-je jamais négligé, dit-il, l'occasion d'avouer, de répéter les expressions de l'amour le plus pur, le plus vrai, jusqu'à ce qu'on me refusât tout accès, et que je reçusse enfin ce congé si cruel et si positif… » « Il faut que je vous demande pardon, monsieur, dit-elle en l'interrompant avec vivacité, je ne comprends pas ce que vous voulez dire… » « Ce fatal arrêt, s'écria-t-il, s'il ne fut pas prononcé par votre bouche, fut du moins écrit de votre main, et me fit perdre tout espoir de conserver votre affection. » « Je ne voudrais pas, répliqua-t-elle, faire l'injure à sir Launcelot de le supposer capable d'une imposture ; mais vous me parlez de choses auxquelles je suis tout-à-fait étrangère. J'ai le droit, monsieur, de vous demander de vouloir bien ne pas m'imputer ce qui est de votre fait, la rupture d'une liaison que… je voudrais…, je désirerais plutôt… n'avoir jamais… » « Ô ciel ! qu'entends-je ? s'écria notre impatient chevalier ; ne puis-je pas vous montrer cette fatale lettre ? Quelle autre cause qu'une déclaration expresse et positive de miss Darnel aurait pu renverser les plus douces espérances qui aient jamais enivré mon âme ? Qui pouvait m'obliger à renoncer à ce but de félicité pour lequel seul j'ai désiré de vivre ? Qui aurait pu remplir mon cœur d'un chagrin, d'un désespoir inexprimable ? Quel autre motif enfin pouvait égarer ma raison,

et me rejeter de la société des hommes..., moi, pauvre abandonné, fou errant, tel que vous me voyez, prosterné à vos pieds ? Quelle cause a détruit pour moi tous les agrémens de la jeunesse, et dégradé l'illustration de ma famille ? »

Aurélia, regardant fixement son amant, lui dit : « Vous me comblez d'étonnement et d'inquiétude. On vous en a imposé si vous avez jamais reçu une pareille lettre, et vous êtes dans l'erreur, si vous avez pu croire Aurélia Darnel si insensible, si ingrate, si inconstante. »

Elle prononça ces dernières paroles avec hésitation et les yeux baissés ; un certain embarras se manifesta sur son visage, pendant que le chevalier sentait palpiter son cœur avec violence. Il imprima avec ardeur un baiser sur sa main, et s'écria en mots entrecoupés... « Est-il bien possible ?... Je rends grâces au ciel... Non, ce n'est plus une illusion... Ô madame ! puis-je vous appeler mon Aurélia ? Mon cœur est embrasé par mille idées passionnées, par mille présages... Vous le verrez ce cruel papier qui a été l'origine de tous mes maux. Il m'a accompagné constamment dans mes voyages... ; la nuit dernière j'ai nourri ma douleur par la lecture de son horrible contenu. »

Aurélia témoigna une grande impatience de se convaincre par ses yeux de cette infâme machination, car elle l'assura de nouveau que ce ne pouvait être autre chose ; mais il fut obligé de différer cette satisfaction jusqu'à l'arrivée de son domestique avec le porte-manteau... Cependant on servit le thé. Nos amans se mirent à table ; sir Launcelot la contemplait et soupirait ; Aurélia rougissait et se troublait ; et tout en eux montrait l'incertitude et l'agitation de l'amour. Dolly elle-même, par une sympathie naturelle à son bon cœur, fut saisie du même désordre d'idées. Elle

avait été témoin de leur entrevue, et profondément émue du dénoûment de cette scène. On ne pourrait exprimer quelle fut sa surprise lorsqu'elle apprit que sa maîtresse, miss Meadows, n'était autre que la célèbre Aurélia Darnel, dont elle avait entendu faire un éloge si éloquent par son adorateur Tom Clarke. Cette découverte ne fit qu'accroître son affection pour sa chère maîtresse. Elle avait versé des larmes abondantes pendant leur mutuelle explication ; et maintenant elle était tellement troublée, qu'elle pouvait à peine comprendre les ordres qu'elle recevait. Elle plaça la bouilloire sur la table et la théière sur le feu. Son étourderie, attirant l'attention de sa maîtresse, l'aida à sortir de sa position embarrassante. Elle répara de ses mains délicates les méprises de Dolly qui, continuant toujours à sangloter, dit : « Vous allez croire, milady Darnel, que je ne sais ce que je fais, mais ce n'est pas cela, c'est que je me suis trompée. » Sir Launcelot ne put s'empêcher de sourire de la simplicité de Dolly ; et lorsqu'elle fut sortie, Aurélia ne manqua pas de faire l'éloge de son bon cœur et de son attachement pour elle. D'après cette bonne recommandation, quand elle rentra dans la chambre, notre chevalier remarqua pour la première fois sa figure, et parut frappé de la régularité de ses traits. Il lui fit quelques questions auxquelles son trouble l'empêcha de répondre d'une manière satisfaisante. Il applaudit à ses égards pour sa maîtresse, et lui donna l'assurance de sa bienveillance et de sa protection. Enfin il désira savoir pour quel motif Aurélia se trouvait obligée de voyager dans un pareil équipage et avec tant de rapidité ; elle lui donna à ce sujet tous les détails qui sont déjà à la connaissance du lecteur.

Sir Launcelot frémit de colère quand il apprit combien sa chère Aurélia avait été opprimée par les perfides trames de son tuteur. Il mordit ses lèvres, promena autour de lui ses regards fu-

rieux, se leva ; et, marchant à grands pas dans la chambre : « Je me rappelle, dit-il, les dernières paroles de celle qui est maintenant une sainte dans le ciel : « Cet homme violent, mon beau-frère, qui est le seul tuteur d'Aurélia, opposera à ses désirs tous les obstacles qu'un brutal ressentiment et son implacable méchanceté pourront imaginer. » Il ne me conviendrait pas de répéter la suite de son discours ; mais elle termina par ces paroles : « Il faut laisser le reste à la disposition de la Providence… » « Quoi ! n'est-ce pas la Providence qui m'a conduit ici pour défendre et protéger Aurélia opprimée ? » Et, s'adressant à miss Darnel « Oui, divine créature, le ciel soigneux de votre repos, et prenant pitié de mes souffrances, m'a conduit ici de cette manière mystérieuse, afin que je puisse prendre votre défense contre la violence, et jouir de cette heureuse transition de la folie à la réflexion, du désespoir à la félicité. »

En disant ces mots il s'approcha de son aimable maîtresse, cette fleur éclatante de beauté, fraîche comme la rosée du matin, ce délicieux, cet admirable ornement de la nature ! Il fixa avec extase sur elle ses regards animés de l'amour le plus tendre ; s'assit à ses côtés, pressa doucement sa main dans la sienne ; il eut un moment la crainte que tout ce qu'il voyait ne fût qu'une flatteuse illusion, un effet de son délire. Il soupira, et, tournant ses regards vers le ciel, il exhala dans des mots entrecoupés le doux ravissement de son âme ; une situation si touchante était trop fatigante pour pouvoir être supportée long-temps. Aurélia détourna adroitement la conversation sur d'autres objets, afin que l'attention de sir Launcelot ne fût pas absorbée d'une manière dangereuse, et la soirée s'écoula insensiblement.

Quoiqu'il eût résolu dans le fond de son cœur de ne plus s'éloigner de la maîtresse de ses pensées, cependant il ne s'était pas encore arrêté à un plan de conduite, lorsque leur félicité fut tout à coup interrompue par des cris horribles et répétés. Un domestique de l'auberge, entrant en toute hâte, dit qu'il croyait que des scélérats assassinaient quelque voyageur sur le grand chemin. L'idée d'un pareil malheur agit comme la poudre sur notre aventurier, qui, sans réfléchir à la situation d'Aurélia, et étant hors d'état de rien voir ou de penser ni à elle, ni à tout autre objet, courut directement à l'écurie ; et, montant le premier cheval qu'il trouva sellé, sortit en un clin d'œil, n'ayant pour toute arme que son épée. Il courut précipitamment vers l'endroit d'où les cris semblaient partir, mais ils s'affaiblissaient à mesure qu'il avançait ; il ne continua pas moins à s'y diriger en s'écartant considérablement de la grande route, passant à travers champs et sautant les fossés et les haies ; et enfin s'en approcha tellement, qu'il put distinguer très-clairement la voix de son écuyer Timothy Crabshaw, demandant grâce avec les cris les plus horribles. En reconnaissant cette voix, il n'en fut que plus animé à continuer sa marche dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'enfin son cheval tomba dans un trou dont il ne put deviner l'usage ; mais il ne trouva aucun moyen praticable de l'en tirer. Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que lui-même, en s'accrochant à un mur ruiné, parvint à regagner le sol. Là, il tâta de tous côtés, dans la plus grande impatience, ne sachant où il était, très-tourmenté du sort de son malheureux écuyer, et de plus assailli d'inquiétudes relativement à Aurélia, qu'il avait abandonnée au milieu d'étrangers, saisie de frayeur et sans défense. Dans ce chaos de pensées confuses, il jugea convenable d'appeler aussi lui-même à grands cris, dans l'espérance que, s'il se rencontrait quelqu'un dans les

environs de ce lieu inhabité, il pourrait être entendu et obtenir du secours. En conséquence il se mit à crier de toute la force de ses poumons, et cet expédient eut quelque succès ; car il reçut réponse d'un ancien ami, qui n'était autre que son cheval Bronzomarte ; cet animal, reconnaissant la voix de son maître, se mit à hennir fortement d'une distance peu éloignée, et le chevalier l'entendit avec étonnement ; étant très-familier avec ce langage, il s'avança en droite ligne, et trouva son noble coursier attaché à un arbre. Sans perdre de temps, il le détacha et le monta ; il lui laissa la bride sur le cou et la liberté de choisir son chemin, dans lequel il s'élança avec la plus grande vitesse.

Ils n'allèrent pas très-loin sans entendre de nouveau les cris de Crabshaw. Tout aussitôt Bronzomarte dressa les oreilles, hennit et redoubla de vitesse, comme s'il eût été sensible au malheur de l'écuyer, et empressé de venir à son secours. Sir Launcelot, malgré toute son inquiétude, ne put se défendre d'admirer la généreuse sensibilité de son cheval. Il commença à s'imaginer qu'il était lui-même un héros de roman, monté sur un coursier ailé, doué de raison, et dirigé par quelque enchanteur qui protégeait la vertu dans le malheur. En réfléchissant sur toutes ces circonstances, il n'est pas étonnant qu'un pareil événement produisît une sorte de délire dans l'esprit de notre aventurier. Sa poursuite dura toute la nuit ; les cris, répétés de moment en moment, s'éloignaient toujours devant lui, jusqu'à ce que le jour commençât à paraître du côté de l'orient : enfin divers gémissemens le dirigèrent vers le coin d'un bois, où il trouva son malencontreux écuyer étendu sur le gazon, Gilbert mangeant auprès de lui dans la plus grande tranquillité, son casque et sa lance suspendus à l'arçon de la selle, et le portemanteau très intact sur la croupe. Le chevalier, s'avançant vers Crabshaw avec autant de surprise que

d'intérêt, lui demanda par qui il avait été placé là ? et Timothy, après un moment de silence pendant lequel il observait son maître avec des yeux égarés, répondit : « C'est par le diable. » « On pourrait croire en effet, dit sir Launcelot, qu'il a été ton guide ; j'ai suivi tes cris depuis hier au soir, je ne sais ni où, ni comment, et je n'ai jamais pu te joindre qu'en ce moment. Mais dis-moi quels sont les mauvais traitemens que tu as soufferts qui te forcent à rester dans cette pénible posture, et à pousser des cris si lamentables ? » « Je ne puis trop vous le dire, reprit l'écuyer, si ce n'est que tout mon corps est percé de mille trous, et mes chairs réduites en gelée. » « Comment ? pourquoi ? s'écria le chevalier ; quels sont les scélérats qui l'ont traité d'une manière si barbare ? Ne connais-tu pas les assassins ?... » « Je ne les connais pas du tout, reprit le piteux écuyer, mais j'ai été tourmenté par cinq cent cinquante mille légions de diables. Il y en avait tant que cela ne finissait pas... » « Eh bien ! il te faut avoir un peu de patience, Crabshaw... ; c'est un remède pour toutes sortes de maux. » « Vous diriez aussi bien que chacun trouve selon son mérite... Pour un homme de votre rang, vous en parlez bien à votre aise... » « Essaie si tu peux te lever et monter sur Gilbert, afin que tu puisses te rendre en quelque endroit où tu trouveras du secours... Allons, essaie..... C'est bien !... courage !... »

Timothy alors fit un effort pour se lever, mais il retomba de nouveau et poussa un cri effrayant. Son maître lui conseilla de se servir du mur d'un parc près duquel il était, et de se lever peu à peu en s'appuyant contre lui. Crabshaw, entendant le conseil de son maître, répondit en manière de reproche, car il n'était pas même descendu de cheval pour l'aider de sa personne. « Quand vous bâtirez une maison, vous trouverez plus de conseillers que d'hommes instruits. » Après avoir prononcé ce vieux proverbe, il

fit tant, qu'il put se mettre sur ses pieds ; et, son maître lui prêtant la main, il monta sur Gilbert ; mais ce ne fût pas sans une infinité de oh ! ah ! ouf ! et autres exclamations de douleur et d'impatience.

En marchant à côté l'un de l'autre, notre aventurier chercha à connaître les particularités de la disgrâce tombée sur l'écuyer. Mais tous les renseignemens qu'il put obtenir ne lui donnèrent qu'un détail très-imparfait de l'aventure. Pourtant, à la suite de mille questions, il put comprendre que dans la soirée précédente, Crabshaw avait été rencontré par trois hommes à cheval, ayant des masques sur leur visage, qu'il s'imagina être leurs véritables traits, et en eut une frayeur mortelle. Non seulement ils lui mirent sous le nez le bout de leurs pistolets, et conduisirent son cheval hors de la grande route, mais ils le piquèrent avec des aiguillons, et le pincèrent de temps en temps au point que la douleur lui arracha des cris ; on le conduisit à travers la campagne dans des endroits déserts, quelquefois au petit trot, quelquefois au grand galop ; et il fut tourmenté toute la nuit par ces affreux démons, qui disparurent au point du jour, et le laissèrent étendu sur la place où il fut trouvé par son maître.

Tel était le mystère que notre héros chercha en vain à s'expliquer. Ce qui était encore plus inconcevable, c'est que l'écuyer n'avait été volé ni de son argent, ni des chevaux, ni du bagage. Il était fort enclin à croire que le cerveau de Crabshaw était dérangé, et que le conte qu'il lui avait débité n'était qu'une chimère ; mais il ne put conserver long-temps cette opinion, car, lorsqu'ils arrivèrent à une auberge située sur la grande route, il trouva, après examen, que les jambes et les pieds de Timothy étaient couverts de sang, et que tout son corps portait des marques li-

vides qui paraissaient causées par quelques contusions. Mais il eut un chagrin bien plus réel, lorsque l'hôte lui apprit qu'il s'était éloigné de trente milles de l'endroit ou il avait laisse Aurélia, et que pour s'y rendre, il fallait prendre des chemins de traverse impraticables dans cette saison de l'année. Tout inquiet de cet avis, il donna des ordres pour que son écuyer fût placé dans un bon lit et dans une chambre commode, car il continuait à se plaindre amèrement ; et, en effet, il fut pris d'une fièvre occasionnée par la fatigue, les tourmens et la frayeur qu'il avait éprouvés. On fit appeler un apothicaire du voisinage, qui fut d'avis que Crabshaw ne serait pas de plusieurs jours en état de voyager. En conséquence, son maître déposa une somme d'argent, et recommanda qu'il fût traité avec beaucoup de soins, jusqu'à ce qu'il donnât de ses nouvelles : puis, montant Bronzomarte, il partit avec un guide pour l'endroit qu'il avait quitté, le cœur rempli de craintes et d'inquiétudes, en se reprochant d'avoir abandonné avec tant de précipitation le trésor de sa vie.

16

Où l'on espère que le lecteur trouvera un agréable mélange de gaîté et de folie, de bon sens et d'absurdité.

Ce n'était pas sans raison que notre aventurier avait conçu des inquiétudes, et ses craintes n'étaient que trop prophétiques. Lorsqu'il descendit de cheval, à l'auberge qu'il avait quittée si brusquement le soir précédent, il courut droit à l'appartement où il avait joui de tant de bonheur dans la compagnie d'Aurélia ; mais elle n'y était plus… Tout était solitaire. S'adressant à la maî-

tresse de la maison, qui l'avait suivi dans la chambre… « Où est cette dame ? » s'écria-t-il du ton de la plus vive impatience. L'hôtesse, affectant un calme glacial, lui répondit qu'elle voyait tant de dames, qu'elle ne savait pas de laquelle il voulait parler. « Je te dis, femme, s'écria le chevalier, en élevant la voix, que tu n'en as jamais vu une pareille… Je veux parler de ce miracle de beauté… »

« Est-il vrai ? reprit l'hôtesse, en se retirant vers la porte de la chambre : Mon mari ! il y a ici un monsieur qui parle d'un miracle de beauté. Pouvez-vous lui donner quelques nouvelles de ce miracle de beauté ? ah ! ah ! ah ! ah ! »

Au lieu de répondre à cette question, l'aubergiste s'avança, et fixant attentivement ses regards sur sir Launcelot : « L'ami, lui dit-il, vous êtes l'homme qui a pris mon cheval dans l'écurie. » « Ne me parlez pas de cheval !… Où est cette jeune dame ? » « Et moi, répondit l'hôte, je veux vous parler de mon cheval, et il faut que vous le retrouviez avant que nous nous quittions… » « Maudit animal ! comment osez-vous vous jouer de mon impatience ? Parlez, ou craignez mon désespoir… Qu'est devenue miss Meadows ? Dites, a-t-elle quitté ce lieu de sa propre volonté, ou était-elle… ? Ah !… parlez donc !… Répondez ; est-ce par la force ? » « Je vous répondrai clairement. Celle que vous appelez miss Meadows est en fort bonnes mains… Ainsi, vous pouvez être bien tranquille sur ce point… » « Ciel et terre ! explique-moi ce que tu veux dire, misérable ! ou je ferai sur toi un exemple effrayant pour tous les insolens aubergistes du royaume. » En disant ces mots, il le saisit d'une main, et le jetant par terre, il lui mit le pied sur le ventre, et le tint tout tremblant dans cette posture.

Le garçon d'écurie et un valet arrivant au secours de leur maître, notre aventurier tira son épée, déclarant qu'il leur arracherait l'âme, et exterminerait toute la famille, si on ne lui donnait sans le moindre délai la satisfaction qu'il demandait.

L'hôtesse, cependant, frappée d'une terreur mortelle, et hors d'elle-même, tomba à genoux, et le supplia d'épargner leurs vies, lui promettant de lui déclarer toute la vérité. Il ne voulut pas toutefois retirer son pied de dessus le ventre du mari, jusqu'à ce qu'elle se fût expliquée. Elle lui dit que, moins d'une demi-heure après qu'il fut parti pour aller à la poursuite des voleurs supposés, il arriva deux chaises de poste attelées chacune de quatre chevaux ; que des hommes armés de pistolets descendirent de l'une d'elles, et emmenèrent par force la jeune lady ; que, malgré sa résistance et ses cris, ils la forcèrent d'entrer dans l'autre chaise, dans laquelle était un vieux gentilhomme qui disait être son tuteur ; que la femme de chambre avait été laissée aux soins d'un troisième domestique, pour l'accompagner dans une troisième chaise que l'on prépara avec la plus grande diligence, pendant que les deux autres roulaient avec rapidité sur la route de Londres. Ce fut par ce domestique un peu indiscret que les gens de la maison apprirent que le vieux gentilhomme, son maître, était M. Darnel ; la jeune personne, sa nièce et sa pupille ; et notre chevalier, un chevalier d'industrie, sans ressource, qui cherchait à s'emparer de sa fortune.

Le chevalier devint furieux par les détails de ce récit ; il poussa du pied le corps de son hôte ; ses yeux étaient tout enflammés de colère ; il se précipita vers la cour pour monter Bronzomarte, et poursuivre le ravisseur ; mais il en fut empêché par un nouvel incident.

Un des postillons qui avait conduit la chaise dans laquelle Dolly voyageait, arriva dans cet instant ; en voyant notre héros, il accourut vers lui le chapeau à la main, et lui présenta une lettre, en lui adressant ces paroles « Je prie votre honneur de me dire si votre honneur n'est pas sir Launcelot Greaves, venant des provinces de l'ouest. Voici une lettre d'une jeune dame, que j'ai promis de remettre dans les mains de votre honneur. »

Le chevalier saisit la lettre avec empressement, l'ouvrit, et y lut le contenu suivant :

« L'homme m'a laissé la liberté de vous faire savoir que ma chère lady va à Londres avec son oncle Darnel. Ne vous tourmentez pas, très-honoré Monsieur, car je vous promets, sur ma vie, de vous faire savoir où nous habiterons, si je peux connaître votre adresse à Londres : l'homme dit que vous pouvez la faire imprimer dans les papiers publics. J'espère que le postillon sera assez honnête pour vous remettre ce billet, et que votre honneur voudra bien excuser sa très-humble servante

« Dorothée Cowslip. »

P.-S. « Je vous prie d'assurer de mon estime M. Tom Clarke. L'homme de M. Darnel est bien certainement fort civil, mais je ne pense nullement à lui, je vous assure. Une mauvaise marchandise peut avoir une bonne enveloppe, comme on dit. »

Rien ne pouvait venir plus à propos que ce billet. À peine en eut-il pris lecture, que la raison reprit son empire ; la réflexion lui revint, et il se mit à raisonner sérieusement en lui-même. Il considérait qu'Aurélia était déjà trop loin pour qu'il fût possible de l'atteindre ; et que par une poursuite précipitée, il ne pouvait qu'exposer sa santé, sans obtenir aucun résultat avantageux. Il se

fia à l'attachement de sa maîtresse et à la fidélité de sa femme de chambre, qui trouverait des occasions de lui faire connaître ses sentimens, par le moyen de ce domestique dont elle avait déjà fait la conquête, ainsi que le lui indiquait le post-scriptum de sa lettre. Il se détermina donc à modérer son impatience, et à se rendre à Londres sans se presser ; et, au lieu de faire aucune démarche, qui aurait pu porter Anthony Darnel à éloigner sa nièce de cette capitale, il se promit de garder un repos apparent, jusqu'à ce qu'elle y fût établie, et son tuteur retourné dans sa province. Aurélia lui avait parlé du docteur Kawdle, et il espéra obtenir de lui plus tard des renseignemens importans.

Ces réflexions produisirent immédiatement un heureux effet sur notre héros ; sa rage se calma et sa physionomie reprit insensiblement son air habituel de politesse et d'aménité. Ensuite il gratifia le postillon d'une manière si généreuse, qu'il se mit à danser dans la cuisine, où il ne manqua pas d'exalter la générosité, et l'immense fortune de sir Launcelot Greaves.

Notre aventurier s'occupa d'abord de faire soigner Bronzomarte d'une manière convenable à ce noble coursier. Ensuite il demanda quelques rafraîchissemens pour lui-même, et se retira dans un appartement, où l'hôte, sa femme et tous les domestiques l'attendaient, pour supplier son honneur de vouloir bien leur pardonner leur insolence ; ils l'attribuèrent à leur ignorance sur son rang et sa personne, et aux fausses informations que leur avaient données les domestiques du vieux gentilhomme. Il avait trop de grandeur d'âme pour conserver le moindre ressentiment à l'égard de gens peu dignes de son attention. Non-seulement il leur pardonna sans balancer, mais il assura l'aubergiste qu'il lui tiendrait compte de la valeur du cheval, qui, au surplus, fut rame-

né le même soir à son écurie par un paysan qui l'avait trouvé tout estropié dans les ruines d'une vieille masure. Notre chevalier avait essuyé tant de fatigues pendant quarante-huit heures, sans avoir eu un moment de repos, qu'il se décida à prendre une nuit pour se remettre, et ensuite retourner à l'endroit où il avait laissé son écuyer malade ; car il portait de nouveau de l'intérêt à Timothy.

En faisant de nouvelles et sérieuses réflexions sur lui-même, il fut obligé de s'avouer qu'il était beaucoup moins malheureux qu'avant son entrevue avec Aurélia. En effet, au lieu d'éprouver, comme auparavant, les tourmens d'un amour sans espoir, qui avait troublé sa raison, il avait alors l'heureuse certitude que le tendre cœur d'Aurélia partageait son affection. Quoiqu'elle eût été arrachée à sa tendresse, aux vifs transports qui avaient rempli son âme d'un bonheur inexprimable, il ne formait aucun doute qu'il ne fût bientôt en mesure de la soustraire au pouvoir d'un parent inhumain, dont la tutelle ne tarderait pas à expirer ; et d'ailleurs il restait dans la sécurité la plus parfaite sur sa constance et sa vertu.

Le lendemain, en voyageant, il réfléchit sur la malheureuse aventure dont son écuyer avait été la victime, et, en rapprochant de sang-froid toutes les circonstances, il comprit facilement que tout ce plan avait été combiné par Anthony Darnel et ses émissaires, pour l'éloigner de l'auberge dans laquelle il se proposait d'exécuter ses desseins contre l'innocente Aurélia. Il ne douta plus que l'oncle, ayant appris l'évasion de sa nièce, avait suivi ses traces, au moyen des informations qu'il avait recueillies de poste en poste ; et qu'ayant reçu plus de détails au Cerf-Blanc sur sir

Launcelot, il avait formé le plan dans lequel Crabshaw avait servi d'instrument involontaire pour tromper son maître.

Occupant ainsi son imagination par ces diverses réflexions, notre héros arriva le soir au lieu de sa destination. En entrant dans l'auberge où Crabshaw avait été placé à l'infirmerie, il rencontra l'apothicaire qui, tout effaré, se retirait avec précipitation de la chambre du malade. Il lui demanda des nouvelles de la santé de son écuyer ; le marchand de drogues, en s'essuyant partout avec une serviette, répondit avec un embarras manifeste, qu'il craignait bien qu'il ne fût dans un grand danger, par une inflammation de la pia mater, qui avait causé un violent délire. Ensuite il se mit à expliquer, en termes techniques, la méthode de traitement qu'il avait suivie ; et conclut en disant que la cervelle du pauvre écuyer était désorganisée à tel point, qu'il avait rejeté tout ce qu'il lui avait administré, et qu'il venait de lui jeter son pot de chambre à la figure.

Le bon cœur du chevalier fut alarmé de ce rapport ; il se détermina à procurer à Crabshaw des conseils plus utiles que ceux de l'apothicaire, et il demanda s'il n'y avait pas un médecin dans le pays. Le pharmacien, après quelque hésitation, finit par convenir qu'il y avait un docteur dans le village, homme singulier et humoriste ; mais qu'il croyait qu'il était fort peu occupé dans sa profession, et rien moins qu'habitué aux formules de l'ordonnance. À la vérité, il passait pour un érudit, mais pour ce qui était de la science médicale..... il n'oserait pas prendre sur lui de dire..... « Cela ne fait rien, interrompit sir Launcelot, il pourra peut-être donner quelque conseil salutaire au malade ; et je vous prie de le faire avertir à l'instant même. »

Pendant que l'apothicaire était occupé à remplir cette commission, il vint dans l'idée à notre aventurier, de questionner l'aubergiste sur le compte à ce médecin qui lui avait été représenté sous un aspect si défavorable ; et il en obtint les renseignemens suivans :

« Quant à moi, monsieur, je ne connais rien de mal du docteur. Il est fort tranquille et ne paraît pas être un homme querelleur. Il fréquente ma maison de temps en temps, et paie ce qu'il prend comme mes autres pratiques. Ils disent qu'il n'est pas très-habile en pharmacie, car il traite ses malades par la diète et l'eau de gruau, ce qui fait qu'il ne peut pas compter sur l'amitié de l'apothicaire. Vous savez, monsieur, qu'il faut que chacun vive et laisse vivre comme on dit. Je dois dire que pour la valeur de trois guinées, il a rétabli si bien la santé de ma femme, que je crois bien avoir épargné, en deux ans, quarante livres sterling en comptes d'apothicaire. Mais qu'est-ce que cela fait ? il faut que chacun mange quand même ce serait aux dépens des autres ; et je ferais moi-même un triste métier, si toutes mes pratiques allaient se mettre en tête de ne plus boire que de l'eau de gruau, parce que c'est bon pour la santé. Grâce à Dieu, j'ai une santé aussi bonne que tout autre habitant de l'Angleterre ; mais malgré cela, moi et ma famille, nous sommes saignés et purgés, et nous prenons de la tisane deux fois l'année, par égard pour l'apothicaire, qui est un fort brave homme et un fort bon voisin. »

Cette conversation fut interrompue par le retour de l'apothicaire accompagné du docteur, dont l'extérieur, à la vérité, ne prévenait pas en sa faveur. Il était vêtu de la manière la plus simple, et paraissait avoir passé cinquante ans ; sa tournure était très-négligée, et il avait dans son maintien quelque chose de satirique.

Avant d'entrer dans la chambre du malade, il fit quelques questions sur son mal. L'apothicaire, en montrant sa propre tête, lui dit : « Tout le mal est là. » Le docteur, s'adressant à sir Launcelot, répliqua, « Si tout le mal est là, ce n'est rien. »

Après des questions plus précises relativement aux symptômes, on lui dit que le sang était visqueux en apparence, la langue un peu blanche, les urines colorées, et les déjections bilieuses et fétides. Quand le docteur dit qu'il pariait rencontrer les mêmes indices chez tout homme bien portant dans les trois royaumes, l'apothicaire ajouta que le malade était visiblement comateux, et de plus souffrait des douleurs de coliques et des borborismes. « Au diable, avec vos borborismes, s'écria le docteur. Quels remèdes avez-vous appliqués ? » L'autre répondit à cette question, que le malade avait été phlébotomisé trois fois ; qu'on lui avait appliqué un vésicatoire entre les épaules, qu'il avait bu de temps en temps d'un apozème cathartique, et pris dans les intervalles des pilules alexipharmaques, et des potions indifférentes. » « Indifférentes ! en vérité, dit le docteur, si indifférentes, que je veux être crucifié si jamais elles opèrent pour le malade ou pour la maladie. » En disant ces mots il entra brusquement dans la chambre de Crabshaw, suivi de notre aventurier, qui se trouva presque suffoqué en entrant. Le jour n'y pénétrait pas, les volets étaient fermés. Un grand feu bien ardent brillait dans la cheminée ; des rideaux de tapisserie, très-épais, étaient fermés tout autour du lit, où le malheureux écuyer était étendu sous une énorme charge de couvertures. La garde qui avait toute l'apparence d'une ivrognesse, cuisait dans cet appartement, comme une âme damnée en enfer ; mais elle se leva lorsque la compagnie entra, et fit ses politesses dans le plus grand decorum. « Eh bien, eh bien la garde ! dit le docteur ;

comment va votre malade ? » « Dieu soit loué, dit-elle, je le crois en bon train. Soyez sûr que l'apozème a fait un effet merveilleux. Vingt-cinq selles depuis trois heures du matin ! Mais il n'a pas voulu souffrir qu'on lui appliquât des vésicatoires sur les cuisses. Grand Dieu ! comme il a été obstiné et hors de son bon sens toute la sainte journée ! » « Vous mentez, s'écria l'écuyer, je jouis de mes sept sens de nature, quoiqu'à moitié fou par vos vexations. »

Le docteur ayant tiré les rideaux, on vit le malheureux écuyer pâle et défait, qui, après avoir considéré son maître avec des yeux égarés, lui adressa la parole en ces mots : « Seigneur chevalier, je vous demande une grâce. Je vous prie d'attacher une pierre au cou de l'apothicaire, et un licou à celui de la garde ; de jeter l'un dans la rivière voisine, et de pendre l'autre au premier arbre que vous rencontrerez. En agissant ainsi, vous rendrez un service signalé au genre humain, car ils ont fait l'un et l'autre un pacte avec le Diable, et lui ont envoyé avant le temps un grand nombre de gens qui valent mieux qu'eux. » « Oh ! il commence à parler d'une manière sensée..... Prenez courage, mon ami, dit le médecin... Quel est votre mal ?... » « La médecine. » « Qu'est-ce qui vous fait principalement souffrir ? » « Le médecin... » « Avez-vous mal à la tête ? » « Oui, par ses impertinences. » « Sentez-vous des douleurs dans le dos ?... » « Oui, quand j'y ai les vésicatoires... » « Avez-vous mal à l'estomac ?... » « Oui, car j'ai grand-faim. » « Éprouvez-vous des frissons ? » « Toujours, quand je vois l'apothicaire. » « Sentez-vous quelque plénitude dans le bas-ventre ? » « Je voudrais que la conscience de l'apothicaire fût aussi nette. » « Avez-vous soif ? » « Pas assez pour boire de l'eau d'orge. » « Faites-moi le plaisir d'examiner son gosier dit l'apothicaire ; je vous assure qu'il a la langue chargée et la bouche mauvaise. » « J'ai connu certains membres de la faculté, dit le

docteur, à qui une bonne correction aurait mieux convenu que la pratique de la médecine. C'est très bien, mon honnête garçon ; puisque vous avez pris suffisamment de purgatifs, et dès que vous dites n'avoir plus d'autre maladie que le médecin, nous allons vous remettre sur vos jambes, sans vous questionner davantage. Allons, la garde ! ouvrez cette fenêtre, et jetez-moi toutes les fioles dans la rue. À présent, ouvrez ces rideaux, et ne fermez pas les fenêtres, afin que cet homme ne soit pas asphyxié par la mauvaise odeur. Ôtez-moi tout de suite les deux tiers de ce charbon et un tiers de ces couvertures. Comment vous trouvez-vous à présent, mon ami ?… » « Mais je crois que je me porterais tout-à-fait bien, si vous vouliez faire suivre à la garde le chemin des bouteilles, et à l'apothicaire celui de la garde : puis ensuite ordonner une tranche de bœuf d'une livre pour mon dîner, car je suis si affamé, que je crois que j'avalerais un cheval, et la selle avec. »

L'apothicaire, voyant ce qui se passait, se retira de lui-même, levant les mains au ciel en signe d'étonnement. La garde fut congédiée à l'instant. Crabshaw se leva, s'habilla lui-même sans le secours de personne, et fit un excellent repas de tout ce qui se présenta de mangeable à ses yeux. Le chevalier passa la soirée avec le médecin, qui, au premier abord, l'avait regardé comme un fou ; mais, d'après la suite de leur conversation, il se vit obligé d'abandonner cette idée, sans avoir pu se fixer à aucune autre à ce sujet, et il le quitta tourmenté d'une impatiente curiosité. Le chevalier, de son côté, avait pris plaisir aux sarcasmes pleins d'esprit et d'érudition du docteur, qui lui sembla être une espèce de philosophe cynique, affecté d'un peu de misanthropie, en guerre ouverte avec tout le corps des apothicaires, qu'il n'était pourtant pas de son intérêt de désobliger.

Le lendemain, Crabshaw étant parfaitement rétabli, d'après toutes les apparences, le chevalier compta avec l'apothicaire, paya l'aubergiste, et reprit le chemin de Londres, ayant le projet de quitter son armure à quelque distance de la capitale ; car depuis son entrevue avec Aurélia, sa passion pour la chevalerie s'était graduellement refroidie. Comme c'était la violence de son désespoir qui avait mis le désordre dans ses idées, depuis qu'il était calmé, ses pensées avaient repris naturellement leur aplomb ordinaire. Pendant tout le cours de la journée, il récréa son imagination par la perspective de la félicité dont il jouirait en s'unissant à l'incomparable Aurélia ; il résolut d'attendre avec patience le moment où la loi mettrait un terme à l'autorité de son tuteur, plutôt que de tenter aucun moyen violent qui pourrait compromettre les intérêts de son amour.

Il marchait déjà depuis assez long-temps sur le bord de la grande route, lorsqu'un bruit confus le tira tout à coup de sa rêverie. En jetant ses regards devant lui, il vit, à quelque distance, une populace nombreuse, composée d'hommes et de femmes armés de différentes manières, avec des fléaux, des fourches, des pieux et des mousquets. Ils attaquaient tous à la fois un cavalier de la figure la plus bizarre, qui, armé d'une espèce de lance, frappait autour de lui avec une fureur inconcevable. Notre aventurier n'avait pas encore tellement renoncé à l'esprit de la chevalerie,. qu'il pût voir tranquillement un seul chevalier en danger de succomber sous les efforts d'un aussi grand nombre d'adversaires. Sans prendre le temps de se couvrir de son casque, il dit à Crabshaw de le suivre dans la charge qu'il allait faire sur toute cette multitude. Alors, la lance en arrêt, et donnant de l'éperon à Bronzomarte, il fournit sa carrière avec tant d'impétuosité, qu'il renversa tout ce qui se rencontra sur son chemin. Il jeta une telle ter-

reur parmi toute cette populace, qu'ils s'enfuirent devant lui comme un troupeau de moutons ; et le plus grand nombre d'entre eux crut fermement qu'il était le Diable en personne. Il était arrivé fort à propos pour sauver la vie à l'autre chevalier errant ; car trois hommes le couchaient en joue avec leurs mousquets, lorsqu'il commença cette charge si brillante. Le chevalier inconnu fut si reconnaissant de cette opportune intervention, qu'il accourut au grand galop vers notre héros. « Frère, lui dit-il, c'est la seconde fois que vous me portez secours au moment où j'allais échouer. Bess Mizzen, je dois le dire, n'est qu'une chaloupe qui fait eau, en comparaison du beau vaisseau que vous avez équipé. Je désire que désormais nous puisions croiser ensemble dans les mêmes latitudes. Frère ! et Dieu me damne si je m'écarte de vous tant qu'il en restera une planche debout, et que je pourrai déployer une voile. »

Àce langage, notre chevalier reconnut sans peine le candidat capitaine Crowe, qui avait trouvé le moyen de s'équiper avec un assortiment d'armure tout-à-fait particulier. Pour lui tenir lieu de casque, il portait un de ces bonnets dont on se sert dans la cavalerie légère, et l'avait attaché sous son menton avec de larges courroies, de sorte qu'il avait caché entièrement son visage, excepté ses yeux. Au lieu de cuirasse, cotte de maille et autres pièces d'une armure complète, il était enfermé dans une veste de postillon, en cuir, couverte de plaques de fer-blanc. Son bouclier était un couvercle de casserole, sa lance un long bâton de houblon avec une pointe de fer. Il avait un large sabre avec une garde en osier, comme celui d'Hudibras, suspendu à un large ceinturon de buffle qui lui entourait le corps. Ses jambes étaient protégées par des bottes fortes, et ses mains par de gros gants de cavalerie. Sir Launcelot ne voulut pas perdre son temps à l'examiner en dé-

tail, parce qu'il s'aperçut qu'il était arrivé quelque malheur et que l'ennemi s'était rallié à peu de distance ; il donna ordre à Crowe de le suivre, et il partit en toute hâte ; mais il n'avait pas remarqué que son écuyer avait été fait prisonnier ; et le capitaine ne se rappelait pas non plus que son neveu Clarke avait été mis hors de combat et arrêté au commencement de l'action. À la vérité le pauvre capitaine avait reçu tant de coups sur la tête, qu'il y avait de quoi s'étonner qu'il pût se rappeler son propre nom.

17

Contenant des aventures de chevalerie aussi nouvelles que surprenantes.

Le chevalier sir Launcelot et le novice Crowe firent leur retraite avec autant d'ordre que de diligence, à une demi-lieue environ du champ de bataille : là, le premier, faisant halte, proposa de s'arrêter dans une auberge de bonne apparence, portant pour enseigne Saint-Georges de Cappadoce combattant le dragon, ouvrage dans lequel la chevalerie temporelle et spirituelle se trouvaient dans un heureux accord. Deux figures si extraorditraordinaires, mettant pied à terre à la porte de l'auberge, ne purent traverser la cour sans être remarquées et admirées par les hôtes et les domestiques, dont quelques-uns commencèrent à décamper, supposant que c'étaient deux individus d'outre-mer, apportant, comme courriers ou hérauts d'armes, la nouvelle d'une invasion des Français. Cependant les craintes et les soupçons de ceux qui s'aventurèrent à rester furent bientôt dissipés, lorsque notre hé-

ros leur adressa la parole en bon anglais pour demander à être conduit dans un appartement.

Peut-être leurs soupçons n'auraient pas cédé aussi facilement si le capitaine Crowe eût porté la parole ; car il était véritablement un novice fort extraordinaire, non-seulement en chevalerie et dans son accoutrement, mais encore dans les dialectes de la langue anglaise usités par les êtres à deux pieds qui habitent ce royaume. Il dit au garçon d'écurie de prendre son cheval à la remorque, et de l'assurer sur un bon mouillage par ses amarres. Il ordonna au domestique qui les conduisait dans le parloir, d'être preste, d'embarquer ses avirons, de songer à son timon, et de porter à bord une petite ration d'eau-de-vie ou de grog, afin qu'il pût en renverser un canon dans sa soute au pain ; car il avait éprouvé tant de tangage, qu'il croyait être sur son lest. Le garçon n'entendit rien de tout ce discours que le mot eau-de-vie, et à ce signal il disparut. Alors Crowe, se jetant dans un grand fauteuil, s'écria : « Holà ! ho ! frère, il faut mettre en panne... Je ne sais ce que c'est,... mais ma tête bourdonne comme un pot qui bout... je vois, je ne vois plus, je vois encore... Mon intérieur est tout-à-fait dérangé... Je souffre du coup que j'ai reçu... Je sens battre mon... Dieu ait pitié de moi !... Swab, viens nettoyer ici... On n'a pas pensé à ma longue-vue. Donne-moi vite un verre de liqueur... »

La dernière partie de ce discours s'adressait au domestique qui était revenu avec une bouteille d'eau-de-vie ; Crowe la lui arracha avec précipitation, et en versa le quart, d'un seul trait, dans sa soute au pain. À la vérité, il n'y avait pas de temps à perdre, car il éprouvait déjà des vertiges, et était au moment de s'évanouir lorsqu'il avala le cordial, qui le ranima sur-le-champ.

Alors il dit au domestique de déboucler les courroies de son casque ; mais c'était une commission dont le garçon ne put venir à bout, quoique sir Launcelot lui prêtât la main ; car la tête et la mâchoire étaient tellement enflées par les coups qu'il avait reçus, que les courroies et les boucles étaient pour ainsi dire enterrées dans les creux formés par la tuméfaction des parties adjacentes.

Heureusement pour le novice, un chirurgien des environs passait à cheval devant la porte. Ce fut le domestique qui l'aperçut et qui ouvrit la fenêtre pour l'appeler, afin que le chevalier pût réclamer son ministère. Le chirurgien examina en silence, mais non sans étonnement, la figure et particulièrement la tête de Crowe, et lui tâta le pouls ; ensuite il déclara que l'inflammation était très-considérable, et paraissait croître avec tant de violence dans son paroxisme, qu'il jugeait nécessaire de recourir à une copieuse phlébotomie, pour dégager les canaux intérieurs ; et aussitôt il commença à découvrir le bras du capitaine, qui, devinant son projet, s'écria : « Cessez, cessez, frère ! vous vous y prenez mal ; vous allez travailler à la poupe, quand le dommage est au gaillard d'avant. Tout ira bien quand mes mâchoires seront libres. »

En disant ces mots, il tira de sa poche un petit couteau ; et, s'approchant d'un miroir, il l'appliqua si fortement sur les courroies de son casque, qu'il coupa le nœud gordien, sans autre dommage pour sa figure qu'une légère coupure, qui, ajoutée au gonflement de ses traits naturellement difformes, et à une barbe épaisse, âgée d'une semaine toute entière, complétait une hideuse caricature. Cependant les soins du chirurgien ne furent pas inutiles, parce qu'il fallut sonder diverses contusions sur diffé-

rentes parties de la tête ; car le casque, trop mince, n'avait pas suffi pour la garantir contre les armes des paysans.

Quand les blessures eurent été bien lavées et pansées suivant les règles de l'art, et lorsque le chirurgien eut été congédié avec une rétribution convenable, notre chevalier envoya un courrier sur le champ de bataille pour se procurer des informations sur le compte de M. Clarke et de l'écuyer Crabshaw, et en attendant il demanda le récit des aventures de Crowe depuis son départ du Cerf-Blanc.

Il ne pouvait guère compter que le novice lui donnerait une relation bien suivie et en bon anglais. Cependant il développa ses facultés oratoires de manière à le satisfaire. Il lui apprit qu'ayant pris sa direction vers Birmingham, où il avait le projet de le combattre en combat singulier, il avait rencontré, par hasard, dans une auberge, un chaudronnier ambulant qui raccommodait un chaudron ;... que, le voyant travailler comme un habile ouvrier, il lui avait demandé conseil, et que le chaudronnier, après avoir réfléchi à la demande, s'était engagé à lui faire une armure telle, que ni lance ni épée ne pourrait la percer ;... qu'ils se rendirent à la ville la plus voisine, où il acheta la veste de cuir, les plaques de fer-blanc, la lance et le large sabre, ainsi qu'un poëlon de cuivre que l'artiste était occupé alors à convertir en bouclier ; mais qu'en attendant, le capitaine, dans son impatience de commencer ses œuvres de chevalerie, s'était armé lui-même d'un couvercle de casserole, et s'était mis en route sur le grand chemin, malgré les raisonnemens, les larmes et les représentations de son neveu Clarke, qui ne put cependant se déterminer à l'abandonner seul dans le dangereux voyage qu'il entreprenait ; que, le second jour de son voyage, il découvrit cinq ou six hommes à cheval, gouver-

nant droit sur lui ; sur quoi il mit à la voile vent arrière, et se prépara au combat ;..... qu'il les héla à une distance assez considérable, et leur dit de mettre en panne ; que, malgré cet avis, ils s'avancèrent par travers, et alors il leur ordonna de virer de bord, et de ferler leurs voiles de perroquet, qu'autrement il allait lâcher sa bordée ;... qu'entendant ce salut, ils arrivèrent sur lui tous à la fois, et se tinrent au plus près, de manière à mêler leurs voiles ; alors il leur cria à haute voix que sa maîtresse, Besselia Mizzen, était le superbe pavillon de la beauté, devant lequel ils devaient abattre leur mât de perroquet, sous peine d'être coulés bas ;... qu'après l'avoir considéré quelque temps avec étonnement, ils manœuvrèrent avec rapidité, quelques-uns d'eux courant sur sa poupe, et les autres prenant, sa proue en travers ;... que, non contens d'arriver en avant, tout à coup ils virèrent vent devant, et que l'un d'eux l'abordant du côté sous le vent, appliqua un coup de bâton si vigoureux sur ses œuvres-mortes, que ses lumières dansèrent dans leurs lanternes ; qu'il lui rendit son salut avec sa lance, avec tant d'effet, que son agresseur fut démâté en un clin d'œil ; qu'alors il se trouva engagé avec le reste des ennemis, excepté un, qui gagna au large, et revint bientôt avec un mousqueton de bord d'un petit navire, qui lui aurait causé un grand dommage, et probablement l'aurait forcé d'amener, s'il n'avait été secouru par la valeur du chevalier. Il ajouta que, dans le commencement du combat Tom Clarke se porta au-devant de l'avant-garde de l'ennemi, dans l'intention, à ce qu'il présumait, de prévenir les hostilités ; mais qu'avant qu'il fût arrivé assez près pour se faire entendre, il fut renversé par une vague qui l'engloutit, et qu'alors on le remorqua sans qu'il ait pu savoir où.

Crowe venait de terminer sa narration, qui se composait d'idées sans suite, et d'une explosion de termes usités par les ma-

rins, et sans aucun sens, lorsqu'un gentilhomme du voisinage se présenta à la porte de l'hôtellerie, comme exerçant les fonctions de juge de paix. Il était accompagné d'un constable, qui avait sous sa garde les personnes de Thomas Clarke et de Timothy Crabshaw, et était environné de cinq hommes à cheval, et d'une foule innombrable d'hommes et d'enfans. Le capitaine, qui était toujours sur ses gardes, quand il eut découvert cette cavalcade et cette procession, en donna avis à sir Launcelot, et le prévint qu'ils pourraient gagner le large en forçant de voiles avec toute la voilure qu'ils pourraient porter. Notre aventurier n'accueillit pas cette idée, et parut au contraire déterminé à obtenir, à tout prix, l'élargissement des prisonniers.

Le juge ordonna à sa suite de rester en dehors ; il envoya complimenter sir Launcelot Greaves, et demander à avoir une conférence de quelques minutes avec lui. Il fut introduit immédiatement, et ne put se défendre d'une prodigieuse surprise à la vue du capitaine Crowe. En effet, dans ce moment, il n'avait rien d'une figure humaine, tant son enflure avait fait de progrès, tandis que sa peau était tout-à-fait décolorée. Le gentilhomme, qui s'appelait Elmy, après avoir fait ses excuses de la liberté qu'il avait prise, commença à expliquer le motif de sa visite. Il dit qu'une plainte avait été portée devant lui, en sa qualité de juge de paix, contre deux hommes armés, à cheval, qui avaient arrêté cinq fermiers sur le grand chemin du Roi, mis leur vie en danger, et même assailli, estropié, blessé diverses personnes, en contravention à la paix du Roi, et en violation des lois ; que, par les indications, il présumait que le chevalier et son compagnon étaient les individus contre lesquels la plainte avait été portée, et qu'ayant été informé de son rang par M. Clarke, qu'il avait connu

à Londres, il était venu le trouver pour voir s'il n'était pas possible d'arranger cette affaire.

Le chevalier le remercia de sa politesse et de ses prévenances, et lui raconta franchement toute l'histoire telle qu'elle lui avait été détaillée à lui-même par le capitaine. M. Elmy ne put avoir aucun doute sur la vérité de cette narration, qui se rapprochait en tous points de celle de M. Clarke. Il est vrai de dire que Tom, suivant sa coutume, avait été extrêmement communicatif envers le gentilhomme, et lui avait fait connaître toute l'histoire de sir Launcelot Greaves, ainsi que l'extravagante détermination de son oncle le capitaine Crowe. M. Elmy dit alors au chevalier, que les personnes qui avaient été arrêtées par le capitaine, étaient des fermiers qui revenaient d'un marché voisin ; que ces gens naturellement grossiers, ayant un peu trop bu, étaient arrivés à un degré extraordinaire d'insolence ; qu'un d'entre eux, surtout, nommé Prickle, était le compagnon le plus querelleur de tout le pays, et si chicaneur, qu'il avait déjà soutenu environ trente procès, qu'il en avait perdu vingt-huit, avec damnation aux frais. Il ajouta qu'il serait assez facile d'influencer les autres par des conseils, mais qu'il ne connaissait de moyen de venir à bout de Prickle, que par les formes et l'autorité de la loi. En conséquence il proposa d'entendre les témoignages dans la forme légale ; et son clerc se trouvant parmi ceux qui l'avaient suivi, le tribunal se forma tout de suite dans la chambre de sir Launcelot Greaves.

Cependant M. Clarke avait si bien employé son temps en expliquant la loi aux assistans, et en vantant les immenses richesses et la libéralité sans bornes de sir Launcelot, qu'il avait changé totalement les dispositions du constable, des principaux habitans et de la population ; et même il avait ébranlé les résolutions de la

majorité des fermiers, qui, dans le principe, ne respiraient que menaces et vengeance. Le fermier Stake, appelé le premier à la barre pour prêter serment sur l'identité de sir Launcelot Greaves et du capitaine Crowe, déclara que ledit Crowe l'avait arrêté sur la grande route, et lui avait causé une grande frayeur ; qu'ensuite il avait vu ledit Crowe avec un pieu ou arme, de la valeur de six sous, troubler la paix du Roi, en attaquant et battant les têtes et les épaules des fidèles sujets de Sa Majesté, Geoffrey Prickle, Hodge Dolt, Richard Bumpkin, Mary Fang, Catherine Rubble et Margery Litter ; et qu'il vit sir Launcelot, baronnet, aidant, assistant et secourant ledit Crowe en contravention à la paix du Roi et aux lois du royaume.

On interrogea le déposant pour savoir si le défendeur, lorsqu'il les arrêta, leur demanda leur argent ou les menaça de voies de fait ? il répondit qu'il ne pouvait le dire, attendu que le défendeur leur avait parlé un langage inconnu. Interrogé si le défendeur les laissa passer sans user d'aucune violence, et s'ils ne passèrent pas effectivement, sans être inquiétés ? il répondit affirmativement. Requis de dire pour quelle raison ils revinrent sur leurs pas, et si le défendeur Crowe ne fut pas assailli avant d'avoir fait usage de ses armes ? le déposant ne fit aucune réponse. Les dépositions du fermier Bumpkin, ainsi que celles de Madgery Litter, et de Mary Fang ayant été reçues de même, le juge les engagea fortement à un arrangement, leur faisant observer que, dans le fait, ils étaient eux-mêmes les agresseurs, et que le capitaine Crowe n'avait fait autre chose qu'exercer le droit d'une légitime défense.

Ils paraissaient tous disposés à suivre ce conseil, excepté le fermier Prickle, qui, entrant dans l'audience avec un mouchoir tout ensanglanté autour de la tête, déclara que cette affaire serait

jugée d'après la loi, aux prochaines assises ; et, en attendant, il insista pour que les défendeurs fournissent caution ou fussent conduits immédiatement en prison. Il affirma sous serment qu'ils étaient coupables d'avoir semé l'effroi en se montrant avec des armures et des armes hors d'usage, pour inspirer la terreur aux sujets du Roi, ce qui était une infraction à la paix publique. Il ajouta qu'ils avaient en outre, avec la force de leurs armes, c'est-à-dire avec des épées, des lances et autres instrumens de guerre, successivement assailli, et frappé de terreur, lui et divers sujets de notre Seigneur et Roi, et que cela pouvait être d'un pernicieux exemple au fidèle peuple de notre dit Seigneur et Roi, et contraire à la paix de notre dit Seigneur et Roi, à sa couronne et à sa dignité.

Ce paysan avait appris à grands frais quelques termes de barreau, et il croyait avoir le droit de faire tourner son instruction au détriment et à l'ennui de ses voisins. M. Elmy, le trouvant obstinément sourd à tout projet d'accommodement, admit les défendeurs à caution pour une somme modique ; et l'aubergiste et le curé de la paroisse se présentèrent d'eux-mêmes comme garans. M. Clarke et Timothy Crabshaw, contre lesquels il ne s'élevait aucune plainte, furent mis immédiatement en liberté. Ensuite le premier, s'avançant devant le juge, forma une plainte contre Geoffrey Prickle ; et déclara, sous serment, qu'il l'avait vu assaillir le capitaine Crowe, sans aucune provocation ; et que, lorsque lui, déposant, s'entremit pour prévenir un plus grand mal, ledit Prickle avait également attaqué et blessé, lui, déposant, et détenu par violence et emprisonnement illégal, sans acte judiciaire ou aucune autorisation.

En conséquence de cette plainte, qui fut appuyée par divers témoins pris dans la foule qui était à la porte, la procédure fut dirigée contre le fermier Prickle, à qui l'on annonça qu'il fallait fournir caution, ou aller en prison sans délai. Cet honnête paysan, qui jouissait d'une grande fortune, avait fait un usage si général de son opulence, qu'il n'y avait pas un habitant, dans toute la paroisse, qui ne l'eût vu pendre avec plaisir. Cependant son influence, et la crainte qu'il inspirait, étaient telles, qu'aucun des quatre autres n'aurait osé refuser de le cautionner, si Clarke ne leur eût fait entendre que, s'ils le faisaient, il les attaquerait comme parties principales, et formerait deux actions séparées contre chacun d'eux. Prickle était en difficulté avec l'aubergiste ; et le curé ne voulait pas désobliger le vicaire, qui poursuivait alors le fermier pour quelques dîmes. Il offrit en conséquence de déposer une somme égale au cautionnement fixé pour le chevalier ; mais cette proposition fut rejetée comme étant contraire à la jurisprudence des tribunaux. Il envoya chercher un procureur du village, pour lequel il était depuis long-temps un excellent client ; mais l'homme de loi avait été appelé en témoignage dans un autre comté. Le collecteur de l'accise se présenta pour garant ; mais, n'ayant pas de propriétés dans la commune, il ne put être accepté. Divers paysans, qui étaient sous la dépendance du fermier Prickle, furent successivement refusés, parce qu'ils ne purent justifier qu'ils avaient payé les taxes de la paroisse.

Le fermier se voyant ainsi abandonné, et dans un danger imminent de visiter l'intérieur de la prison, tomba dans un accès de rage, pendant lequel il blasphéma contre le juge, maudit les deux aventuriers errans, et déclara qu'il ferait volontiers la gageure de vingt guinées, qu'il avait plus d'argent dans sa poche qu'aucune autre personne présente ; et, dans l'espace de moins d'un quart

d'heure, il lâcha quarante juremens, que le juge ne manqua pas de bien compter. « Avant d'aller plus avant, dit M. Elmy, je vous ordonne de payer quarante schellings pour les juremens que vous venez de prononcer, autrement je vais vous faire attacher au pilori, sans plus de cérémonie. »

Prickle, jetant deux guinées sur la table, avec deux juremens de plus pour compléter la somme, déclara qu'il était bon pour payer successivement autant qu'aucun juge du comté ; puis il répéta sa proposition de gageure, que notre aventurier accepta sur-le-champ, en disant en même temps, que ce n'était point par aucun motif de vanité, mais pour punir un insolent paysan, qu'on ne pouvait châtier d'une autre manière sans troubler la paix publique. Vingt guinées furent déposées de chaque côté dans les mains de M. Elmy. Prickle, aussitôt, plein de confiance, tira avec empressement une bourse de toile contenant deux cent soixante-dix guinées, et la vida sur la table. Ce brillant étalage éblouit les yeux des assistans, et les porta à croire que sa victoire était assurée.

Sir Launcelot lui demanda s'il n'avait rien de plus à montrer ; et le fermier lui ayant répondu que non, il tira de sa poche, sans se faire attendre, un portefeuille qui renfermait une grande quantité de billets de banque. Il en choisit trois, de cent guinées chacun, et les déposa sur la table, au grand étonnement de tous ceux qui étaient présens. Prickle, furieux de son désappointement et de sa perte, dit qu'il serait peut-être nécessaire de prouver que ces billets étaient légitimement acquis. Sir Launcelot se levait pour tirer vengeance de cette insulte ; mais M. Elmy le retint par le bras, et lui représenta que Prickle ne désirait rien tant au

monde que quelque autre tête cassée pour établir le fondement d'une nouvelle procédure.

Le chevalier céda à ces remontrances ; et, se tournant vers l'auditoire, dit sans affectation et du ton le plus simple : « Mes amis, ne vous imaginez pas que je veuille profiter des dépouilles de ce méchant homme. Je demande à cet honorable magistrat de vouloir bien recevoir les vingt guinées, et de les distribuer comme il le jugera convenable parmi les pauvres de la paroisse. Mais, par cet acte de bienfaisance, je ne me crois pas encore quitte du dommage que j'ai causé à quelques-uns de vous par la participation que j'ai prise à cette malheureuse affaire ; et, en conséquence, je donne vingt autres guinées pour être partagées entre ceux qui ont souffert, en proportion du dommage que chacun a pu éprouver ; et j'aurai une nouvelle obligation à M. Elmy, s'il veut bien se charger encore de cette distribution. »

Quand il eut terminé ce discours, la cour, le chemin et toute la maison, retentirent des acclamations de ceux qui l'entouraient. L'honnête Crowe, qui ne voulait céder en rien en générosité à notre noble chevalier, sortit sa bourse, et déclara qu'attendu que c'était lui qui avait été la cause première de l'affaire, il prétendait contribuer également à calfater leurs fentes, et radouber leurs bordages. Le chevalier, plutôt que d'entrer en contestation avec notre novice chevalier, lui dit qu'il considérait les vingt guinées comme payées pour le compte de tous deux, et qu'ils s'en entendraient ensemble dans un autre moment.

Ce point étant arrangé, M. Elmy prit toute la gravité d'un magistrat, et adressa la parole à Prickle en ces termes :

« Fermier Prickle, j'ai autant d'étonnement que de honte de voir un homme de votre âge et de votre fortune, jouir de si peu de considération, que vous ne puissiez trouver une caution suffisante pour quarante guinées. C'est une preuve évidente que vous n'avez su ni cultiver l'amitié de vos voisins, ni mériter leur bienveillance. J'avais entendu parler de vos disputes, de vos violences, de votre insolence, et de votre esprit litigieux, et j'ai souvent souhaité de trouver une occasion favorable de vous infliger une correction légale. Cette occasion m'est offerte en ce moment. Vous avez, en présence de ce nombreux auditoire, vomi un torrent d'injures contre moi ; vous m'avez insulté, sous le double caractère de galant homme et de magistrat. Quant à ce qui me concerne personnellement, je pourrais négliger vos insultes, en me bornant au mépris qu'elles méritent ; mais je manquerais à la dignité de mes devoirs comme magistrat, si je pouvais accorder l'impunité aux injures que vous m'avez adressées dans l'exercice de mes fonctions. En conséquence, je vais vous envoyer en prison pour cette offense ; et vous y resterez jusqu'à ce que vous puissiez fournir caution pour les autres poursuites dirigées contre vous. »

Les premiers transports de colère de Prickle s'étaient calmés, et il commençait à ressentir l'aiguillon du remords. Il était extrêmement mortifié de l'idée d'être envoyé en prison d'une manière si humiliante. Il perdit son arrogance, et après un combat intérieur très-pénible, pendant que le greffier était occupé à rédiger l'ordre, il dit qu'il espérait que sa seigneurie aurait la bonté de ne pas l'envoyer en prison. Il demanda excuse à lui et à nos aventuriers pour les avoir insultés dans la colère, et fit remarquer qu'il avait eu la tête cassée, et payé vingt-deux guinées pour son extravagance ; qu'ainsi l'on ne pourrait pas dire qu'il était resté sans

châtiment, quand même le plaignant voudrait consentir à donner son désistement, comme il était prêt à le faire lui-même.

Sir Launcelot, voyant ce grossier et opiniâtre personnage suffisamment humilié, devint son défenseur auprès de M. Elmy et de Tom Clarke, qui lui pardonnèrent, à sa considération ; et les désistemens ayant été donnés mutuellement, le fermier eut la permission de se retirer. Le peuple fut régalé aux frais de notre aventurier ; et les hommes, femmes et enfans, au nombre de dix ou douze, qui avaient été blessés ou meurtris dans la mêlée, furent avertis de se rendre le lendemain chez M. Elmy pour y recevoir leur part de la libéralité du chevalier. Le juge fut invité à passer la soirée avec sir Launcelot et ses deux compagnons, pour lesquels un souper avait été commandé ; mais la première chose dont le cuisinier s'occupa, fut de préparer un cataplasme pour la tête de Crowe, qui avait acquis alors une dimension épouvantable. Notre chevalier Greaves, qui était tout bonté et affabilité, serra la main de M. Clarke, en lui exprimant sa satisfaction de se retrouver encore une fois avec ses anciens amis ; et lui ajouta à l'oreille qu'il avait des complimens à lui faire de la part de miss Dolly Cowslip, qui était alors au service d'Aurélia.

Clarke fut extrêmement surpris de cette nouvelle, et après un moment d'hésitation ; « Dieu me pardonne, s'écria-t-il, je veux mourir si la prétendue miss Meadows n'était pas la même personne que miss Aurélia Darnel. » Ensuite il avoua qu'il s'estimait trop heureux que la pauvre Dolly se trouvât dans une si agréable position ; il s'étendit en éloges les plus expressifs sur la bonté de son cœur et de ses vertueuses inclinations ; et finit par en appeler au jugement du chevalier lui-même, pour déclarer si elle n'était pas charmante avec sa robe de taffetas vert. Cependant il se fit

mettre un bandage sur la tête, et aida à appliquer le cataplasme sur celle de son oncle, qu'on envoya se coucher de bonne heure, après qu'il eut pris une légère dose de vin d'Espagne et de petit lait, pour provoquer la transpiration. Les trois autres convives passèrent une soirée agréable ; et le juge, en son particulier, s'enthousiasma pour le noble caractère du chevalier, tout altéré qu'il était par sa manie.

Maintenant, laissons-les jouir du plaisir d'une conversation sage et raisonnable, et occupons-nous des nouveaux hôtes qui arrivèrent dans la soirée, et s'arrêtèrent pour passer la nuit dans l'hôtellerie… Mais comme nous avons déjà fatigué outre mesure la patience du lecteur, nous allons lui laisser un peu de répit jusqu'au prochain chapitre.

18

Dans lequel les exploits de la chevalerie brillent d'un nouvel éclat.

Notre héros ne s'attendait guère à trouver un rival formidable dans la personne du chevalier qui arriva vers les sept heures du soir à l'enseigne de Saint-Georges, et qui donna une idée de son importance par le fracas qu'il fit en entrant. Ce n'était autre que sir Sycamore, qui, ayant reçu l'avis que miss Aurélia Darnel s'était échappée du lieu de sa retraite, s'était mis à l'instant en campagne, pour chercher cette aimable fugitive, espérant que s'il était assez heureux pour la rencontrer dans sa détresse, il lui ferait accepter ses services. Il avait suivi ses traces de si près, qu'il était descendu à l'auberge d'où Aurélia avait été enlevée, immédiatement après le départ de notre héros ; et c'est là qu'il avait

appris toutes les particularités dont nous avons déjà rendu compte.

Il y avait quelque chose de puéril dans les idées romanesques de sir Sycamore ; et, dans ses amours, il avait la réputation de prendre plus de plaisir à la poursuite de l'objet aimé, qu'à la conclusion du roman. Il avait entendu parler de la folie de sir Launcelot, dont lui-même n'était pas exempt, et il donnait à entendre qu'il pourrait surpasser son rival même, dans ses exploits extravagans. Cette idée n'avait pas été perdue pour un de ses compagnons, son conseil et son bouffon, le facétieux Davy Dawdle, qui avait une gaîté naturelle et un grand fonds de méchanceté. Il regardait son patron comme un fou ; et son patron le connaissait pour un fou et un fripon tout à la fois. Néanmoins ces deux caractères se convenaient si bien, qu'ils ne pouvaient vivre séparés l'un de l'autre. Davy était un adroit sycophante, mais, pour flatter son patron, il dédaignait de suivre la route ordinaire ; au contraire, sa conduite était très-hardie, et il traitait Sycamore, par les bontés duquel il subsistait, avec une familiarité tout-à-fait cavalière. Cependant il savait assaisonner sa franchise de certains ingrédiens qui en diminuaient l'amertume ; et par ces moyens il s'était rendu si nécessaire à son patron, que celui-ci ne formait jamais un projet d'amusement sans que Davy, d'une manière ou d'autre, en dût faire partie. Il y avait eu une dispute assez vive entre eux sur le projet de contester à sir Launcelot sa prééminence dans la chevalerie errante. Sycamore avait avancé que s'il lui prenait fantaisie de jouer la folie, il pourrait porter une armure, manier une lance et faire une charge aussi bien que sir Launcelot Greaves. Dawdle, s'emparant de cette idée, lui dit : « Il y a déjà long-temps que j'ai imaginé un plan pour vous ; mais je crains que vous n'ayez pas assez d'adresse pour l'exécuter… Ce

n'est pas cependant une affaire bien difficile d'imiter le bachelier Sampson Carrasco, d'aller à la recherche de sir Launcelot Greaves, comme un chevalier errant ; de le défier comme un rival ; et d'établir pour condition que le vaincu obéira aux ordres du vainqueur. » « Cette idée est de moi, » s'écria Sycamore. « Eh quoi ! répliqua l'autre, avez-vous jamais eu une idée à vous ? » C'est ainsi que la dispute commença, et elle fut soutenue avec une grande chaleur, jusqu'à ce que Sycamore, dépourvu d'autres argumens, proposa une gageure de vingt guinées. Dawdle ne répondit à cette proposition que par cette interjection ; « Fi ! » ce qui piqua Sycamore et lui fit répéter sa proposition. « Vous avez raison, dit Dawdle, de vous servir de pareils argumens auxquels vous savez que je ne peux pas répondre. Une gageure de vingt guinées doit dans tous les temps renverser et pulvériser la logique du plus habile ergoteur qui n'a pas un shelling dans sa poche. »

Cette observation rendit Sycamore très-sérieux ; et, après une courte pause, il dit : « Je ne comprends pas, Dawdle, ce que vous faites de tout votre argent ? » « Je suis surpris que vous preniez la peine de vous en inquiéter. Je ne vous demande jamais ce que vous faites du vôtre. » « Vous n'avez aucun motif de le demander ; vous savez très-bien où il va. » « Quoi ! vous prétendez me reprocher vos bienfaits ? C'est fort bien, Sycamore. » « Eh non ! Dawdle, je n'entends nullement vous faire un affront. » « Comment un affront ! que voulez-vous dire ? » « Je vous assure, Davy, que vous ne me connaissez pas, si vous croyez que je manque assez de générosité pour,... parce que... » « J'ai toujours pensé, Sycamore, quelles que soient vos faiblesses ou vos défauts, que vous ne manquiez pas de générosité, quoique bien certainement vous l'employez souvent bien mal à propos. » « Hélas ! c'est

une de mes plus grandes faiblesses ; je ne puis refuser même un fripon lorsque je le vois dans le besoin..... Prenez ce billet de banque, Dawdle. » « Moi ! non, en vérité, Sycamore... Que voulez-vous dire ? Quel droit ai-je sur vos billets de banque ? » « Aucun... Mais, Dawdle,... allons... » « Nullement ;... j'ai l'air d'abuser de votre bon naturel..... Tout le monde sait que vous avez de l'indulgence pour les défauts. » « Allons, cher Davy... il faut que vous le preniez pour m'obliger. » Davy, ainsi pressé, accepta le billet de banque avec beaucoup de répugnance, et voulut bien reconnaître que l'idée appartenait à Sycamore.

Celui-ci ayant fait sortir du grenier ou de l'arsenal de ses ancêtres tout ce qu'il fallait pour compléter une armure, il donna l'ordre de la réparer, dérouiller et repolir ; et son cœur bondissait de joie en réfléchissant à la superbe figure qu'il ferait quand il serait complétement couvert d'acier, et armé de tous points pour le combat.

Quand il fut ajusté presque complètement, Dawdle insista sur la nécessité de boucler le casque, qui pesait quinze livres. Il enferma donc sa tête dans cette pièce de l'armure ; et, frappant dessus avec un bâton, il fit un tel fracas autour de ses oreilles, que ses yeux étaient près de sortir de leurs orbites. Sa voix se perdait dans la visière, et son ami affectait de ne pas comprendre ce qu'il voulait faire entendre par les signes qu'il faisait avec son gantelet, et ses tentatives pour en venir aux mains, afin de lui arracher son bâton. À la fin il le quitta en disant : « Je garantis que ce casque résonne bien ; et, délaçant son casque, il trouva son patron dans une sueur froide. Celui-ci aurait bien pu achever sur-le-champ sa première aventure, si ses forces lui eussent permis d'assaillir Dawdle ; mais par le défaut d'air, et à cause des coups qu'il avait

reçus, il était si faible, qu'il s'évanouit presque totalement ; et, avant même qu'il eût repris tout-à-fait l'usage de ses membres, il était apaisé par les excuses de son compagnon qui protesta qu'il n'avait voulu autre chose que s'assurer si le casque était exempt de fêlure, et propre à protéger parfaitement la tête qu'il couvrait.

Ses excuses furent acceptées, l'armure fut empaquetée ; et, le lendemain matin, M. Sycamore partit de sa maison, accompagné de Dawdle, qui se chargea de remplir les fonctions d'écuyer dans le combat qui se préparait. Il se fit suivre aussi de deux domestiques à cheval, dont l'un était porteur de l'armure, et l'autre faisait l'office de trompette. Ils n'eurent pas plutôt appris que notre héros était logé à Saint-Georges, que le trompette sonna une charge qui causa quelque étonnement à sir Launcelot et à sa compagnie, et réveilla l'honnête capitaine Crowe au milieu de son premier somme. Leur premier soin avait été d'écrire un cartel ; et, au départ de l'étranger, il fut remis en grande cérémonie dans les mains de sir Launcelot, qui y lut ces mots :

« D'autant que j'ai été instruit que vous avez la présomption d'élever des prétentions sur le cœur de la sans pareille Aurélia Darnel, je vous donne avis que je ne peux admettre aucune rivalité dans l'affection de ce modèle de beauté, et j'espère que vous abandonnerez vos prétentions, ou que vous prouverez, dans un combat singulier, conformément aux lois et institutions de la chevalerie, que vous êtes digne de disputer sa faveur avec moi, le chevalier du Griffon ;

Polydore. »

Sir Launcelot ne fut pas médiocrement surpris de cette lettre, qu'il mit cependant dans sa poche sans dire un seul mot. Il com-

mença à réfléchir, avec une sorte de mortification, qu'il était traité comme un fou par quelques personnes qui prenaient plaisir à s'amuser des infirmités de leurs semblables. M. Thomas Clarke, qui avait vu avec quel cérémonial la lettre avait été remise et l'émotion que le chevalier avait éprouvée à sa lecture, descendit à la cuisine pour savoir quelque nouvelle, et apprit que l'étranger était M. Sycamore. Il devina dès lors le contenu du billet ; et, dans la crainte qu'il n'en résultât quelque scène sanglante, il résolut d'avertir son oncle, afin qu'il pût l'aider à maintenir la paix. Il entra donc dans la chambre du capitaine, qui avait été éveillé par la trompette, et qui demandait, de mauvaise humeur, ce que signifiait ce damné concert, comme si tous les marins étaient appelés sur le port. Clarke lui ayant fait part de ce qu'il savait de cette affaire ainsi que de ses craintes sur le sang qu'elle pouvait faire verser, le capitaine dit qu'il ne pouvait croire qu'ils voulussent engager un combat, pendant la nuit, à la lumière des chandelles, et que, quant à lui, il retournerait faire le quart de bâbord long-temps avant que le signal fût donné pour former la ligne. D'après cette assurance, le légiste gagna son lit, où il ne manqua pas de rêver à miss Dolly Cowslip, pendant que sir Launcelot passait toute la nuit sans dormir, occupé de ses réflexions sur l'étrange défi qu'il avait reçu. Il avait appris que c'était M. Sycamore qui le lui avait envoyé, et il hésita quelque temps s'il ne le punirait pas de son impertinence ; mais après avoir considéré la nature de cette querelle, et les conséquences qu'elle pouvait avoir, il résolut d'éviter le combat, comme n'ayant pour cause qu'un fondement absurde. Même dans ses momens de folie, il n'adopta jamais les principes de la chevalerie errante sur les duels. Il regarda toujours comme une preuve d'extravagance et de méchanceté, qu'un chevalier voulût appeler un homme à un

combat à mort, parce qu'il n'aimait point la couleur de sa barbe, ou le teint de sa maîtresse, ou pour décider, par un homicide, qui de lui ou de son rival méritait la préférence, tandis qu'il appartient exclusivement aux belles de décider quel sera l'amant heureux. Ce fut toujours son opinion que la chevalerie n'avait été instituée dans son origine que pour le seul but de protéger l'innocence, secourir le malheur, et infliger au criminel un châtiment mérité ; mais il ne pouvait concevoir comment on pouvait atteindre ce but en violant les principes éternels de la raison et de l'humanité.

Le capitaine Crowe n'avait pas examiné cette affaire sous un aspect aussi philosophique ; il ne doutait pas que les deux chevaliers ne dussent en venir aux mains le lendemain matin, et il s'endormit l'esprit rempli de cette idée. Mais il se leva avant le jour, résolu de jouer un rôle dans le combat ; et, sachant que l'étranger avait un compagnon, il le regarda tout naturellement comme son propre adversaire. Il était si impatient d'établir cette querelle secondaire, qu'au point du jour il entra dans la chambre de Dawdle, qu'il se fit indiquer par le domestique, et il l'éveilla par un cri qu'on aurait entendu à une demi-lieue de distance. Dawdle, éveillé en sursaut par ce bruit effrayant, sauta à bas de son lit, et se trouva sur pied avant d'avoir pu envisager l'objet qui l'avait alarmé si vivement ; mais quand il vit la tête de Crowe ainsi enflée et emmaillotée, si livide, si hideuse, si horrible ; quand il remarqua son large sabre à son côté et une paire de pistolets à sa ceinture, il s'imagina que c'était le spectre de quelque homme assassiné ; ses cheveux se hérissèrent, ses dents craquèrent, ses genoux tremblèrent ; il voulut se mettre en prières, mais sa langue lui refusa son service. Crowe, voyant son trouble, lui dit : « Peut-être, l'ami, vous me prenez pour un boucanier ; mais je ne suis

pas ce que vous pensez : mon nom est le capitaine Crowe… Je ne viens pas ici pour prendre ou votre or ou votre argent, vos agrès ou votre arrimage ; mais, ayant appris comme quoi votre ami prétend appeler au combat mon ami, sir Launcelot Greaves, voyez-vous ! je désire, pour lui prouver mon amitié, que pendant qu'ils seront aux mains, vous et moi, en qualité de seconds, nous nous mettions bord à bord pendant quelques instans, pour nous amuser l'un l'autre, voyez-vous ! » Dawdle, après avoir reçu cette invitation, reprit ses esprits, et prenant l'attitude d'Hamlet, au moment de l'apparition du revenant, il s'écria avec un accent tout-à-fait théâtral :

Anges et ministres du ciel, protégez-moi !
Es-tu un esprit du ciel, ou un spectre de l'enfer ?

Comme il paraissait promener des regards égarés, le capitaine crut qu'il voyait effectivement quelque chose de surnaturel, et regarda avec inquiétude autour. de lui ; ensuite, s'adressant au terrifié Dawdle, il dit : « Damné ! pourquoi serais-je damné ? Si vous avez peur des revenans, frère, mettez votre confiance en Dieu, et il sera pour vous l'ancre de salut. » L'autre, pendant ce temps, était complétement revenu dans son état naturel ; et continuait néanmoins à débiter des vers de tragédie, et prononça ces paroles du rôle de Macbeth :

J'ose tout ce que l'homme peut oser.
Approche, toi qui ressembles à l'ours sauvage de Russie,
Au rhinocéros armé, ou au tigre d'Hyrcanie :
Prends toutes les formes ; mais mon cœur ferme
Jamais ne tremblera…

« Quels diables de noms ! s'écria l'impatient marin. Quoi qu'il en soit, si vous voulez prendre votre gréement, et courir avec moi une petite bordée au large, nous pourrons expédier cette affaire en moins d'un tour de cabestan. »

En ce moment, il furent joints par M. Sycamore, qui arriva en robe de chambre et en pantoufles. Tout troublé par le premier abord de Crowe, il se retira en arrière, et ensuite manifesta un étonnement extrême en considérant l'attitude et la figure du novice. Après avoir jeté les yeux alternativement sur lui et sur Dawdle, il dit : « Qu'est-ce que je trouve ici ? qu'est-ce que c'est que cette tête mal cuite, et ces os tout saignans ? » Alors son ami, se glissant dans ses draps, lui expliqua que c'était un ami de sir Launcelot Greaves ; et lui ayant fait connaître le motif de sa visite, M. Sycamore le traita avec la plus grande politesse. Il lui promit qu'il aurait la satisfaction de rompre une lance avec M. Dawdle, et témoigna sa surprise de ce que sir Launcelot n'avait fait aucune réponse à sa lettre. Pendant ce temps, le soleil s'était levé, et il faisait grand jour. Crowe, qui avait pris tant d'intérêt à cette affaire, se rendit sans cérémonie dans la chambre du chevalier, et lui dit, sans préambule, que l'ennemi était debout, et attendait qu'il se présentât pour commencer l'action. « J'ai hélé son camarade, dit-il ; c'est un trembleur et un poltron ; il m'a pris d'abord pour un revenant, ensuite il m'a appelé des noms de tigre, de rhinocéros et d'ours de Perse. Mais, ma foi, si je le prends en travers, je lui ferai voir, avant que nous nous séparions, l'ours et mon bâton tout brisé… Je le lui ferai voir… »

Cette nouvelle ne fut pas reçue avec la joie que le capitaine s'attendait à trouver chez notre aventurier, qui lui dit, d'un ton très positif, qu'il n'avait nulle envie de combattre, et qu'il voulait

qu'on le laissât reposer. Crowe se retira, l'oreille basse, en murmurant quelques mots qu'on ne put entendre distinctement.

Vers les huit heures du matin, M. Dawdle lui porta un message en forme, du chevalier du Griffon, qui demandait qu'il assignât la lice, et donnât sûreté du camp. Il répondit à cette requête d'un ton grave et solennel : « Si celui qui vous envoie croit que je l'ai insulté, il peut, sans aucun déguisement, et sans ce ridicule cérémonial, exposer la nature de ses griefs, et je lui donnerai la satisfaction que ma conscience et mon caractère me feront juger convenable. S'il a porté particulièrement son affection sur quelque beauté, et qu'il me regarde comme un rival favorisé, je ne ferai pas le tort à une dame de hasarder aucune démarche qui puisse contrarier son choix, et spécialement un éclat que ma raison condamne comme outrageant pour les lois de mon pays. Si celui qui s'appelle le chevalier du Griffon a réellement le désir de suivre la route de la véritable chevalerie, il ne manquera pas d'occasions de signaler sa valeur pour la cause de la vertu. Il pourra peut-être, malgré cette déclaration, tenter de me faire violence quand il me rencontrera ; mais il me trouvera toujours en mesure de me défendre ; ou, s'il persiste à renouveler ses importunités, je saurai bien, sans aucune cérémonie, châtier son messager. » Ce refus de combattre fut attribué, par M. Sycamore, à la peur, et il n'en devint que plus insolent et plus orgueilleux, persuadé de la lâcheté de notre chevalier. Sir Launcelot cependant se mit à déjeuner avec ses amis ; et, après s'être revêtu de son armure, il demanda ses chevaux pour partir. Ensuite il paya son compte ; et, marchant d'un pas délibéré vers la porte, en présence de sir Sycamore et de sa suite, il s'élança d'un saut sur la selle de Bronzomarte qui, par ses hennissemens et ses courbettes, témoigna sa joie d'être monté par son noble maître.

Le chevalier du Griffon ne jugea pas à propos d'insulter son rival en personne ; mais son ami Dawdle ne manqua pas de lâcher quelques plaisanteries sur la figure et la tournure cavalière du capitaine Crowe, qui renouvela sa déclaration qu'il serait fort aise d'en venir aux prises avec lui après son voyage. L'habit noir de M. Clarke et son mauvais maintien furent remarqués également et tournés en ridicule. Quant à Timothy Crabshaw, il regarda son confrère l'écuyer, avec tout le mépris d'un soldat vétéran à l'égard d'un recrue ; et Gilbert, en partant, lui adressa ses complimens par une ruade ; mais lorsque notre aventurier et son train furent assez loin de l'auberge, M. Sycamore fit sonner la retraite pour célébrer son triomphe sur son adversaire.

Peut-être se serait-il contenté de ce genre de victoire, si Dawdle n'eût excité son envie et son ambition en chantant les louanges de sir Launcelot. Il remarqua que sa contenance était noble et mâle, que sa figure était très-belle, que sa taille était admirable, qu'il marchait comme Hercule et voltigeait sur la selle comme Mercure ; il donna même à entendre qu'il était fort heureux pour Sycamore que le chevalier du Croissant se fût trouvé dans des dispositions aussi pacifiques. Son patron était fort mal à son aise pendant ces éloges, et prit feu à la dernière observation. Il affectait de faire peu de cas de la beauté physique, quoique lui-même fût cité avec avantage dans le monde pour ce mérite particulier. Il prétendit qu'il était plus grand de deux pouces au moins que Greaves ; que, quant aux formes et à la tournure, il ne voulait pas faire de comparaison ; mais que, dans l'art de monter à cheval, il se flattait d'être mieux assis que sir Launcelot, et qu'il parierait cinq cents guinées contre cinquante, qu'il le renverserait dès le premier choc. Ce n'est pas le cas de faire une gageure, répliqua M. Dawdle ; la question peut être décidée dans une demi-

heure ; sir Launcelot n'est pas homme à prendre le galop pour vous éviter. » Sycamore, après quelque hésitation, déclara qu'il le suivrait et le provoquerait au combat, à condition que Dawdle, de son côté, entrerait en lice avec Crowe. Cette condition fut acceptée, car, bien que Davy eût peu le désir de risquer cette épreuve, il ne put trouver subitement une excuse pour s'y refuser. Il avait d'ailleurs remarqué que le capitaine était un fort mauvais cavalier ; et il résolut de suppléer par un peu d'adresse à la médiocrité de son courage. Les domestiques eurent immédiatement l'ordre de dépaqueter l'armure ; et, en peu d'instans, M. Sycamore parut sous un aspect formidable ; mais la scène qui va suivre a trop d'importance pour être reléguée à la fin d'un chapitre ; en conséquence, nous la réservons pour une place beaucoup plus apparente dans ces mémoires.

19

Contenant les exploits des chevaliers du Griffon et du Croissant.

M. Sycamore, autrement le chevalier du Griffon, ainsi nommé à cause d'un griffon peint sur son écu, étant armé de pied en cap, et son ami Dawdle muni d'un certain instrument avec lequel il se flattait de s'assurer la victoire sur le novice Crowe, partirent de l'auberge de Saint-Georges avec leurs domestiques, le cœur rempli des plus hautes espérances, et caracolèrent sur le chemin qui conduit à Londres ; c'était celui qui avait été suivi par notre aventurier. Comme ils étaient fort bien montés et allaient grand train, en moins de deux heures ils rejoignirent sir Launcelot et sa compagnie. M. Sycamore envoya au chevalier un nouveau défi dans

les formes par son trompette ; Dawdle, pour de bonnes raisons à lui connues avait éludé cette commission.

Notre aventurier, après avoir entendu cette nouvelle provocation, et voyant son rival qui l'avait dépassé, armé de pied en cap, et la lance en arrêt, posté pour lui intercepter le passage, se détermina à lui donner la satisfaction qu'il exigeait, et demanda que les conditions du combat fussent établies. Le chevalier du Griffon proposa que le vaincu renonçât à ses prétentions sur miss Aurélia Darnel, en faveur du vainqueur ; que pendant le combat des deux chevaliers, son ami Dawdle fournît une course contre le capitaine Crowe ; que l'écuyer Crabshaw et le domestique de M. Sycamore se tinssent prêts à porter secours à leurs maîtres respectifs, en cas de besoin, conformément à la loi des combats, et que M. Clarke observât les mouvemens du trompette, dont les fonctions étaient de sonner la charge.

Le chevalier accepta ces conditions, malgré les pressantes et pathétiques remontrances du jeune procureur, qui conjurait tour à tour, les larmes aux yeux, les deux combattans de se désister d'une action qui pouvait être sanglante et meurtrière, et outrageait les lois divines et humaines. Ce fut en vain qu'il essaya de les toucher par ses exhortations et par ses larmes. Ses menaces des persécutions auxquelles ils s'exposaient dans ce monde, et des peines éternelles dans un autre, n'eurent aucun succès, et ne les empêchèrent point de persister dans leur résolution ; son oncle aurait commencé le premier les hostilités, s'il n'eût été prévenu par sir Launcelot, qui engagea Clarke à s'éloigner du champ de bataille, s'il ne voulait courir le risque d'être enveloppé dans les dangers du combat. Il se conforma à cet avis, et se retira assez loin ; mais ses craintes et son intérêt pour ses amis, réunis à une

vive curiosité, le retinrent dans un poste d'où il pouvait observer toutes les chances de cette action.

Après que les deux chevaliers se furent partagés loyalement le terrain, et que le même soin eut été pris par les seconds de leur côté, M. Sycamore éprouva quelques scrupules, auxquels il est probable que la contenance guerrière et le caractère bien connu de son adversaire donnèrent naissance. La confiance que lui avait inspirée le refus de sir Launcelot se dissipa, et il vit clairement que sa répugnance ne pouvait être attribuée à un manque de courage, et il prévit qu'en poussant plus loin la plaisanterie, il pouvait en résulter des conséquences très-graves, autant pour sa réputation que pour sa vie ; en conséquence, il demanda à parlementer. Il allégua que son affection pour miss Aurélia Darnel était accompagnée de tant de délicatesse, que si la défaite de son rival pouvait contribuer à la rendre malheureuse, sa victoire ferait de lui le plus infortuné des hommes ; en conséquence, il proposait que l'un et l'autre s'assurassent de ses sentimens et de son choix avant d'en venir aux dernières extrémités.

Sir Launcelot déclara qu'il craignait beaucoup plus de combattre l'inclination d'Aurélia que de s'opposer aux attaques du chevalier du Griffon, et que s'il avait le moindre motif de penser que M. Sycamore, ou tout autre homme, eût obtenu la préférence de ses bontés, il abandonnerait immédiatement ses prétentions comme étant sans espoir. Mais en même temps il remarquait que cette rétractation de Sycamore était trop tardive ; qu'il avait insulté un gentilhomme ; que non-seulement il lui avait envoyé un cartel, mais qu'il l'avait encore poursuivi, et s'était opposé à son passage sur le grand chemin ; que lui, sir Launcelot, ne pouvait consentir à laisser ces insultes impunies. En conséquence, il in-

sista pour que M. Sycamore se mît en mesure de combattre, sous peine d'être traité comme un lâche et un fanfaron. Cette déclaration fut fortement appuyée par Dawdle, qui lui dit qu'il ne pouvait éluder le combat, sans passer aux yeux de tout le monde pour un infâme poltron.

Ces deux observations donnèrent le coup d'aiguillon nécessaire au courage du provocateur. Les champions reprirent leurs postes respectifs : le trompette donna le signal, et les combattans s'élancérent dans la carrière avec une grande impétuosité. Soit que l'éclat des armes de sir Launcelot effrayât le cheval de M. Sycamore, soit que tout autre objet, en frappant sa vue, produisît ce malheureux effet, il est certain qu'il s'arrêta tout court vers le milieu de sa course, et donna une telle secousse à son cavalier, qu'il lui fit perdre l'équilibre et le mit hors d'état de faire usage de sa lance à son plus grand avantage. Si notre héros eût continué sa course avec sa lance en avant, il est probable que le corps de M. Sycamore aurait été mal protégé par son armure ; mais sir Launcelot, s'apercevant que celle de son rival n'était pas en position, eut justement le temps de détourner la pointe de la sienne. Alors les chevaux se rencontrèrent par un choc si violent, que Sycamore, déjà tout désarçonné et mal assuré sur sa selle, fut renversé, et sa chute fit voler en éclats son armure autour de lui.

Le vainqueur, le voyant étendu sans mouvement, descendit de cheval, et lâcha les boucles de son casque, à quoi il fut aidé par le trompette. Lorsque le casque eut été enlevé, on vit la figure du malheureux chevalier du Griffon, couverte de la pâleur de la mort. Il n'était pourtant qu'évanoui, et reprit bientôt connaissance par l'effet de la fraîcheur de l'air, et par une aspersion d'eau froide prise dans un petit ruisseau du voisinage. Lorsqu'il recon-

nut son vainqueur remplissant les devoirs de l'humanité auprès de lui, il ferma les yeux par un sentiment de honte, et dit à sir Launcelot, que la fortune avait été pour lui ce jour-là, quoi qu'il rejetât sa défaite sur la faute de son cheval ; il ajouta que cette ridicule affaire n'aurait pas eu lieu sans les malignes instigations de ce drôle de Dawdle, sur des épaules duquel il se promettait de prendre vengeance de sa mésaventure.

Le capitaine Crowe aurait peut-être pu échapper à toute disgrâce, si son adversaire se fût conformé honorablement aux lois de la chevalerie dans son engagement avec notre novice ; mais dans cette occasion son industrie mérita plus d'éloges que son courage. Il s'était muni à l'auberge d'une vessie soufflée, dans laquelle il avait renfermé une certaine quantité de petits cailloux ; et il l'attacha adroitement au bout de sa lance dans le moment même où le capitaine partit d'après le signal du combat. Au lieu de se porter directement à sa rencontre, Dawdle, se détournant de la droite ligne, évita ainsi la lance de son adversaire, et fit résonner sa vessie avec tant d'effet, que le cheval de Crowe, dressant les oreilles, prit sa course et s'enfuit dans des terres labourées, avec une telle vitesse, que le cavalier se vit obligé d'abandonner sa lance, et de se tenir à la crinière pour éviter d'être jeté hors de la selle. Dawdle, qui était beaucoup mieux monté, voyant la fâcheuse position du marin, s'élança au galop pour suivre le malheureux novice, et lui chatouiller les épaules sans craindre de revanche.

M. Clarke, lorsqu'il vit son parent si rudement traité, oublia ses craintes et vola à son secours ; mais, avant qu'il pût le joindre l'agresseur s'était déjà éloigné ; et, voyant que la fortune s'était déclarée contre celui qui était son patron et son ami, il l'abandon-

na généreusement dans son malheur, et se dirigea vers Londres en toute diligence.

Timothy Crabshaw ne laissa pas de prendre sa part dans le noble exploit de cet heureux jour. Il était alors tellement pénétré de la puissance de la chevalerie errante, qu'il croyait fermement que son maître et lui étaient également invincibles ; et cette confiance agissant sur ses mauvaises inclinations, le rendit aussi querelleur dans sa sphère, que son maître était doux et généreux. Pendant qu'il était sur son cheval, au poste qui avait été désigné pour lui et le domestique de Sycamore, il manégea Gilbert de manière à lui faire lâcher des ruades contre la croupe de l'autre cheval. Cette insulte donna lieu à une altercation qui se termina par un combat. Le laquais maniait son fouet avec la plus grande dextérité et le faisait claquer aux oreilles de Crabshaw, qui avoua ensuite qu'il chantait et résonnait comme une marmite de merluche ; mais l'écuyer, qui savait très-bien faire usage d'un long fouet, ayant été charretier depuis son enfance, trouva le moyen d'enlacer avec le sien le cou de son adversaire, et de le jeter en bas de son cheval, à moitié étranglé, au moment même où son maître était culbuté par sir Launcelot Greaves.

Ayant ainsi remporté la victoire, il ne crut pas devoir respecter bien scrupuleusement le point d'honneur de la chevalerie ; mais, ne doutant pas qu'il n'eût le droit de tirer le plus grand parti possible de ses avantages, il se mit en mesure de recueillir les dépouilles opimes. Mettant lestement pied à terre : « Frère, dit-il, je m'étonne que votre monture, qui est un cheval de boucher, porte si mal les veaux. Je vous ai fait voir que c'est aujourd'hui votre jour d'être battu. Je veux !... Quoi ! vous me regardez comme si je voulais vous faire du mal ! Ne craignez rien ; mais vous paierez

l'amende, pour avoir couru sur mon chemin. Vous la paierez, frère ! »

En disant cela, il vida les poches du vaincu, le débarrassa de son habit et de son chapeau, et prit possession du porte-manteau de son maître. Mais il ne jouit pas long-temps de son butin ; car le laquais alla se plaindre à sir Launcelot d'avoir été dépouillé ; et celui-ci donna ordre à son écuyer de tout restituer, le menaçant en même temps de le punir de sa rapacité. Timothy représenta avec beaucoup de chaleur qu'il avait conquis ces dépouilles dans un combat, aux dépens de sa tête et de ses épaules, qu'il découvrit pour prouver son argument ; mais ses remontrances furent sans pouvoir sur son maître. « Ventrebleu ! dit-il, puisqu'il faut que je te rende tout, je ne veux pas rester ton débiteur de tes coups de bâton. »

En disant ces mots, il fit une attaque si vigoureuse sur les épaules du plaignant, qu'avant que le chevalier pût intervenir, le valet fut indemnisé avec intérêt. En sa qualité de serviteur de Sycamore et de Dawdle, il courut le risque d'une seconde attaque de la part du novice Crowe, qui était transporté d'une telle fureur de la désagréable plaisanterie inventée contre lui par son fugitif adversaire, qu'il fut pendant quelque temps sans pouvoir articuler d'autres sons que quelques interjections entrecoupées, dont il était impossible de comprendre le sens. S'armant d'un bâton, il accourut vers l'endroit où M. Sycamore était assis sur le gazon, soutenu par le trompette ; et probablement il aurait achevé ce que notre aventurier avait seulement ébauché, si le chevalier du Croissant, avec une adresse admirable, n'eût paré le coup qui était destiné au chevalier du Griffon, et n'eût manifesté au colérique Crowe son mécontentement, du ton le plus ferme. Alors il

prit au collet le laquais qui venait de se dégager des mains vengeresses de Crabshaw ; et, tenant sa lance de l'autre main, il rencontra par hasard les côtes de l'écuyer.

Timothy ne fut pas lent à lui rendre son salut avec l'arme qu'il tenait encore en main. M. Clarke, accourant au secours de son oncle, fut arrêté par le laquais, qui paraissait fort curieux de voir ses ennemis venger sa propre querelle, en tombant les uns sur les autres. Clarke, ainsi retenu, commença les hostilités contre le domestique, pendant que Crowe était à l'abordage avec Crabshaw. Il s'ensuivit un combat vraiment royal, soutenu avec une grande vigueur, et du sang répandu des deux côtés, jusqu'à ce que l'autorité de sir Launcelot, soutenue de quelques remontrances de poids, appliquées sur son écuyer, mît fin à cette lutte. Crabshaw s'éloigna immédiatement, et alla tout en gémissant faire part de ses griefs à Gilbert, qui parut compatir faiblement à ses maux ; le laquais se sauva ; M. Clarke essuya son nez tout saignant, déclarant qu'il traduirait l'agresseur devant le bureau de la Couronne ; et le capitaine Crowe continuait à vomir une foule de juremens sans aucun sens, mais dont on pouvait cependant conjecturer qu'il commençait à se fatiguer de sa nouvelle profession. « Que mes yeux soient damnés si vous appelez ceci… Mes bordages éclatent, frère… regardez… voyez-vous… Un gueux, un gros lourdaud de poltron, de fils de… Parmi des brisans, j'ai perdu mon sillage… ma soute est fendue… retirez-vous… Au diable toute la chevalerie errante !… Donnez-moi un vaisseau où l'eau ne pénètre pas. Voyez-vous, frère… Peut-être vous ne pourrez pas… Au large avec un vent frais. Le cœur joyeux, j'y resterai toute l'année… Me rompre les os ; cela ne veut pas dire causer. »

Notre héros essaya de consoler le novice en lui disant que, s'il avait reçu quelques coups, son honneur n'en avait pas souffert. En même temps il remarqua qu'il était fort difficile, pour ne pas dire impossible, qu'un homme pût réussir dans la carrière de la chevalerie, lorsqu'il avait passé la plus grande partie de sa vie dans d'autres occupations. Il donna de plus à entendre que le motif qui l'avait porté à embrasser ce genre de vie n'existant plus, il était déterminé à renoncer à une profession qui, sous certains rapports, l'exposait à des accidens désagréables. Crowe réfléchit en lui-même sur cette insinuation pendant que les autres acteurs de la scène étaient occupés à chercher les chevaux qui s'étaient échappés. Quant à M. Sycamore, il était si moulu de sa chute, qu'on fut obligé de lui procurer une litière pour le transporter à la ville la plus prochaine. Son domestique fut expédié pour remplir cette commission, et sir Launcelot resta auprès de lui jusqu'au retour de son valet.

Quand il eut été placé sûrement dans cette nouvelle voiture, notre chevalier prit congé de lui en ces termes : « Je n'exigerai pas que vous vous soumettiez aux conditions que vous avez établies vous-même avant notre combat. Je vous laisse toute liberté de profiter de vos avantages pour continuer, par des voies honorables, vos démarches auprès de la jeune lady dont vous vous êtes déclaré sincèrement épris. Mais si vous aviez recours à des moyens indignes d'un homme d'honneur, vous trouverez sir Launcelot Greaves toujours prêt à vous demander raison de votre conduite, non point comme un extravagant chevalier errant, mais comme un vrai gentilhomme anglais, jaloux de son honneur et ferme dans ses résolutions. »

M. Sycamore ne répondit rien à ce discours ; mais, d'un air chagrin, il donna ordre à ses gens de poursuivre leur route. En conséquence, ils se dirigèrent à droite ; et notre héros prit la route de Londres, dans la direction contraire.

Sir Launcelot avait déjà échangé son armure contre un habit de cheval, un chapeau et des bottes ; et Crowe, en se séparant de son accoutrement ridicule, reprit à quelques égards l'apparence d'une créature humaine. Après cette métamorphose, ils continuèrent leur route de la manière la plus paisible. M. Clarke, pour leur faire passer le temps agréablement, entreprit une dissertation savante sur les lois, tendant à démontrer que M. Sycamore, par sa conduite dans cette journée, était susceptible d'être accusé par trois actions différentes, outre une enquête pour cause de démence ; et que Dawdle pourrait être poursuivi, pour avoir imaginé et pratiqué une ruse subtile, pour causer du dommage à son oncle, et en outre pour une action, à cause d'attaque, querelle et rixe… Mais pourquoi ? dira-t-on. Parce que ledit Crowe ayant pris la fuite, et le fait peut être prouvé facilement, avant qu'aucun coup eût été porté, ledit Dawdle le poursuivant, même sur le grand chemin, lui inspirant de la frayeur, et, commettant des actes de violence sur sa personne, est devenu, suivant tous les commentaires et textes, le véritable agresseur, et justiciable de la cour du Banc du Roi.

La vanité du capitaine fut si fortement choquée de ces observations, qu'il s'écria avec autant de colère que d'impatience : « Vous mentez, chien que vous êtes ! Vous mentez, dis-je, coquin ! je n'ai pas pris la fuite, je n'ai pas non plus, eu de frayeur, voyez-vous ! C'est mon chien de cheval, qui n'a pas voulu obéir au gouvernail, voyez-vous ! C'est pourquoi je n'ai pas pu me

servir de mon sabre, voyez-vous ! Quant à ce qui est de la peur, je ne la connais pas… Ainsi, allez, ayez autant de courage que moi, voyez-vous ! ou… je t'arrangerai à l'avant et à l'arrière… » Tom protesta que ce qu'il en avait dit n'était qu'un simple système de procédure ; et Crowe s'apaisa tout de suite.

Ils arrivèrent, le soir, à la ville de Bugden, sans aucune autre aventure, et passèrent la nuit fort paisiblement.

Le lendemain matin, après que l'ordre eut été donné de seller les chevaux, M. Clarke entra sans façon dans la chambre de sir Launcelot, conduisant une femme, qui était miss Dolly Cowslip en personne. Cette jeune fille, s'approchant du chevalier, s'écria : « Ô sir Launcelot ! Ma chère lady ! ma chère lady ! » Mais ses larmes, qui coulaient en abondance, l'empêchèrent de continuer, et le sensible procureur, par une sympathie compatissante, mêla ses larmes aux siennes.

Notre aventurier, tout ému de cette exclamation, s'écria : « Juste ciel ! où est mon Aurélia ? Où avez-vous laissé ce trésor de ma vie ? Répondez-moi, sans plus attendre ! je suis tourmenté de crainte et d'impatience ! »

Dolly, s'étant un peu remise, lui dit que M. Darnel avait logé sa nièce dans une maison neuve, dans le quartier de May fair ; que le second soir de leur arrivée, il y eut une explication très-vive entre Aurélia et son oncle, qui, le lendemain, congédia Dolly sans lui permettre de prendre congé de sa maîtresse ; et que le même jour il alla se loger dans une autre partie de la ville, à ce que lui apprit plus tard l'hôtesse, sans qu'elle pût lui faire connaître où il était allé ; que lorsqu'elle partit, John Clump, un des domestiques, qui prétendait avoir de l'attachement pour elle,

lui promit bien positivement d'aller la voir et de lui faire savoir ce qui se passait dans la maison, mais qu'il n'avait pas tenu parole, et que, se trouvant tout-à-fait étrangère à Londres, sans amis et sans domicile, elle s'était déterminée à retourner chez sa mère, et qu'elle s'était mise en route à pied depuis la veille au matin.

Notre chevalier qui, d'après son lamentable préambule, s'attendait à des nouvelles beaucoup plus terribles, vit avec plaisir ses noirs présages se dissiper. Cependant il était loin d'être satisfait de l'éloignement de Dolly, car il avait compté sur son dévouement à ses intérêts, joint à son influence sur John Clump, pour recueillir des avis utiles, qui pourraient lui faire atteindre le but de ses désirs. Après quelques momens de réflexion, il jugea à propos de ramener à Londres miss Cowslip, et de la loger dans le même endroit où John Clump avait promis de venir lui porter des nouvelles ; car il pensait que très-probablement c'était malgré lui qu'il n'avait pas tenu sa promesse.

Dolly ne témoigna aucune répugnance pour le projet de retourner à Londres, car elle espérait pouvoir encore une fois rejoindre sa chère lady, à laquelle elle était attachée par les liens de la plus forte affection. D'ailleurs son inclination à cet égard était fortifiée par la considération qu'elle aurait la compagnie du jeune procureur, qui avait fait une grande impression sur son cœur, ainsi qu'on pouvait le voir bien évidemment. Il faut que nous convenions, cependant, pour l'honneur de cette jolie personne, que ses pensées n'avaient jamais été inspirées que par l'innocence et la vertu. Plus sir Launcelot Greaves examinait cette aimable fille, et plus il se sentait disposé à prendre soin de sa fortune ; et dès ce moment il combina un plan en sa faveur, qui s'exécuta plus tard. En même temps il prescrivit à M. Clarke de

diriger ses démarches auprès de miss Cowslip, d'après les règles de l'honneur et de la décence, s'il faisait quelque cas de son amitié. Son premier soin fut de se procurer un cheval de selle pour Dolly, qui préférait à toute autre voiture cette manière de voyager ; et par-là il combla les vœux de son admirateur, qui ne désirait rien tant que de la voir à cheval, avec sa robe de taffetas vert.

L'armure, ainsi que les accoutremens de Crowe et de Crabshaw furent laissés à la garde de l'aubergiste ; et Timothy subit une telle métamorphose avec son habit de livrée, que Gilbert même eut de la peine à le reconnaître. Quant au novice Crowe, sa tête avait repris à peu près sa dimension naturelle ; mais sa figure était si couverte de taches noires, son nez était si aplati, qu'il aurait pu facilement passer pour un Cafre ou pour un Éthiopien. Tout étant donc en ordre, ils partirent de Bugden, formant une cavalcade bien ordonnée ; dînèrent à Hatfield, et, le soir, arrivèrent dans Holborn, à l'auberge du Taureau, où ils établirent leur quartier pour la nuit.

20

Dans lequel notre héros descend au séjour des damnés.

La première démarche dont sir Launcelot s'occupa le lendemain matin de son arrivée à Londres, fut de loger Dolly Cowslip dans la maison où John Clump avait promis de venir la voir ; car il était dans la persuasion que, si la visite avait été différée, elle se ferait un jour ou l'autre, et qu'alors il pourrait avoir quelque nouvelle d'Aurélia. M. Clarke obtint la permission de prendre son lo-

gement dans la même maison, d'après le désir pressant qu'il manifesta qu'on lui confiât le soin d'être l'intermédiaire pour les informations et les instructions entre Dolly et notre aventurier. Sir Launcelot Greaves était résolu de vivre fort retiré jusqu'à ce qu'il eût recueilli sur miss Darnel quelques particularités qui pussent diriger sa conduite ; cependant il se proposait de fréquenter incognitò les endroits publics, afin de se ménager la chance de rencontrer par hasard la maîtresse de son cœur.

Comptant bien que les originalités de Crowe pourraient contribuer à son amusement dans ses heures de solitude, il invita cet homme bizarre à vivre avec lui dans une petite maison, qu'il loua toute meublée, dans les environs de Golden Square. Le capitaine le remercia beaucoup de sa politesse, et accepta franchement sa proposition, quoiqu'il n'approuvât pas beaucoup le choix de sir Launcelot, sous le rapport de la situation. Il dit qu'il lui recommanderait un beau et excellent premier pont, tout près de Sainte-Catherine, dans Wapping, où il se récréerait beaucoup par la vue du devant, qui donne sur une rue très-fréquentée par les passans, les charrettes, les traîneaux et autres voitures. Il ajouta qu'il aurait par derrière une vue non moins agréable sur la grande brasserie de l'Alderman Parson, avec le spectacle de deux cents cochons au moins, qu'on engraissait sous les fenêtres ; et, pour l'engager davantage, il mentionna le voisinage des canons de la Tour, qui charmeraient ses oreilles les jours de fête. Il n'oublia pas non plus le bruit agréable de l'amarrage et du démarrage des vaisseaux dans la rivière, et la vue des objets agréables de l'autre côté de la Tamise, qui se remarquent dans les bassins marécageux, et les jardins de choux de Rotherhithe. Sir Launcelot n'était pas insensible aux beautés de cette perspective ; mais comme ses affaires étaient dans une autre direction, il sut se

contenter d'une position moins séduisante ; et le capitaine Crowe lui tint compagnie par pure amitié.

Vers la nuit, M. Clarke vint trouver notre héros avec des nouvelles qui n'étaient rien moins qu'agréables. Il dit que Clump avait laissé une lettre pour Dolly, par laquelle il l'informait que son maître, M. Darnel, était parti le matin de bonne heure pour le Yorkshire ; mais il ne pouvait rien lui apprendre sur le compte de sa maîtresse, qui, le jour d'avant, avait été conduite, on ne sait où, dans une voiture de louage, accompagnée de son oncle et d'un homme de mauvaise mine, qui avait toute l'apparence d'un bailli ou d'un guichetier, de sorte qu'il craignait qu'elle n'eût éprouvé quelque violence.

Sir Launcelot fut profondément affecté de cette nouvelle, car il avait toujours craint qu'un homme tel que M. Darnel, d'un caractère violent et d'un cœur corrompu, ne fît quelque tentative sur les jours de son adorable nièce ; cependant, après y avoir mieux réfléchi, il ne put s'imaginer qu'il eût eu recours à un expédient aussi criminel. Sachant qu'on pouvait lui demander compte de sa nièce, qui était sous son autorité, il aurait eu à craindre qu'un pareil crime ne fût facilement prouvé, et il s'était sans doute borné à la faire partir de la maison où elle était logée. Mais ses soupçons lui inspirèrent d'autres appréhensions ; il pensa que M. Darnel, dans la vue de la faire consentir par la crainte à ses propositions, avait projeté contre elle un plan infâme, et qu'en vertu d'un mandat d'arrêt, il l'avait confinée dans une prison ou dans quelque maison de sûreté particulière. Plein de cette idée, il recommanda à M. Clarke de faire le lendemain matin des recherches dans les bureaux du shériff, afin de s'assurer si quelque mandat de cette espèce avait été délivré ; et lui-même prit la détermination de vi-

siter toutes les grandes prisons dépendantes de la capitale, pour s'informer si elle n'y aurait pas été enfermée sous un nom supposé. Enfin, il résolut d'instruire Aurélia, s'il était possible, de sa résidence momentanée, par un paragraphe inséré dans tous les papiers publics, portant que sir Launcelot Greaves était arrivé dans sa maison près de Golden Square.

Toutes ces résolutions furent ponctuellement exécutées : aucun mandat d'arrêt n'avait été délivré au bureau du sheriff ; et, en conséquence, notre héros partit pour la visite des prisons, accompagné de M. Clarke, qui avait contracté quelques habitudes avec les officiers commandant ces diverses garnisons, dans le temps qu'il était clerc de procureur à Londres. Ils employèrent le premier jour à faire leur enquête à Gate-House, à Fleet, et à Marshallsea. Le lendemain ils se rendirent à la prison du Banc du Roi, où ils apprirent qu'il y avait une grande quantité de prisonniers d'espèces différentes. Ils se proposèrent d'en faire un examen scrupuleux, avec le secours de M. Norton, le concierge, qui était un intime ami de M. Clarke. Il n'avait rien qui se ressentît de la nature de ses fonctions, soit dans son extérieur, soit dans son caractère, qui était remarquable par sa douceur, son humanité et sa bienveillance envers ses semblables, plongés dans le malheur.

Le chevalier commanda à dîner dans une taverne située dans le faubourg, et fut conduit avec le capitaine Crowe à la prison du Banc du Roi, qui est située dans St.-George's Fields, à un mille environ de l'extrémité du pont de Westminster, et ressemble à une petite ville propre et régulière, consistant en un préau entouré d'un mur très-élevé, qui renferme un grand terrain ouvert, qu'on peut appeler un jardin, où les prisonniers prennent l'air, et occupent leurs loisirs par divers amusemens.

Excepté l'entrée, où les guichetiers surveillent et font la garde, il n'y a rien dans ce séjour qui sente la contrainte, ou qui donne l'idée d'une prison. Il y a toujours dans le préau une foule de promeneurs ; les artisans de toute espèce y exercent leurs différentes professions ; des marchands colporteurs de tous genres, y sont admis pour crier et vendre leurs marchandises, comme dans toute autre rue de Londres. Il y a des bouchers, des boutiques de mercerie, un chirurgien, un cabaret très-fréquenté, et une cuisine publique dans laquelle toutes les provisions des prisonniers sont accommodées gratis aux frais de l'administration. On n'y entend pas les lamentations de la misère, et l'oreille y est plutôt frappée des sons de la joie et de la gaieté. À l'extrémité du préau, à droite, il y a une petite cour pavée, qui conduit à un bâtiment séparé, consistant en douze grands appartemens, appelés chambres d'état, bien meublés et accommodés pour y recevoir les prisonniers de la couronne, du rang le plus distingué. De l'autre côté du préau, faisant face à une division séparée de l'enclos, appelée côté commun, est une rangée de chambres occupées par les prisonniers du plus bas étage, qui partagent les aumônes d'un tronc placé à cet effet, et sont entretenus par ce moyen et par quelques fonds de charité. Nous devons aussi remarquer que la prison renferme une jolie chapelle, dans laquelle un chapelain salarié fait l'office divin tous les dimanches.

Notre aventurier, après avoir feuilleté les registres et lu tous les détails sur les femmes prisonnières qui avaient été admises dans la prison depuis quelques semaines, ne put obtenir le moindre renseignement sur la charmante Aurélia ; mais il résolut d'apporter quelque soulagement à son désappointement en satisfaisant sa curiosité.

Sous les auspices de M. Norton, il fit le tour de la prison, et visita particulièrement la cuisine, où il vit un grand nombre de broches chargées de toutes sortes de provisions, en viande de boucherie, volaille et gibier. Il ne put se défendre d'exprimer son étonnement, en élevant les mains au ciel, et en se félicitant de faire partie d'une nation qui a procuré un pareil asile aux malheureux. Ses exclamations furent interrompues par un bruit tumultueux partant du préau. M. Norton avertit sir Launcelot qu'on l'attendait dans son cabinet, et le laissa aux soins de M. Felton, prisonnier d'un extérieur fort décent, qui lui fit ses complimens avec beaucoup de grâce, et invita la compagnie à venir se reposer dans son appartement, qui était spacieux, commode et très-bien meublé. Lorsque sir Launcelot lui demanda quelle était la cause de ce vacarme, il lui dit que c'était le prélude d'un combat entre deux prisonniers qui allaient incessamment boxer dans le jardin de la prison.

Le capitaine Crowe, témoignant un désir très-vif de voir ce combat, M. Felton l'assura que cela n'en valait pas trop la peine, les deux combattans n'étant regardés que comme de la canaille. « Mais, dans une demi-heure, dit-il, il y aura un combat de quelque importance entre deux démagogues de ce séjour : l'un est M. Crabclaw, médecin, et l'autre M. Tapley, brasseur. Il faut que vous sachiez, messieurs, que ce petit monde, ou république en miniature, est, comme le grand monde, divisé en deux factions. Crabelaw est le chef d'un parti ; et Tapley est à la tête de l'autre. Ils sont l'un et l'autre très-violens et d'un caractère emporté ; leurs intrigues ont mis le désordre dans toute la prison, de sorte qu'il y a du danger à se promener dans le préau, à cause des continuelles escarmouches de leurs partisans respectifs. À la fin, quelques-uns des habitans les plus tranquilles de la prison, ayant

délibéré sur le moyen de remédier à ces désordres sans cesse renaissans, ont proposé que la dispute se décidât une bonne fois par un combat singulier entre les deux chefs, qui ont accueilli avec empressement cette proposition. La gageure en conséquence a été convenue de cinq guinées ; et voici le moment fixé pour le combat, d'où dépendent des gageures pour des sommes considérables. Quant à M. Norton, il n'est pas convenable qu'il y soit présent, ou paraisse vouloir réprimer ces mesures violentes, car il est nécessaire de les tolérer comme des ventilateurs favorisant l'évaporation de ces humeurs pernicieuses qui, étant contenues, pourraient faire des progrès, causer une violente explosion, dégénérer peut-être en conspirations et rébellions. »

Le chevalier avoua qu'il ne pouvait comprendre par quels moyens un si grand nombre de gens désordonnés, montant à environ cinq cents individus, pouvaient être retenus dans les limites d'une discipline supportable, ou comment on pouvait empêcher leur évasion, qu'ils pourraient tenter et effectuer en tout temps, soit furtivement, soit à force ouverte, car il était difficile de croire que deux guichetiers occupés continuellement à ouvrir et à fermer la porte, pussent résister aux efforts de toute une multitude.

« Votre étonnement, monsieur, dit M. Felton, cessera lorsque vous réfléchirez qu'il n'est guère possible que toute une multitude puisse coopérer à l'exécution d'un pareil projet, et que le concierge connaît parfaitement cette maxime : Divise pour régner. Quelques prisonniers sont retenus par un sentiment de reconnaissance envers le concierge dont ils ont éprouvé l'amitié et les bons offices ; quelques autres sont dirigés par des motifs de prudence. Un parti est effectivement en observation devant l'autre ; et je suis fermement convaincu qu'il n'y a pas dix prison-

niers dans ce séjour, qui voulussent s'évader, s'ils trouvaient les portes ouvertes. C'est un parti qu'aucun homme ne voudrait prendre, à moins que son sort ne fût totalement désespéré, parce qu'il faut ou qu'il abandonne sa patrie pour toujours, ou qu'il s'expose à être repris et traité avec la plus grande sévérité. Le plus grand nombre des prisonniers vit dans l'espérance d'être mis en liberté par le secours de ses amis, la compassion de ses créanciers, ou la faveur d'une mesure législative ; quelques-uns, qui n'ont aucune de ces perspectives, se sont pour ainsi dire naturalisés dans ce séjour, sachant bien qu'ils ne pourraient exister dans une autre situation. Je suis moi-même de ce nombre. Après avoir abandonné à mes créanciers tout ce que je possédais, je suis détenu ici depuis neuf années, parce qu'une seule personne a refusé de signer mon concordat. Depuis long-temps j'ai survécu à tous les amis de qui je pouvais attendre quelques témoignages d'attachement, Je suis devenu vieux en prison, et j'ai pris mon parti d'y passer le reste de ma vie, car la mesure législative en faveur des débiteurs insolvables ne peut pas s'étendre à celui dont la banqueroute n'a pas été déclarée dans les formes. À force d'industrie, et par la plus sévère économie, je viens à bout de vivre indépendant dans cette retraite. Mes moyens de subsister, comme ma personne, sont renfermés dans cette enceinte. Où irais-je, si j'avais l'occasion de m'échapper ? Depuis long-temps mes espérances de fortune sont évanouies. Je n'ai plus ni amis ni relations dans le monde. Il me faudrait rester séquestré dans quelque coin ignoré, ou être arrêté de nouveau et renfermé dans une prison étroite, où je serais privé des douceurs dont je jouis ici.

En ce moment la conversation fut interrompue par une autre rumeur, qui était le signal du combat entre le docteur et son ad-

versaire. La compagnie se rendit à l'instant au jardin, où les champions étaient déjà déshabillés, et les gageures déposées. Le docteur paraissait être d'un âge mûr, d'une stature moyenne, vif et alerte ; son aspect était atrabilaire, et son maintien exprimait à la fois la rage et le dédain. Le brasseur était large d'épaules, membru ; il était rond comme un tonneau de bière, mais très-gras, lourd, de courte haleine, et flegmatique. Notre aventurier ne fut pas médiocrement surpris en voyant qu'ils avaient pour seconds un homme et une femme dépouillés de leurs vêtemens supérieurs, la dernière rangée du côté du médecin ; mais le commencement du combat l'empêcha de demander à son guide l'explication de ce phénomène. Le docteur, se retirant quelques pas en arrière, se mit dans l'attitude d'un bélier, et se précipita sur son adversaire avec la plus grande impétuosité, prévoyant bien que si, dès le premier assaut, il avait le bonheur de le renverser, il ne serait pas facile de le remettre sur ses jambes pour le placer en position d'attaquer. Mais la combinaison de Crabclaw et les efforts réunis de ses muscles ne produisirent aucun effet sur les flancs de Tapley, qui resta ferme comme le promontoire Acrocéraunien, et, marchant en avant avec son poing levé, un peu plus petit et moins dur qu'un marteau de forge, il renversa le médecin par terre. Cependant, en un clin d'œil, avec le secours de la femme son second, il se retrouva sur ses jambes ; et, s'attachant à son adversaire, il s'efforça de le faire tomber. Mais loin de réussir dans son projet, il reçut lui-même un grand coup de poing sur les reins, et le brasseur, se jetant sur lui au moment où il tombait, l'étouffa presque totalement. L'amazone courut à son secours ; et Tapley, montrant peu de disposition à se relever, elle le battit sur la tempe jusqu'à lui faire pousser des cris. L'homme qui était le second du brasseur, s'empressant de venir au secours de son pa-

tron, fit une application si vigoureuse sur les yeux de la femme, que dans un instant ils furent entourés d'un cercle noir. Elle lui rendit sa politesse par un coup qui fit couler de son nez un double ruisseau de sang, le saluant en même temps de la dénomination ignominieuse de lâche fils de coquine. Il s'en serait suivi un combat beaucoup plus acharné que le premier, si M. Felton ne fût survenu, et, d'un ton d'autorité, n'eût ordonné à l'homme de quitter le champ de bataille. Celui-ci obéit sans délai à cette injonction en disant : « C'est bien, Dieu me damne ! Felton. Vous êtes mon ami et mon supérieur ; j'obéis à vos ordres ; mais cette drôlesse sera frottée par moi avant de s'endormir. » Alors Felton s'avançant vers son adversaire, lui dit : « Madame, je suis peiné de voir une dame de votre rang et de votre qualité s'exposer ainsi en public ; au nom de Dieu, conduisez-vous avec plus de décence, si ce n n'est par considération pour votre famille, que ce soit au moins par égard pour votre sexe en général. » « Écoutez, Felton, lui répondit-elle, la décence est fondée sur la délicatesse des sentimens ; et une conduite honorable ne peut guère se concilier avec les maux d'une prison et l'opprobre de l'indigence ; mais je vois que la querelle est terminée, et qu'il faut boire l'argent du pari ; si vous voulez dîner avec nous, vous serez le bien-venu ; autrement, mourez de faim avec votre sobriété, et allez au diable. »

Pendant ce temps, le docteur avait abandonné la partie, et reconnu le brasseur pour son vainqueur ; il ne voulut pas honorer le festin de sa présence, et se retira dans sa chambre, très-mortifié de sa défaite. Notre héros fut reconduit à l'appartement de M. Felton, où il resta quelques instans sans ouvrir la bouche tant il était étonné de tout ce qu'il avait vu et entendu.

« Je m'aperçois, monsieur, dit le prisonnier, que la manière dont j'ai parlé à cette femme infortunée excite votre surprise ; et peut-être votre étonnement sera encore plus grand quand vous saurez qu'il y a à peine dix-huit mois, c'était une dame du grand monde, et que son adversaire, qui, soit dit en passant, est son mari, était universellement respecté comme un homme d'honneur et un brave officier… » « Je vous avouerai, s'écria notre héros en l'interrompant, que je suis tellement accablé de cette aventure, que je sens la plus vive curiosité de connaître les causes qui ont produit un changement si déplorable de caractère et de fortune. Mais je contiendrai mon impatience jusqu'à ce soir, si vous voulez me faire le plaisir de m'accompagner à un dîner que j'ai commandé à une taverne du faubourg ; j'espère que M. Norton ne s'opposera pas à la faveur que je demande et qu'il voudra bien être des nôtres. » Le prisonnier remercia le chevalier de son obligeante invitation, et ils s'acheminèrent immédiatement vers le lieu indiqué, prenant, en passant, le concierge, qu'ils trouvèrent dans son bureau, à l'entrée de la prison.

21

Contenant d'autres anecdotes relatives aux enfans de l'infortune.

Après que le dîner eut été expédié gaîment, notre aventurier témoigna le désir de connaître l'histoire de l'homme et de la femme qui avaient servi, en qualité de seconds, les champions de la prison du Banc du Roi. Felton satisfit sa curiosité en ces termes :

« Tout ce que je sais du capitaine Clewline, avant l'époque de son emprisonnement, c'est qu'il était commandant d'un sloop de guerre, et jouissait de la réputation d'un brave officier. Il épousa la fille d'un riche marchand de la Cité de Londres, contre la volonté et sans l'autorisation de son père, qui l'abandonna à cause de cet acte de désobéissance. Le capitaine se consola de la rigueur du père par la possession d'une femme, qui était non-seulement très-remarquable par sa beauté, mais possédait un esprit accompli et le caractère le plus aimable. Tels étaient encore, il y a peu de mois, les deux personnages que vous avez vus jouer un rôle si abject. Lors de leur entrée dans cette maison, ils formaient sans contredit le couple le plus parfait que j'aie jamais vu ; et leur extérieur inspirait le respect, même aux plus grossiers habitans de cette prison.

Le capitaine s'étant imprudemment rendu caution pour un homme auquel il avait des obligations, se trouvait engagé pour une somme considérable ; et son beau-père, étant le seul créancier de sa banqueroute, profita de cette occasion pour se venger de ce qu'il avait épousé sa fille. Il profita du moment où le capitaine s'était mis en route dans une chaise de poste avec sa femme, et se rendait à Portsmouth, où son vaisseau l'attendait, pour le faire arrêter devant un public nombreux, de la manière la plus humiliante. Mistress Clewline fut au moment de succomber aux premiers transports de sa douleur et de son humiliation ; mais, quand ils furent calmés, elle eut recours aux sollicitations ; elle se rendit à la maison de son père, portant son fils unique dans ses bras, enfant tout-à-fait aimable. L'entrée lui fut refusée, et elle se mit à genoux dans la rue, implorant sa pitié avec les expressions les plus touchantes. Mais cet homme sans entrailles, au lieu de pardonner à son enfant, et de serrer contre son sein cette

pauvre femme désespérée, l'injuria de la fenêtre par les reproches les plus amers. « Coquine, lui dit-il, va-t'en, au-plus vite, avec ton morveux, autrement j'enverrai chercher le sergent pour te conduire à Bridewell.

« Ce cruel procédé navra le cœur de cette femme malheureuse, qui s'évanouit au milieu de la rue ; et elle fut transportée dans une maison publique, par les soins charitables de quelques passans. Elle tenta plusieurs fois par ses lettres d'adoucir la cruauté de son père, et employa l'intervention de ses amis pour le solliciter en sa faveur ; mais, toutes ces tentatives n'ayant produit aucun effet, elle vint se réunir à son époux dans la prison du Banc du Roi, où elle ressentit bien plus vivement le fatal renversement de sa fortune et le malheur de sa position.

« Le capitaine, ne pouvant se rendre à son poste, reçut sa démission, et il vit toutes ses espérances détruites, au milieu d'une guerre active, et au moment où il avait la perspective la plus brillante pour sa réputation et sa fortune. Il se vit réduit à l'indigence, renfermé dans ce triste séjour avec la compagne de sa vie, la maîtresse de son cœur, au milieu d'hommes rebut du genre humain, et à la veille de manquer des choses les plus nécessaires à la vie. Le cœur de l'homme est toujours ingénieux à se créer des espérances. Il consolait sa femme par la vaine illusion que des amis lui feraient rendre la liberté ; et il lui répétait si souvent des promesses de ce genre, qu'à la fin elle commença à croire qu'elles n'étaient pas sans fondement.

« Mistress Clewline, par le sentiment de ses devoirs, rappela tout son courage, afin de pouvoir, non-seulement supporter son destin avec résignation, mais encore soulager les maux de son époux dont l'amour pour elle avait causé la ruine. Elle affecta

d'adopter les illusions de ses prétendues espérances ; elle feignit de croire comme lui les assurances d'une meilleure fortune ; son extérieur annonçait le calme, tandis que son cœur était dévoré de douleurs. Elle l'aidait à écrire des lettres à ses anciens amis, dernière consolation du malheureux prisonnier ; elle remettait elle-même ces lettres, et s'exposait ainsi à mille refus mortifians, ayant soin de laisser ignorer à son époux ces cruels détails. Elle remplissait envers sa petite famille tous les devoirs domestiques, et l'entretenait en mettant en gage tous ses ajustemens. Le babil et les jeux innocens de leur charmant enfant adoucissaient les peines des deux époux, quoique ce plaisir fût souvent mêlé de tendres regrets et de souvenirs mélancoliques. J'ai vu quelquefois la mère se baisser vers lui avec l'expression de la plus touchante affection, cachant ses larmes sous un sourire affecté, et lui dire : « Hélas ! mon pauvre petit prisonnier ; ta mère ne se serait guère attendue autrefois à être obligée de te nourrir en prison. » L'amour paternel du capitaine éprouvait des accès d'impatience ; il saisissait son fils dans les transports de sa douleur, le pressait contre son cœur, le dévorait de baisers, élevait les yeux au ciel dans un silence exprimant son exaltation ; ensuite, reportait vivement l'enfant dans les bras de sa mère, enfonçait son chapeau sur ses yeux, se rendait à la promenade commune, et, lorsqu'il se trouvait seul, laissait éclater sa douleur et couler ses larmes.

« Hélas ! ce malheureux couple ne se faisait pas une idée des maux plus grands qui l'attendaient. La petite vérole s'introduisit dans la prison ; et le pauvre Tommy Clewline en fut attaqué ; comme l'éruption s'annonça avec de mauvais symptômes, vous pouvez concevoir quels furent leur accablement et leur consternation. On ne peut guère s'imaginer dans quelle détresse ils se trouvaient, car alors ils étaient dépourvus de toutes ressources,

au point de ne pas pouvoir payer la dépense commune, et encore moins de se procurer quelques conseils sur la maladie de leur enfant. Je fis, en cette occasion, ce que je crus être mon devoir à l'égard de mes semblables dans l'infortune. J'écrivis à un médecin de ma connaissance, qui eut la bonté de venir donner ses soins au pauvre petit malade. J'engageai une prisonnière, femme compatissante, à lui servir de garde, et M. Norton leur fournit un peu d'argent et les objets les plus nécessaires. Ces secours suffirent seulement à les préserver des horreurs du désespoir, lorsqu'ils virent leur cher petit, palpitant sous les douleurs d'une maladie pestilentielle et dégoûtante, pendant les chaleurs excessives de la canicule, et respirant un air empoisonné dans un petit cabinet où il y avait à peine la place nécessaire pour faire le service. L'anxiété curieuse avec laquelle la mère observait les regards du docteur, toutes les fois qu'il venait visiter l'enfant, la terreur et l'agitation du père, lorsqu'il demandait à connaître son opinion sur la maladie, en un mot, tous les détails de leur malheureuse situation, sont au-dessus de toute description.

« À la fin, le docteur fut obligé de s'expliquer, par considération pour sa réputation. Il alla joindre le capitaine dans la promenade commune, et lui dit, en ma présence, qu'il était impossible de sauver l'enfant. Cette sentence parut avoir pétrifié le père infortuné, qui restait immobile, et semblait avoir perdu tout sentiment. Je le conduisis dans mon appartement, où il demeura une heure entière dans cet état de stupeur. Ensuite, il se mit à pousser d'horribles gémissemens ; un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, il se jeta sur le carreau, et exhala les plaintes les plus touchantes que j'aie jamais entendues. Pendant ce temps, mistress Norton, qui était instruite des sinistres pronostics du docteur, alla voir mistress Clewline et l'engagea à venir chez elle. Un

pressentiment trop juste alarma cette malheureuse mère ; et, se levant de son siége avec des yeux égarés : « Quoi ! s'écria-t-elle, il ne me reste donc plus d'espoir ? je perdrai mon cher Tommy ! Ce pauvre prisonnier sera délivré par la main de Dieu, La Mort va l'entraîner dans un cercueil glacé. » Le pauvre enfant mourant entendit cette exclamation, et prononça ces mots : « Tommy ne veut pas vous quitter, chère maman... Si la Mort vient pour prendre Tommy, papa la renverra avec son sabre. » Cette phrase ôta à cette malheureuse mère la résignation nécessaire à la volonté de Dieu. Elle s'arracha les cheveux, se jeta sur le plancher, poussa d'horribles cris, et fut emportée de la chambre dans un état déplorable de démence.

« Le même soir, l'aimable enfant expira ; et le père fut dans un état de frénésie difficile à dépeindre ; il chercha à attenter à ses jours ; et, ayant été contenu avec la plus grande difficulté, son agitation se changea en une espèce d'insensibilité sombre, qui parut le priver de toute intelligence, et graduellement réduisit à un état d'abjection toutes ses facultés naturelles. Dans le dessein de dissiper la violence de sa douleur, il changea tout-à-fait de liaisons et de sociétés ; il rechercha les gens de la plus basse extraction ; et noya ses chagrins dans une ivresse presque continuelle. Sa malheureuse femme éprouva successivement un grand nombre d'attaques de nerfs, et d'autres accès qui paraissent avoir produit un effet funeste sur son cerveau et sa santé. On lui administra des cordiaux pour soutenir ses esprits ; elle trouva qu'il lui était nécessaire d'en prolonger l'usage pour émousser sa douleur, et repousser le malaise qui provenait du désordre de son estomac. En un mot, elle s'adonna à boire ; cette habitude l'exposa à de telles relations, que sa raison en souffrit, et qu'elle perdit la décence et le maintien qui la distinguaient. Son époux et elle

s'abrutirent dans les excès familiers à la populace, qu'ils trouvèrent le moyen de satisfaire par l'intérêt charitable de quelques amis qui obtinrent la demi-paye pour le capitaine.

« Ils ne sont donc plus, aujourd'hui, que les hideuses créatures que vous avez vues. Le capitaine est devenu un vil débauché, un homme du peuple, querelleur, et sa femme une..... Ils sont régulièrement ivres tous les jours, se querellent et se battent entre eux, et insultent souvent les autres prisonniers. Cependant ils ne sont pas totalement étrangers à la vertu et à l'humanité. Le capitaine est honnête jusqu'au scrupule dans ses affaires, et paie ponctuellement ses dettes à chaque quartier, quand il a reçu sa demi-paye. Tout prisonnier dans l'indigence est appelé à partager son argent tant qu'il lui en reste ; et sa femme ne manque jamais, autant que cela est en son pouvoir, de secourir les malheureux, de sorte que leur générosité, même sous ces formes hideuses, est respectée par leurs voisins. Quelquefois le souvenir de leur ancienne position vient les surprendre comme un saisissement de cœur qu'ils s'empressent de dissiper par l'usage de l'eau-de-vie, et alors ils rappellent l'un l'autre leur gaîté par leur mutuelle abjection. Souvent elle m'arrête à la promenade et me montre son mari, en disant : « Mon mari, quoiqu'il soit devenu un merle de prison, est encore un bel homme, il faut en convenir ; » et lui, d'un autre côté, m'engage fréquemment à remarquer sa taille lorsqu'elle passe devant nous. « Regardez cette grande coquine ivre qui passe, dit-il ; cependant, après tout, Felton, c'était une jolie femme quand je l'ai épousée. Pauvre Betsi ! c'est moi qui ai causé sa ruine ; c'est bien certain, et je mérite d'être damné pour l'avoir réduite à un tel état !

« Ainsi ils s'accommodent l'un l'autre de leurs vices, et passent leur temps à goûter quelques-uns des plaisirs du peuple ;..... mais qu'on nomme leur enfant, ils ne manquent jamais de fondre en larmes, et ils éprouvent un retour de leur plus cruel chagrin. »

Sir Launcelot Greaves ne put entendre ce récit sans être vivement ému. Les joues de Tom Clarke témoignaient son attendrissement ; et, tout au milieu de ses sanglots, il déclara que son opinion était qu'il y avait lieu à intenter une action contre le père de la femme.

Le capitaine Crowe, après avoir écouté l'histoire avec une attention extraordinaire, manifesta toute sa peine qu'un brave et honnête marin fût ainsi emprisonné ; mais il imputa tous ses malheurs à sa femme. « Eh ! pourquoi cela ? dit-il. Un marin peut avoir une maîtresse dans chaque port, mais il doit se passer de femme, s'il veut éviter les sables mouvans... Vous voyez, frère, comment ce Clewline demeure en arrière dans le sillage d'un petit morveux ; ... autrement aurait-il jamais mis un crêpe à son pavillon pour la perte d'un enfant ?... Ventrebleu ! en aurait-il fait davantage, s'il avait rompu son mât de hune, ou endommagé sa quille ? »

Le chevalier annonça qu'il avait envie de faire une nouvelle visite de la prison, dans l'après-dîner. M. Felton le pria de vouloir bien lui faire l'honneur de prendre le thé dans son appartement, et sir Launcelot Greaves accepta son offre avec empressement. La compagnie se rendit donc chez M. Felton, après avoir fait un nouveau tour dans la prison ; et madame Felton avait fait tous les préparatifs pour le thé, lorsqu'on vint la demander à la porte. Elle y alla et revint quelques minutes après communiquer quelque

chose à l'oreille de son mari. Il changea de couleur, et alla sur l'escalier, d'où on l'entendit parler haut, et sur le ton de la colère.

Lorsqu'il rentra il dit à la compagnie, qu'il avait été tourmenté par une quêteuse bien incommode ; et s'adressant au chevalier : « Vous avez remarqué, lui dit-il, une belle femme très-pimpante, qui était à notre promenade, avec tous les ajustemens à la mode. C'était, il y a peu de temps, une jeune veuve fort répandue, qui a joué un certain rôle dans le grand monde de cette capitale. Elle se faisait remarquer par ses brillans équipages, ses riches livrées, ses belles assemblées », ses nombreux routs et l'élégance de sa toilette. Elle est alliée de très-près à quelques-unes des meilleures familles de l'Angleterre ; et, il faut en convenir, elle possède un grand nombre d'agrémens personnels. Comme elle manquait de véritable délicatesse, elle cherchait à cacher ce défaut sous des manières de pure affectation. Elle prétendait avoir mille antipathies qui certainement ne pouvaient être naturelles ; la vue d'une poitrine de veau la jetait dans des agonies mortelles ; si elle voyait une araignée, elle poussait des cris effroyables, et la vue d'une souris lui causait un évanouissement. Elle ne pouvait regarder un plat de grosses viandes, et on ne servait sur sa table que des fricassées ou autres plats composés. Elle voulait que son parquet fût recouvert d'une flanelle verte afin de s'y promener plus mollement. Ses domestiques portaient des souliers de bois, qu'ils déposaient dans l'antichambre ; et il leur était expressément enjoint, ainsi qu'aux porteurs de chaise, de s'abstenir de bière et de tabac. Son douaire s'élevait à huit cents livres sterling par an, et elle ne pouvait faire moins que de dépenser quatre fois cette somme. À la fin il fut hypothéqué pour sa valeur presque entière ; mais, loin de faire aucune diminution dans sa dépense,

elle redoubla, au contraire, ses extravagances, jusqu'à ce que tout son mobilier fût saisi, et que sa personne fût mise ici en sûreté.

« Quand on réfléchit à la brusque transition qu'elle éprouva, d'un logement spacieux à un petit cabinet de huit pieds carrés, de meubles somptueux à des bancs de bois, de la magnificence à la misère, de l'abondance au besoin, on s'imaginerait qu'elle dut être profondément affectée par ce débordement de malheurs ; mais il n'en est rien. Elle n'a en effet aucune délicatesse de sentiment ; elle s'est promptement arrangée avec sa mauvaise fortune ; elle affecte même de tenir un rang au milieu des misères de la captivité ; et cette affectation est vraiment ridicule. Elle reste au lit jusqu'à deux heures de l'après-dîner. Elle entretient une femme de chambre uniquement pour le service de sa toilette. Son cabinet est le moins propre de la prison. Elle a appris à se nourrir de pain, de fromage, et à boire de la bière ; mais elle se fait toujours voir une fois dans la journée, vêtue des ajustemens à la mode. Elle a trouvé le moyen de s'endette chez l'épicier, le boulanger, et le cabaretier, quoique ces marchands soient dans l'usage de ne vendre qu'argent comptant ; elle a même emprunté de petites sommes à divers prisonniers qui sont eux-mêmes sur le point de mourir de faim. Elle prend plaisir à se voir entourée de ces créanciers importuns, remarquant que parmi de pareilles gens une personne vêtue à la mode est nécessairement distinguée. Elle écrit des circulaires à ses connaissances et à ses anciens amis, et par ce moyen elle a réussi à lever d'assez fortes contributions, car le style de ses lettres est aussi élégant qu'irrésistible. Il y a environ quinze jours qu'elle a reçu un secours de vingt guinées ; eh bien ! au lieu de payer les petites dettes contractées dans la prison, ou de retirer quelques-uns des effets qu'elle a mis en gage, elle a employé toute la somme en chiffons

et en fantaisies de mode ; et le lendemain elle m'a emprunté un schelling pour acheter un collet de mouton pour son dîner..... Elle semble être persuadée que son rang et sa naissance lui donnent des droits à cette espèce d'exaction. Elle parle avec orgueil de sa famille et de ses alliances, de qui pourtant elle a été abandonnée depuis longtemps. Elle n'a aucune compassion pour les malheurs de ses semblables ; mais elle est d'une politesse parfaite ; elle supporte un refus beaucoup mieux qu'aucune femme que j'aie jamais connue, et son humeur n'a pas souffert la moindre altération depuis qu'elle est dans la prison du Banc du Roi. Elle est venue à l'instant pour m'emprunter une demi-guinée, dont elle a, dit-elle, le plus pressant besoin ; et elle m'a promis, sur son honneur, de me rembourser demain matin ; mais je suis resté sourd ses instances ; et je lui ai dit, en propres termes, que son honneur avait depuis long-temps fait banqueroute. »

Sir Launcelot mit machinalement la main dans sa poche et en tira une couple de guinées, en priant Felton de lui donner cette bagatelle en son nom ; mais celui-ci déclina cette commission, et refusa de prendre l'argent. « Dieu me préserve, dit-il, de vouloir m'opposer à vos charitables intentions ! mais, mon cher monsieur, l'objet est mal choisi ; elle a beaucoup de ressources. Je ne compterai pas, non plus, parmi ceux qui sont réellement dans le besoin, le quêteur qui fait le plus de bruit ; celui-ci généralement est favorisé de dons mal appliqués. La main libérale de la charité ne doit s'étendre que sur le besoin modeste, sur celui qui souffre en silence le froid, la nudité, la faim et toute espèce de privations. Vous pourrez trouver ici des infortunés, dont un hasard a consommé subitement la ruine au milieu de la prospérité. Dans une retraite solitaire, ils supportent l'indigence, ils dédaignent de solliciter des secours, ils rougiraient de faire connaître leur mi-

sère ; vous pourrez voir ici un père, quia connu des temps meilleurs, entouré de ses enfans nus et dans le plus extrême besoin, demandant pour eux une nourriture que ses facultés ne peuvent leur donner.

« Cet homme, d'un maintien décent et d'un aspect mélancolique, qui vous a ôté son chapeau lorsque vous avez passé dans la cour, est d'une probité irréprochable. C'était un honnête marchand de la Cité, qui a fait faillite par suite de pertes inévitables. Il fut déclaré en état de banqueroute par suite de la plainte d'un quaker, son créancier, qui refusa seul de signer son concordat ; il est en prison depuis trois ans avec sa femme et cinq petits enfans. Peu de temps après son emprisonnement, quelques-uns de ses amis offrirent de payer cinquante pour cent de ce qu'il devait, et de donner sûreté pour payer le reste en trois années. L'honnête quaker ne fit usage d'aucun mauvais procédé contre son débiteur, mais rejeta la proposition avec la plus mortifiante indifférence, en disant qu'il n'avait pas besoin d'argent. La mère alla le trouver dans sa maison ; et, se jetant à ses genoux, avec ses cinq petits enfans, implora sa pitié par ses plaintes et ses larmes ; il vit ce spectacle sans la moindre émotion ; il parut même jouir de ce triste tableau. Ses regards annonçaient la bienveillance, tandis que son cœur était plein de fiel. « Femme, dit-il, ces petits enfans promettent beaucoup, s'ils sont élevés convenablement ; va-t'en en paix, j'ai pris ma résolution. » Leurs amis entretinrent cette famille pendant quelque temps ; mais la charité humaine est rarement persévérante : les uns moururent, d'autres essuyèrent des malheurs, quelques autres se lassèrent, enfin le pauvre homme est réduit aujourd'hui à la plus extrême indigence, et il n'a aucune perspective d'en sortir : le quart de ce que vous vouliez donner à cette lady comblerait de joie toute cette famille. »

Àpeine avait-il fini cette narration, que notre chevalier demanda que cet homme lui fût amené. En effet, peu de momens après, il entra dans la chambre de l'air le plus humble. « M. Coleby, dit le chevalier, j'ai appris avec quelle cruauté vous avez été traité par votre créancier ; je vous prie de vouloir bien accepter ce léger présent, si, comme je le présume, il peut vous être utile dans votre détresse. » En disant ces mots il lui mit cinq guinées dans la main. Le pauvre homme fut tellement surpris d'un secours si imprévu, qu'il resta dans le silence, immobile et sans pouvoir remercier son bienfaiteur. M. Felton le reconduisit jusqu'à la porte, voyant que son cœur était trop plein pour s'épancher ; mais, peu d'instans après, la femme entra précipitamment avec ses cinq enfans, promena ses regards tout autour de la chambre, et, s'avançant vers sir Launcelot, sans avoir reçu aucune indication, s'écria : « Oui, voilà l'ange envoyé par la Providence pour nous secourir moi et mes pauvres petits innocens ; » puis, tombant à ses pieds, elle pressa sa main et la baisa en la mouillant de ses larmes. Le chevalier la releva avec cette bienveillance qui lui était naturelle. Il embrassa tous les enfans, dont la figure était charmante, et qui étaient fort proprement arrangés, quoique dans un costume très-modeste ; puis, congédiant la mère, il lui donna l'assurance qu'elle pouvait toujours recourir à lui dans ses besoins. Après qu'elle fut sortie, il tira de son portefeuille un billet de banque de vingt livres sterling, et voulait le déposer dans les mains de M. Felton pour être distribué en charités à ceux des prisonniers qui en seraient les plus dignes ; mais celui-ci demanda qu'il fût remis à M. Norton, qui était mieux en position de seconder sa bienveillance, et promit de l'aider de ses avis pour remplir ce but charitable.

22

Dans lequel le capitaine Crowe est initié aux mystères de l'Astrologie.

Pendant trois jours entiers, sir Launcelot continua ses recherches de l'aimable Aurélia ; il parcourut tous les endroits publics, et visita les réunions particulières, sans pouvoir se procurer aucune nouvelle satisfaisante ; enfin, un soir, il reçut le billet suivant des mains d'un porteur qui disparut subitement.

« Si vous voulez apprendre quelque chose de particulier sur le sort de miss Darnel, ne manquez pas de vous trouver dans l'avenue près l'hôpital des Enfans-Trouvés, à sept heures précises, ce soir même ; vous y serez joint par une personne qui vous donnera la satisfaction que vous désirez, et vous expliquera pour quel motif elle vous envoie ce message d'une manière si mystérieuse. ».

Si cet avis eût été relatif à tout autre objet, peut-être le chevalier aurait examiné quel cas il devait faire de cette communication ténébreuse ; mais son ardente sollicitude pour retrouver le trésor qu'il avait perdu, lui fit négliger toute précaution. L'heure du rendez-vous n'était éloignée que de quelques minutes, et il n'aurait pu trouver ni le capitaine, ni son neveu pour l'accompagner ; en conséquence, après une courte hésitation, il se rendit à l'endroit indiqué, dans la plus vive inquiétude de manquer l'heure du rendez-vous.

Crowe était un de ces esprits sans ressources qui ne peuvent rester long-temps vis-à-vis d'eux-mêmes. Il avait besoin d'un complaisant intime auquel il pût faire part de ses inquiétudes et de ses plaisirs ; il lui fallait un ami très-souple qui consentît à

supporter ses caprices, et avec lequel il pût causer familièrement sans gêne ni réserve. Quoiqu'il aimât beaucoup la personne de son neveu et fût dans l'admiration de ses discours, néanmoins il le regardait souvent comme un jeune avantageux, à qui la supériorité de ses connaissances donnait beaucoup de présomption. Quant à sir Launcelot, il y avait dans ses manières quelque chose qui imposait au marin, et le tenait à une distance respectueuse. Dans cet embarras, il avait fait choix de Timothy Crabshaw, et l'avait admis dans sa familiarité, et en faisait sa société intime. Ces camarades étaient occupés à fumer leurs pipes dans un cabaret à bière du voisinage, lorsque le chevalier partit pour son rendez-vous ; en retournant à leur demeure vers l'heure du souper, ils trouvèrent M. Clarke qui l'attendait.

Le jeune procureur, quand il entendit sonner dix heures sans voir arriver sir Launcelot, commença à prendre de l'inquiétude, car il était extrêmement ponctuel dans ses habitudes ; le capitaine et lui soupèrent dans un profond silence. M. Tom questionna les domestiques ; et, apprenant que le chevalier était sorti brusquement après avoir reçu un billet, il craignit que ce ne fût une provocation en duel, et resta une partie de la nuit auprès de son oncle dans la plus vive inquiétude, s'attendant à voir à chaque instant rapporter à la maison le corps sans vie de notre héros. Cependant, ne recevant aucune nouvelle, à deux heures du matin, il se retira dans sa demeure, bien déterminé à faire insérer dans les papiers publics un avis descriptif sur sir Launcelot, s'il ne paraissait pas le lendemain.

De son côté, Crowe n'était pas tranquille. Il était extrêmement tourmenté de l'idée qu'il pouvait être arrivé quelque malheur à celui qu'il regardait comme son patron et son ami, et il était tout

bouleversé de la crainte que, si sir Launcelot avait été assassiné, son esprit ne revînt pour lui en donner la nouvelle. Il avait une aversion insurmontable pour toute relation avec les morts ; et, comme il était convaincu que l'esprit de son défunt ami ne paraîtrait devant lui que dans l'obscurité et lorsqu'il serait seul dans son lit, il résolut de passer le reste de la nuit sans se coucher. Dans ce dessein, son premier soin fut de se rendre au grenier où Crabshaw était couché, ronflant et dormant la bouche toute ouverte. Ce ne fut pas sans peine que le capitaine le fit lever ; et il fallut lui promettre de le régaler d'un bowl de punch au rum dans la cuisine. Le feu que l'on avait éteint fut bientôt rallumé. On se procura les ingrédiens nécessaires dans un café du voisinage ; car le capitaine était trop circonspect pour employer, pour son service, les gens du chevalier, particulièrement à une heure où tous les domestiques étaient endormis. Timothy et lui restèrent à boire jusqu'au point du jour, la conversation roulant sur les histoires de revenans, et sur la vengeance que le ciel exercerait contre le meurtrier de sir Launcelot.

La cuisinière couchait dans une chambre contiguë à la cuisine ; et, soit qu'elle fût troublée par ces horribles histoires d'apparitions, soit que son odorat fût flatté agréablement par la vapeur qui s'élevait du bowl de punch, elle voulut se faire un mérite de la nécessité ou de sa gourmandise ; et, s'habillant à la hâte dans l'obscurité, elle apparut subitement devant nos deux buveurs, en leur causant un grand trouble. Timothy, surtout, était si épouvanté, qu'en cherchant à se retirer précipitamment dans le coin de la cheminée, la liqueur fut toute répandue ; mais le vase fut épargné en tombant sur un monceau de cendres. La cuisinière, lui reprochant sa ridicule frayeur, dit qu'elle s'était levée de bonne heure pour récurer ses casseroles. Le capitaine proposa de

remplir de nouveau le bowl, si on pouvait se procurer les choses nécessaires. Cette difficulté fut aplanie par Crabshaw ; et ils s'assirent, avec leur nouvelle associée, autour du bowl, pour expédier cette seconde édition.

La subite disparition du chevalier fut mise sur le tapis ; et leur compagnon femelle fut d'avis que le meilleur moyen d'éclaircir cette affaire était de recourir à un homme habile, qu'elle avait déjà consulté sur un couvert d'argent qu'elle avait égaré, et qui lui avait dit tout ce qu'elle avait fait et tout ce qui lui était arrivé pendant le cours de sa vie.

Ses deux compagnons prêtèrent une oreille attentive à ce discours, et Crowe demanda si le couvert avait été retrouvé ? Elle répondit que oui, et ajouta que le devin lui avait dépeint, jusqu'à un cheveu, la personne de celui qui serait son véritable amant et deviendrait son mari ; que c'était un marin d'un âge déjà un peu mûr, passablement colérique, et qui avait les doigts tout estropiés. Le capitaine, entendant cette description, éprouva une sueur froide, et cacha machinalement ses mains dans ses poches, pendant que Crabshaw, le montrant du doigt, dit à la cuisinière qu'il croyait qu'elle avait pris la truie par les oreilles. Crowe, tout en murmurant, dit que cela pouvait être, mais que, malgré tout cela, un pareil abordage ou tout autre ne le ferait pas amener ; ensuite il demanda si ce devin avait commerce avec le Diable, déclarant que, dans ce cas, il ne voudrait avoir aucun rapport avec lui. « Pourquoi ? ». « Parce qu'il faudrait qu'il se vendît au vieux griffard ; et, qu'étant devenu un serviteur du Diable, il ne pourrait plus être un fidèle sujet de Sa Majesté. » La cuisinière lui donna l'assurance que le sorcier était un bon chrétien, et qu'il avait acquis toute sa science en conversant avec les étoiles et les

planètes. Satisfaits de cette réponse, les deux amis. résolurent d'aller le consulter aussitôt qu'il ferait jour ; en effet, s'étant fait enseigner sa demeure, ils sortirent pour s'y rendre, vers sept heures du matin.

Ils ne trouvèrent personne dans la maison ; et, revenant sur leurs pas, ils étaient déjà parvenus à l'extrémité de la rue, lorsqu'ils furent accostés par une vieille femme qui leur dit que s'ils avaient envie de se faire dire la bonne aventure, comme elle le supposait puisqu'ils venaient de frapper à la maison du docteur Grubble, elle pourrait les conduire chez une personne qui avait beaucoup plus de mérite que lui dans cette profession. Elle leur apprit en même temps que le docteur avait été enfermé depuis peu à Bridewell, et que malgré toute sa science il n'avait pas su prévoir cet événement. Le capitaine et son compagnon suivirent, sans aucun scrupule, cette vieille et laide femme qui, après mille détours et les avoir fait passer par beaucoup de petites rues les conduisit à la porte d'une maison ruinée, située au fond d'une allée obscure. Elle ouvrit la porte avec une clef qu'elle tira de sa poche, et les introduisit dans un parloir où il n'y avait d'autres meubles ou ornemens qu'un banc de bois, avec quelques figures effrayantes, dessinées ou plutôt barbouillées sur la muraille avec du charbon.

Elle enferma les deux curieux dans cette pièce jusqu'à ce qu'elle eût prévenu le docteur de leur arrivée, et pendant ce temps ils s'occupèrent à déchiffrer les caractères ou hiéroglyphes qui étaient devant leurs yeux. La première figure qui attira leur attention, fut celle d'un homme pendu à un gibet ; ils la regardèrent comme un mauvais présage, et l'un et l'autre s'en éloignèrent en détournant les yeux. Crabshaw fit la remarque que le

personnage ainsi suspendu était vêtu d'une jaquette et d'un pantalon de matelot. Le capitaine Crowe ne put nier le fait ; mais il affirma que ledit pendu avait le nez et le menton de Crabshaw ainsi qu'une bosse sur une épaule. Une dispute très-vive s'ensuivit, et l'aigreur avec laquelle elle était soutenue de part et d'autre, tendait à détruire l'amitié nouvellement cimentée entre ces deux originaux, s'ils n'eussent été interrompus par la vieille sibylle, qui entra dans le parloir, et les prévint que le docteur les attendait ; elle leur dit aussi que le devin n'admettait jamais en sa présence qu'une seule personne à la fois. Cet arrangement donna lieu à une nouvelle contestation. Le capitaine Crowe voulait que Crabshaw fît l'avant-garde de sa flotte pour aller à la découverte ; mais il persista à refuser cet honneur, prétendant qu'il ne lui convenait pas de servir de guide, mais qu'il se contenterait de suivre, comme c'était son devoir. La vieille sorcière abrégea la cérémonie en conduisant d'une main Crabshaw dehors, et en enfermant de l'autre le capitaine Crowe dans la chambre.

Le premier se fit traîner par les escaliers, comme un homme qu'on mène pendre ; et sa frayeur lui inspirait une répugnance extrême. Elle ne diminua pas à la vue du magicien, avec lequel il fut enfermé par la vieille qui lui avait servi de guide, après qu'elle l'eut averti tout bas, à l'oreille, de déposer un schelling dans une petite bière noire, supportée par un crâne humain et des os de cuisse en croix, et placée dans un coin de la chambre, sur une table couverte d'un drap noir. L'écuyer, après avoir fait son offrande, tout tremblant de frayeur, s'aventura à jeter les yeux sur les objets doit il était entouré, et qui semblaient fort bien disposés pour augmenter son trouble. Il vit des squelettes pendus par la tête, la peau empaillée d'un crocodile, un veau à deux têtes, des serpens de diverses sortes, suspendus au plafond, avec une mâ-

choire de requin et une belette. Sur une autre table funèbre, il remarqua deux sphères entre lesquelles était un livre ouvert, contenant des caractères étranges et des figures de mathématiques ; d'un autre côté, était un bureau élevé, couvert de papiers ; et le sorcier, revêtu d'une robe fourrée, était derrière ce pupître. Sa tête était ombragée par une épaisse chevelure qui ne permettait pas de distinguer ses traits ; et Crabshaw ne voyait qu'une longue barbe blanche qui, d'après ce qu'il en jugeait, pouvait appartenir à une chèvre à quatre pattes tout aussi-bien qu'à un astrologue à deux pieds.

Ce spectacle, exposé à la vue de l'écuyer, ne put que lui causer un grand trouble. Le magicien, élevant une longue baguette blanche, fit certaines évolutions sur la tête de Crabshaw ; et, après avoir marmotté quelques paroles, il lui commanda, du ton le plus solennel, de s'avancer et de déclarer son nom. Crabshaw obéit à cette adjuration, et s'avança vers l'autel ; puis, soit que ce fût à dessein, ou, ce qui est plus probable, à cause de son trouble, il répondit : « Samuel Crowe. » Le conjurateur prit une plume, et, traçant quelques figures sur le papier, s'écria du ton le plus effrayant : « Comment, mécréant ! ta prétends en imposer aux étoiles ! Tu ressembles plus à un cancre qu'à une corneille, et tu es né sous le signe du Cancer. » L'écuyer perdit tout-à-fait la tête, à cette explication ; il tomba à genoux en s'écriant : « Je vous en supplie, monseigneur le conjurateur, ayez pitié de mon ignorance, et ne me noyez pas dans la mer Rouge comme… Je suis un pauvre diable du comté d'Yorkshire, et je ne veux pas plus tromper les étoiles que je ne voudrais tromper mon père, comme on dit : il faudrait être bien habile pour échapper à sa destinée… Mais, comme l'a observé votre seigneurie, mon nom est Timothy Crabshaw, de l'est de Riding, palefrenier et écuyer de sir Launce-

lot Greaves, baronnet, chevalier, et chevalier errant, qui est devenu fou pour une fille, comme la conjuration de votre seigneurie le sait bien. La personne qui est en bas est le capitaine Crowe ; et nous sommes venus ici, sur la recommandation de Margery Cook, pour chercher mon maître, qui est parti ou s'est enfui, Dieu sait où et comment. »

Il fut interrompu par le devin qui l'invita à s'asseoir et à rester tranquille, jusqu'à ce qu'il eût jeté la figure. Alors il griffonna sur le papier, et, balançant sa baguette, récita une foule de mots barbares concernant le nombre, les noms, la place et les révolutions des planètes, avec leurs conjonctions, oppositions, signes, cercles, cycles et triangles. Lorsqu'il s'aperçut que ses jongleries avaient produit l'effet qu'il en attendait, c'est-à-dire troublé la cervelle de Crabshaw, il lui déclara, de la part des astres, que son nom était Crabshaw ou Crabsclaw, qu'il était né dans l'est de Riding, dans le comté d'Yorkshire, de parens pauvres mais honnêtes, qu'il avait quelque connaissance des chevaux, qu'il était au service d'un gentilhomme dont le nom commençait par la lettre G..., que ledit gentilhomme était devenu fou par amour, et avait quitté sa maison ; mais que les astres n'avaient pas encore décidé s'il y reviendrait mort ou vivant.

Le pauvre Crabshaw fut stupéfait de trouver le conjurateur si bien instruit de toutes ces circonstances, et le pria de lui dire s'il pouvait oser lui faire quelques questions relativement à son sort ? L'astrologue indiqua du doigt le petit coffre en forme de bière ; Crabshaw comprit très-bien ce que cela voulait dire, et y déposa un autre schelling. Le sage eut recours à son livre, fit de nouvelles conjurations, et encore plus d'évolutions aériennes avec sa ba-

guette ; et, après avoir récité un nouveau préambule mystique, il expliqua le livre du Destin en ces termes :

« Vous ne mourrez ni dans l'eau, ni à la guerre, ni de faim, ni de soif ; vous n'irez au tombeau ni pour cause de vieillesse ni de maladie ; mais... laissez-moi voir... Aye ! les astres disent bien cela... Vous serez... élevé... Ah ! oui !... c'est cela... vous serez pendu pour avoir volé un cheval... » « Ô mon bon seigneur le conjurateur, s'écria l'écuyer tout en gémissant, j'aimerais mieux donner quarante schellings que d'être pendu... » « Paix, maître fripon ! s'écria l'autre ; prétends-tu changer les décrets immuables du Destin ? Ta destinée est d'être pendu, et pendu tu seras ; ... mais console-toi, en réfléchissant que tu n'es pas le premier, et que tu ne seras pas le dernier qui aura brandillé à l'arbre de Tyburn. » Cette assurance consolante tranquillisa l'esprit de Crabshaw et le réconcilia avec la prédiction ; il continua ses questions, et demanda, d'un ton plaintif, s'il subirait son sort pour sa première action ? si ce serait pour un cheval ou pour une jument, et quelle en serait la couleur, afin de pouvoir connaître quand son heure serait venue ? Le sorcier lui répondit gravement qu'il volerait un cheval hongre de couleur gris-pommelé, le mercredi, qu'il serait enfermé à Old Bailey le jeudi, et pendu le vendredi ; il lui recommanda très-expressément de se montrer dans la charrette avec un bouquet dans une main et le livre des Devoirs de l'homme dans l'autre. « Mais si c'était dans l'hiver, dit l'écuyer, où pourrais-je trouver un bouquet ? » « En ce cas, dit le sorcier, une orange ferait un aussi bon effet. »

Tous ces points importans étant ainsi convenus, à la satisfaction de Crabshaw, il déclara qu'il donnerait encore volontiers un autre schelling pour savoir la bonne aventure d'un vieux cama-

rade, qui véritablement ne méritait pas trop son attachement, mais qu'il ne pouvait se défendre d'aimer plus tendrement que tout autre ami qu'il eût dans le monde ; en disant cela, il glissa une troisième offrande dans le petit coffre, et demanda à connaître la destinée de son cheval Gilbert. L'astrologue ayant de nouveau consulté son grimoire, prononça que Gilbert mourrait du vertigo, et que sa charogne serait livrée aux chiens. Cette sentence fit sur l'esprit de Crabshaw une impression bien plus profonde que la prédiction de sa malheureuse destinée. Il se mit à verser un torrent de larmes, et sa douleur s'exhala par les expressions les plus passionnées de sa tendresse. Enfin, il dit à l'astrologue qu'il allait se retirer et lui envoyer le capitaine, qui avait besoin de le consulter relativement à Margery Cook, parce que comme elle lui avait appris que le docteur Grubble avait dépeint un homme ressemblant en tous points au capitaine, pour être son mari, et que comme il avait peu de disposition pour le mariage, il voulait savoir ce que les astres avaient décidé sur cette union.

En conséquence, l'écuyer, après avoir pris congé de l'astrologue, descendit au parloir, la physionomie bien longue et bien triste. Le capitaine s'en aperçut et lui dit : « Comment cela va-t-il ? oh ! » en manifestant quelque inquiétude. Crabshaw ne lui ayant pas rendu son salut, il lui demanda si le conjurateur avait fait ses observations, et s'il lui avait dit quelque chose ? Alors l'autre lui répondit qu'il lui en avait dit plus qu'il n'en voulait savoir. « Eh bien puisqu'il en est ainsi, dit le marin, je n'ai point envie de courir cette bordée, frère. »

C'était en vain ; il n'en fut pas moins obligé de figurer à son tour. La vieille Tisiphone était là ; et elle le conduisit, en murmu-

rant, dans la salle d'audience, qu'il ne put examiner qu'avec une certaine inquiétude. Ayant été dirigé vers le coffret, il y déposa une demi-couronne, dans l'espérance de se rendre le destin propice ; et, les cérémonies d'usage ayant été observées, le docteur s'adressa à lui en ces mots : « Approche, corbeau. » Le capitaine, s'avançant, lui dit : « Vous vous trompez beaucoup, frère ; levez les yeux, regardez dans l'habitacle, secouez votre boussole, et vous trouverez que je suis une corneille, et non un corbeau : quoique après tout pourtant ce soient tous deux des oiseaux du même plumage, comme on dit. » « Je sais cela, s'écria le magicien ; tu es une corneille du Nord,... une corneille de mer ; non pas une corneille de proie, mais une corneille faite pour servir de proie, une corneille pour être plumée... pour être écorchée... pour être rôtie... pour être grillée par Margery sur le gril du mariage... » Le capitaine changea de couleur à cette explication. « Je comprends vos signaux, frère, dit-il ; et s'il est écrit dans le livre de loc du destin qu'il nous faut être accrochés l'un à l'autre, pourquoi alors défendre mon bord ? Mais comme je connais la côte, voyez-vous, et que le courant de mon inclination me porte au large, je pourrai serrer le vent, et parvenir à éviter le cap Margery ; mais, quoi qu'il en soit, nous laisserons ce ris à notre voile de perroquet d'avant. Je suis engagé pour un autre voyage, voyez-vous ! pour examiner, pour voir, pour savoir, si je pourrai avoir quelque nouvelle de mon ami sir Launcelot, qui a filé sur son câble la nuit dernière, et a quitté le convoi, voyez-vous ! » « Comment ! s'écria le docteur, tu es une corneille, et tu n'as pas su sentir la charogne ? si tu te désoles au sujet de Greaves, contemple son cadavre étendu sans sépulture, pour servir de pâture aux milans, aux corneilles, aux aigles, aux vautours et aux corbeaux. » « Quoi ! que dites-vous ? percé par... Mort ! comme

un homard bouilli ! Juste ciel ! mon ami, ce sont les nouvelles les plus terribles que j'aie entendues depuis sept ans… Il faut qu'il ait été exposé à un choc terrible, quand il a amené sa voile de perroquet… Mort de ma vie ! j'aimerais mieux que le Muphti eût coulé bas avec moi et tout l'équipage. Dieu conserve ton âme, ornement de ce monde ! Que l'honnête Sam Crowe n'a-t-il pu être à portée d'être hélé par toi !… Mais à quoi sert de gémir inutilement ! » Alors des larmes, signes d'une douleur bien sincère, coulèrent en abondance dans les rides des joues du bon marin… Puis son chagrin se changeant en colère : « Écoutez, frère le sorcier, dit-il, vous pouvez prévoir la tempête avant qu'elle n'éclate. Que le diable vous étrangle ! Pourquoi ne nous avez-vous pas donné avis de cette rafale ? que Dieu me damne ! Je vous forcerai à me faire connaître ce damné, cet horrible, cet exécrable meurtrier, voyez-vous !… Peut-être vous-même y êtes-vous intéressé, voyez-vous !… Quant à moi, frère, je mets ma confiance en Dieu, et je gouverne par la boussole ; je ne fais pas plus de cas de tous les mouvemens de vos bras, et de vos conjurations que d'un bout de câble, voyez-vous ! »

Le magicien ne prenait pas grand plaisir à ces réflexions ni à la manière dont elles lui étaient présentées ; cependant il chercha à calmer la colère du capitaine, en lui faisant observer qu'il ne prétendait nullement posséder la science universelle, qui n'appartenait qu'à Dieu seul ; que toutes les connaissances humaines étaient sujettes à erreur et imparfaites ; et que tout ce qu'il pouvait faire était de découvrir quelques circonstances imparfaites des objets, sur lesquels ses recherches étaient particulièrement dirigées ; qu'ayant été interrogé par un autre homme sur la cause de la disparition de son maître, il avait exercé son art sur ce sujet, et avait trouvé quelques motifs de croire que sir Launcelot avait

été assassiné ; qu'il s'estimerait trop heureux s'il pouvait contribuer à livrer les meurtriers à la justice ; mais qu'il prévoyait que ces scélérats lui épargneraient ce soin, parce qu'ils se querelleraient pour le partage des dépouilles, et qu'un d'entre eux dénoncerait ses complices.

L'espérance de cette faible satisfaction apaisa la colère et diminua en quelque sorte la douleur du capitaine Crowe, qui prit congé de l'astrologue sans beaucoup de cérémonies. Il rejoignit Crabshaw, et se rendit, le cœur gonflé, à la maison de sir Launcelot, où il trouva les domestiques occupés à déjeuner, et paraissant prendre fort peu d'intérêt au sort de leur maître absent. Crowe eut assez de prudence pour dissimuler à Crabshaw ce qu'il avait appris sur le sort du chevalier. Il se réserva de confier cette fatale nouvelle à son neveu M. Clarke, qui ne manqua pas de venir le joindre dans l'après-dîner.

Quant à l'écuyer, il ne fit autre chose que de réfléchir, dans un morne silence, sur le cheval hongre gris-pommelé, le bouquet, et le sort prédit à Gilbert. Il alla le voir dans l'écurie, et lui donna le baiser de paix. Ensuite il déplora son destin et versa des larmes ; enfin la monotonie de ses lamentations finit par l'endormir sur la litière.

23

Dans lequel les nuages qui couvraient la catastrophe, commencent à se dissiper.

Il faut que nous laissions le capitaine Crowe et son neveu Clarke discutant avec beaucoup de chaleur sur la fatale nouvelle apprise du magicien, et lever enfin le voile qui enveloppait notre héros. Vous saurez donc, lecteur, que sir Launcelot Greaves, s'étant rendu à l'endroit indiqué dans le billet qu'il avait reçu, fut accosté par un homme enveloppé dans un manteau, qui commença par l'entretenir d'une histoire inventée sur Aurélia. Pendant que le chevalier écoutait ce récit avec la plus grande attention, il se vit tout à coup entouré d'hommes armés qui lui saisirent et attachèrent les bras, lui enlevèrent son épée, et le firent entrer par force dans un fiacre qui attendait dans ce lieu même pour l'exécution de ce complot. Ce fut en vain qu'il demanda les motifs de cette violence aux trois hommes qui l'accompagnèrent dans la voiture ; il n'en put tirer un mot de réponse ; et, d'après leur sombre aspect, il commença à craindre qu'on n'eût le projet de l'assassiner. Si la voiture eût traversé des endroits fréquentés, il aurait essayé d'appeler du secours par ses cris ; mais il était déjà hors de la ville, et ses conducteurs avaient soin d'éviter les villages et les maisons habitées.

Après une course de deux milles environ, la voiture s'arrêta à une grande grille de fer ; elle s'ouvrit, et notre aventurier fut conduit en silence, en traversant une maison spacieuse, dans une pièce fort propre et convenablement arrangée, qu'il jugea être destinée à faire sa chambre à coucher. Quelques instans après son arrivée, il reçut la visite d'un homme d'un extérieur peu prévenant, qui s'efforçait d'adoucir sa physionomie naturellement sévère. Il félicita le chevalier sur son arrivée dans sa maison, l'invita à la gaîté, lui donnant l'assurance qu'il ne manquerait de rien, et lui demanda d'indiquer ce qu'il désirerait pour son souper.

Sir Launcelot ne répondit à ces politesses, qu'en demandant qu'on lui expliquât la cause de sa réclusion, et pour quel motif on lui avait attaché les bras comme à un malfaiteur. L'autre le renvoya au lendemain matin, pour les explications qu'il demandait, mais détacha cependant ses liens ; et comme le chevalier refusait de manger, il le laissa seul pour qu'il prît du repos. Il eut soin, toutefois, en se retirant, de fermer à double tour la porte de la chambre, dont les fenêtres étaient garnies de grilles de fer.

Lorsque le chevalier se trouva ainsi livré à ses méditations, il se mit à réfléchir sur son aventure, qui lui causait autant de surprise que d'inquiétude ; mais plus il s'appesantissait sur cet événement, et moins il pouvait asseoir ses conjectures. Suivant la disposition de son esprit, il arrive souvent qu'un philosophe subtil se trouve embarrassé par une proposition fort simple ; c'était précisément le cas où était sir Greaves. L'idée qui produisit la plus forte impression sur son esprit fut qu'il était arrêté, d'après un mandat de la secrétairerie d'état, sur un soupçon d'acte de trahison, d'après un faux exposé et une dénonciation mensongère ; et que la prison où il se trouvait n'était autre que la maison du sergent d'état, disposée pour recevoir les personnes suspectes. Cette opinion le rassura par la certitude qu'il avait de son innocence, et par la réflexion qu'il avait le droit de réclamer le privilége de l'habeas corpus, cette précieuse loi qui consacre le plus beau droit de la nation anglaise, et qui heureusement n'était pas suspendue à cette époque. Tranquillisé par sa confiance en lui-même, il se résigna paisiblement au sommeil ; mais, avant qu'il pût s'endormir, il fut désabusé de ses conjectures d'une manière bien désagréable. Ses oreilles furent frappées d'un bruit partant de la chambre voisine, et par des coups violens portés contre la cloison ; ensuite une voix rauque s'écria : « Faites avancer l'ar-

tillerie. Qu'on fasse approcher la brigade de Brutandorf. Détachez mes hussards noirs pour ravager le pays… qu'on leur donne des bottes neuves. Ayez bien soin des éperons. Faites un désert de la Lusace. Bombardez le faubourg de Péra. Allez dire à mon frère Henry de passer l'Elbe à Meissen avec quarante bataillons et cinquante escadrons. Eh quoi ! major général Donder, ne voulez-vous pas terminer votre seconde parallèle ? Envoyez ici l'ingénieur Schittenback. Je laisserai tous les souliers dans ma boutique ; la brèche doit être praticable dans vingt-quatre heures. Ne me parlez pas de vos ouvrages ; puissiez-vous être damné vous et vos ouvrages ! »

« Assurément, s'écria une voix partant d'un autre point, celui qui pense qu'on peut être sauvé par les œuvres, est dans un état de complète réprobation. Et moi aussi j'ai été un profane ouvrier, et j'ai eu confiance dans la corruption des œuvres. J'ai forcé mes hommes de journée et mes apprentis à un travail continuel, et je me reposais sur les richesses de ce monde, qui n'est qu'un monde corrompu. Mais à présent je suis frappé de l'éclat de cette nouvelle lumière. J'éprouve l'opération de la grâce. Je suis dans une nouvelle vie. J'abhorre les bonnes œuvres. Je déteste toutes les œuvres, excepté les œuvres du Saint-Esprit. Loin d'ici, Satan ! Oh ! combien je désire me retrouver avec votre aimable sœur Jolly ! »

« La communication est déjà ouverte avec la Marche, dit le premier ; mais quant à toi, coquin, qui as osé déprécier mes œuvres, je te ferai placer dans un mortier avec une double charge de poudre, et je t'enverrai ainsi dans le camp de l'ennemi. »

Ce dialogue fit l'effet d'une traînée de poudre à l'égard de beaucoup d'autres habitans de ce séjour ; l'un jura que dans trois

minutes il aurait découvert la longitude, lorsque ce bruit était venu déranger tous ses calculs ; un second, en mauvais anglais, se plaignit d'avoir été distrait au moment de sa projection ; un troisième, sous le caractère du Saint Père, prononça des interdictions, excommunications et anathèmes, et jura, par les clefs de saint Pierre, qu'ils souffriraient pendant dix mille ans dans le purgatoire, s'ils n'avaient recours à l'indulgence d'une simple messe ; un quatrième se mit à hurler tous les cris en usage à la chasse du renard, et dans un instant toute la maison retentit d'un vacarme épouvantable.

Ce tapage, cependant, ne fut pas de longue durée. Les différentes chambres furent ouvertes successivement, et chaque individu rentra subitement dans le silence, par le son d'un seul mot cabalistique, qui n'était autre que celui de gilet de force. La vertu de cette parole épouvanta le roi de Prusse, rendit le calme au fanatique, fit taire le mathématicien, intimida l'alchimiste, déposa le pape, et priva le chasseur de toute son éloquence bruyante.

Sir Launcelot ne resta pas long-temps dans le doute sur la destination de la maison où on l'avait transporté ; et plus il réfléchissait sur sa situation, plus il sentait augmenter sa perplexité et le chagrin qui l'accablait ; il ne pouvait concevoir sur quels motifs on l'avait renfermé dans une maison de fous ; mais il se repentait, du fond du cœur, de ses essais de chevalerie errante, comme d'une folie dont les conséquences pouvaient être funestes à sa fortune et à son existence future. Après de mûres réflexions, il résolut de se conduire avec la plus grande circonspection, présumant bien que chaque mouvement violent auquel il se livrerait serait interprété comme un symptôme évident de démence. Il ne fut pas sans espoir d'intéresser son gardien par les témoignages

de sa générosité, dont il se promettait un résultat plus efficace que de toutes les fleurs de rhétorique. Mais, lorsqu'il se leva le matin, il reconnut que ses poches avaient été fouillées avec soin, et qu'on lui avait enlevé ses papiers et son argent.

Quand le gardien entra, il demanda ce qu'on avait fait de ces objets ? et on lui répondit qu'on avait mis son argent et ses papiers en sûreté pour son usage, et pour lui être rendus, quand cela serait nécessaire ; mais que pour le moment, comme on ne le laisserait manquer de rien, il n'avait pas besoin d'argent. Le chevalier se contenta de cette réponse, et mangea tranquillement ce qu'on lui avait apporté pour déjeuner.

Vers onze heures, il reçut la visite du médecin, qui examina ses yeux avec une attention vraiment doctorale. Après lui avoir tâté le pouls, il secoua la tête en disant : « Eh bien ! comment vous trouvez-vous ? Allons, ne vous laissez point abattre. Tout ce qu'on fait ici est pour votre bien. Vous êtes dans de bonnes mains, monsieur, je vous l'assure et je ne crains pas de dire que l'on ne négligera rien de ce qui sera jugé nécessaire pour le rétablissement de votre santé. »

« Docteur, dit notre héros, si ma question ne vous paraît pas indiscrète, je serais bien aise de connaître votre opinion sur ma maladie. » « Oh ! monsieur, quant à cela, répondit le médecin, votre maladie est un... genre..... de..... Monsieur, c'est fort commun dans ce pays,... une sorte de... » « Croyez-vous, docteur, que ma maladie soit la folie ? » « Oh Dieu ! monsieur,... non pas positivement la folie... Oh ! non,... non pas la folie... Vous avez entendu parler, sans doute, de ce qu'on appelle une faiblesse de nerfs, monsieur ?... Quoique cependant cette expression soit mal appliquée car cette phrase, en dénotant un excès morbifique de sensa-

tions, semble impliquer que la sensation elle-même est due à une molle cohésion des parties matérielles qui constituent la substance nerveuse, d'autant que la quantité de chaque effet doit être proportionnée à sa cause. Maintenant, je vous prie de remarquer, monsieur, si le cas est réellement ce que ces parties semblent indiquer. Tous les corps dont les parties ne sont pas cohérentes à un trop grand degré de proximité, doivent être nerveux. C'est ce qui doit causer les sensations… Monsieur, je vais ordonner quelques potions rafraîchissantes, pour vous entretenir dans une température convenable : et vous vous en trouverez bien… Monsieur, je suis votre très-humble serviteur. »

Àces mots, il se retira ; et sir Launcelot ne put se défendre de remarquer qu'il était bien dur qu'un homme ne pût faire les questions les plus simples sans passer pour un fou, tandis qu'un autre parlait pendant une heure sans l'ombre du sens commun, et était regardé comme un oracle.

Le maître de la maison, voyant sir Launcelot si soumis et si traitable, lui accorda la faveur d'une promenade dans un petit jardin particulier, sous la surveillance d'un domestique qui le suivait à quelques pas. Là, il fut salué par un confrère prisonnier. C'était un homme qui paraissait avoir trente ans passés, grand, maigre, les yeux égarés, le nez crochu, et la figure toute bourgeonnée.

Après lui avoir adressé les complimens d'usage, l'étranger lui demanda sans plus de cérémonies, de vouloir bien lui donner du tabac à chiquer, ou s'il pouvait lui procurer une gorgée de quelque espèce de cordial, ajoutant qu'il n'avait pas goûté d'eau-de-vie depuis qu'il était entré dans la maison. Le chevalier lui répondit qu'il n'était pas en son pouvoir de le satisfaire, et profita

de l'occasion pour lui adresser quelques questions relatives au caractère du propriétaire, que l'étranger lui présenta sous l'aspect le plus défavorable. Il le lui dépeignit comme un fripon capable de se prêter aux actions les plus viles. Il dit que sa maison était un repaire où se commettaient les iniquités les plus révoltantes ; qu'elle renfermait des pères enlevés furtivement par leurs enfans, des femmes renfermées par leurs époux, des personnages riches détenus par leurs parens, des hommes innocens emprisonnés par la méchanceté de leurs ennemis. Il affirma que lui-même se trouvait dans ce dernier cas, et demanda si notre chevalier n'avait pas entendu parler de Dick Distich, poëte satirique. « Ben Bullock et moi, dit-il, nous bravions le monde en armes. N'avez-vous jamais lu l'ode qu'il m'a adressée, commençant par ces mots : Belle et brillante jeunesse ? Nous nous étions juré fraternité ; nous nous admirions, nous nous vantions et nous nous citions l'un l'autre. Nous déclarâmes la guerre à tout le monde, acteurs, auteurs et critiques ; et, après avoir tiré l'épée, nous jetâmes au loin le fourreau. Nous déchirions et tranchions à tort et à travers, et nous devînmes aussi formidables pour les écrivains de ce siècle que la cohorte Thébaine. Mon confrère Bullock, il est vrai, fut une fois roulé dans le ruisseau, mais bientôt, comme dit le poëte,

Il se releva ; et, fortifié par le courant du ruisseau,

Il y puisa une nouvelle vie, et mordit autour de lui.

Voici une satire que j'écrivis dans une taverne étant ivre,... je peux le prouver par le témoignage du cabaretier et de sa femme. Je pense que vous conviendrez que j'ai quelque droit de dire avec mon ami Horace...

Que celui qui m'a touché ne m'approche pas davantage
Car il s'en repentirait, et je le chansonnerais par toute la ville.

Le chevalier, après avoir parcouru le manuscrit, manifesta son opinion en disant que les vers lui paraissaient assez bons ; mais en même temps il observa que l'auteur avait injurié et traité de sots ignorans plusieurs personnages dont les ouvrages avaient de la réputation, et qui étaient regardés comme des hommes d'esprit, circonstance qui nuirait plus à sa véracité, qu'elle ne prouverait ses connaissances.

« Au diable leur génie ! s'écria le satirique. Un tas de faquins impertinens ! je vous dis, monsieur, que Ben Bullock et moi nous avons résolu de dénigrer tous ceux qui ne sont pas de notre parti..... D'ailleurs, je vous ai dit précédemment que j'avais écrit ce morceau étant ivre... » « Étiez-vous ivre aussi quand vous l'avez fait imprimer et publier ? » « Oui, monsieur ; l'imprimeur pourra être appelé au serment, qu'il ne m'a jamais vu autrement que dans un état d'ivresse ou d'assoupissement, jusqu'au moment où mes ennemis, sous le prétexte que j'avais le cerveau dérangé, m'ont conduit dans cette infernale maison. »

« Il me semble qu'ils se sont montrés en cela vos meilleurs amis, dit le chevalier, et ont donné ainsi à votre conduite l'interprétation la plus favorable ; car, si vous n'aviez la ressource de ce prétexte de démence, votre caractère ne pourrait plus paraître que comme celui d'un homme qui n'a que fort peu d'esprit, et pas la moindre délicatesse. De tous ceux que Pope a fustigés dans sa Dunciade, il n'y en a pas un qui n'eût amplement mérité le reproche de stupidité ; et chacun d'eux avait provoqué le satirique par des attaques personnelles. À cet égard, le poëte anglais a été beaucoup plus juste et plus loyal que Boileau, son modèle, qui a

maltraité plusieurs hommes d'un génie reconnu, tels que Quinault, Perrault et le célèbre Lulli ; et c'est pourquoi tout homme libre dans ses opinions, doit avec raison, malgré son mérite poétique, le mépriser comme un homme haineux et méchant. Si cette conduite déloyale ne peut être pardonnée à l'écrivain d'un génie supérieur, pourrait-on l'excuser en vous, dont le nom est encore plongé dans l'obscurité ? »

« Écoutez, l'ami, répondit le barde, gardez votre indulgence et vos conseils pour ceux qui vous les demanderont ; ou, si vous voulez forcer les autres à les recevoir, prenez l'avis suivant en échange. Si votre position actuelle vous déplaît, tâchez d'obtenir promptement des commissaires. Ils trouveront en vous trop de sottise, pour qu'il puisse y avoir la moindre teinture de folie ; et ils vous relâcheront sans aucun scrupule. Dans ce cas, je me réjouirai de votre délivrance. Vous serez affranchi de la prison, et moi je me trouverai fort heureux d'être débarrassé de votre conversation. »

Àces mots, il s'enfuit précipitamment, et notre chevalier ne put s'empêcher de sourire de la violence toute particulière de son caractère. Sir Launcelot essaya ensuite d'engager la conversation avec l'homme chargé de le surveiller, en lui demandant si M. Distich était depuis long-temps dans la maison ; mais ce fut comme s'il se fût adressé à un muet du grand Turc. Le drôle, ou prétendit ne rien savoir, ou refusa de répondre à toutes les questions qui lui étaient adressées. Il ne voulut pas même faire connaître le nom de son maître, ni dans quels environs la maison était située.

Le chevalier, se sentant agité d'impatience et d'indignation, retourna dans son appartement ; après que la porte eut été refermée sur lui, il se mit à réfléchir avec horreur sur la singularité de

sa destinée. « Combien nous avons peu raison, se dit-il à lui-même, de nous vanter des avantages dont jouissent tous les Anglais, s'ils ne les possèdent que d'une manière aussi précaire ; si un homme qui a un rang et une fortune peut être ainsi enlevé dans le centre de la capitale ; si des misérables peuvent le saisir, l'insulter, le voler, et le conduire dans une prison comme celle-ci, d'où il semble impossible de s'échapper ! Quand même je pourrais me procurer des plumes, de l'encre et du papier, réclamer le secours de mes parens ou des magistrats de mon pays, mes lettres seraient interceptées par ceux qui me tiennent sous leur garde. Si j'essayais de jeter l'alarme dans le voisinage, mes cris seraient méprisés comme ceux d'un infortuné lunatique qui reçoit une correction nécessaire. Si je voulais faire usage de la force que le ciel m'a accordée, je pourrais être obligé de plonger mes mains dans le sang ; et, après tout, trouverais-je la possibilité de m'échapper, malgré ces portes multipliées, ces serrures, ces verrous, et ces nombreuses sentinelles ? Si j'essayais de gagner mon gardien, il pourrait découvrir mon projet, et je me verrais privé du peu de consolation dont je jouis. On peut bien se plaindre des prisons d'état en France, et de l'inquisition d'Espagne, mais je demanderai si elles sont effectivement aussi dangereuses, aussi effrayantes qu'une maison particulière de fous en Angleterre, sous la direction d'un fripon ? Une prison d'état est réservée pour les grands coupables ; l'inquisition est un tribunal spirituel ; mais elles sont l'une et l'autre sous la direction du gouvernement. Il arrive rarement, et peut-être jamais, qu'un homme entièrement innocent y soit emprisonné ; mais, si cela avait lieu, il peut défendre son innocence, et soutenir ses droits devant des juges légalement institués. Mais, en Angleterre, l'homme le plus innocent est exposé à être enfermé pour le reste de ses jours, sur un

prétexte de démence. Il peut être séparé de sa femme, de ses enfans, de ses amis ; être dépouillé de sa fortune, privé des choses les plus nécessaires, et soumis aux mauvais traitemens d'un homme grossier et cruel qui élève une immense fortune sur le malheur de ses semblables et peut, pendant toute sa vie, exercer cette horrible oppression, sans rendre compte à qui que ce soit de sa conduite. »

Ces réflexions peu consolantes furent interrompues par des sons tout-à-fait inattendus, qui paraissaient partir de l'autre côté d'un mur mitoyen assez épais. C'étaient les sons d'une voix beaucoup plus plaintive que les gémissemens de la tourterelle ; beaucoup plus douce et ravissante que le ramage de Philomèle quand elle chante ses amours. À peine son oreille en fut-elle frappée, qu'ils pénétrèrent jusqu'à son cœur ; car il reconnut la voix de sa bien-aimée Aurélia. Qu'on se figure quelle dut être l'agitation de son âme, quand il fit cette découverte ! quel tremblement n'éprouva pas chacun de ses nerfs ! quelle violente émotion fit palpiter son cœur ! Il parcourait sa chambre dans une espèce de frénésie, écumant comme un lion pris dans des rets. Il plaça son oreille contre le mur de séparation, et écoutait comme si son âme toute entière eût été absorbée dans le sens de l'ouïe. Lorsque les sons cessèrent de charmer son oreille, il se jeta sur son lit, gémit douloureusement, exhala sa peine par des accens entrecoupés ; et probablement son cœur se fût brisé, si l'explosion de ses larmes n'eût apporté quelque soulagement à la violence de sa douleur.

Àces premiers transports succéda un accès d'impatience qui fut bien près de le priver réellement de sa raison. Sa surprise de retrouver dans un pareil séjour son Aurélia qu'il avait perdue ; l'impossibilité où il était de la secourir, un désir inexprimable

d'imaginer quelque plan pour tirer parti de l'intéressante découverte qu'il venait de faire ; tout concourait à le jeter dans une seconde exaltation pendant laquelle il se livra à mille extravagances, qui, fort heureusement pour lui, ne furent pas vues par ses surveillans. Peut-être aussi fut-il fort heureux pour le domestique de ne pas entrer pendant la durée du paroxisme ; car, si cela fût arrivé, il aurait bien pu éprouver le sort de Lycas qu'Hercule fit mourir, dans un accès de fureur.

Avant que l'heure du souper fût arrivée, il retrouva assez de calme pour cacher le trouble de son esprit ; il se plaignit d'un grand mal de tête, et demanda à recevoir le lendemain la visite du médecin ; il se proposait de s'expliquer avec lui de telle manière, qu'il produirait une vive impression sur son esprit, à moins qu'il ne fût dépourvu de tout sentiment d'honneur et d'humanité.

24

La main de la Fortune dénoue quelquefois aisément le nœud qui embarrassait la sagesse humaine.

Lorsque le docteur fit sa nouvelle apparition dans la chambre de sir Launcelot, ce chevalier lui adressa la parole en ces termes : « Monsieur, la pratique de la médecine est une des plus honorables professions en usage parmi les hommes ; elle a été révérée à toutes les époques et chez toutes les nations ; et même elle fut considérée comme sacrée dans les siècles les plus civilisés de l'antiquité. Son but est de préserver notre existence et de conserver la santé à nos semblables ; et, en se rendant ainsi utile à la société, elle en recueille les bénédictions. On doit donc supposer

que celui qui s'est dévoué à cet art, possède non-seulement la pénétration et la science nécessaires, mais même qu'il est doué d'une certaine délicatesse de sentimens, d'une sensibilité naturelle et de toutes les vertus humaines. Je veux bien croire, docteur, que toutes ces qualités existent en vous ; mais pour ce qui m'intéresse particulièrement, il me suffit que vous possédiez une probité ordinaire. Vous savez fort bien jusqu'à quel point je dois être reconnaissant de vos visites ; et si vous connaissez l'art de la médecine, vous pouvez très-bien juger que, quant à présent, vos ordonnances me sont tout-à-fait inutiles... Allons, monsieur, vous ne pouvez,... vous ne pouvez croire que mon cerveau soit malade ; et, même en voulant bien vous accorder que je suis sous l'influence de cette cruelle maladie, personne n'a le droit de me traiter comme un insensé, ou de provoquer une commission, que mon plus proche parent... Afin que vous ne puissiez prétendre cause d'ignorance sur mon nom et ma famille, je vous ferai savoir que je suis sir Launcelot Greaves, du comté d'York, baronnet, et que mon parent le plus proche est sir Reginald Meadows de Cheshire, fils aîné de la sœur de ma mère... que ce gentilhomme, j'en suis certain, n'a aucune part à la violence qu'on m'a faite, sous de faux prétextes, dans l'obscurité de la nuit et au milieu des champs, où j'ai été surpris, accablé par la force et levé par des scélérats armés. S'il avait cru réellement que j'eusse perdu la raison, il aurait agi conformément à ce que prescrivent l'honneur, l'humanité et les lois de ce pays. Dans la position où je me trouve, j'ai le droit de m'adresser au lord chancelier pour obtenir d'être jugé par un jury d'honnêtes gens ; mais je ne puis me prévaloir de ce droit, tant que je serai à la merci de l'homme brutal et sans foi dans la maison duquel je suis renfermé, à moins que vous ne m'accordiez votre assistance. Je la réclame donc de vous, persua-

dé que vous êtes un honnête homme, un chrétien, un compatriote, qui, malgré tout autre motif qui pourrait vous arrêter, devez vous intéresser à ma situation comme à une affaire d'un intérêt général, et concourir de tout votre pouvoir à attirer le châtiment de la loi sur ceux qui ont osé faire un pareil outrage à la liberté de votre patrie. »

Le docteur parut d'abord un peu déconcerté ; mais, après s'être rassuré, il reprit son importance et sa suffisance habituelles, et assura notre héros qu'il lui rendrait tous les services qui dépendraient de lui ; mais, en même temps, il l'engagea à prendre la potion qu'il avait ordonnée.

Le chevalier, les yeux étincelans de fureur, s'écria : « Je suis convaincu maintenant que vous êtes le complice du complot infâme dirigé contre moi ; vous êtes un vil misérable, sans aucun principe d'humanité, le déshonneur de votre profession, et la honte de la nature humaine. Oui, monstre ! tu es le plus perfide de tous les assassins ; tu es l'instrument salarié du crime et de la trahison, qui, par des motifs plus méprisables encore que la méchanceté, l'envie, et la vengeance, enlèves à l'innocent toutes les consolations de la vie, le diffames par une supposition de démence, la plus cruelle sorte de calomnie, qui tend à le plonger dans le malheur, en le reléguant dans la plus horrible prison, en proie à des réflexions plus amères encore que la mort même… Mais je veux te parler avec calme. Rends-moi justice, ou crains les conséquences de ton refus. Je réclame la protection de la loi… Si je suis refusé, souviens-toi que tu en rendras compte un jour… Si tu veux que ta trahison reste inconnue, il faut que toi, ainsi que tous les autres scélérats qui avez comploté contre moi, vous ayez recours à l'assassinat, ressource que je vous crois très-capables

d'employer ; le sort d'un homme de mon rang et de mon caractère ne peut rester plus long-temps ignoré. Tremble, scélérat, de l'idée de me voir recouvrer ma liberté. Cependant, va-t'en, de peur que ma juste colère ne me force à faire voler ta cervelle sur ce mur… Sors d'ici… »

L'honnête docteur n'était pas tellement persuadé de la démence de son malade, qu'il ne crût prudent de suivre son conseil ; ce qu'il fit aussi promptement qu'il lui fut possible, au moment même où éclatait un événement tout-à-fait inattendu.

Pour en rendre un compte exact, il est nécessaire que nous retournions auprès des véritables amis du chevalier, le capitaine Crowe et le procureur Clarke, que nous avons laissés pleins d'inquiétudes, délibérant sur le sort de leur patron. L'esprit de Clarke était beaucoup plus fécond en ressources que celui du marin, et il imagina de faire insérer dans tous les papiers publics un avertissement conçu en ces termes : « Un gentilhomme distingué par son rang et sa fortune, a disparu dans la soirée d'hier de sa maison près de Golden-Square, d'après une lettre qui lui a été remise par un porteur. On a de grands motifs de croire que sa vie a été exposée à quelque violence ; toute personne qui pourra donner des renseignemens propres à éclaircir cette ténébreuse affaire, est priée de s'adresser à M. Thomas Clarke, procureur, dans sa maison, Upper-Brook-Street ; elle peut compter sur une récompense de cent guinées, qui lui seront payées, si elle fait les déclarations demandées. »

Le porteur, qui avait remis la lettre, se présenta en conséquence ; mais il ne put donner d'autres renseignemens, sinon que la lettre lui avait été remise avec un schelling, par un homme enveloppé d'un grand manteau qui l'avait arrêté pour lui donner

cette commission comme il passait dans Queen-Street. Nécessairement, l'avertissement devait faire effet sur quelque autre personne, et le cocher de fiacre, qui avait conduit notre héros au lieu de son emprisonnement, se présenta à son tour. Le drôle avait bien reçu l'ordre de garder le secret, et on l'avait généreusement rétribué pour tenir sa langue ; on pouvait supposer qu'il tiendrait parole, parce que cet homme était à son aise, propriétaire de sa voiture, et bien connu du directeur de la maison des fous, qui l'avait employé souvent dans de précédentes occasions de même nature. Peut-être sa fidélité envers ses commettans, fortifiée par l'espérance d'être employé à l'avenir dans d'autres expéditions du même genre, aurait été à l'épreuve d'une offre de cinquante guinées ; mais une somme de double valeur fut une tentation à laquelle il ne put résister. Aussitôt qu'il eut lu l'avis dans les affiches du jour, en buvant le matin sa pinte de bière au cabaret, il entra en lui-même en consultation sur le parti qu'il devait prendre ; et, n'ayant aucun motif de douter qu'il ne s'agît du même individu qu'il avait voituré, il résolut de gagner la récompense promise, et de s'abstenir désormais de pareilles aventures. Il prit la précaution cependant de se faire accompagner chez M. Clarke par un procureur. Un engagement conditionnel fut dressé, et Clarke, avec l'aide de son oncle, déposa l'argent, qui ne devait être retiré qu'après que toutes les conditions auraient été remplies. Ces mesures préalables étant prises, le cocher déclara qu'il connaissait et indiqua la maison où sir Launcelot était renfermé. De plus, il accompagna Clarke et Crowe à la chambre des juges, et affirma sous serment sa déclaration. Un mandat fut délivré pour faire une perquisition dans la maison de Bernard Shackle, et faire mettre en liberté sir Launcelot Greaves, s'il s'y trouvait.

En vertu de cet acte de l'autorité, ils se firent accompagner d'un constable, avec une escorte formidable d'agens de police. Ils les embarquèrent dans plusieurs voitures, et se rendirent, le plus promptement possible, à la maison de M. Shackle, qui ne jugea pas à propos de s'opposer à leur mission, mais au contraire les admit immédiatement, quoique, cependant, des symptômes certains manifestassent ses inquiétudes. Un domestique, d'après les ordres de son maître, les conduisit à l'appartement de sir Launcelot en se précipitant tous ensemble dans les escaliers, ils occasionnèrent un tel bruit, qu'ils alarmèrent le médecin, qui avait ouvert la porte pour se retirer, et qui fut témoin de leur irruption. Le capitaine Crowe, conjecturant, d'après l'embarras de sa contenance, qu'il était coupable dans cette affaire, ne se fit aucun scrupule de le saisir au collet, dans le moment où il cherchait à s'enfuir. Pendant ce temps, le bon et tendre Clarke accourait au-devant du chevalier, les yeux mouillés par l'excès de sa joie ; et, mettant de côté le respect et les formes cérémonieuses, il jetait les bras autour de son cou et le pressait contre son sein.

Notre héros fut vivement touché en recevant cette preuve d'attachement. Il serra à son tour Clarke dans ses bras ; il l'honora du titre de son libérateur, et lui demanda par quel miracle il avait pu découvrir le lieu de sa retraite ? L'honnête procureur entreprenait de lui faire un détail, très-minutieux et très-circonstancié, des diverses démarches qu'il avait faites, lorsque Crowe, tirant le médecin par le collet, entra, et serra la main de son ancien ami, protestant qu'il n'avait pas ressenti de joie égale à celle-ci depuis le jour où il échappa à un corsaire de Salé, sur la côte de Barbarie, et que, depuis deux jours, il aurait volontiers donné tout l'argent qu'il possédait dans le monde, à celui qui lui aurait fait voir sir Launcelot dégagé de ses amarres. Le chevalier, après lui avoir

témoigné combien il était sensible à ses bons sentimens, lui dit qu'il désirait qu'il rendît la liberté à ce misérable, en indiquant le médecin, qui, se voyant relâché contre toute espérance, se retira avec la plus grande précipitation.

Sir Launcelot, accompagné de ses amis, se dirigea vers la grille de clôture, qu'il trouva ouverte, et monta dans une des voitures ; et, pendant le trajet jusque chez lui, on lui fit connaître les moyens qui avaient été employés pour lui rendre la liberté.

En arrivant, il trouva dans son parloir miss Dolly Cowslip, qui attendait, avec une impatience mêlée de crainte, le résultat des démarches de M. Clarke. En voyant le chevalier, elle tomba à ses genoux, et lui baigna les mains de ses larmes. La présence de cette jeune fille, lui rappelant l'idée de sa maîtresse, remplit son cœur d'émotions violentes, et le décida à exécuter le plan qu'il avait déjà formé. Quant à Crabshaw, il ne fut pas le dernier à témoigner sa joie du retour de son maître. Après avoir baisé respectueusement le pan de son habit, il se rendit à l'écurie pour communiquer ces heureuses nouvelles à son ami Gilbert qu'il sella et brida. Il rendit les mêmes soins à Bronzomarte ; puis, après s'être revêtu de son accoutrement d'écuyer, il monta l'un, et laissa l'autre à la porte de la maison. Il se mit à parader et à caracoler en poussant de temps en temps des acclamations qui amusèrent beaucoup la populace ; enfin, son maître lui envoya l'ordre de rentrer avec les chevaux. Il fallut obéir et remener les chevaux à l'écurie ; ensuite il quitta son costume, et rejoignit les autres domestiques, qui résolurent de célébrer cet heureux jour par un banquet et des réjouissances.

Leur maître avait encore trop d'inquiétude dans le fond de son cœur pour pouvoir partager leur joie. Il réunit ses amis dans le

parloir, et eut une conférence avec eux pour les informer qu'il avait de fortes raisons de croire que miss Darnel était enfermée dans la même maison où il avait été retenu prisonnier, circonstance qui les comblait à la fois de plaisir et d'étonnement. Dolly, surtout, versa des larmes en abondance, et le conjura de délivrer sa chère lady sans. plus attendre. Il ne restait plus qu'à concerter un plan convenable pour opérer sa délivrance. Comme Aurélia avait informé Dolly de sa parenté avec mistress Kawdle, chez laquelle elle se proposait de loger avant qu'elle eût été atteinte et arrêtée par son oncle dans sa course, cette particularité fut un trait de lumière pour ce conseil, qui crut voir l'indication. de la direction à suivre pour obtenir la libération de miss Darnel.

Notre héros, accompagné de Dolly et de Tom Clarke, se rendit immédiatement chez le docteur Kawdle, qui était sorti ; mais ils furent admis auprès de mistress Kawdle, qui les reçut avec la plus grande politesse. Elle était tout-à-fait affable, sensible, aimable et fortement attachée à Aurélia, autant par les liens de l'amitié, que par ceux de la parenté. Aussitôt qu'elle eut appris la situation pénible de sa cousine, elle manifesta le plus vif intérêt pour concourir à lui rendre la liberté, et elle assura sir Launcelot qu'il pouvait compter qu'elle seconderait de tout son pouvoir les plans qu'il proposerait pour atteindre ce but. Il n'y avait lieu ni à hésiter, ni à choisir ; elle l'accompagna sur-le-champ chez le juge qui, d'après la plainte, rendit un nouveau mandat de recherche pour miss Darnel. Le constable et son escouade furent de nouveau employés, et sir Launcelot reprit le chemin du repaire de M. Bernard Shackle. Le mandat de perquisition n'était pas le seul but de la visite qu'ils faisaient par ordre du juge. Chemin faisant, ils se concertèrent sur la manière dont ils devraient s'introduire suc-

cessivement auprès de miss Darnel, afin que sa sensibilité ne fût pas trop vivement mise à l'épreuve par leur soudaine apparition.

Lorsqu'ils furent arrivés à la maison, ils produisirent leurs titres en vertu desquels une femme de service fut chargée de les conduire à l'appartement d'Aurélia. Dolly entra la première dans la chambre de cette charmante personne, qui, levant les yeux, jeta un grand cri, et se précipita dans les bras de sa fidèle Cowslip. Quelques instans s'écoulèrent avant que Dolly pût s'écrier, « Je suis venue pour vivre et mourir avec ma chère maîtresse. » « Bonne Dolly, répondit miss Darnel, je ne puis exprimer combien j'éprouve de plaisir à vous revoir… Juste ciel ! combien ai-je passé d'heures solitaires dans la plus cruelle affliction, depuis que j'ai été séparée de vous ! mais dites-moi comment vous avez pu découvrir le lieu de ma retraite ? Mon oncle s'est-il radouci ? Est-ce à son indulgence que je suis redevable de votre arrivée dans ce séjour ? »

Dolly lui répondit que non ; et lui apprit peu à peu que sa cousine mistress Kawdle était dans la chambre voisine. Celle-ci entra aussitôt ; et une scène touchante de reconnaissance eut lieu entre ces deux parentes. Ce fut mistress Kawdle, qui, dans le cours de la conversation, remarquant qu'Aurélia était parfaitement tranquille, commença à lui annoncer sa prochaine délivrance. Alors Aurélia la pria instamment de lui faire connaître quel était celui dont l'humanité et l'habileté avaient pu produire un si avantageux changement dans son sort ; sa cousine lui avoua que c'était un jeune gentilhomme du Yorkshire, appelé sir. Launcelot Greaves. En entendant prononcer ce nom, sa physionomie se couvrit d'une vive rougeur, et ses yeux brillèrent d'un nouvel éclat. « Ma cousine, dit-elle en soupirant, je ne sais que vous

dire… Ce gentilhomme, sir Launcelot Greaves, était sûrement né… Je vous le dis, ma chère cousine, sir Greaves a toujours été mon ange tutélaire. »

Mistress Kawdle, qui avait entretenu avec elle une correspondance, n'était pas étrangère à la liaison qui existait entre ces deux amans, et avait toujours favorisé les prétentions de notre héros, sans le connaître personnellement ; elle fit alors, en souriant, l'observation que, puisque Aurélia regardait le chevalier comme son ange tutélaire, et que le chevalier, de son côté, l'adorait comme une divinité, la nature paraissait les avoir formés l'un pour l'autre ; car des idées aussi sublimes les élevaient au-dessus de la sphère des simples mortels. Alors elle se hasarda à lui annoncer qu'il était en ce moment dans la maison, brûlant d'impatience de lui présenter son respect. Cette nouvelle fit d'abord disparaître de ses joues leur incarnat naturel, qui bientôt y revint avec plus de force ; son cœur palpita, son sein se souleva, et tout son être fut agité de transports plus violens que désagréables. Cependant elle reprit bientôt du calme et sa sérénité naturelle ; et, se levant de son siège, elle dit quelle voulait le voir dans l'appartement voisin, où il était dans une pénible anxiété, attendant qu'elle lui permît d'approcher de sa personne. Elle s'avança vers lui, vêtue d'un élégant négligé blanc, emblème de la pureté de son cœur ; il relevait l'éclat de cette beauté brillante, ranimée par le sentiment de la reconnaissance et d'une touchante affection ; son cœur était trop plein pour pouvoir s'épancher. Sir Launcelot, dans son ravissement, accourut vers elle ; et, se jetant à ses pieds, il imprima un baiser respectueux sur sa main de lis. « Ô divine Aurélia, s'écria-t-il, c'est un présage de ce bonheur ineffable que vous étiez destinée à me procurer. Puis-je donc vivre pour vous voir rendue au bonheur, à la liberté, à la tranquillité, à la santé ! »

« Vous avez vécu, dit-elle, pour voir mes obligations envers sir Launcelot tellement multipliées, que ce ne sera pas assez de toute ma vie pour lui témoigner la reconnaissance que je dois à ses bontés… » « Vous exagérez mes services, qui ont été plutôt l'accomplissement d'un devoir que commandait la simple humanité, que les effets d'une passion généreuse. Mais il ne faut pas que l'expression inopportune de mes sentimens vous retienne plus long-temps dans cet odieux séjour. Permettez que je vous accompagne jusqu'à la voiture, et que je vous confie aux soins de cette bonne Dolly, et à la protection de cet honnête jeune homme qui est mon ami particulier. En disant cela, il lui présenta M. Tom Clarke, qui salua respectueusement l'aimable Aurélia.

Les dames étant établies dans la voiture, sous l'escorte du jeune procureur, sir Launcelot leur promit que le soir même il se rendrait à la maison du docteur Kawdle où elles allaient directement. Notre héros, qui était resté avec le constable et sa troupe, demanda M. Bernard Shackle, sur la personne duquel il y avait une plainte pour conspiration, et, en outre, une autre pour vol, en raison de ce qu'il avait enlevé au chevalier son argent et d'autres effets, la première nuit de son emprisonnement.

M. Shackle eut assez de prudence pour éviter ce conflit, et même pour prévenir l'accusation de félonie, en envoyant un de ses domestiques rétablir dans la chambre l'argent et les papiers, que le chevalier recouvra effectivement avant de quitter la maison.

Dans le cours de ses recherches pour trouver Shackle, il entra par hasard dans la chambre du poëte, qu'il trouva en négligé, écrivant sur une table ; il avait un bandeau sur un œil, et sa tête couverte d'un bonnet de nuit de flanelle. Le chevalier, après s'être

excusé de s'être introduit si librement, demanda à M. Distich si ses services pouvaient lui être de quelque utilité, attendu qu'il était en position de faire servir sa petite influence à l'avantage de ses compagnons de malheur ? Le poëte, l'ayant, quelques instans, regardé obliquement, s'exprima en ces termes : « Je vous ai bien dit que votre résidence dans cette maison serait de courte durée. J'ai éprouvé un petit accident à mon œil gauche, de la part d'un coquin de cordonnier, qui veut qu'on le prenne pour le roi de Prusse ; et je suis occupé en ce moment à écorcher sa majesté, dans une satire bien mordante en vers iambiques. Si vous pouvez me donner une carotte de tabac et une bouteille de genièvre, vous me ferez plaisir... Si vous ne voulez, je suis votre serviteur, et je me réjouirai de votre délivrance. »

Le chevalier refusa de lui donner les objets qu'il demandait, craignant qu'ils ne fussent préjudiciables à sa santé ; mais il lui offrit son appui pour empêcher qu'il ne supportât aucun mauvais traitement. « Je comprends à présent, dit le satirique, toute l'étendue de votre générosité. Vous voulez me procurer tout, excepté ce que je demande... Que Dieu vous bénisse !... Si vous voyez Ben Bullock, dites-lui que je désire qu'il ne me dédie pas davantage aucun de ses ouvrages. Que le diable confonde le drôle ! il a changé de gamme, et il commence à avoir peur..... Quant à moi, je persiste dans mes premiers principes, je brave tout le monde, et je mourrai à la peine, quand même la mort devrait être précédée par la damnation. »

Le chevalier, le voyant incorrigible, l'abandonna à la chance incertaine d'être consolé quelque jour par une petite ration de liqueur ; mais il résolut, si cela était possible, de faire une information exacte sur l'économie intérieure et les affaires de cette mai-

son particulière d'inquisition, afin qu'une complète justice pût être rendue à chacun des individus qui y avaient été injustement renfermés.

Dans l'après-dîner, il ne manqua pas de faire sa visite à miss Aurélia, et ils se firent de nouvelles protestations de leur tendresse. Ensuite, il lui fit voir la lettre qui avait porté tant de trouble dans son cœur. À peine miss Aurélia eut-elle jeté les yeux sur ce papier, qu'elle le reconnut pour le congé formel qu'elle avait entendu signifier à M. Sycamore ; il avait été intercepté par son oncle, qui l'avait adroitement renfermé sous une autre enveloppe à l'adresse de sir Launcelot Greaves, qui était étrangement surpris de voir ce mystère éclairci avec autant de facilité. Il est plus aisé de concevoir que d'exprimer l'excès de la joie qui pénétra les cœurs de ces deux amans ; mais, pour mettre leur bonheur à l'abri de toute atteinte, il fallait que miss Aurélia fût garantie contre la tyrannie de son oncle, dont les droits de tuteur expiraient seulement dans quelques mois.

Le docteur Kawdle et sa femme, ayant été admis à leur délibération, il fut convenu que miss Darnel aurait recours à la protection du Lord Chancelier ; mais cette mesure devint inutile par l'arrivée imprévue de John Clump, porteur de la lettre suivante pour mistress Kawdle, de la part de l'homme d'affaires d'Anthony Darnel, et datée de la maison de campagne d'Aurélia :

« Il a plu à Dieu d'affliger M. Darnel par une violente attaque d'une paralysie mortelle. Il en a été atteint hier, et, depuis ce temps, il est dans un état d'insensibilité qui ressemble à la mort. Au nombre des papiers qui étaient dans ses poches, j'ai trouvé la pièce suivante qui semble indiquer que mon honorable jeune maîtresse, miss Darnel, est retenue dans une maison particulière

destinée aux aliénés. Je crains que M. Darnel ne soit jugé bien sévèrement devant Dieu, à cause de sa cruauté envers cette jeune et excellente personne. Je crois inutile de vous presser de prendre, dès la réception de cette lettre, les mesures nécessaires pour rendre la liberté à ma pauvre maîtresse. En attendant, je prendrai tous les soins convenables pour la conservation de ses propriétés, et je vous rendrai compte de tous les événemens qui pourront avoir lieu. Je suis avec respect, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Ralph Mattocks. »

John Clump, avec cette lettre, s'était mis en route pour Londres, porté sur les ailes de l'amour ; quand il arriva à la porte de M. Kawdle, il était tellement couvert de boue de la tête aux pieds, que les domestiques lui refusèrent l'entrée. Cependant il força la porte, et franchit, en courant, l'escalier, jusqu'à la salle à manger, où la compagnie ne fut pas médiocrement surprise d'une pareille apparition. Clump ne fut pas moins étonné de voir Aurélia, et l'objet de ses amours miss Dolly Cowslip. Il se mit à genoux devant sa maîtresse, et lui présenta la lettre, qui fut prise par le docteur et remise à sa femme, à qui elle était adressée ; celle-ci en lut tout haut le contenu, qui ne fut pas mal accueilli, comme on le présume bien, par les diverses personnes qui composaient cette petite société. John Clump fut honoré de l'approbation de sa jeune maîtresse qui le loua de son zèle et de sa diligence ; elle le récompensa par une bonne gratification, et l'invita à venir la revoir lorsqu'il se serait rafraîchi et reposé de ses fatigues.

M. Thomas Clarke fut consulté sur la conduite à tenir dans cette circonstance, et il fut d'avis que miss Darnel fît choix sans délai d'un autre tuteur, pour le peu de temps que devait durer en-

core sa minorité. Cette opinion fut adoptée par les jurisconsultes les plus célèbres, dont on demanda les conseils. M. Kawdle fut désigné pour être chargé de cette fonction, et les formalités nécessaires furent remplies dans le moins de temps possible.

Le premier usage que le docteur fit de son autorité, fut de donner des pouvoirs temporaires à M. Ralph Mattocks pour administrer les biens de miss Aurélia Darnel ; et la lettre lui fut envoyée par John Clump, qui partit sans délai pour le château de sa maîtresse ; mais ce ne fut pas sans un serrement de cœur, occasionné par certains avis qu'il avait reçus concernant la liaison de sa chère Dolly avec M. Tom Clarke, le procureur.

25

Qui, à ce qu'on espère, sera agréable au lecteur, sous plus d'un rapport.

Sir Launcelot ayant ainsi recouvré sa liberté, assuré le repos de sa bien-aimée, et acquis la certitude de la possession de son cœur, avait alors le loisir nécessaire pour remonter à la source de la conspiration tramée et exécutée contre lui. Dans ce dessein, il commença par intenter un procès au propriétaire de la maison où Aurélia et lui avaient été emprisonnés séparément. M. Shackle, malgré toutes les soumissions et les sacrifices qu'il offrit de faire soit particulièrement, soit en public, fut actionné par une plainte en enlèvement de personnes, jugé, convaincu, puni par une amende considérable, et exposé au pilori. Un mandat judiciaire de perquisition fut exécuté ; les prisons de cette nouvelle

inquisition furent ouvertes, et quelques innocens captifs rendus à la liberté.

Dans le cours du procès contre M. Shackle, il fut reconnu que l'emprisonnement du chevalier était le résultat d'un plan concerté entre son rival M. Sycamore et son digne conseiller Dawdle, qui par cette invention s'était réconcilié avec son patron, qu'il avait abandonné si lâchement le jour du combat. Notre héros était si courroucé de l'ingratitude et de la trahison de Sycamore, qu'il se mit à la recherche de sa personne pour en tirer vengeance. Il fut accompagné du capitaine Crowe, qui voulait de son côté régler ses comptes avec M. Dawdle ; mais ces deux gentilshommes évitèrent prudemment la tempête qui les menaçait, en se retirant sur le continent, sous le prétexte de voyager pour leur instruction.

Sir Launcelot n'était plus un chevalier-errant à laisser Aurélia au soin de la providence, et à poursuivre les traîtres jusqu'aux extrémités de la terre. Il suivit une vengeance plus aisée, plus sûre, et qui devait avoir plus d'effet, en leur intentant un procès, qui, après que les writs nécessaires eurent été réitérés, les fit condamner par contumace. M. Sycamore et son ami, étant privés du bénéfice de la loi par leur propre faute, auraient vu leurs propriétés confisquées au profit du Roi, s'ils n'eussent fait des soumissions telles, qu'elles apaisèrent le ressentiment de sir Launcelot et du capitaine Crowe. Alors ils se hasardèrent à revenir ; et, à force de protections, ils obtinrent l'annulation de la condamnation ; mais ils ne jouirent de cette grâce que long-temps après que sir Launcelot eut vu son bonheur enfin assuré.

Cependant le chevalier attendait avec impatience l'époque où finirait la minorité d'Aurélia, et se consolait par le bonheur im-

parfait de jouir de sa conversation, et par les bontés qu'elle pouvait lui témoigner dans sa position. De son côté le capitaine Crowe méditait un plan de vengeance contre le magicien dont les oracles menteurs lui avaient causé des peines si cruelles. La vérité est que le capitaine commençait à se fatiguer de son oisiveté, et qu'il entreprenait cette aventure pour se tenir en haleine. Il fit part de son dessein à Crabshaw, dont l'imagination avait été bien tourmentée par les prédictions funestes de l'astrologue, et qui était on ne peut mieux disposé à l'aider à punir le faux prophète. Il regardait désormais comme certain qu'il ne serait pas pendu pour un vol de chevaux ; et il trouvait fort dur d'avoir payé si cher une prophétie qui, suivant toute apparence, ne s'accomplirait pas.

Poussés par ces motifs, ils sortirent ensemble pour se rendre au temple de l'oracle ; mais ils le trouvèrent fermé et abandonné ; et, après quelques informations, ils apprirent que le prophète avait changé de logement le jour même où le capitaine avait eu recours à sa science. C'était effectivement un acte de prudence nécessaire. Il jugeait que le sort de sir Launcelot ne tarderait pas à être connu ; et il n'était pas convenable d'en attendre les conséquences. Il avait encore d'autres motifs de lever son camp. Il avait contracté dans une auberge une dette qu'il n'avait nulle envie de payer ; d'ailleurs, il avait besoin de se débarrasser de son associé femelle qui était trop instruite de ses affaires, pour qu'il ne fût pas nécessaire de l'éloigner. D'après toutes ces considérations, il avait fait sa retraite, très paisiblement, sans tambour ni trompette, au moment où la sibylle était en chasse, cherchant quelque proie à dévorer. Cependant il ne mit pas tant d'adresse dans ses mesures, que la vieille ne parvînt à découvrir son nouveau logement ; et, pour se venger, elle alla en instruire le maître

de l'auberge. Ce créancier se procura en conséquence un mandat d'arrêt, et le sergent venait de s'assurer de la personne du débiteur, au moment même où le capitaine Crowe et Timothy Crabshaw passèrent devant la porte, en traversant une petite rue obscure, près des Seven Dials.

Le sorcier n'avait pas de moyen de s'échapper, et cependant il avait beaucoup de motifs particuliers d'éviter une explication avec la justice. De même qu'un homme placé entre le risque de se noyer au fond de la mer ou de se donner au diable, choisit le moindre des deux maux, apercevant le capitaine, il l'appela par son nom. Crowe, ainsi interpellé, répondit par un holà ! ho ! et jetant les yeux vers l'endroit d'où on l'avait hélé, il reconnut sur-le-champ le nécromancien. Sans la moindre hésitation, il traversa la rue en courant ; et, prenant Albumazor au collet, s'écria : « Ah ! ah ! vieux coquin ! le vent vous a porté dans ce parage ! Je savais bien que je pourrais vous aborder quelque jour. Maintenant je vous prendrai par l'avant, quand même tous les diables de l'enfer seraient occupés à souffler à l'arrière. »

Le sergent, voyant son prisonnier si rudement saisi par devant, pendant que Crabshaw le prenait en même temps par derrière, en criant : « Montrez-moi un menteur, et je vous ferai voir un voleur !... qui de nous doit être pendu à présent ? » Le sergent, dis-je, craignant de perdre le fruit de sa capture, commença à prendre un air d'importance ; et, déclarant que le docteur était son prisonnier, il jura qu'il ne le rendrait que sur un ordre du Lord Chancelier. Tout le groupe étant réuni dans le parloir, le magicien demanda à Crabshaw si sir Launcelot était retrouvé ? « Oui, oui, lui répondit celui-ci ; et il est assez bien portant pour vous voir figurer sous le fouet, frère ! » Alors le docteur dit au ca-

pitaine qu'il avait quelque chose de la plus grande conséquence à lui communiquer pour son bien, et lui proposa de se rendre caution avec Crabshaw pour sa dette, qui ne s'élevait qu'à trois livres sterling. Crowe tempêta, et Crabshaw fit la grimace en entendant cette modeste proposition ; mais ayant compris qu'ils ne prenaient d'autre engagement que celui de le représenter, et réfléchissant qu'ils pouvaient ne pas le perdre de vue jusqu'à ce qu'il fût remis entre les mains du juge, ils consentirent à donner caution ; et, après que la formalité eut été remplie, ils le conduisirent à la maison de sir Launcelot.

L'impétueux Crowe l'introduisit brusquement chez notre héros, à qui il fit un détail si inintelligible de ses plaintes, que le chevalier n'aurait pu y rien comprendre sans les notes explicatives de Crabshaw. Quelques questions furent faites au magicien, qui, se débarrassant de sa robe noire, et arrachant sa barbe blanche, fit voir aux yeux des spectateurs étonnés, le personnage du politique et empirique Ferret, qui avait joué à notre héros un tour si sanglant après l'aventure des élections.

« Je vois, dit-il, que vous vous disposez à me questionner, et à m'adresser vos reproches, pour avoir porté contre vous une fausse accusation, devant le juge de paix de campagne. Je considère le genre humain comme étant dans l'état de nature, vérité que Hobbes a effleurée par hasard : je pense que tout homme a le droit de se prévaloir de ses talens à son plus grand avantage, même aux dépens de son prochain ; de même que nous voyons les poissons et les autres animaux de la création, se dévorer les uns les autres. Je vis que le juge était une espèce d'imbécile ; et, prévoyant bien qu'il commettrait dans l'exercice de ses fonctions quelque prévarication qui le livrerait à votre discrétion, je résolus

d'employer sa sottise comme l'instrument de ma délivrance. Je fus mis en liberté sans qu'on pensât à exiger ma signature au bas de mon accusation ; et vous avez tiré une vengeance complète de sa tyrannie et de son impertinence. Je me rendis à Londres, où les embarras dans lesquels je me trouvais me forcèrent à adopter un déguisement. Sous celui de magicien, je fus consulté par vos amis Crowe et Crabshaw. Je ne leur dis presque autre chose que ce qu'ils m'avaient appris eux-mêmes, excepté de pronostiquer à Crabshaw qu'il serait pendu ; je fus porté par une impulsion si irrésistible à lui faire cette prédiction, que je suis persuadé que c'était une véritable inspiration. Je suis arrêté en ce moment pour une misérable dette, et, de plus, je puis être renfermé à Bridewell comme un imposteur. Ceux-là doivent répondre de ma conduite, dont la cruauté et l'insolence m'ont mis dans la nécessité de recourir à de pareils expédiens. Le gouvernement m'a opprimé et persécuté pour avoir dit la vérité. La toute-puissance de vos lois concilie les contradictions : ce qui est reconnu en fait comme une vérité, est regardé comme un mensonge par la loi ; et nous avons beaucoup de raisons de vanter une constitution qui n'est fondée que sur l'absurdité !... Mais laissons-là ces observations ; j'avoue que je n'ai nulle envie d'être emprisonné soit comme débiteur soit comme imposteur..... Je sais combien on peut compter sur votre générosité et ce qu'on appelle bienveillance, mots faits pour amuser les esprits faibles... Je bâtis sur un fond plus solide... Je veux acheter votre protection. Il est en mon pouvoir de mettre douze mille livres sterling dans la poche de Samuel Crowe, ce coquin de marin, qui aurait bonne envie de me pendre à l'extrémité d'une vergne. »

Ici, il fut interrompu par le marin... « Damnés soient tes yeux de taupe ! aucun des tiens... Te pendre !..raccommode mon mât

de perroquet ! si la corde y était bien passée, et si le palan était en bon état, voyez-vous ! » Tom Clarke, qui était présent, se mit à considérer Ferret avec attention, et le chevalier lui donna l'assurance que s'il avait réellement le pouvoir et la volonté d'être utile au capitaine Crowe dans quelque affaire essentielle, non-seulement il serait généreusement récompensé, mais encore qu'il paierait sa dette et lui donnerait un logement dans sa propre maison. Ce jour-là même, d'après les conseils de sir Launcelot et de son neveu, Crowe fit un arrangement conditionnel avec le cynique, par lequel il lui assurait la rente du capital de quinze cents livres sterling, sa vie durant, si par ses soins le capitaine pouvait rentrer en possession de la terre de Hobby Hole dans le Yorskire, qui provenait de son grand-père, et dont il était l'héritier légitime.

Après que cet engagement eut été signé, Ferret apprit au capitaine Crowe qu'il était l'époux légitime de Bridget Maple, tante du capitaine, par un mariage secret, il est vrai, mais dont il pouvait fournir la preuve par des témoignages sans reproche : qu'ainsi ladite Bridget Maple, autrement dite femme Ferret, étant en pouvoir de mari, n'avait pu par conséquent passer aucun acte, ni consentir aucune aliénation sans son consentement : donc la cession du bien de Hobby Hole était illégale et de nul effet. Cette déclaration fut reçue avec plaisir par toute la compagnie, qui s'empressa de complimenter Samuel Crowe sur la perspective qu'il avait de recouvrer son héritage. Tom Clarke, particulièrement, protesta, les larmes aux yeux, que cette nouvelle lui causait une joie inexprimable ; ses larmes coulèrent avec plus d'abondance, quand le capitaine déclara que, puisqu'il se trouvait alors avec une existence assurée pour le reste de ses jours, il avait quelque idée de s'embarquer pour courir la bordée du mariage.

Mais le but heureux vers lequel, comme vers le pôle nord, le cours de ces aventures a été constamment dirigé, n'était pas encore atteint. Nous voulons parler de l'union indissoluble du noble chevalier sir Launcelot Greaves avec la charmante miss Darnel. Notre héros découvrait chaque jour dans sa maîtresse mille charmes qui jusqu'alors avaient échappé à ses observations. Il remarquait que le mérité de sa beauté incomparable était égalé par la justesse de ses idées, et que sa vertu était encore supérieure à tous ces avantages. Il voyait qu'elle avait su rester étrangère à cette légèreté, cette vanité, cette affectation qui distinguent si particulièrement les dames à la mode du temps présent. Il trouvait qu'elle ne partageait pas la passion de son sexe pour la dissipation, les plaisirs, le bruit, le tumulte, les bagatelles, l'éclat et les extravagances. Il reconnaissait qu'elle avait su s'élever, par son goût et son instruction, au-dessus des amusemens vulgaires des petits esprits, et que, par la supériorité de sa raison et la finesse de ses observations, elle savait apprécier les jouissances les plus sublimes de l'esprit et du raisonnement. Il la trouvait douée de cette force d'âme qui constitue la véritable dignité, et fortifie l'empire de la raison. Il s'était assuré que son cœur, incapable de la moindre dissimulation, était franc, ouvert et généreux, susceptible des plus tendres impressions, embrasé d'un vif sentiment de l'honneur, et animé des touchantes émotions de l'humanité. Un jeune homme aussi sensible ne pouvait se défendre de sentir bien profondément le mérite de pareils avantages ; plus il voyait approcher l'époque de sa félicité, et plus l'ardeur de sa passion prenait d'accroissement. L'oncle d'Aurélia était toujours dans les bras de la mort, et dans le même état d'insensibilité. Le temps semblait ralentir sa marche, et l'impatience du chevalier était arrivée à un degré insupportable. Il fit connaître à Aurélia sa pé-

nible situation, et la supplia, en employant les expressions les plus touchantes, d'abréger pour lui le tourment de l'attente. Il intéressa en sa faveur mistress Kawdle ; et ses instances furent enfin couronnées du succès. Les bans de mariage furent publiés régulièrement, et la cérémonie fut célébrée dans l'église de la paroisse, en présence du docteur Kawdle et de sa femme, du capitaine Crowe, de Tom Clarke et de miss Dolly Cowslip.

La mariée, au lieu d'être accablée sous le poids des diamans et des étoffes d'or et d'argent, suivant l'élégance et le goût recherché du jour, se montra dans un négligé de satin bleu uni ; elle n'avait d'autre parure que la beauté de ses yeux, qui brillaient d'un plus vif éclat que les riches produits des mines de Golconde. Ses cheveux n'avaient d'autre ornement étranger qu'un petit bouquet de roses ; mais son air noble, l'élégance de sa taille, la douceur de son regard, unis à un teint d'une telle fraîcheur et à une telle régularité de traits, que la nature humaine ne pourrait les surpasser, attiraient les regards et excitaient l'admiration de tous les assistans. Ils produisirent un tel ravissement sur le cœur de sir Launcelot, qu'il nous serait impossible de le dépeindre. Son costume, pour cette grande circonstance, était un habit de satin blanc et une veste bleue de même étoffe, le tout brodé d'argent ; et tous ceux qui le virent furent obligés de convenir que lui seul paraissait digne de devenir possesseur de la beauté que le ciel lui avait destinée pour son bonheur. Le capitaine Crowe avait un costume tout-à-fait bleu, avec une grande quantité de galons d'or, pour faire honneur aux noces de son ami ; il portait une perruque à ailes de pigeon, faite par un de ses anciens amis dans Wapping ; et il avait à son côté une énorme épée à poignée d'argent, qu'il avait achetée d'un sergent recruteur. M. Clarke avait

un habit élégant avec des boutons d'or ; et sa chère Dolly était vêtue d'une jolie robe de taffetas à carreau, présent de sa maîtresse.

Les noces furent célébrées chez le docteur Kawdle, et on y vit régner la joie et le bonheur qui devaient présider à une aussi belle union.

Cependant les ordres avaient déjà été donnés à Greaves Bury Hall pour la réception de sa nouvelle maîtresse. Le jeune couple partit le lendemain matin pour cette destination, conformément au plan qui avait été concerté. Sir Launcelot et lady Greaves voyagèrent avec mistress Kawdle et Dolly dans leur voiture attelée de six chevaux gris pommelé. Le docteur Kawdle et le capitaine Crowe occupèrent le cabriolet de poste du docteur, traîné par quatre chevaux bai. M. Clarke eut l'honneur de presser les flancs de Bronzomarte ; M. Ferret monta un vieux cheval de chasse ; Crabshaw enfourcha son ami Gilbert ; et deux domestiques complétèrent le cortége. Parmi tous ceux qui faisaient partie de cette cavalcade, il n'y avait pas un seul cœur mécontent, excepté celui du jeune procureur, qui était envahi tour à tour par les désirs les plus ardens et par de froids scrupules. Quoiqu'il fût amoureux de Dolly jusqu'à l'extravagance, son respect pour l'opinion publique, et son amour pour la fortune, étaient des obstacles à l'accomplissement légitime de ses vœux ; sa vanité était un peu offusquée par l'idée d'épouser la fille d'une pauvre aubergiste de campagne ; et, de plus, il craignait le ressentiment de son oncle Crowe, s'il hasardait une démarche de cette nature sans son consentement. Plus d'une fois il porta sur Dolly des regards pleins de désirs, ayant les yeux remplis de larmes ; et plus d'une fois il laissa échapper de profonds soupirs.

Lady Greaves s'aperçut bientôt de la situation de son cœur ; et, en interrogeant miss Cowslip, elle découvrit la passion mutuelle de ces deux amans. Elle se concerta à ce sujet avec son cher chevalier ; il catéchisa le procureur, qui s'avoua coupable. On voulut connaître l'opinion du capitaine, et il déclara qu'en cela il gouvernerait, comme dans toute autre circonstance de sa vie, d'après les conseils du chevalier et de la jeune lady, parce qu'il les respectait comme des êtres d'un ordre supérieur à tout le reste du genre humain. D'après cette réponse favorable du marin, notre héros profita de la première occasion. Un jour, après le dîner, il adressa la parole en ces termes au jeune légiste, en présence de toute la compagnie : « Mon cher ami Clarke, j'ai à cœur de vous voir heureux… Votre père était un honnête homme auquel ma famille a eu de grandes obligations. Votre intégrité et vos honorables dispositions m'ont inspiré pour vous une véritable estime depuis bien des années… Je vois que vous avez du chagrin, et je veux qu'il soit de courte durée. En outre de ces motifs, c'est à votre amitié que je suis redevable de ma liberté… Que dis-je ! ne vous dois-je pas en même temps le bonheur dont je jouis par la possession de la plus excellente… Mais je comprends ce coup d'œil de mon Aurélia, et je ne dois pas offenser sa modestie. En un mot, mes obligations envers vous sont bien grandes, et le moment est venu de vous témoigner ma reconnaissance. Si la place de régisseur de mes biens vous paraît digne de vous, vous l'aurez immédiatement, et en outre la maison et la ferme de Cockerton dans mon voisinage. Je connais l'amour que vous portez à miss Dolly ; et, si j'en crois ses regards, elle ne vous porte pas moins d'intérêt… Il ne faut pas rougir, Dolly ! Outre vos agrémens extérieurs, auxquels tout le monde rend justice, vous pouvez encore avec raison vanter votre vertu, votre fidélité et votre amitié. Lady

Greaves et moi, nous n'oublierons jamais les témoignages de votre attachement. Si vous êtes dans l'intention d'unir votre destinée à celle de M. Clarke, votre maîtresse me permet de vous donner l'assurance qu'elle fournira à ses frais. tout le mobilier nécessaire à la ferme ; et nous célébrerons les noces à Greaves Bury Hall. »

Les cœurs de ces amans reconnaissans furent comblés de joie par cet acte de générosité. Dolly, à genoux devant sa maîtresse, lui baignait les mains de ses larmes ; et M. Clarke était dans la même attitude auprès de sir Launcelot. L'oncle, au moins aussi touché que son neveu de la générosité de notre héros, s'écria : « Je prie Dieu que vous et votre excellente épouse vous ayez des mers tranquilles et des vents toujours favorables dans quelques parages que vous vous trouviez ! Quant à mon neveu Tom, , je lui donne mille livres sterling, pour le mettre tout-à-fait à flot ; mais, s'il manquait à la fidélité qu'il doit à son bienfaiteur, j'espère qu'il coulera bas dans ce monde et qu'il sera damné dans l'autre. » Il ne manquait plus maintenant pour assurer le bonheur des deux amans, que le consentement de la mère de Dolly, qui tenait le Lion-Noir ; mais on ne pouvait supposer qu'elle eût aucune objection contre un mariage aussi avantageux pour sa fille. Cependant on était dans l'erreur à cet égard.

Les voyageurs arrivèrent au village où le chevalier avait rempli si noblement les devoirs de la chevalerie. Il y reçut les félicitations de M. Fillet, et du procureur qui s'était rendu caution pour lui devant le juge Gobble. Après les complimens d'usage, ils lui apprirent que Gobble et sa femme étaient devenus méthodistes. Tous les prisonniers auxquels sir Launcelot avait fait rendre la liberté, vinrent lui témoigner leur reconnaissance, et ils furent ac-

cueillis avec bonté. Le lendemain, les voyageurs s'arrêtèrent au Lion-Noir, où la bonne femme manifesta la plus grande joie de voir Dolly dans une aussi heureuse position ; mais lorsque sir Launcelot lui fit part du projet de mariage, elle l'interrompit en s'écriant : « Jésus ! mon Dieu ! Ah ! vraiment ! ainsi soit-il ! la marier avec son frère ! »

Àcette exclamation, Dolly s'évanouit, et son amant resta immobile et dans un saisissement inexprimable. Crowe était tout effaré, et Aurélia et son époux éprouvaient une surprise mêlée d'inquiétude. Sir Launcelot pressa mistress Cowslip de lui expliquer ce mystère, et elle lui dit : « Il a environ seize ans que M. Clarke le père apporta dans ma maison Dolly, alors enfant. Mon époux et moi nous demeurions à cette époque dans une autre partie de cette province. J'étais accouchée depuis peu d'un enfant qui ne vécut pas, et il me loua pour nourrir Dolly. Il me confia qu'elle était une enfant de l'amour ; et, de temps en temps, il me payait généreusement pour son entretien, voulant que je la fisse passer pour ma fille. Dans sa dernière maladie, il m'assura qu'il avait pris des mesures pour assurer un sort à l'enfant ; mais depuis sa mort je n'ai reçu ni argent ni secours d'aucune espèce. » Elle ajouta : « M. Clarke avait déposé dans mes mains une bague en diamans, et un papier cacheté, que je ne devais point ouvrir sans son ordre, ou que quand Dolly serait demandée en mariage par un homme qu'elle aimerait ; et, dans ce cas, l'ouverture devait se faire en présence du curé de la paroisse. » « Envoyez chercher le curé à l'instant », s'écria le chevalier, tout rouge d'émotion ; et, fixant ses regards sur Dolly, il lui dit : « J'espère encore que tout ira bien. »

Le curé arriva, et après qu'on lui eut donné connaissance de l'affaire qui nécessitait sa présence, l'hôtesse présenta le papier ; on l'ouvrit à l'instant même, et on vit que c'était une attestation authentique, que la personne connue sous le nom de Dorothée Cowslip, était en effet Dorothée Greaves, fille de sir Jonathan Greaves, écuyer, et d'une jeune dame, morte depuis quelques années.

Le chevalier courut embrasser comme sa parente, Dolly tout étonnée, et s'écria : « C'est moi qui puis maintenant éclaircir le reste de ce mystère. Jonathan Greaves était mon oncle ; il mourut jeune encore et avant qu'il eût pu assurer le sort de son enfant, fruit d'une union fondée sur une promesse de mariage dont cet anneau était le gage. M. Clarke fut mis dans sa confidence et disposa de l'enfant. Enfin, voyant sa santé s'affaiblir, il révéla le secret à mon père, qui, dans son testament, laissa une rente annuelle de cent livres sterling à cette aimable enfant. Mais comme ils moururent tous deux pendant mon absence, il paraît que les pièces relatives à cette affaire ont été égarées, et je n'ai jamais pu jusqu'à présent découvrir la position et le domicile de ma petite cousine. Je récompenserai la bonne femme pour ses soins et sa fidélité, et je prendrai beaucoup de plaisir à conduire cette affaire à une heureuse conclusion.

La joie et la reconnaissance des deux amans étaient alors au comble, et leur satisfaction éclatait dans tout leur maintien. Depuis cet endroit jusqu'à la résidence de sir Launcelot, les cloches furent mises en branle dans toutes les paroisses ; et toutes les corporations, dans leurs costumes de cérémonie, vinrent le complimenter dans chacune des villes où il passa. À cinq milles de Greaves Bury Hall, il vit venir à sa rencontre environ cinq mille

personnes de tout sexe et de tout âge, vêtues de leurs habits de fête, ayant à leur tête M. Ralph Mattocks de Darnel-Hill, et le recteur de la paroisse du chevalier. Ils étaient précédés par des musiciens de toute espèce, marchant en ordre sous toutes sortes de bannières ; les hommes et les femmes portaient des nœuds de rubans d'une grande variété de couleurs. Au bout de l'avenue, de jeunes filles, choisies, belles, et vêtues de blanc, et une troupe séparée de jeunes gens d'élite distingués par des guirlandes de lauriers et de houx entrelacés, marchaient processionnellement, et chantaient en chœur un épithalame villageois composé par le curé. Ils furent reçus à la porte par la respectable concierge mistress Oakley, dont la physionomie brillait de tant d'éclat dans cette circonstance, que, du premier coup d'œil, elle fit la conquête du cœur du capitaine Crowe, et plus tard cette passion fut consacrée par un mariage.

Les maisons de Greaves Bury Hall et de Darnel-Hill furent ouvertes pour faire accueil à tous les habitans des environs, et retentirent des expressions de la joie après que les visites de cérémonie eurent été reçues et rendues par sir Launcelot et sa charmante épouse, M. Clarke reçut la main de l'aimable miss Dolly Greaves ; et le capitaine Crowe fut remis en possession de son héritage paternel. Le bonheur parfait et non interrompu du chevalier et de sa chère Aurélia se répandit dans tout le pays. Ils furent admirés, estimés et approuvés par tous ceux qui avaient de l'honneur, du goût, et de la bonté. Ils furent chéris, respectés et presque adorés de tout le peuple, parmi lequel ils ne souffrirent point que l'impitoyable main de l'indigence ou de l'infortune se fît jamais sentir.

Ferret sembla d'abord jouir de son heureuse position ; mais bientôt il s'en fatigua, et sa misanthropie reprit le dessus. Il ne pouvait supporter de voir ses semblables heureux autour de lui. Il fit connaître à sir Launcelot le dégoût qu'il éprouvait ; il demanda à retourner dans la capitale, où il jugea qu'il trouverait toujours les alimens nécessaires pour entretenir son spleen. Avant son départ le chevalier le fit participer à sa générosité, quoiqu'il ne pût lui faire partager son bonheur, qui reçut bientôt un nouvel accroissement par la naissance d'un fils, destiné à être l'héritier et le représentant de deux familles respectables dont la haine mutuelle avait été si heureusement éteinte par l'union de ceux à qui il devait le jour.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Aventures_de_Sir_Launcelot_-Greaves. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.